



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

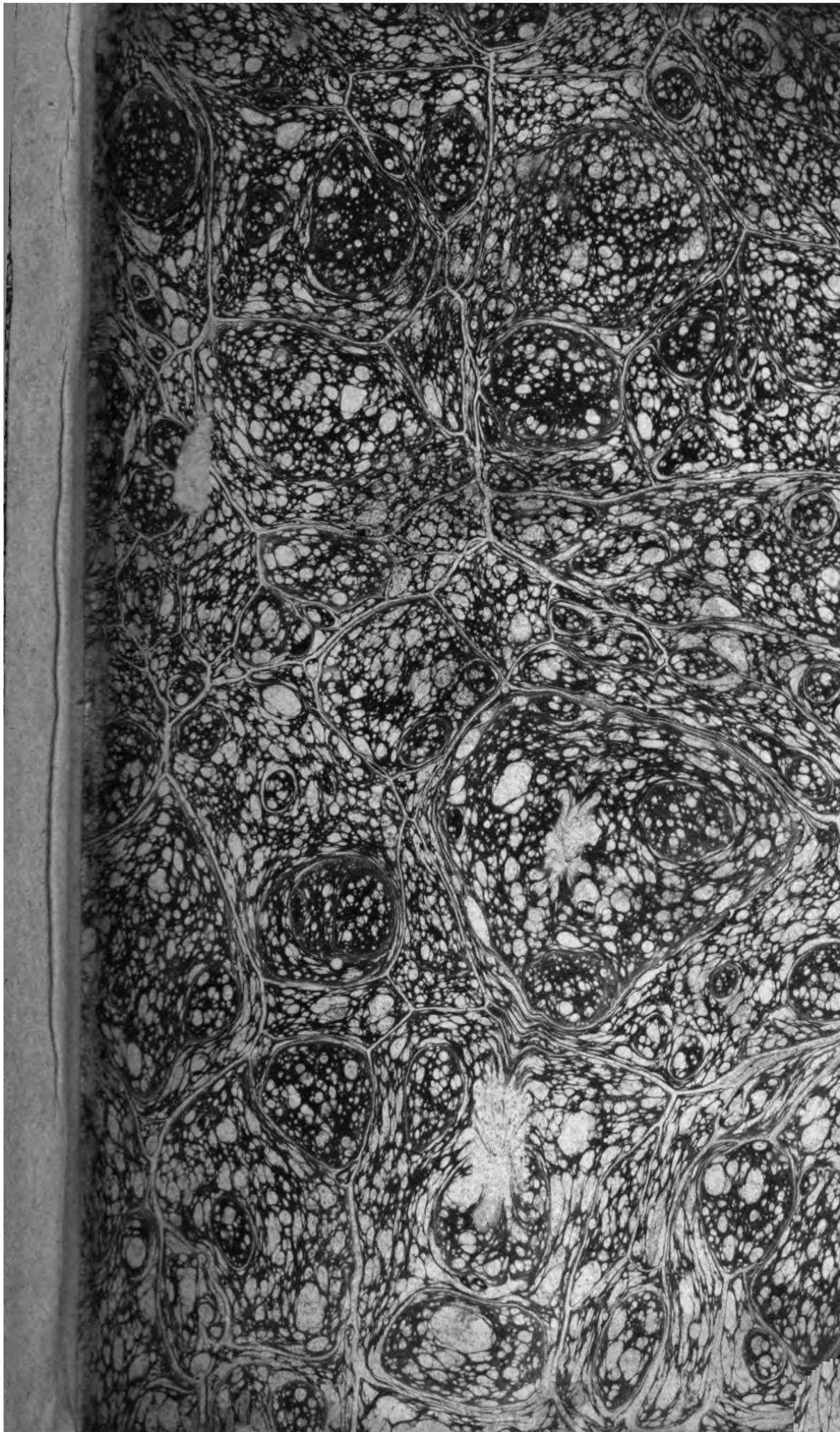


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Ital. III B. 290



Bought from Peter Eaton

£5
2/100

[Faint, illegible handwritten text, possibly bleed-through from the reverse side of the page]

RICCIARDETTO

E Libris

DI
Thom. Romney Robinson
NICCOLO' CARTEROMACO;

Jan. 28 P O E M A 1812

IN OTTAVA RIMA.

T O M O P R I M O.



IN ORLEANS;

Da' Torchj di L. P. COURET DE VILLENEUVE,
Stampatore Regio.

Cor Licenza, e Privilegio.

1785.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 JUL 1976
OF OXFORD
LIBRARY

BIBLIOTHEQUE

DES

MEILLEURS POETES ITALIENS,

*En 36 Volumes in-8°. , proposée par Souscription,
par M. COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur
du Roi, à Orléans, & Éditeur de cette Collection.*

PROSPECTUS.

LE goût de la Littérature Italienne est devenu presque universel en France, & il n'est point en Europe de Langue, après la Françoisé, qui soit d'un usage plus général. Les grâces de l'idiome, l'imagination riche & brillante de ses Poètes, & mieux encore, peut-être, les facilités qu'offre l'étude de cette Langue, par son analogie avec la Latine & la nôtre, doivent naturellement lui assurer la préférence, sur toute autre Langue étrangere, de la part des Jeunes Gens de l'un & de l'autre sexe, qui cultivent les Belles-Lettres.

Son caractère est la finesse, la douceur & l'harmonie. Si les Historiens d'Italie sont redevables de leur gloire à la première de ces qualités, les deux autres assurent l'immortalité aux Productions

d'un grand nombre de ses Poètes. Dans leurs Ouvrages , trop de vers , au lieu d'entraîner trop d'ennui , produisent un plaisir plus vif , qui souvent dégénere en enthousiasme , en attrait si particulier , qu'il est plusieurs Poèmes qu'on ne peut commencer sans les finir , avant d'entreprendre toute autre lecture.

Il s'en faut cependant beaucoup que l'on puisse ajouter à ces avantages , ceux de l'abondance & de la multiplicité des sources. On se plaint , avec raison , que les bonnes éditions des Livres Italiens , anciennes ou modernes , sont d'un prix trop haut pour le commun des Lecteurs , & que celles qui se vendent à un prix modéré , fourmillent de fautes. Je me suis proposé de remédier à ces inconvéniens dans l'entreprise dont je fais part au Public , & le désintéressement m'a fait chercher les moyens d'économiser sur les frais d'impression , à dessein d'étendre , autant qu'il est en moi , cette branche de Littérature. Je remplacerai le luxe typographique , dont les Editeurs ne manquent pas de faire ordinairement un objet de spéculation presque assuré , par une élégante propreté dans l'exécution , & mon attention pour la correction sera portée jusqu'au scrupule.

J'ai vu avec satisfaction que plusieurs Éditions , forties de mes Presses , ont été accueillies favo-

rablement : les *Poésies d'Horace*, les *Fables de Phedre*, les *Œuvres du C. de B. . . .*, de *Gresset*, &c. font encore recherchées dans les Cabinets des Curieux. En me donnant les mêmes soins, en prenant les mêmes précautions, j'augure de mon entreprise des succès aussi heureux. Les Caractères fondus pour cette Collection, sont du célèbre *Fournier*, Artiste estimable, à qui l'Imprimerie est redevable d'une partie de la célébrité dont elle jouit actuellement en France. La Taille, nette, ronde, pleine & parfaitement bien proportionnée de ses Caractères, lui assureront toujours la préférence, de la part de ceux qui ne jugent qu'en comparant les effets.

Chaque Volume fera composé de 500 pages *in-8°*. le Papier sur lequel cette Collection doit être exécutée, sera du Carré fin de Limoges, du prix de 12 liv. la rame, & de couleur uniforme pour tous les Volumes. Mais, pour que les Souscripteurs soient plus certains de ce qu'ils achèteront, je promets de fournir chaque feuille *in-8°*. suivant les conditions ci-dessus énoncées, franches de Port, pour le prix de deux sols de France. Les vingt-cinq feuilles formeront un Vol. *in-8°*. qui sera du prix de deux livres dix sols. La Brochure se paiera séparément, trois sols par Volume, lorsqu'on délivrera le dernier de la Collection. Ceux qui contiendront moins de

matiere, ne feront payés qu'en raison du nombre des feuilles dont ils feront composés.

Cette Collection fera, pour les Personnes qui auront souscrit pendant le temps de la livraison des quatre premiers Volumes, qui seront distribués pendant les mois de Mai, Juin, Juillet & Août 1785, du prix de quatre-vingt-dix livres; sçavoir, quinze livres, en recevant le premier Volume; six mois après, quinze livres; & ainsi de suite, de six mois en six mois. On sera libre, en s'adressant directement à l'ÉDITEUR, de remettre ladite somme de quinze livres à la poste, sans affranchir le port de la lettre & de l'argent.

MM. les Souscripteurs pourront payer, en souscrivant, un ou plusieurs des termes de six mois, c'est-à-dire, quinze, trente, ou quarante-cinq livres; & ces paiemens seront imputés sur la totalité du prix de la Souscription. On délivrera un Volume par mois, & il n'en fera vendu aucun séparément.

Lors de la livraison du cinquieme Volume, qui paroîtra en Septembre prochain, on ne sera plus libre de souscrire au prix de quatre-vingt-dix livres; & à cette époque, la Souscription fera du prix de cent vingt livres. On a tiré vingt-cinq Exemplaires seulement en Papier d'Hollande. MM. les Souscripteurs qui nous feront

connoître leur intention à cet égard, paieront le Volume fix livres.

L'Éditeur s'oblige de délivrer un Volume par mois : cette entreprise n'éprouvera aucune interruption.

La Liste de MM. les Souscripteurs sera placée en tête du premier Volume du *Morgante Maggiore di Luigi Pulci*.

N O T I C E

Des Livres, suivant l'ordre des genres, qui doivent composer la Collection des meilleurs Poètes Italiens.

IL MORGANTE MAGGIORE *di Luigi Pulci*, 2 vol. in-8°. Cette espèce de Poème Épique est rempli d'imagination. Quelques Critiques Italiens ont mis cet Auteur au-dessus de l'Arioste.

ORLANDO INNAMORATO *di Matteo-Maria Boiardo, rifatto da Franc. Berni*, 2 vol. in-8°. François Berni, le Scaron des Italiens : son *Orlando innamorato, rifatto*, Poème estimé pour la pureté de la Langue, est l'Ouvrage du *Boiardo*, refait, dont le fonds est tiré de la Chronique

fabuleuse de l'Archevêque Turpin. L'amour de Roland pour Angélique est le sujet de ce Poëme. On ne peut refuser à cet Auteur l'imagination la plus vive & la plus brillante, & c'est à ce titre qu'il est regardé comme un des plus grands Poëtes que l'Italie ait produit. *Berni* corrigea son style, y fema plus de Poésie, de grâce & de gaité.

ORLANDO FURIOSO *di L. Ariosta* 3. vol. *in-8°*. Le grand talent de ce Poëte, comparé à Homere & à Virgile, est cette facilité de passer tour à tour du terrible au tendre : il va & revient de ces descriptions terribles aux peintures les plus voluptueuses, & de ces peintures, à la morale la plus sage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est d'intéresser vivement pour ses Héros & ses Héroïnes, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. On y trouve presque autant d'événemens touchans, que d'aventures grotesques : sa Poésie est une peinture vive & brillante de la Nature avec tous ses charmes.

RICCIARDETTO, *di Niccolò Fortiguerra*, 2 vol. *in-8°*. L'Auteur dans ce Poëme Héroïco-Burlesque, s'est livré, à l'exemple de l'Arioste, à tout ce que son imagination lui présentait. Il y regne un désordre & une bizarrerie qui jettent le Lecteur dans une contention d'esprit continuelle, & qui en rendroit la lecture moins

agréable , fans le génie, les plaifanteries originales, & la verfification aifée qu'il respire.

LA GERUSALEMME LIBERATA, *di Torquato Taffo*, 2 vol. *in-8°*. Ce Poëme offre autant d'intérêt que de grandeur : il eft parfaitement bien conduit. L'Auteur fait paffer le Lecteur, des alarmes de la guerre, aux délices de l'amour; & de la peinture des voluptés, il le ramene aux combats. Son ftyle eft par-tout clair & élégant, & lorsque fon fujet demande de l'élévation, on eft étonné comment la molleffe de la langue prend un nouveau caractère fous fes mains, & fe change en majefté & en force.

L'ITALIA LIBERATA DA'GOTI, *Poema di Giangiorgio Triffino*, 3 vol. *in-8°*. Le fujet de ce Poëme eft l'Italie délivrée des Goths, fous l'empire de Juftinien, par Bélizaire. Son plan eft fage, bien deffiné : on y trouve du génie & de l'invention, un ftyle pur & délicat, une narration fimple & naturelle. Il a faifi le vrai goût de l'Antiquité, & n'a point donné dans les pointes & les jeux de mots, fi ordinaires à la plupart des Auteurs Italiens.

LA SECCHIA RAPITA, *del Sign. Aleffandro Taffoni*, 1 vol. *in-8°*. Ce Poëte étoit regardé comme un des premiers Sçavans de fon fiècle. Le Poëme qu'il compofa fur la guerre entre les

Modenois & les Bolonois , au fujet d'un Seau qui avoit été pris , & qu'il intitula de même, est un agréable mélange de comique, d'héroïque & de fatyrique, dont on a donné deux Traductions françoises.

LE RIME, *del Petrarca*, 1 vol. in-8°. Non-seulement Pétrarque passe, avec raison, pour le Restaurateur des Lettres en Italie, mais encore pour le pere de la bonne Poésie Italienne. On trouve, dans ses vers, un grand nombre de traits semblables à ces beaux Ouvrages des anciens, qui ont à la fois la force de l'antique & la fraîcheur du moderne.

LA DIVINA COMMEDIA, *di Dante Alighieri*, cioe ; *Inferno, Purgatorio e Paradiso.*, 1 vol. in-8°. L'Auteur s'éleve, dans les détails de cet Ouvrage, au dessus du mauvais goût de son siecle. Il est plein de pensées aussi justes que profondes, d'images fortes, de peintures charmantes, d'expressions de génie, de tours délicats, de faillies ingénieuses, de morceaux brillans & pathétiques. Quelques Italiens ont regardé cette Divine Comédie comme un beau Poëme Épique.

POESIE DRAMMATICHE, *d' Apostolo Zeno*, 6 vol. in-8°. Zeno a été comparé, en France, au grand Corneille. Quoique ses Opéra soient remplis d'événemens multipliés & d'Épisodes

singuliers , il attache l'esprit par son invention, par sa fécondité, par la vérité de ses tableaux, par l'intelligence de l'Art Dramatique, par la force du Dialogue, & la vigueur de son pinceau. Les six volumes contiendront soixante-trois Poëmes, Tragiques, Comiques, ou dans le genre Pastoral.

OPERE DRAMMATICHE E LIRICHE, *del Sign. Abate Metastasio*, 7 vol. in-8°. Ses Opéra ressemblent à nos belles Tragédies. Ce Poète est naturel, simple, aisé dans le Dialogue : son style, toujours pur & élégant, est quelquefois sublime. Le fonds de ses pièces est noble, intéressant, théâtral : les situations de ses Acteurs attachent, & souvent arrachent des larmes : ce sont des actions célèbres, des caractères grands & soutenus, des intrigues sagement conduites & heureusement dénouées. Ce sont toutes ces qualités qui ont fait comparer l'admirable Métastase à Racine.

IL PASTOR FIDO, *del Sign. Battista Guarini*, 1 vol. in-8°. L'esprit, les grâces, la délicatesse, les images, la douceur & la facilité caractérisent cette Tragi-Comédie Pastorale, qui immortalisa son Auteur.

AMINTA, *Favola Boscareccia, di Torquato Tasso*. 1 vol. in-8°. Cette Pastorale respire la

mollesse & les grâces propres à la Poésie Italienne: les récits, à la vérité, ne laissent presque rien à la représentation; mais on oublie aisément ce défaut en faveur de l'Ouvrage.

LA FILLI DI SCIRO, *Favola Pastorale, del Conte Guido Ubaldo de' Bonarelli, 1 vol in-8°.* Il y a peu de Pastorales écrites avec plus de finesse & de délicatesse que la *Fillis de Scire*; aussi fut-elle comparée au *Pastor Fido* & à *l'Aminte*.

L'ADONE, *Poema-Eroico, del Cav. Giov. Battista Marino, 3 vol. in-8°.* Le style de cet Auteur a cette mollesse voluptueuse, qui est pour la jeunesse un attrait bien séduisant. On y trouve des peintures agréables & des allégories ingénieuses.

On souscrit, à Paris, chez M. NYON, l'aîné, Libraire, rue du Jardin; & chez M. CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente, ainsi que chez les principaux Libraires des Villes de l'Europe. Les Particuliers qui voudront s'adresser directement à M. COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur du Roi & Éditeur de cette Collection, à Orléans, auront l'attention de joindre à la Lettre d'avis qu'ils lui adresseront, le Reçu du Directeur de la Poste de la Ville, chez lequel

la somme des paiemens de Soufcription aura été déposéée , parce que ce n'est que sur ce Reçu , ainsi que sur la Lettre d'avis , qu'on peut la recevoir au Bureau de la Poste d'Orléans.

On prie les Particuliers qui desirent soufcrire , d'envoyer leur adresse , à l'une de ces indications , & de donner les noms , qualités & demeure , d'une écriture lisible , afin d'éviter les erreurs ou les doubles emplois.

Lu & approuvé , à Paris , ce 30 Décembre 1784.

DE SAUVIGNY.

Vu l'Approbaton , permis d'imprimer & de distribuer , à Paris ce 31 Décembre 1784.

LE NOIR.

 MODELE DE SOUSCRIPTION.

JE m'engage à payer à M. Couret de Villeneuve, Imprimeur du Roi, à Orléans, la somme de quatre-vingt-dix livres, pour un Exemplaire de la Bibliothèque des meilleurs Poètes Italiens, 36 Vol. in-8°. en feuilles, suivant les termes & les conditions énoncés dans le Prospectus dudit Ouvrage.

A le du mois d 1785.

MODELE DE RECONNOISSANCE.

JE reconnois que M. a souscrit pour un Exemplaire complet de la Bibliothèque des meilleurs Poètes Italiens, en 36 Vol. in-8°. sur Papier carré fin de Limoges, & qu'il a payé la somme de à compte de celle de quatre-vingt-dix livres, pour valeur d'un Exemplaire en Feuilles.

A Orléans, le du mois d 178

Imprimeur du Roi, Directeur du Journal Orléanois.

AVERTISSEMENT

A V E R T I S S E M E N T

D E L'É D I T E U R.

L'HONNÊTETÉ de nos Souscripteurs, dans leurs procédés à notre égard, nous oblige de répondre à leur confiance : nous croirions manquer à ce qui leur est si légitimement dû, si, dès la première livraison de notre BIBLIOTHEQUE DES MEILLEURS POETES ITALIENS, nous ne donnions aucun éclaircissement sur nos ressources & sur la marche que nous nous sommes proposé de tenir dans une entreprise de cette importance. Ce n'est pas assez pour nous de flatter par l'exactitude de l'Impression, la bonté du Papier, & la beauté de l'exécution typographique; il faut encore satisfaire par la clarté des textes & l'uniformité de l'orthographe. Trop scrupuleux pour corriger les anciens Auteurs, nous laisserons subsister jusqu'à leurs fautes; en indiquant néanmoins, par des notes courtes, mais nécessaires, ce que les Imitateurs ont imaginé pour éclaircir ce qu'il pouvoit y avoir d'obscur, ou

corriger ce qu'ils trouvoient de défectueux. Le travail, nous en convenons, est fastidieux; mais nous nous ferons cependant un devoir de nous en charger, parce que nous voulons procurer à nos Souscripteurs un plaisir, où dans les précédentes Éditions, ils ne rencontroient qu'une difficulté. Voilà pour ce qui regarde les Auteurs anciens, tels que le DANTE, PÉTRARQUE, & le PULCI. Quant aux modernes, on nous reprocheroit, avec raison, de pousser le scrupule jusqu'au ridicule, si nous ne profitions pas des sçavantes observations des Grammairiens de notre siècle. Le but qu'ils se sont proposé est si louable, que tout Littérateur qui s'intéresse à la gloire de leur Nation, ne doit jamais s'en écarter. Les uns, comme les BENCIRECCHI, les PALOMBA, les MINAZIO, les PLACARDI, ont donné des leçons; les autres, comme les BASSI, les CONTI, les FRUGONI, ont fourni des exemples. Instruits par les premiers, autorisés par les seconds, dans l'impression du *Ricciardetto*, nous nous sommes quelquefois écarté de l'orthographe ancienne, en substituant les signes d'élimination, à la lettre, qui, dans la mesure du vers,

comme dans l'harmonie de la prononciation, devenoit parfaitement inutile. Mais si quelquefois, dans ces corrections, nous avons été hardi, nous osons nous flatter de n'avoir jamais été téméraire, puisqu'à l'exception de ces fautes légères, qui échappent à la vigilance la plus minutieuse, le Critique le plus partial ne trouvera dans les innovations de notre orthographe, que celles qui sont justifiées, ou par les principes reconnus des plus célèbres Grammairiens, ou par l'exemple des plus savans Éditeurs d'Ouvrages en vers italiens.

Nous l'avouerons, parce que notre dessein ne fut jamais d'en imposer, les premières feuilles du *Ricciardetto*, dont nous délivrons le premier Volume, nous ont occasionné beaucoup de recherches; il falloit nous faire un système qui fût sûr sans être irrégulier: ce système, tracé d'après les principes & les exemples, est celui que nous avons suivi, & dont nous nous proposons de ne jamais nous écarter. Cependant, comme, en ce point, trop d'obstination dégènereroit en superstitieuse ignorance,

nous prévenons nos Souscripteurs , que tout conseil donné pour la perfection des Ouvrages que nous avons dessein d'imprimer, sera toujours aussi favorablement reçu , qu'exactement suivi, pourvu, toutefois, qu'il ne porte pas sur des objets trop minutieux. Dans une entreprise de la nature de la nôtre, on doit se contenter d'aspirer au bien ; ce seroit une chimere que de prétendre aller jusqu'à la perfection.

Il ne faut avoir que les premières notions de la Poésie Italienne , pour decouvrir combien nous avons corrigé de fautes dans l'Edition que nous donnons du *Ricciardetto*. Les exemplaires que nous nous sommes procuré, & nous n'avons rien négligé pour avoir les plus corrects, sont extrêmement fautifs. Il est des Octaves auxquelles il a fallu rendre leur véritable sens ; des phrases obscures qui devoient être éclaircies ; des mots propres que l'on devoit substituer à des mots sans signification , & qui ne se trouvoient pas plus dans les bons Auteurs de l'Italie, que dans tous les Dictionnaires de cette Nation. Un autre soin a pris sur nos occupations, c'est celui que nous

avons donné à la ponctuation, partie importante, sur-tout pour les François qui aiment la lecture des Ouvrages des Poètes Italiens; partie extraordinairement négligée dans les Editions précédentes. Nous n'avons rien omis pour éviter l'application de ce reproche à celle que nous donnons.

Nous avions d'abord dessein d'indiquer quelques exemples des corrections considérables, que le metre des vers, sa signification, son harmonie, & plus que tout cela, des regles les plus généralement reconnues de la Grammaire ou de la Prosodie, rendoient nécessaires, mais nous ne pouvions y parvenir sans un étalage d'érudition pédantesque, aussi éloignée de notre caractère qu'inutile pour nos Souscripteurs. Nous aimons mieux les remercier des encouragemens & des conseils que plusieurs d'entr'eux ont eu la bonté de nous adresser, & les prévenir que nous n'attendons qu'un desir de leur part, pour imprimer un *Dictionnaire* dont nous nous occupons. Cet Ouvrage du format des volumes de la collection, en indiquant la signification des mots, expliquera plusieurs difficultés qui se trouvent assez com-

xxij A V E R T I S S E M E N T .

munément dans la Poésie Italienne. Les amateurs de la Langue Angloise connoissent le petit Dictionnaire de THOMAS NUGENT, amélioré par CHARRIER. Le plan que l'un & l'autre ont suivi est celui d'après lequel nous opérerons.





NIDALMO TISEO

A D

ACI DELPUSIANO

SALUTE E FELICITÀ.



NON mi sono mai dimenticato, valorosissimo e virtuosissimo Aci, onore e gloria sempiterna d'Arcadia; di quella volta, che io passai da Bologna, che sono degli anni parecchi, dove ebbi la occasione di vedervi, e di trattarvi con tale dimestichezza, che mi lasciai indurre a farvi vedere alcune mie coserelle poetiche; e voi poi le voleste con le vostre lodi far grandi, e di più le faceste comparire alla pubblica luce. Da quel tempò dunque, conforme sapete, infino ad ora v'ho tenuto per mio Maestro; nè ho fatto cosa, che non v'abbia, conforme egli era di dovere, partecipato. Questa bontà dunque vostra verso di me mi vi ha obbligato di maniera, che stimerei di farvi torto, se vi celassi un accidente, che mi è succeduto di fresco, e per cui sono certo che avrò, in caso di bisogno, tutta la più valida e affettuosa assistenza da voi. E perchè sappiate la

cosa tutta incominciando dall' A fino al Ronne ; vi dirò come trovandomi del 16. di questo secolo 1700. in Pistoia mia patria nel gratissimo tempo dell' autunno , mi portai con tutti di mia casa in villa , per ivi attendere , conforme da ciascheduno si fuole , ma da' Toscani specialmente , a diverse forte così di cacce , come d' uccellari : e perchè la fera tutti i villeggianti di quelle collinette all' intorno venivano a veglia da noi , per essere la mia villa fabbricata quasi affatto nel piano , e quindi radunatisi insieme , alcuni di essi giuocavano , alcuni stavano a vedere. Io , che di giuoco poco o nulla diletto mi , mi tratteneva separato da quelli in un' altra stanza con alcuni eruditissimi giovani ; e quivi con esso loro quando leggeva il Berni , quando il Morgante , quando l' Ariosto , con un godimento veramente straordinario. Accadde una sera , che nel prendere qualche riposo dopo una ben lunga lettura , disse uno di que' giovani : Iddio lo fa , quanta fatica sarà ella costata a gli autori di questi Poemi , non dico la fabbrica d' un Canto intero , ma d' una dozzina d' Ottave. Certa cosa si è , che quanto maggiore apparisce in essi e la facilità , e la felicità de' versi e delle rime , altrettanto sudore egli è stato sparso da loro. E gli altri che quivi pur erano , lo stesso ad una voce affermavano. Io meno accorto , o senza dubbio più animoso di tutti loro , mettendo la cosa in riso : Affè (dissi) ci avranno sudato essi meno , che voi per avven-

tura non vi credete ; avvegnachè nel poetare , se non tutto tutto , almeno più della metà si debba alla natura , e colui che non sia da essa benignissimamente aiutato ed assistito , può lasciare a sua posta un così nobile e dilettevol mestiere , e darfi a qualche altro esercizio , dove signoreggi più l'arte , che la natura. E perchè le parole non s'infilzano ; io , che sono pronto a provarvi co' fatti quanto di presente vi dico , vi prometto portare un Canto domani a sera , mescolato dello stile di tutti e tre , giacchè la natura m'è stata piuttosto liberale , che scarfa de' suoi graziosissimi doni. Fu con lieto volto accettata la mia promessa da tutti , e quello che è peggio , finita la cena , e ritiratomi in camera , puntualmente la mantenni ; e la susseguente sera lessi il nuovo Canto , e fu ascoltato con piacere non ordinario. Quì , gentilissimo Aci , pareva che dovesse terminare questa mia , non so se io dica o prova d'ingegno , o leggerezza di mente ; ma di quì giusto ebbe principio , mezzo , e fine un Poema di trenta Canti , nel corso di pochi anni , ed a tempi rotti , ed avanzati alle occupazioni più gravi. Teneva dunque questo mio Poema legato rozzamente sopra d'un tavolino , dove per lo più soglio scrivere : quando eccoti un uomo da me conosciuto appena di vista , ma che aveva grido d'esquisitissimo letterato , il quale postomisi a canto a sedere , interrogommi di molte

cofe ; alle quali ho io brevemente rifpoflo , ficcome era defiderofiffimo di fpicciarmene ; ed egli , che forse fi era di ciò avveduto , ftava per alzarfi in piedi , e partire. Quando dette d' occhio fu quel mio benedetto libro , e mi richiefe che cofa egli fi foſſe ; ed io forridendo : Egli è un Poema nuovo (gli diſſi) tirato giù in fretta , ed alla peggio , e per puro divertimento da un mio cariffimo amico , il quale ha voluto piuttosto onefamente ſpendere in queſti dolciffimi ſtudj quelle ore , che gli altri ſenza valutarne la perdita gettano via , o ne' pazzi amori , o ne' pericolofi giuochi , o nelle inutili converſazioni , ancorchè la malignità de' tempi ſia tale , che non ſi ſtimi altro tempo perduto che quello ſolo , che nelle belle arti conſumafi. A queſta voce egli mutoffi ſubito di colore , e fieramente turbatoſi preſe di tal maniera a divincolarſi ed a sbatterſi , che lo credetti in vaſo dal fiſtolo , o tormentato da qualche ſtravagante malore : e preſo con furia quel diſgraziato libro , gettollo ſopra il tavolino , e volendo alcuna cofa dire , per la ſfrenata rabbia non poteva formar parola ; ma a guiſa d' un calabrone rinchiuſo in un fiaſco , o d' un paiuolo che forte bolla , egli era il ſuono delle fue voci incoſte , talchè mi s' ebbe a gelare il fangue nelle vene per lo ſpavento. Ma ſfogato ch' egli ebbe un tal poco l' impeto dell' ira ſua maladetta : Sapete voi (con torvo ſopracciglio

mi disse) che cosa vuol dir Poema ? Ed io a lui, così sbalordito com' era : Lo fo , e non lo fo (subitamente ripresi) vo' dire , che lo fo tanto quanto , da poter anch' io mettere il becco in molle ; ma non ne fo in modo da farne il maestro , come forse e senza forse lo farete voi. Ed egli con le labbra sbiancate, che gli tremavano tuttavia , come se vi avesse il parletico : Dite pur francamente di punto non saperne ; perchè se lo sapeste , avereste lacerato su gli occhi stessi di quel vostro inesperto e semplicissimo amico il libro , che egli vi diede ; e se foste del temperamento collerico , che son io , gli avereste fatto ancora qualche altro scherzo più tristo. Ed io a lui : Iddio non voglia mai , che si faccia alcuno benchè minimo dispiacere a quel galantuomo onorato da e bene ; anzichè lo possa io vedere ogni dì più prosperato e contento. Ora non sapete voi (seguitò egli sdegnosamente a dire) che il Poema epico è la più grande , e la più bella , e la più ammirabile cosa , che s' abbia la Poesia , ed è l' opera dell' umana mente la più nobile , e la più perfetta ? Tutta la sublimità degl' ingegni i più stupendi appena può esser bastevole a sopperire di tutto ciò , che abbisogna ad un Poeta eroico. La difficoltà sola di trovare un giudizio , una fantasia , una sangue così ben temperato di caldo e di freddo , cioè d' impeto e di posatezza , cagionano la rarità di questo carattere , e di

questa mescolanza felice , che fa il Poeta perfetto. In somma per ben riuscire in un Poema , ci vuole un giudizio sì saldo , un discernimento sì fino , una cognizione così intera della lingua nella quale si scrive , uno studio così costante , una meditazione così profonda , una estensione di capacità così vasta , che gl' interi secoli appena possono produrre un ingegno atto alla tessitura d' un buon Poema ; ed è , a dirvela in due parole , una impresa di tanto ardire , e di tanta malagevolezza , che ella non può venire in mente ad alcuno senza atterrirlo , e spaventarlo. E voi mi dite , che questo è un Poema ? e che è stato fatto in pochi anni , e per puro divertimento ? e quello che è più strano , d' avanzugli e di ritagli di tempo , come de' menomi scampoli de' fattori le povere vesti loro i baroni si fanno ? E quì tornò a strapazzare il mio libro , ed a sbatacchiare le mani sul tavolino con sì poca grazia , che buttommi il calamaio e il polverino per aria , che poi tornato all' ingiù capivolto scarabocchiommi delle scritture parecchie. Nulladimeno sembrando a me , che egli avesse ragione da vendere , stetti chiotto chiotto , e tacitamente meco mi rallegrai di non essermegli scoperto per autore di quel benedetto Poema. Quindi per non parere d' essere un piccione di quei di gesso , o d' aver lasciato la lingua al beccaio : Per verità io non credeva (gli dissi) che ci volesse tanto per essere un bravo tessitor di poema.

Ed oh non avessi aperto mai bocca, che egli a questo mio dire diede la stura alla piena, e m'ebbe ad affogare; massime allora, che messe ambe le sue mani su le mie braccia, e con la testa sua quasi toccante la mia; ferocissimamente esclamò; Non ho neppure cominciato a dire quello che vuoi, per fare un vero e perfetto Poeta. Imperocchè vuoi, oltre a ciò che poco fa dissi, una mente che esca affatto da' limiti dell' ordinario, ed uno spirito che abbia più del celeste, che del terreno; acciocchè possa muovere gli affetti, e cagionare que' trasporti d' ammirazione, che si aspettano dalla vera Poesia. Nè questo per avventura egli è il tutto: avvegnachè due fini si abbia da proporre il Poeta, cioè uno d' arrecar diletto, l' altro d' apportar giovamento. E qui sorgono due spaventose montagne, che quasi niuno giunge a salirle; e dove ancora i nobilissimi ingegni per mancanza di senno si perdono; e sovente alle radici delle medesime, dopo d' averne formontata gran parte, vergognosamente precipitano. La vera maniera dunque del diletto consiste nella mozione degli affetti; imperocchè quel movimento egli è cosa gratissima all' anima, che gode della mutanza degli oggetti, per compiacere all' immensità de' suoi desiderj; e quindi, per ciò più facilmente ottenere, si serve del numero e dell' armonia, anima i suoi ragionamenti con maniere ed espressioni vivissime, permette alla sua immaginazione una pienissima libertà,

e tutto quello che dice , lo dice con ornamento e vaghezza , formandolo da tutto ciò , che gli è più aggradevole nella natura degl' Idoli graziosissimi ; de' quali nel Poema quanto la frequenza è maggiore , egli tanto più viene a riuscire dilettevole e grato. In fine ella , ad oggetto di piacere , è grande nelle sue idee , sollevata nelle sue espressioni , ardita nelle parole , appassionata ne' suoi movimenti , e si studia di comparire in qualunque sua parte tutta colma di bellezze , di grazie , di fiori , e di leggiadrie. E questo diletto tanto più si dee riputare degno di stima , quanto che il buono e costumato Poeta lo fa servire a rendere la virtù (la quale ha sempre a prima vista dell' austero e dell' aspro) oltremodo grata e soave ; distinguendosi in questo ancora la Poesia dalle altre Arti , le quali senza punto pensare al dilettevole , pongono tutta la cura loro nell' ammaestrarci nell' utile e nell' onesto : Io che essa facilmente ottiene col porci spesso diversi esempi di grandissime virtù , e d' enormissimi vizj , incitando gli uomini per tal via all' amore ed all' imitazione di quelle , ed all' odio ed alla fuga di questi. Ma una tal maniera di dilettere ella è delle più scabrose cose , e delle più difficili della Poesia. Imperocchè consistendo principalmente il diletto nella novità , che è madre della maraviglia , e questa per lo più nascendo dal finto , conciossiachè non vi può essere cosa alcuna mirabile , se non fuori del corso ordinario della natura ,

ed il finto avendo obligazione di comparir verifimile , cioè non discordante dall' opinione comune ; chi non vede la grandezza , e la malagevolezza , dell' opera ? Mentre egli così diceva , vi giuro , Aci , per i monti , per i boschi , e per i fiumi più sacri , e più rinomati di Arcadia , che m' era già tirato il miserabile mio Poema sotto del tavolino , e meffomelo fra le gambe con animo deliberato di strapparne ora uno , ed ora un altro foglio (come le donne , dopo che hanno tirato loro il collo , s' arrecano in grembo o le galline , o l' anitre per pelarle) e di non parlare giammai più di lui ; come d' una memoria se non infame , almeno infelice. Nientedimeno come i padri de' figliuoli o storpi , o scempiati sono sempre padri , e di mala voglia s' arrecano a strapazzarli ; così ancor io andava a rilento a fare in brani quella mia ancorchè goffissima creatura ; quando m' avvenne cosa , che (conforme udirete) mi fece mutare a un tratto di sentimento , e mutare in modo , che farei pronto a far questione con chi volesse lui torcere un sol capello.

I Greci soli (riprese egli in un tuono veramente grave e sonoro) hanno spianata questa difficoltà ; perchè essi unicamente appresero per se stessi , ed insegnarono a gli altri l' arte maravigliosissima di tessere il finto col verifimile , e cagionare per esso tutto quell' incredibil diletto

che dall' ammirabil deriva : e per non divagarmi e confondermi nella molteplicità degli efempi, vi ridurrò a memoria quel terribile cangiamento della afflittiffima Niobe in faffo, mutazione, la quale (come vedete) efce fuora del tutto dal corso della natura, ma che però nel medefimo tempo non ha cofa alcuna d' inverifimile, concioffiacofachè la potestà di cangiamento sì ffrano ad un celefte nume fi afcriva. Ma non così hanno penfato, nè in così fatta maniera (a dirla chiaramente fra di noi) fi fono regolati i noftri Poeti Italiani, e l' Ariofto in primo luogo, il quale in quefio genere ha così fconciamente mancato, che quel fuo Poema dell' Orlando Furiofo non fi merita altro nome, che d' un confufo ammassamento d' immaginazioni pazze e ftravolte, non di Poeti ingegnofi, ma di ammalati frenetici, le quali fpogliate affatto d' ogni colore verifimile, muovono piuttosto a compaffione, che a diletto gli uomini di erudizione, e di fenno. In quanto a me, che l' ho letto e riletto non ho faputo mai capire, come per effo fi fia non folo per tutta l' Italia, ma per tutta la Francia, e per la Spagna ancora alzata una nominanza sì celebre; nè come mai egli s' abbia per quefte nobiliffime nazioni avuto tanti imitatori, di modo che per effo fi è guaftata e perduta, e tra loro e tra noi, tutta l' arte del ben poetare; quando per altro non farebbe mancato loro per efempio d' un ben

fatto Poema l' *Italia liberata* del Triffino, che a mio giudizio è l'unico fra noi, il quale s'accosta alla perfezione del Poema. Imperocchè in esso e vi sono moltissime di quelle cose, che egli debbe avere, e nessuna di quelle, delle quali dovrebbe esser privo: avvegnachè nè vi sono gli anelli, che rendono altrui invisibile; nè i gigantoni ben tarchiati e paffuti; nè le femminelle, che vestite di piastra e di maglia facciano mirabilia con lancia e con spada; ed altre simili bestialità, per le quali ne v'è sì pettoruto e sì gonfio quel buon Messer Lodovico, il quale è tanto lontano dal meritarsi nella savia e ben purgata opinione degli eruditi il nome di buon Poeta, che essi appena appena gli accordano quello d'un Versificatore felice.

Nel mentre che egli così pazzescamente bestemiava, non vi potrei dire, riveritissimo Aci, le strane cose, che mi passarono per la mente. Pensai infino di mettergli le mani addosso, e col temperino che aveva lì pronto per accacciare le penne, fargli un brutto sette sul viso, ed insegnarli per un'altra volta a parlare con più giustizia delle persone di merito. Ma pure per non guastare così in un subito i fatti miei, repressi gl'impeti del giusto sdegno, e con sembianza tranquillo: Signore (dissi lui) che cosa avete detto mai? Per verità tutt'altro mi farete

voi credere, che quello che è stata vostra intenzione di persuadermi. Io vi meno buono, quanto avete detto di grande e di sublime intorno all' epica Poesia; e vi meno buono altresì, che rarissimi sieno quegli ingegni, che possano tessere un bel Poema: e conchiudo con esso voi, che i due fini principalissimi dell' epica Poesia sono il dilettere e il giovare; anzi v' aggiungo, che quel Poema farà il più bello ed il più perfetto, che farà più ripieno di cose, che diletteranno e faranno giovevoli insieme: ma per questa ragione appunto io non solamente mi discosto, ma del tutto mi divido dalla vostra, non so se invidiosa e maligna, ma certissimo stravolta opinione, che avete conceputa dell' immortale, ed in ogni tempo celebratissimo Ferrarese; e siccome, mentre avete voi favellato, non siete stato giammai de me interrotto, così usate meco altrettanto di cortesia nell' udire le ragioni, per le quali pretendo che voi siate in un manifestissimo errore. Nè dubitate; che io sia per dilungarmi troppo; perchè (conforme vi è noto) il vizio, o forse la necessità d'essere oltre modo prolisso, egli è per ordinario il solito rifugio di tutti coloro, che conoscendo di avere il torto, si lusingano di oscurare la verità con le ciarle. Voi avete detto, che nel dilettere principalmente consiste la bellezza del Poema epico, e che la novità e la maraviglia, il verisimile e il finto ben regolati, e ben tessuti, ca-

gionano una soavità, ed un piacere così maraviglioso nelle menti degli uomini, che li leva affatto fuori di se stessi, e li conduce dovunque aggrada all' ingegnoso Poeta : ed in prova di questo raro miscuglio di mirabile e di verisimile, avete portato il cangiamento di Niobe in fatto ; cosa rara, come ognun vede, e perciò maravigliosa, ma fattabile, perchè operata da un Dio, e perciò verisimile. O siate mille volte benedetto, e udite pazientemente quello che sono per dirvi. Se quel Poema farà il più bello ed il più compiuto, che arrecherà diletto maggiore ; bisognerà pure che voi confessiate, che il Poema dell' *Orlando furioso* sia sopra d' ogni altro bellissimo e perfettissimo. Ma voi crollate la testa, e forridete ? L' Ariosto (al vostro dire) con le sue fantasie ed immaginazioni bestiali si è tirato appresso tutta l' Italia ; que' suoi Ippogrifi, quegl' incantesimi, que' sogni d' ammalati frenetici, che fanno compassione agli uomini di senno, si leggono da ogni genere di persona, non solamente senza nausea e senza ribrezzo, ma con una incredibile avidità e piacere. Alle mensede' gran Signori si cantano per rallegrarli le sue leggiadrissime Ottave ; ne' ridotti degli uomini letterati, chi recita l' impazzamento d' Orlando, chi le querele d' Isabella, chi le smanie di Mandricardo, chi il tradimento di Olimpia, e chi altro simile avvenimento. Ma che spendo più parole, e parlo di letterati, e di signori ? I ma-

rinarj, i vetturini, le donnicciuole stesse, mentre quelli viaggiano, e queste tessono, scemano il peso delle fastidiose lor cure, col cantare i versi dell' Ariosto; là dove del vostro Trifino, per nobilissimo Poeta ch' egli si sia, come spogliato di quel saporitissimo dolce, che tanto piace, non è alcuno che ne parli, ma viene egli consumato dalla polvere e dalle tignuole, e lasciato non altrimenti in un canto, che dagli amorosi giovani nelle strepitose feste di ballo alcuna curva vecchierella, e bavosa. A che dunque, per vita vostra, attribuirete voi questa sfrenata voglia, che accende gl' Italiani tutti di leggere, o di udir leggere l' Ariosto, e quella avidità infaziabile di vederne, se essi potessero, il fine senza punto d' interruzione? Non ad altro certissimamente che a quell' infinito piacere, che inonda gli orecchi e gli animi di tutti coloro, che lo leggono; il qual piacere (come voi pure diceste poco fa) è di tanta possanza, che ha tirato a se con la dolcissima sua violenza non solamente gl' Italiani, ma gli uomini ancora di là dall' alpi, e dal mare: cosa appresso di me cotanto mirabile, che non ho parole da spiegarne la stima e la venerazione, che io ho per quel gloriosissimo e divino Poeta. Poder di Giove! Quale bellezza mai Greca o Latina, vista e rivista dagli uomini, avventò così gran copia d' amorose fiamme ne' petti loro; come poco o nulla veduto (per così

dire) ha di se l'Ariosto invaghito la maggior parte, e la più coltivata d'Europa? Imperocchè toltine noi altri Italiani, e quelli tra di noi d'un gusto più raffinato nelle lettere; chi vi è o Francese, o Spagnuolo, che possa mai essere un ottimo conoscitore delle tante bellezze, che fanno bellissimo l'Ariosto? Certa cosa si è, che per molto studio che si faccia da noi in una lingua forestiera, non si giunge mai a penetrarne quell'ultima bellezza, che vi fanno conoscere solamente quelli, che in essa nascono, ed in essa si studiano di comparire. Se dunque i nudi segni, e senza bellezza di contorno, senza varietà di colori, senza aria, senza gradazione, e senza quella simmetria, che risulta dal tutto, hanno potuto tanto in quelle straniere nazioni: che maravigliosi amori avrebbero in esse risvegliato; se li potessero vagheggiare, siccome noi, nella loro perfezione, e nella loro propria veduta? Ma discendiamo al particolare, e vediamo se veramente quelle, che voi chiamate stravaganze e bestialità nell'Ariosto, sono tali. Voi dite che quegl'Ippogrifi non li potete soffrire; ma non mi dite il perchè. Patite voi forse di vertigini; e quello immaginarvi di volare vi conturba forse e spaventa? Se questo egli è; purgatevi, e prendete a bere del vino amarissimo, dove abbia bollito per molto tempo l'assenzio: che così confortato di testa potrete leggere con quel pia-

cere, che leggo io il volo del fortunato Ruggiero con la sua bellissima Angelica in groppa. Ma se poi vi dispiace come una finzione non verisimile; per questo motivo avete il torto, sì perchè appresso i Poeti è antichissimo il cavallo Pegaseo, sì perchè il forte Perseo assai prima di Ruggiero aveva liberata, stando sopra d'un alato cavallo, Andromeda legata al duro scoglio. L'anello, che rendeva invisibili tutti coloro che sel tenevano in bocca, l'armi fatate, i palagi incantati, e cose simili, voi li chiamate sogni e delirj d'ammalati frenetici. Non è così? Ma ditemi pervita vostra; per qual motivo ho io da lodare come bellissimo il ritrovamento di cangiare Niobe in fasso, e debbo vituperare tutte queste altre invenzioni dell'Ariosto? Perchè (dite voi) nel cangiamento di Niobe vi ebbe mano alcun Dio. Ed io vi foggiungo, che nelle cose straordinarie dell'Ariosto vi hanno avuto mano ben parecchi Demonj, la potestà de' quali ella è infinitamente maggiore di quello, che noi possiamo pensare. Sicchè nè pure per questo capo si rende l'Ariosto spregevole. Vi danno fastidio i giganti? Ma forse temete voi di essere condannato a rivestirli, e fare loro le spese? Sono essi forse un ritrovamento dell'Ariosto, di modo che solo abbiamo avuto notizia costoro per mezzo suo? Essi (come ben sapete) sono antichissimi; ed è di Fede, che sonvi stari. Ma (direte voi) non così grandi.

State zitto, che hanno bevuto più grosso di noi i nostri antichi; e basti per convincervi quel solo gigante, chiamato Encelado, che tiene il capaccio sotto il Vesuvio, la sterminata pancia nel mare, e le grandissime cosce co' mostruosi piedi sotto Etna: che se siete buon Geometra, voi vedrete, che egli è un gigante da non misurarsi col passetto, ma con la scala de' gradi a maniera delle provincie. Ora di questi l' Ariosto non solo non n' ha veruno, ma a mettere tutti i suoi giganti insieme per largo e per lungo, non prenderebbero tanto spazio, quanto vi corre dal bellico all' inforatura di questo sol gigantaccio. Ma che accade, che io più mi distenda sopra di ciò; quasi che voi non sappiate che sorta di smisurati bestioni fu quella, che mosse la formidabile guerra a Giove; dalle mani de' quali uscivano sassi così sterminati, che se cadevano in mare, formavano l' isole, e se cadevano su la piana terra, formavano i monti. Tutte cose, padron mio garbatissimo, da fare sbalordire un mulino a vento che sempre gira, non che un uomo di qualche senno; e puro sono migliaja d'anni, che sono state dette, e forse credute, e nessuno fino a quì si è preso collera, nè si è voluto sbattezzare per causa loro, conforme per molto meno mi avete cera di volere far voi. Della bravura poi delle Bradamanti e delle Marfise, che a voi pare sì stravagante, e

che vi rivolta lo stomaco, e v'amareggia il palato, io non voglio parlarvene; perchè non merita riguardo alcuno questo vostro dispiacimento, essendoci state infinite donne, e nella destrezza delle persone, e nel valore dell'armi celebratissime. Ma penetriamo un poco la materia più a dentro, e vediamo che cosa hanno preteso i Poeti con queste loro invenzioni.

* Questi draghi fatati, questi incanti,
 Questi giardini, e libri, e corni, e cani,
 E uomini salvaticchi, e giganti,
 E fiere, e mostri ch' hanno visi umani,
 Son fatti per dar pasto agl'ignoranti:
 Ma voi, che avete gl'intelletti fani,
 Mirate la dottrina, che s'asconde
 Sotto queste coperte alte e profonde:

Le cose belle, preziose, e care,
 Saporite, soavi, e delicate
 Scoperte in man non si debbon portare,
 Perchè da' porci non sieno imbrattate.
 Dalla natura si vuole imparare,
 Che ha le sue frutte, e le sue cose armate
 Di spine, e reste, e ossa, e buccia e scorza
 Contro alla violenza, ed alla forza

* Berni, Orlando Innamorato Lib. 1. Canto 15.

Del ciel degli animali, e degli uccelli;
Ed ha nascosto sotto terra l'oro,
E le gioge, e le perle, e gli altri belli
Segreti a gli uomin perchè costin loro:
E son ben smemorati e pazzi quelli,
Che fuor portando palese il tesoro
Par che chiamino i ladri e gli affaffini,
E il diavol che li spogli, e li rivoni.

Poi anche par, che la giustizia voglia;
(Dandosi il ben per premio, e guiderdone
Della fatica) che quei che n'ha voglia,
Debba esser valente uomo, e non poltrone:
E pare anche che gusto e grazia accoglia
A vivande, che sien per altro buone,
E le faccia più care e più gradite
Un saporetto, con che sien condite.

Però quando leggete l'Odissea,
E quelle guerre orrende e disperate,
E trovate ferita qualche dea,
O qualche dio non vi scandalezate:
Che quel buon uomo altro intender volea
Per quel che fuor dimostra alle brigate,
Alle brigate goffe, a gli animali,
Chè con la vista non passan gli occhiali.

E così quì non vi fermate in queste
Scorze di fuor, ma passate più innanzi;
Che se esserci altro sotto non credeste:
Perdio areste fatto pochi avanzi,
E di tenerle ben ragione avreste
Sogni d'infermi e fole di romanzi.
Or dell'ingegno ognun la zappa pigli,
E studi, e s' affatichi, e s' affottigli.

Sicchè dunque per venire alla conclusione, non è poi l' Ariosto un Poeta così triviale, come lo fate: anzi se non volete impugnar la verità conosciuta, egli è senza fallo uno de' primi lumi della volgar Poesia.

Forse fogggiugnerete: Egli non ha osservate tutte le regole, che sono state poste al componimento del poema epico, e che però per dolce e soave ch'egli si sia, non gli si debba guardare in viso; anzichè di gran lunga posporlo a qualunque Poemetto arido e disgustoso, ma fatto con regola. Su questo punto io non voglio attaccar brigane con voi, nè con altri; ma servirà per rispondervi (quando mi promertiate di non averlo per male) la narrazione d'un certo Apologo, che a me pare che al caso nostro mirabilmente egli faccia.

Avete dunque da sapere, che vennero un

giorno a lite fra di loro , a cagione del canto , il Rufignuolo e il Cuculo , stimandofi l' uno all' altro d' effere superior di gran lunga. Diceva il Cuculo , che il fuo canto era continuato , naturale , con mifura ; il Rufignuolo afferiva aver egli affai più armonia di quella , che qualunque altro uccello s' avesse : e quindi per non venire alle brutte , sì conchiufe tra di loro di rimettere il loro litigio al giudizio d' un terzo , qualunque fi foſſe ; e preſo il volo , nel paſſare ſopra un verde prato , vi ſcorſero un ſoleniſſimo Afino con un pajo d' orecchi , che erano poco meno di mezzo braccio l' uno. Onde tutto lieto il Cuculo : Non andiamo più innanzi (diſſe al Rufignuolo) che i pietoſi Dei ci hanno fatto dare nel giudice ; perchè conſiſtendo tutta la ſcienza di queſta materia nell' udito , chi meglio di lui potrà dare una giuſta e ben proporzionata ſentenza ? E detto fatto , ſe ne volarono ſopra un baſſo arboſcello di pere , e ſopra i ſuoi rami , ſtretti ſu l' ale ſi ſtettero , e quindi umilmente pregarono l' Afino , che dar voſſe un incorrotto giudizio ſopra la loro quiſtione. L' Afino , che aveva più voglia di mangiare , che di fare da giudice , appena alzò la grave teſta da terra , e ritornolla ad abbaffare , e date un pajo di ſtrepitoſe crollate d' orecchi , fece capire a' due litiganti , che per quel giorno non teneva giuſtizia : ma eſſi lo pregarono tanto , che egli per fine levatoſi dal paſcolare , tenendo alta la teſta , e

gli orecchioni ritti ritti, a maniera di lepree quando cammina : Cantate via (disse loro) e spacciatevi ; che come ascoltati io vi averò , vi dirò subito il mio debole sentimento. Il Cuculo si mise il primo in affetto , e disse. Attendete ben, Signor giudice , alla bellezza del canto mio , che in questo punto udirete : e sopra il tutto badate all'artificio ? con cui lo compongo. E quindi , fatto otto o dieci volte *cu cu* , gonfiatosi alquanto , e scosse tutte le sue penne , si tacque. L' Uffignuolo allora senza usare verun proemio , incominciò il suo graziosissimo gorgheggiare , e tanta varietà , bellezza , armonia risultava da' suoi soavissimi versi , che non vi era fiera in que' boschi , che tratta dall' incredibile dolcezza , che da loro pioveva , a lui non corresse ; e nel mentre che egli s' andava vieppiù nel suo canto ingolfando , il giudice annojato della lunga pruova , mandato fuori un villanissimo raglio : Egli può essere (disse al Rufignuolo) che il tuo canto abbia più grazia di quel del Cuculo ; ma quel del Cuculo ; ma quel del Cuculo ha più metodo.

La favola significa , Padrone mio bello , che secondo la sentenza di quel giudice da quattro piedi , io ho tutti i torti , e voi avete tutte le ragioni ; e siccome io non m' affanno per aver perduta la causa , così prego voi a non v' incolerire per averla vinta : anzi vi consiglio a darvi

pace , e stare allegro , e ad industriarvi a sputar dolce , con tutto che mastichiate del fiele ; e giacchè ho preso qualche confidenza con voi , e che a dirvela giusta , non mi fate punto paura , vi vo dire in segreto una cosa , che vi farà certamente maravigliare. Quel Poema , che v' ha mosso i vermini , e v' ha fatto tanto scorrubiare contro di me , e contro quel mio amico , sappiate ch' egli è farina del mio sacco , opera delle mie mani , e in una parola che l' ho fatto io , e l' ho fatto a pezzi e bocconi , conforme m' è paruto e piaciuto , e sono andato avanti (come si suol dire) a occhi e croce , nè ho pensato più che tanto alle regole , ed a' precetti , ma solamente ho avuto un certo discernimento di non fare qualche cosa di mostruoso , cioè a dire di non fare un corpo con cinque o sei capi , ma con un capo solo , e così dell' altre parti , che data proporzione , ad un ben fatto corpo convengonsi. Del resto io non ho avuto altro fine , che di piacere , e principalmente a me , e poi di mano in mano a coloro , che forse una volta lo leggeranno. Imperocchè gli uomini , quando sono veramente oppressi o dal peso delle fatiche , o dalla malignità della fortuna , o dalle pubbliche cure , volgono rallegrarsi : e siccome la maestra natura conduce quasi a mano gli animali tutti a cercare quella sorte di cibo , che loro più si confaccia ; così per la medesima siamo internamente mossi

nell' avvilitamento dello spirito a cercare di conforto e di sollievo, nè alcuno v'è nè più atto, nè più efficace a rallegrarci in un subito, che d'un grazioso componimento poetico. Onde se questa mia operetta verrà mai ad ottenere un fine così discreto ed umano; vi giuro che ne farò contentissimo, assicurandovi che verun conto non farò mai di quello, che possiate dir voi, o gli uomini siccome voi, quando fate un giudizio così pazzo e bestiale del più celebre, e del più ragguadervol Poeta, che abbiamo. Ciò detto mi tacqui: ed egli ad un tratto nelle sue smanie tornato, senza altro dirmi partissi.

Ed eccovi narrata, Aci reveritissimo, la dolente, ma vera istoria delle mie non pensate avventure. Quello, che con da questa inimicizia sia per venirmene addosso, io non lo so. Di ragione non avrebbe da farmi altro insulto, che di dir male di me, e dell' opera mia; nel qual caso vorrei un poco d'ajuto, perchè io non so veramente, se gli abbia risposto bene o male: e non ve ne maravigliate, perchè oltre al sapere io poco o niente di tutto, e massime di queste materie, e l'essere stato colto da lui all'improvviso, non ho tempo da respirare; non che da mettermi in istato da pormi a tu per tu con gli uomini letterati. Però voi che sapete tanto, e che state in un paese,

dove le belle arte e leggiadrissimi studj hanno preso casa e ci covano , e le muse tutte con sicurezza e con diletto soggiornano , ajutatemi quel più che potete , ed avvifatemi se ho detto cose da non poter sostenere ; perchè in quel caso io non m'ostinerò certamente in difendermi , ma confesserò d'averne il torto , massime quando mi venga detto da voi. Subito che potrò , manderovvi questo benedetto Poema , quale voi leggerete con tutta segretezza ; e se vi parerà , che egli non abbia il viso di dietro , e che possa fare ancora egli la sua comparfa , e noi ne faremo la mostra : se poi ne giudicherete altrimenti , o noi ne faremo un bel falò , o non ci mancheranno buchi dove appiattarlo. Conservatemi la vostra stimatissima grazia , e perdonatemi la confidenza e l'ardire : ma come sapete , il bisogno per lo più ha sempre poca creanza , e la necessità non ha legge ; e resto tutto vostro.



RICCIARDETTO



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.

ARGOMENTO.

*Il Re de' Casri intima un' aspra guerra
A Carlo Mano per placar Despina.
Stella insegna ai guerrier nella sua terra
Dell' incantato vin la medicina.
Rinaldo l' oste e i due giganti atterra,
Fa della maga una crudel cucina.
Ai cari amanti il primo aspetto rende,
E dal corrier la nova guerra intende.*

CANTO PRIMO.

I.

EMMI venuta certa fantasia,
Che non posso cacciarmi dalla testa,
Di scriver un' istoria in poesia
Affatto ignota, o poco manifesta.
Non è figlia del Sol la Musa mia,
Nè ha cetra d' oro, o d' ebano contesta,
E' rozza villanella, e si trastulla
Cantando ad aria, conforme le frulla.

I I.

Ma con tutto che avvezza alle boscaglie,
 E beva acqua di rio, e mangi ghiande,
 Cantar vuole d'eroi, e di battaglie,
 E d'amori, e d'impresе memorande:
 E se avverrà che alcuna volta sbaglie.
 Piccolo fallo è in lei ogni error grande?
 Perchè non studiò mai, e il suo soggiorno
 Or fu presso un abete, or presso un orno.

I I I.

E intanto canterà d'armi e d'amori,
 Perchè in Arcadia nostra oggi son scesi
 Così sublimi e nobili Pastori,
 Che son di tutte le scienze intesi;
 Vi son Poeti, vi sono Oratori,
 Che passan' quelli degli altri paesi:
 Or ella, che fra loro usa è di stare.
 Si è messo in testa di saper cantare.

I V.

Ma, come voi vedrete, spesso spesso
 S'imbroghierà nella geografia,
 Come formica in camminar sul gesso.
 O fu la polve, o farina che sia;
 O come quel Pittor, ch'alto cipresso
 Nel bel turchino mare coloria,
 E le balene poi fu gli erti monti:
 Così forse faranno i suoi racconti.

V.

Ma non per questo maltrattar si dee,
 Nè farle lima lima, e vella vella.
 La semplicità non ha certe idee,
 Che fan l'istoria luminosa e bella:
 Nè lesse mai in su le carte Achee,
 Over di Roma, o di nostra favella,
 Le cose belle che cantar coloro,
 Ch'ebbero mente divina e plettro d'oro.

V I.

Ma canta per istare allegramente,
 E acciò che si rallegri ancor chi l'ode;
 Nè fa, nè bada a regole niente,
 Sprezzatrice di biasimo e di lode;
 Che tiranneggia cotanto la gente,
 Che v'è infino chi l'ugna si rode,
 E il capo si stropiccia, e 'l crin si strazia,
 Per trovar rime ch'abbian qualche grazia.

V I I.

Voi la vedrete ancor (tanto è ragazza)
 Or quà, or là saltar come un ranocchio:
 Nè in ciò la biasmo, nè fa cosa pazza;
 Chè dagli omeri in fin sotto il ginocchio
 La Poesia ha penne, onde svolazza;
 E va più presto che in un batter d'occhio
 Or quinci, or quindi; e così tiene attente
 L'orecchie di chi l'ode, e in un la mente.

V I I I.

Così veggiamo nel furor dell'armi,
 Tra il sangue, tra le stragi, e le ruine,
 In un momento rivoltarsi i carmi
 Ai dolci amori, e quindi alle divine
 Cose, e parlar di templi, e sagri marmi;
 Indi volare su l'onde marine,
 E raccontar le lagrime e il cordoglio
 D'Arianna lasciata in su lo scoglio.

I X

Ma già si è posta in man la sua zampogna,
 E canta sotto voce, e non si attenda.
 Non la guardate ancor, che si vergogna,
 E come rosa il volto le diventa:
 Ma presto passa un poco di vergogna;
 Principiato ch'ell'ha, non si spaventa,
 E già incomincia: or noi dov'ella siede.
 Taciti andiamo, ed in punta di piede.

Io vo' cantare una guerra crudele,
 Che lessi un giorno su certa scrittura,
 Che non fo, s' è mendace, o pur fedele:
 So bene che colmommi di paura
 Il suon delle afflittissime querele
 Degli affediati dentro delle mura
 Di Parigi, da tanta orribil gente,
 Venuta quì da Levante e Ponente.

X I.

L' Autore, che descrive questa istoria,
 È nomato Maestro Garbolino;
 Il qual la vide, e ne tenne memoria,
 E la scrisse in volgare, ed in latino.
 Il padre mio, che d' aver libri ha boria,
 Comprolla da un pastor del Casentino,
 Che in casa nostra venne per capraio,
 E diegli in cambio un par di scarpe, e un faio.

X I I.

Narra dunque costui gli sdegni, e l' ire
 D' Affrica e d' Asia contro Carlo Mano;
 E dice che de' Casri il fiero Sire
 Con l' orrendo Lappone, e l' inumano
 Negritta, ed altri ch' or non voglio dire,
 Ebbero in cuor di spegnere il Cristiano
 Seme, e ne' sagri venerandi tempj
 Erger idoli infami, iniqui, ed empj.

X I I I.

Ma voglio, prima che m' esca di mente,
 Dirvi che quando io parlerò d' amore,
 Non vi cadesse in animo niente,
 Che io abbia mai sentito il suo valore.
 Non so se grato sia, o dispiacente,
 Libero sempre ebb' io l' animo e 'l cuore
 Da' lacci tuoi, e nel parlar di lui
 Non dico i casi miei, dico gli altrui.

XIV.

Finita appena era l'orribil guerra
Contro di Carlo, tanto nota al mondo,
Che l'Inferno di nuovo si differra
A' danni suoi, e muove a tondo a tondo
I Saracini di ciascuna terra
Per cacciare Parigi e Francia al fondo:
Udite or come, e da quali cagioni
Nacquero queste nuove diffensioni.

XV.

Lo Scricca Re d' Cafri aveva un figlio
Robusto sì, che un Ercole pareva,
E di color sì candido e vermiglio
Da innamorar la bella Citerea:
Costui vago di risse e di periglio
In Francia andò, dove la pugna ardea;
E combattendo un giorno a petto, a petto,
L'uccise finalmente Ricciardetto.

XVI.

Una sorella sua, detta Despina,
Che avea per occhi due lucenti stelle,
E ch' era col german fera e mattina,
E sì l' amava, che le genti felle
Stimavan che gli fosse concubina.
Udendol morto, si graffiò la pelle,
Si svelse i crini, e si stracciò la veste,
E diè bando alle giostre, ed alle feste.

XVII.

E tanto seppe dire al genitore,
Che a vendicare il figlio si dispose,
Nella corte di lei tratte da amore
V' eran alme guerriere e generose.
Despina a quegli in dono offerì il core,
Che con le mani lorde e sanguinose
Le avesse fatto dono della testa
Di Ricciardetto, a lei tanto molesta.

6 R I C C I A R D E T T O,
X V I I I.

Bulaffo de' Negriti orrido sire
Gigante smifurato e pien di poffa,
Fece la fua terribil gente unire
All' efercito Cafro, e feco moffa
La volle di perfona egli fequire.
Egli ha una mazza più che trave groffa,
E fcotendola avanti alla Regina,
Dice; Quefta ha da far la medicina.

X I X.

Del Soldano d' Egitto un figlio ancora
Vi fu, che per Despina era confunto,
Il qual partiffi fubito in quell' ora
Per girne al padre, e formare in un punto
Gente da guerra, che Macone adora:
E lo Sgraffigna fetoluto e smunto,
Che impera alla Lapponia, e d' amor geme,
Le promife di por fua gente infieme.

X X.

Di venturieri poi, e di cadetti
Racconta il Garbolin, che fur fei mila.
Chi raggiufta le felle, e chi gli elmetti,
E chi per lo timor Farmaco sfla.
Si rallegra Despina a quefti oggetti,
Che già le fembra di troncar le fila
Della vita di lui, che il fuo germano
Le tolfe, e diello a crudel morte in mano.

X X I.

In quefto mentre, come far fi fuole
Da' villanelli dopo il verno crudo,
Che coronati il capo di viole
Vanno formando col piè fcalzo e nudo
Sovra l'erbette amorofo carole:
Così le acute lancie e il grave fcudo
Aveano appeso i Paladini al muro,
Tenendo in pace il lor viver ficuro.

X X I I.

E chi cantava della Senna in riva,
Sedendo all' ombre delle verdi piante;
E chi adornato della bianca oliva,
Affiso a mensa, di buon vin spumante
Di cristal di Muran le tazze empiva;
Ed ogni donna col suo faggio amante
Stavasi in gioia, e benediva il giorno.
In cui la pace a lor fece ritorno.

X X I I I.

Sol Carlo era doglioso, per l'avviso
Ch' egli ebbe dell' orribile pazzia
D' Orlando, e di cercarlo ebbe in avviso:
Ma tutta quanta la sua Baronia
Pregollo con gran lagrime sul viso,
Ch' ei stesse fermo, e che andato faria
Ciascun di loro a ricercarlo; e tosto
Alla partenza ciascun fu disposto.

X X I V.

Chi ver Levante andò, chi ver Ponente;
Rinaldo volle ir solo; in compagnia
Andaro gli altri, e fur parecchia gente.
Di persia prese Rinaldo la via;
Astolfo, Alardo, e Ricciardo valente
Prefer la Spagna, ove credon che sia.
Olivieri e cento altri Paladini
S' indirizzaro per altri cammini.

X X V.

In compagnia di Carlo appena trenta
Paladini restaro in arme chiari.
Quando dopo due mesi si presenta
Alla Corte un Araldo, e in sensi amari
Spiega come lo Scricca gli appresenta
Guerra crudele, e però si prepari;
E che vuol morto ciaschedun Cristiano,
O gli si dia Ricciardetto in mano,

8 R I C C I A R D E T T O,
 X X V I.

Che diede morte all' unico suo figlio ;
Rispose Carlo : Al tuo signor ritorna,
E digli che crudele è il suo consiglio,
E folle insieme, e che equità non orna :
Se Ricciardetto fece il suol vermiglio
Di quel sangue, che il senno a lui frastorna,
Ne incolpi la fortuna, che talvolta
Sdegnata e pazza contro i suoi si volta.

 X X V I I.

Ricciardetto non è campion da frode ;
Pugnò con lui, come pugnare è uso
Guerrier, che merca a sì gran rischio lode,
Nè in dirti questo, io mi difendo, o scuso,
Ciascun de' miei soldati assai più prode
E de' suoi Casri, nè l' orribil muso,
Nè le gran membra, o la strana figura
A gli uomini di Francia fa paura.

 X X V I I I.

Digli ch' ei venga pure, e che su' merli
Di Parigi, vedrà fanciulli e spose,
Che su vi monteranno per verdeli.
L' Araldo freme, udendo queste cose,
E disse : Come falco, addosso a i merli
Verrà lo Scricca sopra l' orgogliose
Genti Francesche, e che spera fra poco
Veder tutto Parigi in fiamma e foco.

 X X I X.

Vassan l' Araldo : e Carlo fa consiglio
Co' suoi Baroni, e si parton gli uffizj.
Chi a un impiego, e chi all' altro dà di piglio,
Chi bada ai muri, e guarda se hanno vizj ;
Chi pensa della fame al gran periglio,
E grani ammassa, e vieta gli stravizj ;
Chi avvisa i Paladini con staffette,
Che vanno, come avesser le pezzette.

X X X.

Ma lasciam questi, e seguitiam la pesta
 Di Ricciardetto, d' Astolfo, e d' Alardo,
 Che van cercando con la faccia mesta
 Orlando pazzo, il Paladin gagliardo;
 E in ogni parte ne fanno richiesta:
 Ma avviso non ne trovan, se non tardo,
 A quel però che ponno immaginare,
 Credon che in Spagna certo egli abbia a stare.

X X X I.

Passano i Pirenei, e Catalogna,
 E presto presto sono in Aragona,
 Quì senton cosa, che alle lor bisogna
 Molto confassi, da certa persona
 Che narrò loro, come in un una fogna
 Ritrovò il Conte fu l' ora di nona
 Presso a Valenza ne' giorni passati,
 Che urlava peggio degli spiritati.

X X X I I.

Piegaro fu la manca a questo dire
 I Paladini, e secondo l'intesa
 Verso Valenza incominciaro a ire,
 Un dì nel gran deserto d' Oropesa
 Più affassin li vennero assalire,
 E fecero una nobile difesa:
 Astolfo sol con la lancia fatata
 Gittò per terra tutta la brigata.

X X X I I I.

Già il Sol baciava il volto alla marina,
 E gli alti monti si faceano oscuri,
 E gli augelletti alla selva vicina
 Volavano su' rami più sicuri,
 Timorosi d'infidie, o di rapina,
 E i pigri tassi fuor de' lor tuguri
 Moveano il piede, e i pipistrelli, e i gusi
 Lasciavan lieti gl' incavati tusi;

10 R I C C I A R D E T T O ,
X X X I V .

Quando videro un fuoco non lontano,
E s' avvifar che fossero pastori.
Là vanno, e loro viene incontro un nano,
Che porta in mano tre mazzi di fiori,
E da lui salutati in atto umano,
Disse: Mi manda a voi, cari Signori,
La mia padrona, e vi presenta questi
Mazzi, che son di mille fior contesti.

X X X V .

Questa (se nol sapete) è la più bella
Donna, che in Spagna mai si sia veduta.
Ella ha sotto di se terre e castella;
Ma non cerca marito, e lo rifiuta.
Il nome suo egli è Madonna Stella:
Se canta, un uscignuolo si reputa;
Se balla, a gli occhi di ciascuno appare
Clori per l' aria, o Galatea sul mare.

X X X V I .

Astolfo a questo dir si mette in tasca
La mano, e tranne fuora un pettin rado,
E me' che fa, i suoi capelli sfracca,
E si rende pulito come un dado.
Ridono i due, e dicono: Che fracca
È mai costui! egli è del parentado
Certamente di venere e d'amore,
Che ogni donna gli ruba e senno e core.

X X X V I I .

In ciò dicendo, ecco da mille e mille
Accese faci che sono incontrati:
Giovani vaghe con liete pupille
Portano in mano i bei doppier dorati,
E co' strumenti confacenti a ville
Si fan più sinfonie sopra que' prati,
E la padrona poi in mezzo a quelle
Viene, e sembra la luna fra le stelle.

XXXVIII.

Era vestita d' un color celeste,
E il biondo crin legava un nastro d' oro;
Nude le braccia avea, corta la veste;
Ma non perdeva grazia, nè decoro.
Una cetra d'avorio con due teste
Di cigni (e Dafne mi pareva fra loro)
Aveva al collo, che sì bianco egli era,
Che latte e neve appresso lui par nera.

XXXIX.

Ella cantando disse: O dolce, e bella,
E fantà Libertà, quanto fei cara!
Per oro, per cittadi, o per castella
Ben si compra, e mal vende così chiara
E nobil merce, Libertade è quella
Che noi dispoglia d' ogni cura amara;
Ella sol basta a fare in ogni stato
Un uom, d' afflitto e misero, beato.

XL.

Ma quella libertà vie più s' apprezza,
Che siede qual regina in mezzo al core:
Libertà lieta, che dileggia e sprezza
Tutti i legami del crudele Amore.
Felice, chi da piccolo s' avvezza
A non curare questo traditore!
Io l' ho sempre fuggito, e nol conosco,
Amica sol di questo ombroso bosco.

XLI.

Ma quando a se vicini ella li scorfe,
Ruppe il bel canto, e con gentil sorrifo
Verso di lor nè camminò, nè corfe;
Ma venne con tal grazia, e con tal viso,
Che Astolfo i labbri per stupor si morfe,
E disse: Amici, siamo in paradiso;
Sì bel suon, sì bel canto, e sì bel muso
Delle mortali cose è fuor dell' uso.

X L I . I .

E qual fortuna (disse) o Cavalieri,
 Al bosco della Stella v' ha condutti?
 Se piacer di falconi, o di levrieri
 V' ha stimolati, e quà venire indutti,
 Son certa, ch' io vi do mille piaceri,
 Chè a caccie son tutti costoro istrutti:
 Ma dalla caccia in fuori mi è negato
 Darvi piacer, che appaghi il vostro stato.

X L I I . I .

Ninfa del terzo ciel (rispose Astolfo)
 Non parliam di levrieri, e non di falchi:
 Che in piaceri di caccie non m' ingolfo,
 Nè fia, che presso alle lepri cavalchi,
 Quando m' abbatto per lanciato golfo
 In tal fortuna, che se tutta io calchi
 La terra a tondo, non avrò l'eguale,
 Di veder questa tua beltà immortale.

X L I V .

E quì diede un sospiro, e si fè rosso.
 Ad entrar nel suo nobile palazzo
 Ella gl' invita, e loro avanti ha mosso
 Il piede; e Astolfo per amor già pazzo,
 Le va sì presso, che l'è quasi addosso,
 E le dice all' orecchie; O ch' io m' ammazzo;
 O che voi mi guardate in dolce guisa,
 Occhi che avete la mia pace uccisa,

X L V .

Tira avanti la Donna, e non risponde,
 Ma sottocchi le astute damigelle
 Co' labri chiusi al riso fanno sponde.
 Mense fra tanto sontuose e belle
 Apparecchian le giovani gioconde.
 Astolfo fiso nelle vaghe stelle
 Di quel cielo che tanto l'innamora,
 Non bada a nulla, e quelle solo adora.

XLVI.

Ricciardetto lo scuote, ed ei non sente.
Fuma la mensa, e Madonna s' affide,
E gli altri seco; ma Astolfo niente
Si muove, e lei riguarda, e or piange, or ride.
Alardo fuor di modo n' è dolente:
Donna Stella, che di questo s' avvide,
Disse: Guerriero, sta pur di buon cuore,
Ch' io guarirollo presto dall' amore.

XLVII.

E gli diede una noce del Brasile,
E disse: Quando nel letto si corca,
Con punta di coltel sottil sottile,
Trattane pria la scorza nera e sporca,
Una dramma ne raschia, e in vin gentile
L' infondi, e sbatti, e fanne come morca;
E con questo gli bagna e bocca e petto,
E seguiranne il desiato effetto.

XLVIII.

La dolce madre mia, che fu sì bella,
E che amò tanto il caro suo consorte;
Che l' Artemisia in paragon di quella
Odiava il suo, or vè s' egli era forte:
Quando il furore della nostra stella
Miseramente lo condusse a morte;
Per l' acerbo dolor divenne tale,
Che a tutta Spagna ne sapeva male.

XLIX.

E meschina ridotta in pelle ed ossa
Era, e i begli occhi non vedean più lume;
Sparute eran le guance, ed una fossa
V' avean lasciata, ove correva un fiume
Di pianto, che m' avea tutta commossa:
Or mentre avvien, che così si consume,
Capita in casa nostra una mattina
Un vecchio dell' Olindica marina.

L.

E dice: Se d' amor guasta è costei
 Io guarirolla. E presa questa noce
 Fè tutto quello prestamente a lei,
 Ch' io t' ho narrato; ed ecco che la voce
 Torna più chiara, e tornan lieti e bei
 Gli occhi, nè son di lagrime più foce:
 In fin non era ancor passato un anno,
 Che tornò come prima, e senza affanno;

L I.

Perchè ha virtù di far dimenticare
 La cosa amata, e disse che la fece
 Proteo per una sua ninfa del mare,
 Che mentre ama un pastor, che a lei non lece,
 E per marito non lo può pigliare,
 In poco tempo tutta si disfece.
 Onde ei con questa noce rassettolla,
 Ed ella poscia un giorno a me donolla.

L I I.

Donolla a me, che sopra d' uno scoglio
 Sede piangendo il mio crudel destino;
 Che bella donna, ma piena d' orgoglio
 Amava io tanto, che sera e mattino
 Mi moriva d' affanno e di cordoglio,
 Perchè m' odiava lontano e vicino.
 Ella mosse a pietà del mio tormento
 Mi fè quel dono, e ne restai contento.

L I I I.

Quindi soggiunse, che alla vaga Elena
 Altra ne diè, che stemprata nel vino
 Toglieva ogni dolore, ed ogni pena.
 Agamennon la beve, e il picciolino
 Telemaco, e fe lor bella e serena
 Tornar la fronte; e l' ire del destino,
 E i passati travagli si scordaro,
 In ber quel vino così buono e raro.

L I V.

Ciò detto, s' alza la gentil donzella
Da mensa; e prega la notte felice
A ciascuno, e ciascun la prega ad ella.
Astolfo a lei pian pian s' accosta, e dice:
Ove mi lasci, o desiata Stella?
Se parti, io resto misero e infelice.
La Donna finge non udirlo, e parte,
E dice a Alardo non fo che in disparte.

L V.

Prendono in mezzo Alardo e Ricciardetto
L' innamorato Astolfo che sospira,
E si vuol trarre il cuor di mezzo al petto
È mandarlo a Madonna che il martira.
Essi ridendo gli fanno dispetto,
Ed ebbe dal dispetto a nascer l'ira,
Ma temperò lo spirito feroce
Il fatto a tempo impiaastro della noce.

L V I.

Appena l'incantata raschiatura
Toccoli il caldo petto, e l'arsa bocca,
Che di Madonna Stella non si cura,
E gli par brutta, attempatella, e sciocca,
E dice: Non guastiam nostra ventura
In fo fermarci in questa biccicocca.
E dorme un par d'orette, e pria del giorno
Sveglia i compagni suoi a suon di corno.

L V I I.

E dice; Si fa tardi; andiamo via,
Andiamo e ricercar del nostro Conte.
Rispose Alardo: Da maggior pazzia
Noi te guarimmo con le grazie pronte
Di questa ninfa così bella e pia.
Un segno della croce in su la fronte
Fassi Astolfo, e non fa che dir si vuole
L' oscuro suon di quelle sue parole.

16 R I C C I A R D E T T O,
L V I I I.

Ma per la via noi ti diremo il tutto,
Riprefer quelli: ed intanto vestiti
Lascian l' albergo, e l' incantato frutto
Riportaro a Madonna, ed infiniti
Complimenti le fer, che ognuno istrutto
Era ne' modi civili e puliti.
Ma lasciam questi, e cerchiam di Rinaldo,
Di cui non v' è, che in fella stia più saldo.

L I X.

Se vi sovviene, egli partì soletto
Ver Persia, ed imbarcossi alla Rocella;
E nell' Eufino con suo gran diletto
Giunse, sul comparire della stella,
Che trasse sul dorato suo carretto
L' amato vecchio, colà dove bella
Ell' è negrezza, io dico in Etiopia,
E lì di sè gli fece dolce copia.

L X.

Sbarca in un porto, e subito domanda
Per il destriero suo buon orzo e fava.
Più non v' è piazza, osteria, o locanda,
Dov' ei non chiegga del Signor di Brava:
Ma nulla di lui suona in quella banda;
E quando cerca più, men ne ricava;
Onde, d'entrare in terra si dispone
E cercarlo per quella regione.

L X I.

Fatte ancor non avea diciotto miglia,
Che vede in fuga molte vacche e buoi,
E una villana candida e vermiglia,
Che piange, e strappa i rozzi panni suoi,
Ed i ricciuti crini si scapiglia,
E va gridando; Ahi miserelli noi!
Si ferma il Paladino; e in questo mentre
Vede un serpente lungo, e di gran ventre,

Che

L X I I.

Che con la bocca aperta infegue e incalza
 La villanella, che fuggendo stride.
 Allor di fella il Cavaliero sbalza
 Al fuolo, e il ferpe con la lancia uccide.
 Ma la veloce pastorella scalza
 Non si rivolta, nè per quanto ei gride:
 Morto è il Serpente; ferma il piè fanciulla:
 Non ode mai, nè volgesi per nulla.

L X I I I.

Onde egli fegue il suo cammino, e intanto
 Gli si fa notte presso d'un castello,
 E in una casa ode allegrezza e canto,
 E si figura che sia un qualche ostello,
 E tale è appunto: ma meschino alquanto,
 Nulladimen la fame gliel fa bello,
 Smonta Rinaldo, e lieta affai l'accoglie
 Dell'ostiero l'allegra e bella moglie.

L X I V.

Chiede da cena, e vuol stare in cucina,
 E dà di mano anche a girar l'arrosto,
 Che vuol parer un uomo da dozzina:
 Ma l'oste che lo guarda di nascosto,
 S'avvede com'egli ha la pelle fina,
 Ed è sì ben della vita disposto,
 Che guerrier sembra da far molte prove,
 Tutte ammirande, e tutte eccelse e nuove.

L X V.

Onde rivolto a lui disse l'ostiero:
 Signor, se corrisponde il valor vostro
 Alla presenza d'illustre guerriero,
 Potreste fare a questo luogo nostro
 Un gran piacere, e da un crudele e fero;
 Orribil tanto, e detestabil mostro
 Liberar noi, e due gentili amanti,
 Che tiene questa fera in doglia e in pianti.

L X V I.

Disse Rinaldo : Non ho da far nulla ;
 E l'ozio non alligna in casa mia.
 Dimmi il garzone , e dimmi la fanciulla ,
 Che tanto affanna questa bestia ria ;
 E , come dir si suole , dalla culla
 Narrami questa istoria in cortesia :
 Che dolce cosa ell' è fra le vivande
 Udire narrazioni memorande.

L X V I I

Hai da saper , che Baccola è nomato
 Quel castello che sta quì sopra a noi :
 Questo era d' un signor bello , e garbato ,
 E grande , e forte come sete voi.
 Per sua disgrazia pazzamente amato
 Fu dalla Fata Nera , che de' fuoi
 Begli occhi , e delle sue maniere accorte
 Ardeva sì , che ne correva a morte.

L X V I I I.

Ma egli , che donato il core avea
 Alla Brunetta , che d' un gran villaggio
 Ch' è presso al suo , signoria tenea ,
 Presenti , preghi , nè tema d' oltraggio
 L' indussero a far quello che volea ;
 Onde aspettò nel dì del maritaggio ,
 Di far questa crudele opra sì strana ,
 Che di simil non v' è memoria umana.

L X I X.

Quando vien la Brunetta in bianca vèsta
 Coronata il bel crin di gigli e rose ;
 E va Baccola tutta in gioia e festa ;
 Ecco la Fata , che tra l' altre cose
 Mostra star lieta , ancor che stesse mesta :
 Saluta la Brunetta , e le vezzose
 Compagne , e dice : Andate più bell' agio
 Che lo sposo ancor è dentro il palagio.

L X X.

E vuol, che all' ombra d' un alto cipresso
Aspettin lui, che già venia cantando,
E, quando vide, che molto era presso
Lo sposo a lei, che sola andava amando,
Dal negro Inferno le comparve un messo,
Ch' acqua le diè del Tartaro nefando.
D' essa gli sposi la crudele asperse,
E quella in cagna, in cervo lui converse.

L X X I.

E il cervo cominciò tosto a fuggire,
E la cagna a infeguirlo; e son dieci anni
Che provano ambidue questo martire:
Nè v'è chi trarre lor possa d'affanni,
Che un certo monte bisogna salire
Erto così, che vi vorrebber vanni;
E in cima poi evvi una grossa torre,
Dove questa crudel vassi a riporre.

L X X I I.

Di più, vi stanno a guardia due giganti:
Uno detto il Traggea, l'altro lo Striscia,
Da far paura ancora agli angel santi;
Sono vestiti di pelle di biscia,
Ma pelle da stivali, e non da guanti;
Ed hanno in mano una certa scudiscia,
Che in suo paraggio un stollo da pagliajo
Parrebbe un manichino di cucchiajo.

L X X I I I.

Or se potessi uccidere costoro,
Vincer la rocca, e far colei prigionero,
Vedremmo usciti fuori di martoro
La giovin bella, e il nobile garzone,
E ritornati alle sembianze loro.
Disse Rinaldo; o ve' pretensione!
Che? sono un paladino di Parigi?
E sorrìdeva sotto de' barbìgi.

Io son un uomo, che non vaglio un fico,
Ed ho paura in fin dell' ombra mia;
O pensa d' un sì orrido nemico,
Come tu dì che quella Fata sia.
Io credo, che il mio padre Lodovico,
E la mia madre Madonna Lucia
Nel generarmi (se mal non m' appiglio,)
Mangiaffer sempre carne di coniglio :

L X X V.

E disse all' oste : Quei brutti giganti
M' han messo tanto orrore questa sera
Che mi pare d' averli sempre avanti ;
Oimè che fozza e spaventevol cera !
Non dormo solo , affè di tutti i fanti.
Ma vo' dormire colla tua mogliera.
Rispose l' oste con la faccia arcigna :
Il mio non è terren da piantar vigna.

L X X V I.

E preso in man un pezzo di bastone :
Pagami (disse) e vanne a precipizio.
Rinaldo gli si butta ginocchione
E gli chiede perdon , come un novizio :
E l' oste , che lo stima un bel poltrone ,
Gli affibbia un pugno sopra l' occipizio.
A Rinaldo la flemma a un tratto scappa ,
E le gambe dell' oste afferra e acchiappa.

L X X V I I.

Poi s' alza , e a tondo per la stanza il gira ;
Come la fionda il giovinetto Ebreo ,
Con cui tutta fugò la gente Affira ,
E il gigante fierissimo abbatteo.
La moglie di dolor piange e sospira ,
E tanto in lui quel piagnere poteo ,
Che non l' uccite , ma lasciollo in forma ;
Che non sa dove sia , e par che dorma.

L X X V I I I.

Quindi vanne alla stanza, e ponfi a letto;
E al primo albor della vermiglia aurora
Lascia le piume, e cingesi l'elmetto:
E a piedi, e solo dell' ostello fuora
Esce, e dà l'occhio a un certo suo libretto,
Che diegli in Francia una bella signora,
Che s' intendeva di stregoneria,
Per saper questa impresa come sia.

L X X I X.

E legge a carte settecento e tre,
Tutto questo negozio come sta,
E che legare la Fata si dè,
E darla fuoco senza aver pietà:
E le ceneri poi portar con se,
E in lunga lista spargerle colà
Dove la cagna e il cervo in sù e in giù
Vanno correndo, acciò vi passin sù.

L X X X.

E nel passarvi lasceran le spoglie
Di cagna questa, e di cerviotto quello,
E prenderà la sua Brunetta in moglie,
E meneralla lieta al suo castello.
Ma ve' che non t' inganni, e non t' imbrogli:
Chè se la sciogli, sei morto, fratello.
Chiude il libro Rinaldo, e muove il piede
Verso del monte, lo qual già si vede.

L X X X I.

Un de' giganti, che guarda la destra,
Vedendo a se venire il Paladino:
Vien, che vo' darti il pan con la balestra;
(Gli va dicendo in suo sciocco latino)
E tu per Dio non mangerai minestra;
(Dice Rinaldo, e gli si fa vicino)
A due mani il gigante un fasso prende,
E glielo tira, ed egli si difende.

22 R I C C I A R D E T T O ,
L X X X I I .

E fa un gran slancio, e sotto se gli caccia,
E lo ferisce presso all' anguinaglia,
Con quella spada che rompe, e che slaccia
Ogni forte armatura, ogni gran maglia.
Cade al suolo trafitta la bestiacchia,
Mugge così, che irato toro agguaglia:
Rimbomba il monte, e corre a quella voce
L' altro gigante più di lui feroce.

L X X X I I I .

Un lampo, un tuono, un fulmine pareo,
E venne addosso al cavalier sì ratto,
Che volendo fuggirlo, non potea;
E quella trave sua alzata a un tratto,
Tirogli un colpo, il qual se lo giugnea,
L' avrebbe certo in polvere disfatto:
Ma Rinaldo lo sfugge, e fere lui,
Su' polsi, e li recide tutti dui.

L X X X I V .

Stride il gigante, e con i moncherini,
Vuol seguir la battaglia; ma ben presto
Rinaldo il mena a gli ultimi confini
Del viver suo: onde il gigante lesto
Dassi alla fuga, come i malandrini,
Che han timor di galera, o di capresto.
Rinaldo il segue, ed in un tempo stesso
Entrano nel castel, l' un l' altro appresso.

L X X X V .

E nello entrar, ne' fianchi egli gl' immerge
La spada, e grida: Traditor, sei morto.
Parte cade il Gigante, e parte si erge,
Infin nel sangue suo misero afforto
Muor l' infelice. Ei la sua spada terge,
Poi va più avanti, e vede in un bell' orto
Una donzella, che piagne, e sospira,
E il cavalier tutta pietà rimira.

L X X X V I.

Non era ignuda, e non era vestita,
 Candida sì, che il candido alabastro
 Saria paruto come calamita;
 I biondi crini non legava nastro,
 Ma givan tutti sciolti per la vita:
 Nè sì il notturno, nè il mattutino astro
 Fan bello il ciel col lume lor diviso,
 Come gli occhj di lei il suo bel viso.

L X X X V I I.

Rinaldo a lei si accosta, ed ella trema,
 E tremando si fa più bella affai:
 A poco a poco s' infiacchisce e scema
 Nel guerrier l'ira al lume di quei rai.
 La donna allora di malizia estrema
 Lo guarda, e manda fuori un flebil ahi!
 E dice; Cavalier di alto valore
 Abbi pietà del giusto mio dolore.

L X X X V I I I.

Rinaldo a quel parlar tutto commosso,
 Si fe di pietra, e gli cadde la spada:
 Allor la maga gli si lancia addosso,
 Nè più dagli occhi suoi cade rugiada,
 Ma esce un fuoco affumicato, e rosso.
 In se ritorna il Paladino, e bada
 A sì gran mutamento, e si ricorda
 Del libro, e dà di man presto alla corda.

L X X X I X.

Quindi la lega; come il contadino
 Lega le frasche, quando le affastella;
 E avvoltala ad un albero vicino,
 Le recide la bionda treccia bella;
 E allor come mostrava il libriccino,
 Non parve più vezzosa verginella;
 Ma una vecchiaccia sporca puzzolente,
 Bavosa, tutta grinza, e senza un dente.

Rinaldo allor di legno una catasta
 Le pone intorno, e le dà fuoco, e in alto
 Il fumo sale, e con l'aria contrasta:
 Stride la vecchia, e far vorrebbe un salto,
 Quando sente la fiamma che la tasta;
 Ma sta legata, e muore al primo assalto
 Della fiamma vorace, che la strusse,
 E in cener n' un momento la ridusse.

X C I.

Presto presto Rinaldo allor raccoglie
 Il cerenume, ed obbedisce al libro:
 Poi verso quella via il passo scioglie,
 Dove gli afflitti d' un stesso calibro
 Denno arrivar per loro affanni e doglie;
 E là giunto, riponlo in picciol cribro,
 E di sparger la strada s' apparecchia
 Del cener freddo dell' infame vecchia.

X C I I.

Le terre più vicine avean veduto
 La morte de' giganti, e come entrato
 Era Rinaldo nel castello acuto,
 E n' era uscito come v' era andato,
 Libero, e sano, senz' alcun ajuto:
 Corsero a lui, e fu da lor lodato.
 E in questo mentre, ecco il cervo e la cagna
 Che menan quanto posson le calcagna.

X C I I I.

E nel passar sul cenere che fanno,
 Riprendono ambidue la lor figura,
 E mille abbracci in fra di lor si danno.
 Rimbomba il monte, il colle, e la pianura
 Del miracol che veggiono, e non fanno
 Come andata si sia cotal ventura:
 Ma lor narra il guerrier cosa per cosa,
 E lui ringrazian lo sposo e la sposa,

X C I V.

E l'invitano a star con effo loro.
In questo mentre ecco giugne un corriero,
Che viene da Ponente, e di martoro
Par nunzio, che vestito egli è di nero.
Rinaldo il guarda, e dice: Questi è il Moro
Che vien di Francia. Ed egli: Alto guerriero,
Carlo ti chiama, che gli ha mosso guerra
Il Saracino, e con affedio il ferra.

X C V.

Udito ciò, sen corre all' osteria,
Monta a cavallo, e ad imbarcar si torna
Il buon Rinaldo, e dice: In fede mia,
Vo' fiaccare a que' barbari le corna:
Ma anzi che giunga là dove desia,
Più d'una impresa nuova lo frastorna.
Or pria ch' io metta mano ad altre cose,
Convien che respiri, e mi ripose.

Fine del Canto primo.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*Rinaldo per salvar Lucina bella
Legata all' orno, i due gran Rospi affale;
Per la bocca entrò ad un nelle budella,
E uscì dal culo senza farsi male.
Arde Rinaldo a i begli occhi di quella:
Ma il raffrena il timor del temporale.
Trova ella nella grotta il suo Lindoro:
Crede Rinaldo non star ben con loro.*

CANTO SECONDO.

I.

IL cuor mi trema tuttavia nel petto,
Perchè ho timor d'aver cantato male,
Nè avervi dato tutto quel diletto,
Che avria voluto, al vostro merto uguale:
Ma Febo non mi schiara l'intelletto,
Nè con lo santo suo furor l'affale;
Che allor farebbe il canto mio gradito,
E fare' forse anche io mostrato a dito.

I.

Ma non andate via; solo ancor questo
 Novello canto udite, e fate poi
 Quel più vi piace, ch' io non vi molesto.
 Tutte le cose, siccome ancor noi,
 Han tenero principio, e presto presto
 Divengono fortissime da poi;
 Così crescendo questa storia mia,
 Avrà poi forse grazia e leggiadria.

I I I.

Rinaldo, come detto si è di sopra,
 Udito Carlo Mano Imperatore,
 E che tutto Parigi va fessopra,
 D'andarlo a ritrovar si mise in cuore;
 Ed in cercare una nave si adopra.
 Ne trova una di un Veneto Signore,
 Che passa in Grecia, e di Grecia in Ponente;
 Ond' ei vi sale, e parte immantinente.

I V.

Dopo una buona navigazione,
 Ecco tempesta orribile e crudele,
 Che i nocchier mette in tal confusione,
 Che senza alberi omai, e senza vele,
 Correvan tutti a certa perdizione.
 Chi prega Cristo, chi l'angel Gabriele,
 Che cessar faccia l'impeto de' venti
 E chi tarocca, e bestemmia fra denti.

V.

In fin si calma l'orrida marina,
 E si trovano presso a Barbaria.
 Dice Rinaldo: Alla terra vicina
 Guidatemi, che scendere vorria:
 E così fanno; e quando il Sol declina,
 Discende il fior della cavalleria
 Nell' Affricana arena, e seco scende
 Il suo caval, che co' venti contende.

V I.

Parte la nave, ed ei solo rimane,
 Se solo si può dire un uomo forte,
 E che ha il demonio proprio nelle mane.
 Uomo temuto infino dalla morte,
 Tai fece imprese memorande, e strane;
 In giro mena le sue luci accorte,
 Ma non vede nè uomini, nè case,
 Onde pensoso alquanto si rimase.

V I I.

Splendea la luna, e gli usignuoli e i grilli,
 Chi sopra il buco, e chi su gli arboscelli
 Facevan dolci canti, e dolci trilli:
 Quando egli fra scoscesi furoncelli,
 Ove le acque divise in più zampilli
 Facevan grati mormorii, tra quelli
 Spinse il suo fiero e nobile cavallo,
 Che niun de' quattro piè mai pose in fallo.

V I I I.

Camminando alla fin gli si fè giorno,
 E lungo tratto si trovò lontano
 Da Marocco, in un largo prato adorno,
 Dove in mezzo del vago e verde piano
 Era un cotale e sì terribil orno,
 Che venti miglia e più dell' aer vano
 Prende co' rami, e fea con l' ombre sue
 Riparo a mille bovi, e forse piue.

I X.

A piè di questa smisurata pianta,
 Vide legata una gentil donzella,
 Che i crini d'oro con la man si schianta,
 E si affligge, e si affanna, e si arrovella,
 Ma (come dir si suole) a i fordi canta:
 E quel che par più cosa atroce e fella,
 Le vide star da dritta e da sinistra
 Due bestie lunghe un tiro di balestra.

X.

Eran questi due Rospi velenosi,
 Grossi così, sì sporchi, e difadatti,
 Che avrian fatto di loro timorosi
 Non pur la donna degli angelici atti,
 Ma gli orfi, ed i cinghiali fetolosi,
 E se altra è fera, che in bosco si appiatti;
 Che ognun di loro egli era fatto in guisa,
 Che avria co' morsi una balena uccisa.

X I.

Rinaldo biancheggiar vide all' oscuro
 La bella donna, come neve bianca,
 O come gelsomin candido e puro,
 La cui bianchezza per ombra non manca,
 E disse: Questa non mi par sicuro
 Cibo da bestie; e con la man non stanca
 Dà subito di piglio alla sua lancia,
 Ed un Rospo colpisce nella pancia.

X I I.

Hai tu visto, Lettor, per gli spedali,
 Quando il chirurgo va col gamaitte
 A tagliar porri, fignoli, e corali
 Morbi, che fanno gonfiature brutte;
 E giù la marcia piovene a boccali,
 Onde si ammollan le lenzuola asciutte:
 Tale ti pensa a giusta proporzione
 Il Rospo aperto sopra il pettignone.

X I I I.

Fece un lago di marcia assai più vasto,
 Che non è quel di Bientina, o Fucecchio,
 Ed annegato vi faria rimasto,
 Ma in sì gran spazio non alzoffi un fecchio.
 La fera intanto per quell' aspro tasto
 Rabbiosa sollevò sopra l' orecchio
 Due lunghi corni: che un sì fatto arnese
 Hanno i rospacci di quel reo paese.

30 R I C C I A R D E T T O ,
X I V .

E ritta fu le due zampe di dietro
Con la bocca più larga di sei forni,
E con gli occhiacci lustri come vetro,
Lo qual di dietro una gran face adorni,
(Ma face da mortorio e da feretro)
Con urli , che parean campane e corni ,
Lo aggraffigna, e lo inghiotte (ahi caso crudo !)
Col cavallo, con l'armi, e con lo scudo.

X V .

Pensate or voi , se si rimase brutto
Il povero Rinaldo a quel boccone.
Fortuna , che trovò il corpaccio asciutto
Per quella piaga sopra il pettignone.
Pur si rinfranca , e invigorito tutto ,
Il suo buon Vegliantin batte di sprone,
E corre a tutta briglia la gran pancia,
E pel cul gli esce il Paladin di Francia.

X V I .

Si volse a rimirar ciò che stato era
Il Rospo , ed in quell' atto , nella fronte
Gli diè Rinaldo tal percossa fera,
Che fè di fangue altro che fiume, o fonte,
E restò morto. Ma dell' altra Fera
Chi dirà l'ire, e i fieri oltraggi, e l'onte?
Ella ha una pelle grossa un braccio e più,
Tutta di acciaio : guardilo Gesù.

X V I I .

La giovinetta misera e dolente,
In parte rallegrata in veder morta
La spaventosa belua puzzolente,
Or che vede in quest' altra esser risorta
La morta fuora, e far lei più possente;
Si tapina, si affanna, e si sconsorta,
E teme con ragion, che non prevaglia
Il suo Campione in quest' altra battaglia.

XVIII.

E fa preghiere e voti ad Appollino,
 Chè salvi lui in così dura guerra.
 Rinaldo intanto sovra l'acciar fino
 Dà con Fusberta, e colpo mai non erra;
 Ma che far può senza ajuto divino?
 Opra questa non è da un uom di terra;
 Onde ascolta dal ciel voce, che dice:
 Sbarba, Campion di Dio, quella radice,

XIX.

Che ha poche foglie, e statti al destro lato,
 E quando apre la sua terribil bocca,
 E tu la scaraventa nel palato;
 E subito vedrai, che così tocca,
 Verralle un sonno sì spropositato,
 Che non la desteria cannon di rocca:
 Allor gl'immergi la pungente spada
 Nell'occhio manco, e non più stare a bada.

XX.

Rinaldo corre presto alla radice;
 La svelse, ed a quel Rospo l'accostoe,
 E fece come l'Angelo gli dice,
 Giù pel palato la scaraventoe.
 Si addormenta la bestia, e fa felice
 Col suo dormir Rinaldo, che montoe
 Sopra il gran Rospo; e valoroso e franco
 La spada gli cacciò nell'occhio manco.

XXI.

E subito morì quella bestiaccia
 Tanto crudele, dolorosa, infame.
 Rinaldo allor prende le belle braccia
 Della donzella, che gli muovon fame.
 Ella sospira, e da se lungi il caccia,
 Dicendo: ancor tu puzzi di letame;
 Ancor tu porti, o mio Campione, il viso
 Di quello sterco sporcamente intriso.

X X I I.

Rife Rinaldo, corse al vicin fonte;
 E toltasi di doffo l'armatura,
 Da' piedi si lavò fino alla fronte,
 Poi rivestiffi; e mentre con ficura
 Speme si accosta alle bellezze conte,
 Ecco venire per la gran pianura
 Due giganti sì vasti esterminati,
 Che parean refettori di Frati.

X X I I I.

Eran questi Bafusse e la Cagnasca,
 Marito e moglie, e de' Rospi parenti.
 Han piena di faette una gran tasca,
 Van coperti di cuojo di serpenti.
 Mal chi con effi o s'imbroglia, o s'infraasca;
 Chè costor non fan mica complimenti,
 Han vini in mano cento braccia lunghi,
 D'uop è del Prete, ov'è che il colpo aggiunghi.

X X I V.

Rinaldo dà un' occhiata alla donzella,
 E ridendo la stringe, e poi si volta
 Verso i giganti, e ben si chiude in sella,
 E correndo ver effi a briglia sciolta,
 Bafusse sventra, e gli escon le budella:
 Indi si mette in resta un'altra volta,
 E la Cagnasca per lo mezzo spacca.
 Poi scende, e Vegliantino all' orno attacca.

X X V.

Indi tornando là dove splendea,
 Benchè languido ancora, il dolce lume
 Di quella (dir non so, se donna o Dea)
 Tutto ripieno di gentil costume,
 Con voce che di amante esser pareva,
 Che dolcemente Amore arda e consume,
 Disse; Donna gentil, vostra sventura
 A voi certo è crudele, acerba, e dura.

X X V I.

A me dolce è cotanto, e tanto cara,
 Che immaginar non sonne altra migliore,
 Perchè per essa Amore mi prepara
 Un nobil troppo, e troppo bello ardore.
 Che se la voglia assai rapace e amara
 Di chi vi tolse al caro genitore
 Restava spenta da benigno fato,
 Quanto stato farei sì fortunato,

X X V I I.

Quando veduto avrei un sì bel viso,
 Un sì bel petto, e membra sì ben fatte
 Che miglior non si fanno in Paradiso!
 Qual rosa, che pastor ponga sul latte,
 Rosseggìo della Donna il bianco viso,
 E a lui rivolta: Intemerate, intatte
 Fa che sian queste membra, e non volere
 Alla onestade mia far dispiacere.

X X V I I I.

Rinaldo le promise: ma sciogliendola,
 D'aver promesso gli venne rammarico,
 Chè si pienotta e candida vedendola,
 Disse: Ho promesso, è ver, ma se prevarico,
 Ed il volere al peggio inchina e pendola,
 Dalla bellezza tua vien tutto il carico.
 E in ciò dire, le ha sciolto e piedi e mano,
 Ed ella tosto va da lui lontano.

X X I X.

E prese un par di foglie di quell' orno,
 Ch' erano larghe almen dodici braccia,
 E se le avvolse tutte tutte attorno,
 Sì che di nudo non ha che la faccia.
 Rinaldo la riguarda, e valle intorno,
 Ed or parla, or sospira, ed or minaccia,
 E mostra a mille segni il fuoco acerbo,
 Che gli arde ogni osso, ogni vena, ogni nerbo.

34 R I C C I A R D E T T O,
X X X.

E in fatti, verso lei corre veloce
Più che barchetta quando l'urta il vento:
Ma s'ode intanto un' indistinta voce,
Che l'aere introna, e quindi a cento a cento
Fanti, e cavalli, e gente in viso atroce.
Rinaldo, al quale ignoto è lo spavento,
Lascia la Donna, ed a color va incontro;
E domanda chi sieno al primo scontro.

X X X I.

Gente fiam noi dell' Isola Grifagna,
Che tanto tempo sotto di Bafusse
Là oppresse di dolore una montagna;
Chè questi ognor ci dava delle buffe,
E fece al nostro onor sempre magagna.
Basta, che noi e il nostro aver distrusse
Per mantener due Rospi suoi figliuoli,
Che nati appena parevan fagiuoli;

X X X I I.

Poi crebbero ogni giorno in guisa tale;
Che in un mese si feron come case;
Ed in un anno tanto madornale
Si fè ciascun, che in fin si persuase
Bafusse di mandarli in tale quale
Luogo, ove fosser le campagne rase,
A crescere a lor modo, e tutti noi
Condannò per cibarli in vacche e buoi.

X X X I I I.

Or che per vostra man, Signore invitto;
Giacciono al suolo i perfidi tiranni,
Venite a noi, ed a vostro prescritto
Tutti vivremo, e de' passati affanni
Ristorerassi l'isolano afflitto.
E qui lo scettro, e di purpurei panni
Vesti gli diero, e lo acclamaro Augusto.
Disse Rinaldo; A questo non ho gusto.

XXXIV.

Ritornatevi tutti a casa vostra,
 Che or non mi piace aver qui compagnia.
 E con la man la strada lor dimostra,
 Perchè scorsciare possano la via;
 Poi si rivolta alla Donzella, e: O nostra
 (Disse) bella tiranna acerba e ria!
 Ti sei mutata punto di parere?
 Ed ella a lui: Per niente, Messere.

XXXV.

Non fai tu, come io nacqui alta Regina,
 Figlia di Galafron Re di Baldacca
 Che tutta l'Asia e l'Affrica domina?
 E se fortuna avversa mi distacca
 Dal Regio foglio, e a basso mi rovina,
 Di questo non mi cale, o cale un' hacca.
 Ho dentro del mio cor, ch' unqua non trema
 E regno, e scettro, e foglio, e diadema.

XXXVI.

Come se accade mai, che in campo aperto
 Vegga da lungi il cacciator la cerva,
 Cerca appressarsi a lei cheto e coperto,
 E di sua morte gran letizia ferva:
 Ma quando poi s'accorge, che un bel ferto
 D'oro il collo le cinge, e lei preserva;
 Si astiene di ferirla, e mesto e lasso
 Rivolge indietro l'affannato passo:

XXXVII.

Così torna Rinaldo in sua ragione,
 Da poi che l'esser della Donna intende;
 E le dice: Quand' io ebbi intenzione
 Di quel, che amor ne invoglia, e istiga, e incende
 Pel vostro bello, le nostre persone,
 Io non pensai, che dentro a regie tende
 Voi foste nata, e che foste Regina:
 Ma vi credetti donna da dozzina.

Or ditemi, Signora, se v'aggrada,
 Come andò questo fatto così fiero,
 Perchè io, fu questa lancia e questa spada
 Vi giuro vendicarvi da dovero.
 La Donzella di flebile rugiada
 Bagnò le gote, e disse: Cavaliere,
 Ben è dover, che note fianti tutte
 Le mie sventure spaventose e brutte.

X X X I X .

Amor fu la cagion de' miei tormenti.
 Or odi come: in Asia le donzelle
 Stan chiuse tanto a gli occhi delle genti,
 Che appena veggion Sol, veggiono stelle
 Nè fia che regia culla alcuna esenti.
 Solo un giorno dell' anno le più belle
 Vanno al tempio, ove Venere s'adora:
 Ed io v'andava con mille altre ancora.

X L .

Tre anni sono (ed ahì perchè non era
 Io morta prima di quel dì fatale !
 Tra molta e molta gente forastiera
 Giovane tutta, e tutta quanta gale,
 Il Figliuolo del Re della Riviera
 Vi venne, ed era bello, appunto quale
 Ganimede dipignesi, o Narciso,
 Ma vie più bello ancora era il suo viso.

X L I .

C'incontrammo con gli occhi, e in un baleno
 Io mi sentii ben divampare il petto,
 Ed egli dimostrommi arder non meno.
 Tutto quel giorno (ahì giorno maledetto !)
 Nostre pupille senza guardia e freno
 Fermate e fise nel soave aspetto
 Non vider altro, in fino che non giunse
 L'invida notte, ed ambeduo disgiunse,

X L I I.

Quando tornai nella mia ufata stanza,
 Penfa s'io pianfi, e fe mi disperai,
 Chè nutrir non potea tanta speranza
 Di rivederlo un' altra volta mai.
 Ma che non puote la fomma poffanza
 D'amore, e de' pungenti almi fuoi ftrai!
 Trovò maniera il giovin tutto foco
 Di venirmi a trovar nel chiufo loco.

X L I I I.

Presentoffi al mio Padre Galafrone
 Vestito ad ufo delle donne d' Ida;
 E diffe, come aveva intenzione
 Di effer una di mie ancelle fida.
 La bella faccia del gentil garzone
 Sempre modesto, o che parli, o che rida;
 Non fece fofpettar di alcun inganno:
 Così per ferva, il mio bel fol mi danno.

X L I V.

Ciò che feguiffe poi, bello è il tacere.
 Baffa, che in poco tempo io venni donna;
 M'ingroffò il ventre, e s'alto difpiacere
 Io n'ebbi, il penfa. Nè la lunga gonna
 Potea più ricoprir l'opre mie nere;
 Ond' egli; Ne' perigli chi fi affonna
 (Mi diffe) non ha fpirito regale,
 Nè c'è senza rimedio al mondo male.

X L V.

Noi fuggirem, fe ti dà il cuor, Lucina,
 (Che tale è il nome mio) da quefto albergo,
 E nel mio regno tu verrai Regina.
 Diamo (gli diffi) pure al padre il tergo,
 Lasciam Baldacca, e l' ampie fue confina;
 Nè il mio fuggir di poco pianto afpergo,
 Perchè dove tu fei, vago Lindoro,
 È il mio padre, il mio regno, il mio teforo.

Aspettiamo una notte tenebrofa ,
 Orrenda per le pioggie , lampi , & tuoni ;
 (Che non fa donna , quando ella è amorofa !)
 E giunti , andiamo per sentier non buoni ,
 Ed entriamo in un bosco : quivi afcofa
 Seco mi stetti tra tigri e lioni
 Due giorni. Indi partimmo in verso il mare ;
 Ma legno alcun ful lido non appare.

X L V I I .

La notte ecco una fufia di pirati ,
 Che viene a terra per cercar conforto ,
 Da quai fummo in un subito legati ;
 E l'amor mio piagar sì , che fu morto.
 Me poi donaro gli uomini fpietati
 A quel Gigante , che tu fefti corto ;
 E quei mi diede poſcia in guardia a quelle
 Belue cotanto moſtruofe e felle.

X L V I I I .

Or Eccoti narrati i caſi miei ,
 Che muovere a pietà dovriano il cielo :
 Dimmi ora tu , forte Campion , chi ſei ?
 Riſpoſe allor Rinaldo : Se ben celo
 Il nome mio , e ad altri nol direi :
 A te , bella Lucina , ecco lo ſvelo.
 Io ſon Rinaldo , il Sir di Montalbano ,
 Degno cugin del Senator Romano.

X L I X .

Ed in Baldacca ti rimeneroe
 Alla barba d' Appollo e di Macone ,
 E con tuo padre ti raggiufteroe :
 Ma ſe Lindoro è morto , e non ſi pone
 In dubbio , ſe felice eſſer potroe ,
 O per amore , o per compaſſione ,
 Io ti prego , Lucina , di pigliarmi
 Per tuo marito , e voler ſempre amarmi.

L.

Eh non è tempo di parlar di nozze!
 (Disse Lucina, e fecefi più bella)
 Le bionde trecce scarmigliate e mozze,
 La faccia oscura troppo, e abbronzatella,
 E queste vesti anche a vil donna fozze
 Odiano d'Imeneo l'alma facella:
 Aspetta un po', non esser così caldo:
 A casa mia ti sposerò, Rinaldo.

L I.

Il Sir di Montalbano a quel parlare,
 Fece del viso una strana figura,
 Come uomo, il quale mettafi a mangiare
 Mela cotogna, o sorba non matura;
 E disse: Proverommi ad aspettare,
 Ma io m'attacco al ben della natura;
 E ciò che l'arte aggiunge al vostro bello,
 Io non lo stimo un marcio ravello.

L I I.

Però se tu non fei d'oro vestita,
 E non ti han fatto le camicie i ragnoli,
 Senza capelli, nè molto pulita,
 Non è, che io di ciò dolgami, o sguagnoli:
 Chè la falsiccia allora è più squisita,
 Che si metton più lardo i pizzicagnoli.
 Ma pur se vuoi che aspetti, io non ricuso;
 Dico sol ben, che questo è un cattiv'uso.

L I I I.

In così dire, uscìr della foresta.
 Era Rinaldo sopra Vegliantino,
 Lucina una giumenta affai modesta
 Va cavalcando sempre a lui vicino.
 Quando s'ode per aria, una tempesta
 Di lampi e tuoni, che il furor divino
 Conoscere facea lontan le miglia;
 Onde a Rinaldo s'inarcò le ciglia.

C iv.

L I V.

E comincioffi a percuotere il petto,
 E domandar perdon de' tuoi peccati:
 E si doleva d'esser sì soletto,
 E non poter trovar preti, nè frati,
 Per far de' tuoi peccati un fardelletto,
 E porlo a piè degli uomini saccati.
 La Donna nel vedere atto sì strano,
 Disse: Che è questo? ed egli: Io son Cristiano.

L V.

In questo mentre, vedono una grotta,
 E vi s'infaccan entro tutti due.
 Il cielo in tanto mormora e barbotta,
 E ogni momento si annerisce piuè;
 Ed austro, ed aquilon fanno alla lotta,
 E fulmini e le grandin cascan giue,
 Lucina spaventata stringe al collo
 Rinaldo, che' era gallo, e parve un pollo;

L V I.

Perchè di queste cose avea paura
 Il Paladino, e non avrebbe fatto
 Mezzo peccato in quella congiuntura;
 Benchè poi dopo si diede del matto
 In ricordarsi quella positura.
 Ma quando un uom si trova sopraffatto
 Dal timore, riman tanto avvilito,
 Che non ha forza pur di alzar un dito.

L V I I.

Venne la notte, e cominciò Lucina,
 Poichè cessati furo i lampi o tuoni,
 A interrogar Rinaldo, se confina
 La Legge e le cristiane funzioni
 Con i riti e la setta Saracina,
 E qual sono fra lor le distinzioni.
 Disse Rinaldo: Io credo in Cristo al certo;
 Del resto poi io non son troppo esperto.

L V I I I.

E studiai poco più dell' alfabeto,
 Chè diei la fantacroce in capo al mastro;
 Poi corfi armato alla fortuna dreto,
 E soffersi più d'un aspro disastro,
 Onde non so dove ci dian divieto;
 So ben, che l'erbe in terra, in cielo ogni astro
 Ha fatto il nostro Dio, e che vuol solo
 Seco i Cristiani, e i Saracini in duolo.

L I X.

E cominciava a dir qualch' altra cosa,
 Quando sentono smuovere una pietra,
 Indi apparire una luce dubbiosa;
 Onde la Donna e il Cavalier s'arretra.
 Ed ecco uscir con faccia dolorosa
 Uom, che gli occhi volgea sovente all' etra
 Per veder se finita era la pioggia,
 Che cadde il giorno in così dura foggia.

L X.

La Donna fe' un starnuto, e cadde il lume
 Per la paura all' uomo, che vi ho detto.
 Rinaldo, ch' ebbe sempre un bel costume,
 Disse: sgombra il timore dal tuo petto,
 Chiunque sei, che di duol ti consume,
 E dicci, se non t'è noia, o dispetto,
 Perchè chiuso stai qui tra questi massi,
 Misero imitator di volpi e tassi.

L X I.

Diede un sospiro quell' uomo infelice,
 Che avrebbe dato moto a una galera;
 Poscia singhiozza, e riospira, e dice:
 Bench' io faccia una vita quì da fera,
 Bevendo acqua, e mangiando erba e radice;
 Regia culla mi accolse, e culla altera,
 Chè io nacqui il primo, e posso ancor, se voglio
 Mutar questa spelonca in regio foglio.

L X I I.

Ma qual vaghezza mai d'illustre trono
 Aver può chi nemico è d'ogni spaffo?
 Fortuna e Amor mi fero un dì tal dono,
 Che un regno; e cento egli è un confronto basso
 E tutto il mondo, se a lui il paragono.
 Effi fer di bellezza un ampio ammasso,
 E poscia ne formarò una donzella,
 Di cui non fu giammai cosa più bella.

L X I I I.

E mi amava colei tanto di cuore,
 E cotanto di cuore amava io lei,
 Che non fu mai un sì perfetto amore,
 O vogliate, fra gli uomini, o fra gli Dei.
 Ma fortuna che varia a tutte l'ore,
 Sparse di fiele i dolci piacer miei,
 E mi tolse in un giorno, il mio tesoro,
 Perchè mirabil cosa è, s'io non moro.

L X I V.

Lucina a pietà mossa di tal caso,
 Chè lo ritrovava al suo molto simile:
 Chi sei? (gli disse) Ed egli: Dall'ocaso
 All'orto, o corri pur da Battro a Tile,
 Uomo, qual sia in odio più rimasto
 Alla fortuna, è che più il tenga a vile,
 Di me non troverai; però mi lascia
 Ignoto sospirare in tanta ambascia.

L X V.

Ma la donna, che fatta è da natura
 Piena di voglie e di curiosità,
 Quanto ei più nega, ed ella più procura
 Di sapere il suo nome, e sua cittade.
 Ond'egli: Benchè ciò mi è cosa dura,
 Io lo dirovi, abbiatemi pietade:
 Questo sepolto in grotta così nera,
 Egli è il figliuol del Re della Riviera.

L X V I.

Il disse appena, che Lucina un grido
 Diede, e poi disse: O mio dolce Lindoro,
 O sospirato mio marito fido,
 O perduto finora almo tesoro,
 O cara grotta, o di delizie nido,
 Aimè! chè per dolcezza io manco e moro.
 Ma come vivi, e come qui venuto
 Se' tu? con quale scorta, e quale aiuto?

L X V I I.

Allora ei le narrò, come un pastore
 Piagato lo trovò su la marina,
 Che dell' erbe sapea l'alto valore,
 E alle ferite sue fe' medicina:
 Onde lo spirto riebbe in poche ore,
 E risentiffi sano la mattina;
 E pel dolor di non averla feco,
 Disperato si chiuse in quello speco.

L X V I I I.

Rinaldo, che informato era di tutto,
 Fece i conti che meglio era partire;
 Già ch'è un cattivo stare a dente asciutto,
 Quando si vedon gli altri assaporire
 Totani e sfoglie fritte nello strutto,
 Che hanno un odor, che ti farian guarire
 Un' ora dopo ancor degli olj fanti.
 Partiffi dunque, e lasciò lì gli amanti.

L X I X.

Or quì s'incominciò la bella festa
 Fra i lieti amanti, e le dolci parole,
 Che a narrarle faria opra molesta:
 Tanto più che da me non mai si vuole
 Parlar di cosa all' onestade infesta.
 Eh parliam di Rinaldo, che si duole
 D'aver perduta ogni speranza, e cheto
 Fugge pel bosco, e piange in suo segreto.

44 R I C C I A R D E T T O:
L X X.

Cavalcò fino a giorno, e al far del die ;
Si ritrovò nel mezzo a due montagne
Alte così, così perverse e rie,
Che non le avrian falite o volpi, o cagne;
Ed eran tutte ricolme di arpie.
Di quelle che si chiamano grifagne,
Or qui comincia una guerra crudele,
Ma vo' per poco or quì raccor le vele.

Fine del Canto secondo.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*Super le schiene d'orrida montagna
 Col ferro mille Arpie Rinaldo uccide.
 Al suo morto destrier, nella campagna
 Alza un sepolcro, e un epitaffio incide.
 Trova ricovro, dove beve e magna,
 E d'un Romito strano assai si ride.
 Sopra Angelica alfin venne alle brutte
 Col reverendo padre Feraùtte.*

CANTO TERZO.

I.

CHI campa, si ritrova a cose strane ;
 E niun sa com' ella ha da finire.
 Se oggi si ride, si piange domane :
 Se oggi ti trovi in tasca cento lire ;
 E avvanzeratti a mensa il vino e il pane ;
 Un altro dì ti sentirai morire
 Per la gran fame : e sì delle altre cose
 Avvien, ch' ora son liete, ora dogliose.

I I.

Ho visto (e non son vecchio) a' tempi miei ,
 Gente vestita tutta quanta d'oro ,
 Con gran staffieri , e belle mute a sei
 Andar per Roma con tanto decoro ,
 Che detto avresti : O questi sono Dei ,
 O Cardinali che vanno a Concistoro :
 E quei stessi veduti ho pur meschini
 Chiedermi per mercè pochi quattrini.

I I I.

In somma , la Virtù sol non vien meno ,
 E non si cangia per quella sguaiata ,
 A cui del male e ben , diè in mano il freno
 La turba de' mortali sconsigliata.
 Dico Fortuna , che in men d' un baleno
 La vedi in mille guise trasformata ;
 Fortuna femminaccia da bordello ,
 Che sempre muta con questo , o con quello.

I V.

Rinaldo che fu sempre spelacchiato ,
 E non ebbe due soldi al suo comando ;
 E quando li ebbe , non fu misurato ,
 Chè li spese or bevendo , ed or giocando :
 Pur perchè di valore ei fu dotato ,
 Di Fortuna si rise col suo brando :
 Quel brando fatto dalle streghe in fretta ,
 Che ferri e marmi come rape affetta.

V.

E se mai ebbe d' uopo d' esser forte ,
 E di saper menar le mani bene ,
 Fu questa volta , in cui presso alla morte
 Saria ridotto : che (se vi sovviene)
 Da Lucina partito e suo consorte ,
 Entrò ben tosto in un gran mar di pene ;
 Perchè appena ammezzata ebbe la via
 Dell' aspro monte , che il vide un' Arpia.

V I.

E tosto sopra lui calò di piombo ,
E diede segno alle altre sue compagne.
E come falco che aggraffia il colombo ,
Se avviene che dagli altri si scompagne ;
Così facendo un spaventoso rombo
Cadder sul Cavalier le Arpie grifagne ,
Il qual sentendo stringersi la testa
Disse : Poffariddio ! che cosa è questa ?

V I I.

Ed alzate le mani in un istante ,
Sentì le zampe e le ugnacce ferine ;
E prese una con forza bastante
Le tirò il collo, come alle galline :
Poi, con la nuda spada e fulminante ,
Si mise a dar dei colpi senza fine.
Ed a chi il becco, e a chi l' ali tagliava ,
Nè colpo in vano mai da lui si dava.

V I I I.

E già d'intorno s'era fatto un monte
Di artigli, e penne, e di bestiacchie uccise :
Ma che prò, se un migliajo ei n' ha alla fronte ,
E mille a tergo, ed a' canti divise ?
Cento e più mila (che poi furon conte)
Eran le Arpie, con le quali si mise
A pugnar solo il povero Rinaldo :
Ora pensate voi, se egli ebbe caldo.

I X.

Fortuna ch' egli avea l'armi fatate ,
E non poteansi rompere per nulla :
Altrimenti le avrebbero spezzate ,
E morto lui come un bambin di culla.
Vegliantino scordato dalle Fate
Fu fatto in pezzi; or pensate se frulla
Il cervello a Rinaldo, che si vede
In tal periglio, e di più messo a piede.

X.

Ma pur con la fatica , a lui la lena
 Sempre si accrefce , e fa de' colpi belli :
 Parte un' arpia per mezzo della fchiena ,
 Ne sfonda un' altra , ed efconle i budelli :
 Un' altra senza capo in fu l'arena
 Getta , e ad un' altra pota ambo gli ugnelli.
 In fomma morir tutte , e le ferite
 Furon diverfe , e fur quafi infinite.

X I.

Dopo un sì ftrano orribile macello ,
 Cadde Rinaldo ftracco in fu la terra ,
 E pofcia riavutosi da quello :
 Che mi val (diffe) da sì dura guerra
 Effer ufcito con onor , fe il bello
 E forte mio deftriero ito è fotterra :
 Se Vegliantino mio è uccifo è morto ,
 Vegliantin mio compagno , e mio conforto ?

X I I.

E quì raccolfe le fue membra fparte ,
 E riunille al meglio che potette ,
 E fatto un foffo , dove in due fi parte
 Un monticel che ha mille varie erbette ,
 Dentro vel pofe : e ciò fe' con tal arte ,
 Che parve intero , e pofcia vel chiudette
 Con spine , faffi , e terra , e in fin fi melle
 Inginocchioni , e un bacio fu v' imprefse.

X I I I.

E perchè non fvaniffe in modo alcuno
 La memoria di beftia sì gradita ,
 Pensò Rinaldo di veftirfi a bruno ,
 E andare a piè per tutta la fua vita ,
 E di ciò dirne la ragione à ognuno :
 E perchè vuole che refti fcolpita
 La fua fama in eterno , quefte note
 Scrifse , bagnando di pianto le gote :

XIV.

Quì giace Vegliantin caval di Spagna,
 Orrido in guerra, e tutto grazie in pace:
 Servì Rinaldo in Francia ed in Lamagna,
 Ed ebbe ingegno e spìrto sì vivace,
 Che avrebbe coi piè fatto una ragna;
 Accorto, destro, nobile, ed audace:
 Morì qual forte, e con fronte superba:
 O tu che passi, gittagli un po' d'erba.

XV.

Scritto questo epitaffio sopra un fasso
 Col fangue delle arpie e con la spada,
 Seguitò il suo cammino passo passo,
 Ma non sa dove sia, nè ove si vada:
 Quando vide da lungi a piè d'un masso
 Un uom, che fiso verso il ciel sol bada:
 A lui s'accosta, e lo vede vestito
 Di rozzo sacco a guisa di romito.

XVI.

Avea Rinaldo ancora la visiera,
 Chè teme pure di qualche altra arpia,
 Ed armato così la buona fera
 Dagli, e il Romito dice: Avemmaria:
 E narra come un peccatore egli era.
 Rinaldo: Vorrei farvi compagnia
 (Diffe) sta notte. Ed ei: Ne son contento.
 E così nella cella entraron drento.

XVII.

E in levarsi la pesante armatura
 Narrogli, come affatto avea distrutte
 Quelle arpiacce che gli fer paura.
 Il buon Romito le pupille atcinte
 Non tenne pel piacer di tal ventura,
 E disse: Cavalier, son morte tutte?
 Morte son tutte, e le ho morte sol io.
 Ed ei: Campione, ringraziane Dio.

E dissero un Tedeum sì scimunito,
 Che non storpiarono tanto Vegliantino
 Quegli uccellacci dall' artiglio ardito,
 Quanto effi quel bel cantico divino;
 Perchè Rinaldo non ebbe appetito
 In vita sua di volgare o latino,
 E l'altro l'ebbe a noia a' giorni fuoi,
 In conclusione egli erano due buoi.

X I X .

Finito il prego, Rinaldo gli disse:
 Chi siete, Padricello? Ed ei: Non posso
 Dirlo a veruno, ed ho fatte più risse
 Per occultarmi. E quì si fece rosso.
 Rinaldo aveva in lui le luci fisse;
 Nè al buon Rinaldo levava d'addosso
 Il Romito le sue: e in questa guisa
 Stati un poco, poi dieder nelle risa.

X X .

Ed esclamando il sir di Montalbano
 Disse: La volpe vuol ire a Loreto.
 Ferrai frate? Ferrai pagano?
 Deh sciframi per Dio questo segreto;
 Ch' io non so, se mi sia in monte, o in piano;
 In una cella, o pur n' un faghereto.
 Tu col cappuccio e con la fune ai fianchi?
 Tu ferrai percotitor de' Franchi?

X X I .

Ma se tu sei del buon umor di pria,
 Costerà caro a queste pastorelle
 Cercar funghi, o passar per questa via;
 Chè se avesser di piombo le gonnelle,
 Tu le alzaresti, con gran leggiadria.
 Lo fan di Francia le madamofelle,
 Che furo il segno della tua lussuria;
 Onde ora v'è di vergini penuria.

X X I I.

Rinaldo mio, io son già morto al mondo,
 E più non penso a queste porcherie,
 Che danno gusto, ma mandano al fondo
 Del brutto Inferno, ove son altre arpie
 Che quelle, del cui sangue festi immondo
 Il vicin monte, v'è bestie più rie,
 (Rispose Ferrau modesto in viso)
 E i lascivi non vanno in paradiso.

X X I I I.

Io questo ben sapea ch'era tantino,
 E il numero dicea delle peccata,
 Onde il maestro davami il fantino,
 (Disse Rinaldo) ma tu qual chiamata
 Avesti per passar da Saracino
 Alla greggia di gente battezzata?
 Ed egli a lui: La storia è un po' lunghetta:
 E Rinaldo: Dì pur, che non ho fretta.

X X I V.

Ma meglio fia, che noi mangiamo un poco
 Avanti che cominci il tuo racconto.
 Ferrau disse: Io non accendo foco,
 Vino non bevo, e non mangio dell' onto,
 E la spesa risparmiomi del cuoco:
 Con lo digiuno le mie colpe sconto;
 Ma se vuoi fichi secchi, ed uva passa,
 Io n' ho di molti dentro a quella cassa.

X X V.

Già che tu non hai altro, io mangerò
 E l' uva e i fichi, amato Ferrau.
 E a' piedi della cassa si affettò
 E'l Frate con le man fece Gesù,
 Benedicendo il cibo; e divorò
 Rinaldo sì, che nella cassa più
 Da mangiar non rimase, e fuor po' uscì
 E bevve a un fonte ch'era su di là.

X X V I .

E quindi ritornato nella cella :
 Orsù comincia adesso la tua storia ;
 Che mi figuro che voglia esser bella .
 Ed egli per i svegliarsi la memoria
 Grattossi il capo , e scosse le cervella ,
 E disse : Sia di Dio tutta la gloria ;
 Chè tutta è grazia sua , tutto è suo dono ;
 Se quel che un tempo fui , or più non sono .

X X V I I .

Hai dunque da saper , forte Rinaldo ,
 Che quando sì d' Angelica mi accesi ,
 Che non fu ferro al fuoco mai sì caldo ,
 Quanto io era sua mercede : (O male spesi
 Pianti e sospiri ! O mal costante e saldo
 Amor , per cui lo mio Fattore offesi !
 Ma il fatto è fatto , e non si può disfare ;
 E spero in Dio che se ne abbia a scordare .)

X X V I I I .

Feci per lei (se ben te ne sovviene)
 E teco , e con altrui battaglie strane ;
 Ed uccisi tanti uomini da bene ,
 Che a narrarli non bastan settimane :
 Ma la crudel non volsimi mai bene ,
 E strapazzommi sempre come un cane ;
 Alfin fuggissi in India con Medoro ,
 Che quando il seppi , io caddi di martoro :

X X I X .

E mi prese tal voglia di morire ,
 E terminar così la mia disgrazia ,
 Che nel Cattai mi risolli d' ire ;
 E colà guadagnarmi o la sua grazia
 Con le belle opre e col lungo servire ;
 O disperato in fine lei far fazia
 Del sangue mio : e così stabilito ,
 Vo cercando di navi in ogni lito .

X X X.

Una ne trovo al porto di Valenza;
 Che andava proprio al regno del Cattai,
 E conduceva quantitate immensa
 D'uomini e donne, e d'altre cose affai.
 Il Nocchiero m'accorda la licenza
 Di falir sopra, e'l nolito fermai;
 Il dì dipoi si sciolcero le vele,
 E'l mare or fu benigno, ora crudele.

X X X I.

I tuoni, le procelle, e le tempeste
 Non ti fo dire, ed i mortai perigli:
 Ma per me tutte erano gioje e feste,
 Che aveva di morir mille consigli,
 E se talora m'erano moleste,
 Che ricreare un'altra volta i cigli
 Avrei voluto col mirar quel viso,
 Che mi pareva proprio un Paradiso.

X X X I I.

Nè nulla ti dirò de i fieri mostri,
 Che vanno errando per quelle marine:
 Non sono punto somiglianti ai nostri,
 Chè hanno più teste e più pungenti spine;
 E le balene, che pe' mari vostri
 Sembran grandi; appo lor son piccoline,
 Basti di dir, che spesso là riefce
 Equivocar tra un' isola ed un pesce.

X X X I I I.

Un dì, che irato il tridentier Nettuno
 Tentò rapirci nel suo sen profondo,
 Cozzò la nostra nave all' aer bruno
 N' un' isola, e si aperse, e quasi al fondo
 Ella ebbe a gire; e ne temette ognuno:
 Scendemmo in terra, e d' ogni grave pondo
 L'alleggerimmo, e rassettammo appresso,
 E più di stemmo in sù quel luogo stesso.

E come si costuma, immenso foco
 Si accese per cibari tanta genia,
 Che scesa dalla nave era in quel loco:
 Quando ecco l'isoletta che va via,
 E la nave pur seco; e a poco a poco
 Ci accorgiam come cosa viva sia.
 Per entrar nella nave ognun si affolla,
 E pel timor chi affoga, e chi si ammolla.

X X X V.

Dopo due ore di ravvolgimento
 L'Orca spietata ci mostrò la fronte,
 E poi l'immensa bocca, e 'l brutto mento,
 Alta e larga così, che arco di ponte
 Non vidi mai (e n' ho visti da cento
 Su le fiumane più famose e conte)
 E di sopra e di sotto acuti e speffi
 Denti ella aveva a guisa di cipressi.

X X X V I.

Il nostro capitano disse: Siam morti;
 Ecco che tutti ella c'ingolla crudi.
 Nè v'è chi ci difenda e ci conforti,
 Che qui non fervon nè lance nè scudi,
 Nè cavalieri generosi e forti,
 O coperti di maglia, o affatto ignudi:
 In un boccone, in un ferrar di bocca
 Nel suo gran ventre la nave trabocca.

X X X V I I.

In questo mentre a guisa di ranocchio,
 Presa un' antenna in man, gli salto sopra
 La testa, e gliela pianto in mezzo a un'occhio.
 L'Orca per lo dolor urla e s'adopra
 Di trarsi fuor quel gambo di finocchio:
 Ma io non perdo mica il tempo e l'opra,
 Ne prendo un'altra, e fo il medesimo atto,
 E la bestia crudele accieco affatto.

XXXVIII.

Così ci liberammo quella volta:
Or vedi come son quei pesci grossi.
Giunsi in fine al Cattai, e in fretta molta
In verso di Baldacca, il piede io mossi:
Baldacca dove ogni bellezza è accolta,
Che feo tanti terren di sangue rossi;
Tanti erano i desii, tante le voglie
Che aveya ciaschedun di averla in moglie!

XXXIX.

Entro in Baldacca, e trovola dogliosa
Per la morte del Principe Medoro,
E la sua corte oscura e tenebrosa:
D' Angelica dimando ad un di loro;
E mi risponde, com' è lacrimosa,
E come strappa i suoi capelli d'oro,
E come chiusa in solitaria stanza
Odia ogni festa, ogni gioja, ogni danza.

XL.

Ma che il suo vecchio padre Galafrone
Pensa a trovarle un novello marito,
Il qual sia in armi un celebre campione;
Perchè è signor d' un popolo infinito,
Ed ha nemici che han grosso rognone,
E lo potrebber porre a mal partito:
E disse, che volea spedire a posta
Al conte Orlando, e fargliene proposta.

XLI.

Risposi: Vanne a Galafrone, e dilli
Che non spenda monete nel corriero,
Chè Orlando ha pien la testa ancor di grilli,
Ed è per tutti i capi un pazzo vero:
Ma che c' è un tal che fuora è de' pupilli,
Perfetto spadaccin, perfetto arciero;
Uom che solo potrebbe e disarmato
Tutto quanto difendere il suo Stato.

X L I I.

Ebbe a scoppiar quell' uomo dalle risa,
 Udendomi parlar di cotal modo.
 Ma pur disse : Farò come divisa
 La tua persona , che per franca io lodo ;
 Ma non so poi se nella stessa guisa
 L'opre faranno alle parole che odo.
 Poca uva fa la vigna pampinosa ,
 E' l dire, e' l far non son la stessa cosa.

X L I I I.

Io che mai non conobbi pazienza ,
 Nè vo' che mi si replichi parola ,
 Vedendo che al mio dir poca credenza
 Mostra colui , lo prendo per la gola ,
 E gliela stringo con tanta potenza ,
 Che l'alma del meschin tosto sen vola.
 Corre tutta la piazza a quetto fatto ,
 E mi son sopra più di mille a un tratto.

X L I V.

Io con quello strozzato ancora in mano ,
 Lo giro a tondo , e mi faccio far lato ;
 Poi lo scaglio da me tanto lontano ,
 Che Galafon , ch'era al balcone andato
 Udendo quel tumulto così strano ,
 Ebbe a restarne quasi sfragellato.
 E lo spezzava appunto come un vetro ,
 Ma lo colpì con le parti di dietro.

X L V.

E disse : Corpo del nostro Appollino ,
 Chi fa volar sì in alto le persone ?
 Non soffia già scirocco nè garbino ;
 Nè gli uomini son foglie o polverone ,
 Che facciano per l'aria il lor cammino.
 E manda in piazza il Duca del Cordone ;
 Onde s'informi di quella faccenda ;
 Ed il chirurgo intanto lo rammenda,

X L V I.

Arrivato non era ancora in piazza
Il Duco , che snudato il fiero brando
Aveva ucciso ormai di quella razza
Più d'un migliajo (e pur feria scherzando)
Onde slargoffi il cerchio : e Ammazza , ammazza ;
Diceano da lontano , e ancor tremando.
Il Duca nel veder sì gran macello
Mi fe' un faluto , e si cavò il capello.

X L V I I.

E disse : Generoso cavaliere ,
Perchè avviliti con questa canaglia ?
La quale , se t' ha fatto dispiacere ,
Non ha , viva nè morta , come vaglia
A soddisarti , ficcome è il dovere.
E prega , feco che in palazzo io faglia ,
E mi assicura che il Re Galafrone
Mi vedrà con gran soddisfazione.

X L V I I I.

La cortesia fra l'armi non disdice ,
Io dissi a lui : e rinfodrai la spada.
Fra tanto al Re corre un staffiero , e dice
Come io per girne a lui preso ho la strada.
Galafron vienmi incontro , e maledice
Il punto e l'ora , nella quale io vada
A ritrovarlo , pur compone il viso ,
Meglio che puote , a contentezza e riso.

X L I X.

E mi abbraccia , e mi bacia nella fronte ,
E vuol ch' io sieda sotto il baldacchino
Nè v' è Baron , nè v' è Marchese o Conte ,
Che mi parli , se non col capo chino :
E dettomi di lodi un mare , un monte ,
Mi chiese s' i' era Franco , o Saracino ?
Saracino risposi , e men compiacchio ,
E adopro per Macon la spada e 'l braccio.

Quindi gli presi a dir, come a Parigi
Fui qualche tempo, e d'ogni Paladino
Provai le lance, e vi feci prodigi;
Che nè tu, nè il tuo celebre cugino
Abbater mi potero, e Malagigi
Ancorchè avesse i diavoli in domino:
In fin gli dissi, come amor mi prese
Della sua figlia, e di lei il cor mi accese.

L I.

Comme appunto venuto era al Cattai
Per vederla di nuovo, e poi morire.
E in ciò dicendo di pianto bagnai
Le gote, e fei quel vecchio impietosire,
Talchè mi disse: Forestier, che hai?
D'ogni male si può sempre guarire,
Toltane morte; però ti consola,
Che per moglie averai la mia figliuola.

L I I.

E con essa vo' darti in dote il regno;
Giacchè Lucina l'altra figlia mia
Da noi fuggendo fece un atto indegno.
Rinaldo disse allor: Non molta via
È da noi lunge, e consorte ben degno
Ha seco, e sono bella compagnia.
E tutta a lui narrò la varia istoria
Di quegli amanti, degna di memoria.

L I I I.

Poi gli disse: Ripiglia il tuo racconto,
Che l'ora passa, e il mocol si consuma.
Rispose Ferrai: Sempre son pronto,
E se questo si estingue, altro si alluma;
Chè di cera non tengo molto conto;
Ho di molte api, e nell'orrida bruma,
Quando l'aria è più fredda e più crudele;
Io mi diverto in far delle cande.

L I V.

Ferraù tu mi fai strafecolare
(Diffe Rinaldo, e si battè full' anca)
Tu prima non volevi che trescare
In bordelli e in taverne, e fu la manca,
E fu la dritta, ed in giro trottare;
Ed or ti metti a far la cera bianca?
Ma tu non mica puoi durare affai;
Chè il pel si cangia, e 'l costume non mai.

L V.

La grazia del Signor quì mi tien forte:
Ma ritorniamo al nostro Galafrone,
Che mi vuol dar la figlia per consorte:
Quando egli tanta grazia mi propone,
Mi diè per lo piacer quasi la morte,
E feci sul terreno un stramazzone,
Che fui creduto morto; ma ben presto
Ritornai in piede vigoroso e lesto.

L V I.

Intanto egli spedito alla sua figlia
Aveva un messo, acciò venisse in fretta:
Quando che io vedo (o rara meraviglia!)
Farsi l'aria più quieta e più perfetta,
E splendor tanto, che strigner le ciglia
Per non vederla l'alma fu costretta;
Alfin le apersi, e le apersi in quel punto,
Che 'l bell' idolo mio era lì giunto,

L V I I.

Non ti fo dire quel che parve allora,
La bella donna: certo mortal cosa
Non la credetti, e non la credo ancora.
Sotto un oscuro velo era nascosa,
Ma di lei parte ne apparia pur fuora,
Siccome sul mattin vermiglia rosa
Che tutta non si mostra e non si cela,
O come il Sol che per nube si vela.

L V I I I.

Apparivan di fuor la bocca , e il mento ,
 L' eburnea gola , e 'l delicato feno ;
 Ma il vel si non copriva il bel di dentro ,
 Che fuor non traluceffe il bel sereno
 Degli occhi fuoi , benchè tal poco spento
 Dal duolo , onde il suo cuor era ripieno :
 Ma rugiadosa ancor , sempre son belle
 In cielo le vivaci e chiare stelle.

L I X.

Ma perchè teco la beltà di lei
 Cerco adombrar , che n' hai notizia tanta ;
 In somma riguardandola perdei
 E voce , e moto , e rimasi , qual pianta
 Un dì restò sovra il Peneo colei ,
 Ch' ora è mercede a chi gentil più canta.
 Volli parlare , e non formai parola ,
 Chè la voce restommi entro la gola.

L X.

Alzato in fine l' odioso velo
 Guardommi , e parve serenarsi in parte ;
 Ma ritornaro tosto in quel bel cielo
 Più nuvolette , benchè rare e sparte.
 Quindi qual fior , che sul nativo stelo
 O l' aura tocca che d' Affrica parte ,
 O lieve pioggia , od altro avvenimento ,
 Che si vede mancare in un momento :

L X I.

Così nel veder me tutte ad un tratto
 Le sovveniro le cose di Francia ,
 E di Medoro suo , di Orlando matto
 Rammemorossi , e impallidì la guancia ;
 E venne meno in un baleno affatto ,
 Quasi percoffa da colpo di lancia.
 In braccio me la reco , e la conforto ;
 E a darfi pace , quanto so , l' esorto.

L X I I.

Vengon le donne, e la pongono a letto ;
E'l medico si chiama, e incontanente
Le tasta il polso, e negli omeri stretto,
Dice : Quì l' arte mià non fa niente ;
Chè Angelica mi par morta in effetto,
Chè non vede, non ode, e nulla sente,
Ciò detto s' alza un pianto sì crudele,
Che fino al ciel ne vanno le querele.

L X I I I.

Penfa, Rinaldo mio, come restaffi
A quella vista : mi volli ammazzare,
E poco andò, che allor non mi gettaffi
Da una finestra (e si potea ben fare)
Ch' era alta almeno cinquecento passi ;
Ma Iddio, che voleami riserbare
A questa vita santa e luminosa,
Mi mise in testa un' altra miglior cosa :

L X I V.

E fu di ritornare al mio paese,
Già che fortuna m'era sì contraria.
Dunque con Galafrone io pianfi un mese:
Poi quando a intiepidir cominciò l'aria,
Presi una nave tutta a proprie spese ;
Chè andar con gente molta, e gente varia
Mai non mi piacque ; ed alfin salvo e sano,
Un giorno mi trovai sul lito Ispano.

L X V.

Rinaldo riguardandolo in cagnesco ;
Gnaffe (gli disse) tu la festi grossa :
Angelica trattotti da tedesco ;
Ch' ella non morì mai, chè bianca e rossa
Vive, ed un altro amante ave al suo desco.
Tu mi faresti ritornar la toffa
(Ferrau gli rispose) e Dio ringrazia,
Che ho voto di far bene a chi mi strazia.

61 R I C C I A R D E T T O ,
L X V I .

Senza voto mi dreste un po' di barba
Due dita e un poco più sotto le reni:
Disse Rinaldo con la faccia sgarba.
E Ferrau: Gli è Cristo che mi tiene
In pace, onde il demonio non mi sbarba
Dal mio proposito di farti del bene;
Ma mi faresti il bel servizione
A non mi porre nell' occasione.

L X V I I .

Io non ti levo, e non ti pongo in essa,
(Disse Rinaldo) ma vo' dire il vero:
Angelica con te sempre è la stessa,
E t'odia più, che lepre un can levriero.
Cotesta barba tua sì folta e speffa,
Cotesto viso smunto, giallo, e nero,
Cotesto corpo voto di carname,
Ti pajon cose da piacere a dame?

L X V I I I .

Se una donna trovassi a te simile,
Che dovessi per forza avere in moglie;
Seppellir vivo in mezzo d'un porcile
Mi farei prima, e patrei altre doglie.
Angelica sì bella e sì gentile,
Ove ogni grazia certo si raccoglie,
Avea trovata la bella ventura
A pigliar sì terribile figura!

L X I X .

Dì pur, fratello mio, ch'io ti perdono:
E presa Ferrau la disciplina,
Batteasi forte sì, che parve un tuono.
Disse Rinaldo: Sino a domattina
Per me seguita pur cotesto suono:
Ma quella fune è troppo piccolina;
S'io fossi in te, o Ferrau beato,
Mi frusterei con un bel coreggiato.

L X X.

Io ti vorrei corregger con modestia,
Se si potesse (disse Ferràù)
Ma tu sei troppo la solenne bestia,
E a dirla giusta, non ne posso più.
Disse Rinaldo: Disprezzo e molestia
Sofferta in pace è grata al buon Gesù;
Ma tu sei, per la vergine Maria,
Romito falso, e più briccon di pria.

L X X I.

A quel dir Ferràù gli diè ful grugno
La disciplina sua cinque o sei volte:
E Rinaldo affibbiogli un cotal pugno,
Che gli fe' dar dugento giravolte.
Dicea Rinaldo: Frate, se io t'augno,
Le tue basette non faran più folte.
Ferràù non risponde, e in tanto mena
A Rinaldo la frusta in su la schiena.

L X X I I.

Prende Rinaldo il Frate pel cordone,
E sì lo tira, che quasi l'ammazza.
Un zoccol Ferràù nel pettignone
Scaglia a Rinaldo, e a terra lo stramazza,
Donde forge e ritorna alla tenzone:
Ma nel mentre che ognuno urla e schiamazza,
S'ode un gran picchio all'uscio della cella,
Che introna a combattenti le cervella,

L X X I I I.

E grida Ferràutte, Avemmaria;
E mena intanto un pugno al buon Rinaldo:
Gridano (Aprite) quelli della via.
Niun si muove, ed in pugnar sta saldo.
Pur Ferràù dal'oste si divia,
E sbuffando per l'ira e per lo caldo
Si affaccia al bucolino della chiave;
Poi spranga l'uscio con pesante trave.

64 R I C C I A R D E T T O,
 L X X I V.

E grida : Aprir non voglio a gente armata
Risposer quei di fuora : Con le nocca
Questa porta t' avrem presto sfasciata.
Rinaldo, che ode li Frate che tarocca,
Ogn' ingiuria da lui presto scordata :
Apri pur (disse) a questa gente sciocca,
Chè affai ben presto li farem pentire
Di tanta lor baldanza e tanto ardire.

 L X X V.

Aperse il buon Romito , e dentro entraro
Quattro soldati forti, e nerboruti.
Or , belle Donne , voi areste a caro
Saper chi son questi , e perchè quì venuti.
Abbate flemma , e non vi sembri amaro
Se mi riposo , e se 'l Signor ci ajuti ,
Nell' altro canto voi saprete il tutto ,
Qual forse forse non parravvi brutto.

Fine del Canto terzo.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*I Paladini ritrovato Orlando ,
Lo tornan savio col pestargli il corio :
Trovan Rinaldo , che si sta sgrugnando
Con frate Ferrau nel romitorio.
Carlo è assediato ; e intanto essi incappando
Dentro la rete , cantansi il mortorio.
Ferrau i due Giganti a Dio converte.
Con le ragazze Astolfo si diverte.*

CANTO QUARTO.

I.

AMOR ed il vajuol sono due mali ,
Che tristan quei , che gli ha fuor di stagione.
Pe' giovinetti son medicinali ,
Che migliorano lor la compleffione :
Ma pe' vecchi son critici e mortali ,
Ch' uno li ammazza senza discrezione ,
E l'altro ognor a tal pazzia li mena ,
Che li fa di ciascun favola e scena.

I I.

Quando si giugne ad una certa età,
 Ch'io non voglio descrivere qual è,
 Bisogna stare allor a quel che un ha,
 Nè d'altro amante provar più la fè:
 Perchè, Donne mie care, la beltà
 Ha l'ali al capo, alle spalle, ed a' piè,
 E vola sì che non si scorge più
 Vestigio alcun ne' visi, dove fu.

I I I.

Uomo avanzato, a giovinetta acerba
 Piacer non pensi, ancor che lo mostri ella;
 Chè sempre pasce volentier più l'erba,
 Quando verdeggia, la vezzosa agnella,
 Che'l fieno che pel verno si riserba:
 Nè smanigli, nè vezzi, o molte annella,
 Che tu le doni, il cor le fanno lieto,
 Sì ch'ella non ti abborra in suo segreto.

I V.

Ma perchè la natura v' ha formate,
 Donne mie vaghe, come le cipolle,
 Cioè di mille scorze v' ha cerchiare,
 Che non vien fuor quel che dentro vi bolle;
 Con gran facilitade c' ingannate,
 E tal per vostro amor s' alza e s' estolle,
 Che voi l'avete in odio; e tal condanna
 Vostro rigor, che amor per lui vi affanna.

V.

Felice 'l nostro Senator Romano,
 Io dico Orlando, se a questo pensava,
 Quando invaghito del bel viso umano
 D'Angelica, per lei sì sospirava,
 Ch'era sentito le miglia lontano;
 E se ben era una persona brava,
 Amor di lui non dimostrò temenza,
 Ma lo trattò con somma impertinenza.

V I.

Perchè gli tolse di modo il giudizio,
 Che matto eguale a lui non ebbe 'l mondo.
 Mandò Provenza e Spagna a precipizio,
 E in Gibilterra delle vesti il pondo
 Lasciato, in mar gittossi, e prese ospizio
 D' Affrica opposta nel lido infecondo;
 Dove morto restava certamente,
 Senza l'aita della Franca gente.

V I I.

Perchè, come narra nel primo Canto,
 Udito Carlo sì strano successo
 Del suo buon Conte, si disfece in pianto,
 E voleva cercarlo da se stesso:
 Ma da' Baroni, che gli erano a canto,
 In modo alcuno non gli fu permesso;
 Ma tutti s' offerirno di cercarlo,
 E o pazzo, o savio, a casa rimenarlo.

V I I I.

S' uniro insieme il valoroso Alardo,
 Come s' è detto sopra, e 'l Duca Astolfo;
 E ne venne per terzo il buon Ricciardo,
 E l'arrivaro allora che pel golfo
 Di Gibilterra senza alcun riguardo
 Iva sì presto, che di nitro e zolfo
 Pieno per l'aria non volò mai razzo,
 Come vider per l'acque andar quel pazzo.

I X.

Lo trovaron disteso in su l'arena
 Con poca forza, e ciò fu buona cosa,
 Perchè lo cinser di forte catena,
 E lo portaro in fresca grotta ombrosa
 Ove del collo aprirongli la vena,
 E venne 'l sangue in copia prodigiosa,
 E parve allor che migliorasse a un tratto:
 Ma non sì presto si guarisce un matto.

X.

Cinquanta bastonate a ciascun' ora
 Gli davano i pietosi Paladini,
 E pane asciutto, ed acqua della gora;
 Rimedj in vista barbari e ferini:
 Ma senza lor sarebbe pazzo ancora,
 Sicchè quei furon rimedj divini,
 E ritornaro Orlando in fanitate
 Molta acqua, poco pane, e bastonate.

X I.

Altri cantò, che 'n corpo della Luna,
 Astolfo ritrovò quelle angustare,
 Ove 'l cervel de' pazzi si raduna;
 Ma fu menzogna bella e singolare;
 Chè nel suo grembo non v'è cosa alcuna:
 Ma 'l mangiar poco, e 'l molto bastonare
 È l'angustara sì miracolosa,
 Che fa tornare il fenno ad ogni cosa.

X I I.

Venuto dunque in fanitade Orlando,
 Guardò fisso nel viso a tutti e tre,
 E disse: Ove fiam noi, e dove, e quando
 Io venni quà, e voi fiete con me?
 Dissegli Astolfo: Non star domandando,
 Ed umile ringrazia il sommo Re,
 Che liberato t' ha da un gran malore,
 Da cui son rari quei, che n' escon fuore.

X I I I.

Ma quì volendo saper il suo male,
 Gli disser com'egli s'era ammattito,
 E fatta avea una vita bestiale;
 E che da Carlo sì gran caso udito,
 Spedita avea la corte baronale
 Per ritrovarlo. Onde in volto arrossito
 Disse Orlando: Amor dunque iniquo e fello
 Tolto m'aveva tutto il mio cervello?

XIV.

Or mentre stavan essi'n gioja e festa,
 A loro venne di Francia un Araldo
 Con nuova acerba, dolorosa e mesta;
 Che per pioggia, o sereno, o gelo, o caldo
 Di Spagna ripigliafferò la pesta;
 E chiese, se fra lor era Rinaldo:
 Perchè Carlo assediato orribilmente
 Era da immensa Saracina gente.

XV.

Udito ciò, si posero in cammino
 Subitamente i forti cavalieri:
 Ma non sapendo il sentier più vicino
 Per terra, e a riva non v'eran nocchieri,
 Si dieder nelle mani del destino;
 E camminato da due giorni interi,
 A forte s'incontraro una mattina
 Entro una selva insieme con Lucina.

XVI.

La qual sedeva appresso al suo consorte
 Lieta così, che non si può ridire,
 E ciarlava, e rideva tanto forte,
 Che lo stesso vederla era un gioire,
 Orlando intanto, e sua pregiata corte
 Le sono avanti, e la fanno arrossire;
 Perchè la salutarò umili, ed ella
 Risalutolli graziosa e bella.

XVII.

E richiesta da lor, s'ella sapea
 Novelle di Rinaldo, essa rispose;
 Ch'obblighi eterni al suo valore avea,
 E come spesso pugnando le pose
 La vita in salvo, che fortuna rea
 Volea levarle: e poi fra l'altre cose
 Disse, che 'l terzo giorno era compito,
 Che Rinaldo da lor s'era partito.

E con la mano mostrò lor la via,
 Ch'esso intraprese, e con calde preghiere
 Aggiunse loro, che quando avvenia
 Di ritrovarlo, le fosser piacere
 D'un saluto ripien di cortesia,
 Come mertava un tanto Cavaliere;
 E che dicesser lui, che sempre saldo
 Nella sua mente starebbe Rinaldo.

XIX.

Intanto Orlando guardava in cagnesco
 Quella donzella, e disse a Ricciardetto:
 Andianne, perchè son savio di fresco,
 E quel mostaccio mi riscalda il petto.
 Intese Astolfo, e gli disse in francesco;
 Or taglio un palo, e presto presto il netto.
 E ritorniamo a quella medicina,
 Che noi ti demmo appresso alla marina.

XX.

Orlando chinò il capo, e partì via,
 E gli altri tre gli vennero poi drieto;
 E trovar camminando una Badia
 In mezzo d'un freschissimo leceto,
 Eran monachi di San Geremia,
 Mangiavan erbe, e bevevano aceto;
 A tal che Orlando in vedergli pranzare
 Disse; O questi son pazzi da curare.

XXI.

Disse Astolfo: Per dio, ci manca il meglio,
 Io voglio dir' un pezzo di bastone,
 Alzossi allora della mensa un veglio,
 Ch'a guardarlo movea devozione,
 E disse; In noi, siccome in chiaro specchio,
 Guardate voi, ch'a vana opinione
 Andate appresso, e'l vero non vedere,
 E vi par d'esser saggi, e non sapete.

X X I I.

Questa vita mortal, siccome fiore,
 Illanguidisce presto, e si vien meno,
 L'alma non già, ch'eterno è il suo vigore:
 Che se ben fece, al suo Fattore in seno
 Lieta ritorna, e cinta di splendore:
 Ma se scotendo di ragione il freno
 L'offese; e poi non pianse, in duro loco:
 Misera sempre è condannata al foco.

X X I I I.

Or noi per isfuggire un male eterno,
 Soffriam con pace questa vita acerba:
 Acerba a voi però, per quel ch'io scerno,
 A noi non già; che più disacerba
 Il gran pensiero del profondo Inferno
 Chè'l caldo, e'l gelo, e'l mangiar' unpo' d'herba.
 Quanto meglio fareste, o sventurati,
 A depor l'armi, e vestirvi da frati!

X X I V.

Orlando disse: Non ci possiam fare,
 Che'n Francia andiamo a difender la Fede:
 E poi noi ci voremno un po' pensare,
 Chè tutti l'Evangelio non richiede,
 Che per salvarsi s'abbiano a infratare,
 Se questo fosse, in ciel solo una sede
 Vi farebbe, e sol una abitazione,
 E quest'è contro a ciò, che Dìo propone.

X X V.

Disse l'Abate: Ben discorri, o figlio,
 (E avea sua faccia d'alma luce accensa)
 Che altra cosa è 'l precetto, altra il consiglio:
 Ma chi sul serio alla salute pensa,
 E vede quanto è pieno di periglio
 Il viver nostro, e che'l ben che dispensa
 Il mondo, è ben fallace, facilmente
 In questi chioftri scampa dalla gente.

Gran tempo viffi anch'io (feguì l' Abate)
 Traftullo e gioco di fortuna e amore ,
 E fu le prime giovanili entrate
 Mi fecero ambidue gran fefta e onore
 Con belle donne d'ogni grazia ornate ,
 E con possente illuftre alto fignore :
 E or quefti , or quelli sì mi favorivano ,
 Che gli altri dall' invidia fi morivano .

X X V I I .

Ma affai ben prefto fi mutò la fcena .
 Colei ch' io amava tanto fedelmente ,
 Ed ella del mio amore era sì piena
 Che di me pareva morta veramente ,
 D'altri fi accefe , e volfe altrui ferena
 La faccia fua , e 'n verfo me fpiacente .
 In fomma , mentre che per lui fofpira ,
 Me fugge , e odia , ed ha in difpetto , e 'n ira :

X X V I I I .

Dall' altra parte pofcia'l Signor mio ,
 A cui pensava d'effèr così grato ,
 Ogni altro follevare ebbe in defio
 Che me , il qual fempre voleva al fuo lato .
 Ed in cacce ed in gioftre era fol io
 Tra tanti e tanti a fequir lui chiamato ;
 Ma le cariche pingui , e le migliori
 Donava fempre a' fuoi fervi peggiori .

X X I X .

Talchè compresi gli amorosi inganni ,
 E ch'è sciocchezza il fervir nelle corti ,
 Dove i fignori fon fempre tiranni :
 Per non soffrir cotanti ingiufti torti
 Fugii quà dentro , e mi cangiai di panni ;
 E i caldi e lunghi , e i nubilosi e corti
 Giorni confumo in laudi alte e divine ,
 Con la speranza d'un beato fine .

X X X.

Nè vi prenda stupor, se ci vedete
 Abitar fra la gente Saracina,
 Senza che alcuno ci affanni, o inquiete,
 Perchè 'l favore e la grazia divina,
 Che affai più val di tutte le monete,
 Ci assiste sempre, e nostre opre incammina;
 E fa che sopra ancora de' Pagani
 Miracolose sien le nostre mani.

X X X I.

Così non mai da lor volendo nulla,
 E noi facendo ognor a lor vantaggio;
 Siccome è fama, che a bella fanciulla
 Il lionfante non arreca oltraggio,
 Ma l'ire ammorza, e seco si trastulla:
 Così ci danno libero il passaggio,
 E ci donan tavola delle cose,
 Nelle stagion più afflitte e bisognose.

X X X I I.

Quì l'Abate si tacque; e i guerrier Franchi
 Mangiati in piede in piede due bocconi.
 Dissero; Padre, dal cammin siam stanchi.
 Ed egli diede loro due facconi:
 Ma non v'eran coperte, o lenzuol bianchi,
 E disse: Quì, di Dio forti campioni,
 Riposate sicuri. E d'acqua fanta
 Gl'asperge due e tre volte, poi li pianta.

X X X I I I.

Un sonno intero almen di dodici ore
 Dormiro i Paladini; e poi svegliati
 Chiesta licenza all'Abate, e al Priore
 Per la lor via si furo incamminati:
 E viaggiaron con tanto vigore,
 Che dalla notte furono chiappati
 Presso alla cella, dove si sgrugnavano
 Rinaldo, e 'l frate, e i menti si pelavano,

X X X I V.

Come si disse : dunque entrarono drento
 I guerrieri, e veduto scarmigliato
 Rinaldo, e pieni di graffi il viso e 'l mento
 Differ : Co' gatti forse ti se' dato,
 O con la scimia, simile strumento?
 Risè Rinaldo, e disse : Ho un po' scherzato
 Quì col Padre, per far oria di cena;
 Chè stare in ozio m'è di somma pena.

X X X V.

Ma quando lor diè conto del Romito
 Rinaldo, e disse ch'era Ferrau;
 Restò dallo stupore ognun smarrito.
 E ad una voce gridaron : Gesù!
 E tutto il caso, e tutto il fatto udito,
 Disse Astolfo : Non vo' sentirne più:
 Se si salva costui, e va fra' fanti,
 Una gran speme hanno avere i furfanti.

X X X V I.

Ma lasciam questi nella santa cella,
 Chè mi conviene ritornare in Francia,
 Dove ogni buon guerrier s'è posto in sella;
 E provvisto di spada, e forte lancia,
 Meglio che può, col nemico duella:
 Sol Ganellone si gratta la pancia,
 Chè gode di veder Carlo in periglio
 Di prigione, di morte, o pur d'esiglio.

X X X V I I.

Una turba infinita di Lapponi
 Era venuta co' Cafri e Negriti,
 Con animo di far tutti prigionieri
 I celebrati Paladini arditieri.
 Quei di Cafria parevano torrioni,
 E tali mazze avevano fra' diti,
 Ch' un vecchio pino talvolta è più corto;
 Carlo in vederli egli ebbe a cascar morto.

CANTO QUARTO. 75
XXXVIII.

Ma i Lapponcelli furo i più dannosi,
Perchè'l più grande ti arriva al ginocchio:
Son però forti, grossi, e fetolosi,
Ed agili in saltar come un ranocchio;
Lunghe han le braccia, i diti mostruosi,
Larga han la bocca, e piccinino han l'occhio;
E portan corta spada, e corta lancia,
Che piantano a' cavalli nella pancia.

XXXIX.

Poi tra le gambe della fanteria
Con quelle ugnacce fanno prese strane;
E non c'è modo di cacciarli via:
Talchè di Carlo in poche settimane
Era finita la cavalleria,
O almeno poca affai gliene rimane:
E di più que' suoi miseri soldati
Tutti tornarono a Parigi castrati.

XL.

E furo tai lamenti, e tali doglie
In fra tutte le femmine Francesi,
Che avriano dato certo l'altre spoglie
De' lor mariti, fuor che quegli arnesi.
Inutile al marito era la moglie,
E sarebbe finita in pochi mesi
L'alta Francese inclita nazione,
Se più tardava la proibizione.

XLI.

Che Carlo divolgar fece un editto,
Che di Parigi alcuno non uscisse,
Quatunque fosse cavaliere invitto:
Ma che su' muri ciaschedun salisse,
E come palo su vi stesse fitto,
E che con archi e balestre ferisse;
E su tutto, ferisse i rei Lapponi,
Che i galli transformavano in capponi.

X L I I.

I Cafri, ed i Negriti, che Giganti
 Erano tutti, corsero alle mura ;
 E con le mazze loro aspre e pefanti
 Empiro gli affediati di paura ;
 In Parigi pregavan tutti i Santi
 Le verginelle dalla mente pura ,
 Carlo fece la distribuzione
 Di dieci Paladini per torrione.

X L I I I.

Spuntava in ciel la mattutina stella ,
 E l'aria intorno le si fea vermiglia ,
 E la rugiada , che piovea da quella ,
 Confortava la terra a maraviglia ,
 Che vie più s'arricchia d'erba novella ,
 In somma d'Iperione la figlia
 (Io voglio dir l' Aurora) venuta era ,
 E al suo venir fuggia la notte nera :

X L I V.

Quando s'odon, non già trombe o tamburi,
 Ma grida orrende, e strepiti di corna ;
 E girano con questi intorno a' muri,
 Finchè chiaro per tutto non si aggiorna.
 I Paladini intrepidi e ficuri
 Miran con strali, dove più lor torna ;
 E di quei monti orribili di carne
 Un precipizio a terra fan cascarne.

X L V.

Ma com' avvenir fuol ne' tempi estivi ,
 Quando di mosche la casa è ripiena ,
 Che se mille di lor con mano arrivi ,
 E lor scofacci la testa , o la schiena ;
 Son tante l' altre , che restan tra' vivi ,
 Che la mancanza vi si scorge appena :
 O come quando il fuol pieno è di foglie ,
 E l'arbor miri, e par non se ne spoglie.

XLVI.

Così, benchè non gisse dardo in fallo,
 Non pareva che mancasse alcun di loro.
 Erano a piedi, chè non v'è cavallo
 Che mai possa portar un di costoro,
 Benchè fatto abbia a grosse fome il callo,
 E ancor che fosse stato Brigliadoro.
 Su gli elefanti, toccan co' piè terra;
 E così sempre a piè fanno lor guerra.

XLVII.

Sedici braccia, o qualche cosa meno
 È fra di loro la giusta misura,
 Uno di dieci per nano l'avrieno.
 Ora giunser costor presso alle mura;
 Pensando ch' elle fossero di fieno;
 Ma s'avvider com' era cosa dura,
 E per andarvi sopra con un salto,
 S'accorser che quel muro era troppo alto.

XLVIII.

Così fanno consiglio, e si conchiude
 Che porti un Cafro un altro a cavalcione
 Armato tutto, e sol le cosce ignude,
 Ma dalla parte di dentro il calzone;
 Per non far mal con quelle maglie crude
 Al collo del compagno suo bestione;
 E quando il muro i due non eguagliassero.
 A' due un terzo, e un quarto anche innestassero.

XLIX.

Così canna talor congiunge a canna,
 Per far cadere i più lontani frutti,
 Il villanello, e se indarno s'affanna,
 Ponvene un'altra, e sì li atterra tutti,
 Fatti già del suo cor esca tiranna.
 Ma spero in Dio, che rimarranno brutti
 I Cafri, più di quello che non sono;
 E vedran che l'innesto non fu buono.

Al torrion, che si dice della Senna,
Comandava un nipote di Zerbino.
A quella volta di venire accenna
Un drappello di Cafri, e a lui vicino
Uno monta su l'altro, e non tentenna:
Ma perchè vi correva anche un tantino,
Su i due il terzo monta; e allor le mura
Gli giungon per appunto alla cintura.

L I.

Con quella mazza orribile e tremenda
Dà un giro attorno, e cento uomini uccide;
Poi salta sopra'l muro, e con orrenda
Voce in tal guisa egli schiamazza e stride,
Che tutta la città forza è l'intenda:
Poi guarda il campo, indi foggigna e ride,
Ed il compagno suo prende per mano,
E a se lo tira, e gode ogni Pagano.

L I I.

Di Zerbino un nipote, e un suo fratello
Lor vanno addosso con pesante lancia,
E fanno tutti due un colpo bello;
Perchè uno gliela immerse nella pancia,
L'altro in un fianco: cade morto quello,
Questo non già, ma contro lui si slancia,
Ed un colpo gli tira con la mazza,
Che se l'arriiva di certo l'ammazza.

L I I I.

Ma'l giovinetto si tirò da parte,
E'l colpo non andò, dove indrizzollo
Quell' animal, che non avea grand' arte.
Ei piegossi col corpo, e diè tal crollo,
Che cade al suol su la sinistra parte.
Allora gli andò sopra a rompicollo
Il Franco, e gli ficcò per la visiera
La spada, e fella del suo sangue nera.

L I V.

In questo mentre un sasso sterminato
È tratto verso quel torrion di carne
Da Malagigi col braccio incantato,
Sicchè avvien che nel capo s'incarne
E cade, ed è dagli altri accompagnato.
Freme il campo contrario, e vuol mostrarne
Il dispiacere insieme, e la vendetta;
E van tutti alle porte con gran fretta.

L V.

Di sopra i Paladin scoccano strali,
Gittano pietre e merli dalle mura;
Ma sono tanti, e sì forti animali,
Che non sentono morte, o n'han paura.
Le porte in fine, come vetro frali,
Sono spezzate, e quei che n'hanno cura,
Non han più forza a ritener la piena:
Carlo sospira, e muorsi della pena.

L V I.

Così talora turba di villani,
Quando il cielo è più rotto, e più piovofo,
Su l'argin corre per frenar gl'infani
Flutti del fumaticel fatto orgoglioso,
E con sterpi, e con sassi a piene mani
Or qua or la rassetta il periglioso
Argin che piega: ma cresce sì l'onda,
Ch'apre la riva, e i vicini campi inonda:

L V I I.

Così in Parigi intrati ancor farieno,
Ma un largo fosso, e fondo costruiro
I Franchi, e quindi alzar molto terreno
Intorno al fosso, e di canne il copriro,
Che d'erba fresca vestito l'avieno.
I Saracin che a ciò non avvertiro,
Ciascun, com'era dallo sdegno mosso,
Cadde precipitoso in mezzo al fosso.

E gli altri che venivan loro appresso
 Vi cadder pure , ed era quasi affatto
 Ricolmo il fosso. Così al modo stesso
 Il lupajo formar fuole l' agguato
 O presso un orno , o un abete , o cipresso ,
 Al tristo lupo ; onde gli cade a un tratto
 La terra sotto , e vi riman prigione :
 E' l cacciator l' ammazza col bastone.

L I X .

Que' di Parigi senza far dimora
 Della gran fossa corrono alla proda ;
 E se qualcun mette la testa fuora ,
 La tentan col baston siccome è foda.
 Così fendo io fanciul (sovvienmi ancora)
 Traendo di balestra con mia loda :
 Se dal mio lago uscivano i ranocchi
 Col capo fuor , lor tirava negli occhi.

L X .

Ma si fe' notte , e i Saracini al campo
 Tornaro , e i Franchi richiuser la porta ,
 Dio ringraziando che lor diede scampo.
 A Carlo intanto uno spion riporta ,
 Che d' Egitto è venuto come un lampo
 Popolo immenso , e come seco porta
 La figlia del Soldan , che usbergò veste ,
 Porta cimiero , e non ghirlande o creste.

L X I .

E che al campo Affrican giunta pur era
 Despina , che a vederla un Sol pareva ;
 E che in abito anch' essa di guerriera
 Di sdegno e d'ira ne' begli occhi ardea.
 Carlo si gratta il capo , e si dispera ,
 E si strappa que' pochi ch' egli avea
 Capelli bianchi ; e vecchiezza gli duole ,
 Che non puote più far quello che vuole.

L X I I.

Ma ritorniamo alla beata cella,
 E lasciamo il buon Carlo nelle peste.
 Orlando delle rifa si smascella,
 Vedendo Ferrautte in quella veste,
 Dolgono a gli altri i fianchi, e le budella,
 E gli dicono il nome delle feste.
 Ferrautte divoto e penitente,
 Ad occhi bassi non risponde niente.

L X I I I.

Ma come grosso can di macellajo
 De' cagnoletti l'abbajar non cura,
 O ch'egli parta, o ritorni al beccajo:
 Così'l Romito non si prende cura
 Dei detti loro; e qual lepre al rovajo
 Nel suo covaccio più si ferma e indura,
 Così ascolta sedendo sopra un scanno
 Ferrau tutto quel, che dir gli fanno.

L X I V.

E quando parve a lui, ch'abbin finito,
 Disse: Fratelli, a che giuoco giochiamo?
 Il Cristianesimo non è il vostro rito?
 Risponde Orlando; E che vuoi tu, che siamo;
 S'io nol sapessi. (rispose il Romito)
 Foglie vi crederei d'un altro ramo,
 E tralci d'altra vite che di quella,
 Con cui sè Cristo, e i suoi fedeli appella.

L X V.

Burlar, chi fa del bene, è brutta cosa;
 Ancorchè chi fa ben, fesse del male.
 La carta ch'è sì candida e vistosa,
 Fu pria sporca camicia, o fu grembiale
 Di qualche vecchia putrida, e bavosa,
 O fu stromento forse da pitale:
 Così chi lascia il vizio, e torna a Dio,
 Diventa bello; e tal son forse or io.

82 R I C C I A R D E T T O,
L X V I.

Orlando disse: Lasciata ogni ciancia,
Sia benedetto il nostro Salvatore,
Il qual t'aperse con sua forte lancia
La chiusa mente, e l'indurato core,
E ha dato un nuovo campione alla Francia,
In tempo che la misera si muore
Oppressa dal furore e dalla possa
D'Affrica e d'Asia, che ver lei s'è mossa.

L X V I I.

E se, come cred'io, ardi di zelo
Di Chiesa santa, e la fede ti preme;
Lascia questa tua cella, e questo cielo;
E nosco in Francia te ne vieni insieme.
Questo, con cui mi vesto, orrido pelo
Dal collo infino all'ime parti estreme
(Disse il Romito allor) mi vieta, Orlando,
Di trattar lancia, o maneggiar il brando.

L X V I I I.

Sorrise il Conte, e disse: Ancor i frati
Cingon la spada quando si combatte
Contro de' Turchi, e contro i Rinegati,
E i Monaci che mangian uova e latte,
E quei che i ceci ed i pesci salati,
E quelli che non portano ciabatte;
In somma tutti, o col cappuccio, o senza,
Per queste guerre il Papa li dispensa.

L X I X.

Com'egli è questo (disse Ferraitte)
Verrò con voi: ma ritorniam in Spagna,
Perch'io nascosi le mie armi tutte
In certa grotta tenebrofa e magna,
Detta in Spagnuol *la guebra di Margutte*,
Cui un granchio marin nelle calcagna
Mordendo uccise; ed evvi opinione,
Che 'l seppellisser dentro a quel grottone.

L X X.

Ognun fu lieto di sì bello acquisto;
E dice Ferrautte nel partire:
Passar si deve per un luogo tristo,
Se ad un porto di mar noi vogliam ire;
Che di navi star suol sempre provvisto.
Dice Orlando: Con ciò che vuoi tu dire?
Noi di lions infra le forti branche,
Noi passerem de' diavoli fra l'anche.

L X X I.

Già del vostro valor non mi sconforto
(Riprese Ferrau) vi dico bene,
Che grand' è questa impresa, ov' io vi porto,
Dove e fenno e valor molto conviene;
E più che forte, è d' uopo esser accorto.
Del monte in parte a riuscir si viene,
Dove la strada è stretta, ed è tant' alta,
Ch' un dì ruotola il monte, chi la salta.

L X X I I.

Dalla sinistra parte e dalla destra
Di questa tanto perigliosa via,
Vi son due massi, che mano maestra
Ridusse a torri: e qual dicon che sia
Sul celebrato mar per la finestra
Dove d' Ero la fiaccola apparia,
Doppio castello che le navi affrena,
Tal fanno quelli al passeggiar catena.

L X X I I I.

Quando uno arriva in mezzo a' due castelli:
Come fa pescatore in alto mare,
Gettan questi terribili fratelli
Una rete, che sembra da pescare,
Ma son d' acciaio i congegnati anelli,
E mille libre in circa può pesare.
Se tu restassi sotto questa, Orlando,
Che ti varrebbe la fortezza e' l' brando?

84 R I C C I A R D E T T O,
L X X I V.

Ma voglia ancor benigna la fortuna,
Che non incappi in questa brutta rete,
A mezzo dì ti mostreran la luna,
Quand' effi chiusi nel duro parete,
Con pietre ch'una macina è ciascuna,
Ti faran chierche, che non porta il prete.
E quando tu resista ancor a questo;
Tu ben conosci, che più duro è il resto.

L X X V.

Ch' ambi ad un tratto scapperanno fuora;
E tu co' due allor che far potrai?
Verrem noi forse a darti ajuto allora:
Ma quanto è il cammin stretto, tu ben fai:
E chi lo sbaglia, egli è forza che muora.
Rispose Orlando: Non pensiamo a guai:
Mi par mill' anni d' essere la sopra
Quell' erto monte, e por le mani in opra.

L X X V I.

Partono, e avanti a lui va Ferrau,
Masticando ave ed altre orazioni;
E parlan gli altri del meno, e del più,
Conforme si dan quì le occasioni.
E a mezzo dì si trovan giunti sù
Dell' alto monte, e veggono i torrioni.
Orlando si sofferma, e fa consiglio
Di chi deve andar prima a quel periglio.

L X X V I I.

Il più forte di tutti è il Conte Orlando,
E dopo lui è il Sir di Montalbano,
Ferrau il terzo, ma nè pure ha brando;
Gli altri son dita d' una stessa mano.
Il Conte dice: lo farò il primo, e quando
Io perda, e vinca 'l barbaro Pagano;
Rinaldo accorri, e porgimi conforto:
Che come fai non posso restar morto.

L X X V I I I.

Ferraù resta dietro a tutti quanti,
 Ch'altro ci vuol che zoccoli e cordone
 A prender briga con que' due Giganti;
 Ma segue a snocciolar delle corone,
 E prega Dio con tutti quanti i Santi.
 Ed ecco Orlando vicino al torrione,
 Eccolo giunto al periglioso passo,
 Ecco che piomba la gran rete a basso.

L X X I X.

Come pernice, come starna, o quaglia;
 Che'l cane un tratto ferma al suo signore
 Tra l'erba fresca, o nella corta paglia,
 E circonda con rete il cacciatore;
 Ch'alza il volo ma subito s'incaglia,
 E si perde nel filo traditore,
 E quanto più s'affanna per l'uscita,
 Quel più s'intriga, ed è quel più impedita:

L X X X.

Così sotto la rete il forte Orlando
 Cerca co' piè, co' denti, e con le mani
 Di svilupparsi, e più si va imbrogliando.
 Corre Rinaldo e grida: Brutti cani,
 Uscite fuori. E mette mano al brando,
 E dà sopra la rete i colpi vani,
 Chè ha così forti, e così duri anelli,
 Che più gentili ha il diavolo gli ugnelli.

L X X X I.

Ma mentre ch'ei fatica, e che tarocca,
 Ecco che piomba ancor sopra di lui
 Un'altra rete da quell'altra rocca,
 E restano prigionieri tutti dui.
 Son tratti in alto, e per un'ampia bocca
 Ch'ogni castello apre ne' fianchi suoi,
 Son messi dentro, e son cacciati a fondo,
 Privi del lume che fa bello il Mondo.

86 R I C C I A R D E T T O,
L X X X I I.

Alardo, e Ricciardetto disperati
Si fanno avanti, e Ferrau si lagna,
E piange, e incolpa i molti suoi peccati,
I quali han fatto ai Paladin la ragna,
Onde vi son restati avviluppato:
E giù si butteria dalla montagna;
Ma non lo fa per tema di dannarsi,
Perchè niun da se deve ammazzarsi.

L X X X I I I.

Quand' ecco l'aria che di nuovo fischia,
E cadono le reti su i Guerrieri:
Nè tordo sì fu la frasca s'invischia,
O nella gabbia il credulo Pittieri;
Come s'imbrogia in quelle maglia, e mischia
L'uno e l'altro de' presi cavalieri.
Astolfo, che ciò vede, all'impazzata
Va verso loro con l'asta fatata.

L X X X I V.

Questa è la lancia, di cui tanto parla
Il divin Ferrarese, tutta d'oro,
Che non si rompe mai, e non si tarla,
Non v'è scoglio nel mare, o promontoro,
Nè armatura, che nel sol toccarla
Non cada: tal potenza ha il suo lavoro.
Con questa Astolfo mena le man bene,
E spezza delle reti le catene:

L X X X V.

E gl' intrigati Paladini scioglie,
Un de' Giganti con orribil trave
Esce fuor, colmo di sanguigne voglie:
Ma Astolfo vagl'incontro, e nulla pave,
E nel bellico con l'asta lo coglie:
Ed egli cade, e sembra una gran nave,
Quando il vento ed il mar pieni d'orgoglio
L'urtan rabbiosi in terra, o in qualche scoglio.

L X X X V I.

L'altro, che sente questo precipizio,
 Esce a difesa; ed Astolfo lo tocca
 Con l'asta appena (o vedi, ch'artificio!)
 Che in terra dà il gigante della bocca.
 Gli salta Astolfo sopra l'occipizio,
 E con la rete sì lo stringe e blocca,
 Che mover non si può punto, nè poco,
 E quindi all'altro fa lo stesso gioco.

L X X X V I I.

Ferraù resta a guardia de' prigionii:
 Entrano gli altri nella forte torre
 A cercare de' due prodi campioni;
 Ma non san dove sieno, e male apporre
 Sen ponno, e su e giù per i torrioni
 Vanno, com'andar sogliono a raccorre
 I grani, che giù cadon dall'ariste,
 Delle formiche le sì lunghe liste.

L X X X V I I I.

Ma nel girar che i Paladini fanno,
 Non perde tempo il saggio Ferraù:
 Ed a' Giganti che legati stanno,
 Spiega la legge, e i dogmi di Gesù.
 Parla lor della gioja e dell'affanno,
 Ch'hanno i beati, o i miseri laggiù;
 E parla loro della prima colpa,
 Che c'infettò lo spirito e la polpa.

L X X X I X.

E mostra, com'è perfido Macone;
 E che un nume da burla egli è Apollino:
 E tanto dice che in conclusion
 La mente loro un bel raggio divino
 Rischiara, e fanno la professione
 Di Christianesimo, e'l rito Saracino
 Rifutano ambedue: e han voglie pronte
 Di battezzarsi alla primiera fonte.

X C.

E per mostrar che dicono da vero,
 Differo : Amico, que' due Cavalieri
 In parte stanno, ove non è sentiero
 Per ritrovarli; in così cupi e neri
 Fossi stan posti, e in carcere sì fiero,
 Però, se tu mi sciogli volentieri,
 Anderò io trargli di laggiuso;
 Nè temer che ti faccia alcun sopruso.

X C I.

Disse il Romito : La prudenza insegna,
 Che non si creda presto alle persone.
 Io son senz'armi, e'n voi tal forza regna,
 Che far non puossi fra noi paragone.
 Dimmi tu il luogo, e come puoi mel segna.
 Disse il Gigante : In fondo del torrione
 È il carcer tetro, ed un masso lo copre,
 Intorno a cui è in van, che tu ti adopre.

X C I I.

Scioglimi dunque, e per la nuova Fede
 Io ti prometto ficurezza e pace.
 Il Romito or gli crede, or non gli crede,
 E la barba si lascia, e pensa, e tace.
 Astolfo intanto dal castello riede
 Afflitto, e su i Giganti, qual rapace
 Lupo sul gregge delle bianche agnelle,
 Si scaglia, e grida che l'odon le stelle:

X C I I I.

Rendetemi i compagni, o ch'io v'uccido,
 Ed in alto rotava il fiero brando,
 Ferrati disse : All'ovil fante e fido
 Tornar costoro, e dier perpetuo bando
 Al Paganesimo, ma ancor non mi fido
 Di sciorgli, perchè cerchino d'Orlando;
 Chè mi han promesso di condurlo a noi,
 Se li sciogliamo, Or che ne dite voi?

X C I V.

Si disciolgano pure uno alla volta.
 E così fatto, il libero Gigante
 Con gran modestia e riverenza molta
 Baciò del fraticello ambe le piante.
 Poscia in verso la rocca il cammin volta ;
 Ed Orlando e i compagni in uno istante
 Discioglie, e nuovamente li conduce
 A vagheggiar del Sol la bella luce.

X C V.

Quanto fosse il piacere, e l' allegrezza
 Di rivedersi tutti salvi e fani,
 Non è da dirsi con tanta prestezza :
 Ma 'l piacer crebbe, quando da' Pagani
 Udir che 'l Christianesimo s' apprezza ;
 E ch' han fermato di farsi Cristiani.
 Or quì s'è, ch' a Rinaldo e al buon Orlando
 Le lagrime dagli occhi ivan sgorgando.

X C V I.

L' altro Gigante dunque ancor disciolgono ,
 E l' aspro monte allegramente scendono.
 Raggiustano le reti, e re raccolgono
 I Giganti, e su gli omeri le prendono.
 A mano ancora le lor travi tolgono,
 E grossi cuoi, co' quali si difendono
 Dalle punte de' strali, che pur sventrano
 Anche i Giganti, se nel corpo egli entrano.

X C V I I.

Trovano un ruscelletto per la via,
 E quì lor Ferrau' battefmo dona ;
 Ma i nomi lor rimaser quei di pria,
 Perchè tornavan bene alla persona.
 Uno era detto in Arabo *Skilia*,
 Che in nostra lingua giusto giusto suona
 Il Fracassa, e quell' altro *Nighibesta*,
 Che nel nostro volgar vuol dir Tempesta.

90 R I C C I A R D E T T O ;
X C V I I I .

Appena giunti a piede eran del monte ;
Ch' odon strepito d'armi , e di cavalli ,
E veggon presso d'una bella fonte
Tra mille fiori rossi , verdi , e gialli
Una Donzella con afflitta fronte ,
Ancorchè attorno a lei leggiadro balli
Coro di ninfe , e forse eran Dee ,
Ed a dir poco , o Driadi , o Napee .

X C I X .

Astolfo tosto vuol saper chi sia ;
E valle avante , e le dice : Signora ,
Onde provien questa malinconia ?
La giovin si riscuote , e in poco d' ora
Gli risponde con somma cortesia :
Il mio mal di rimedio è affatto fuora ;
Perciò seguita pure , o Cavaliere ,
Senz' altro più sapere , il tuo sentiero .

C .

E vanne presto , chè non fia veduto
Da quei che m' hanno in guardia , e non fia morto .
Astolfo a un sonator toglie il liuto ,
E suona , e canta , e balla per disporto .
Ciascun per lo stupor si resta muto ;
Quando di questo un Saracin s' è accorto ;
Gli viene addosso , e si attacca fra loro
Battaglia , qual si fa tra toro e toro .

C I .

A quel romore corre l' altra gente ,
E trentamila omai sono i Pagani .
Orlando sta alla giovane presente ,
E qualche volta ancor mena le mani .
Rinaldo ora di punta , or di fendente
Tirando , ha dato certi colpi strani ,
Che dice il Garbolino (e se lo crede)
Che partì molti dalla testa al piede .

C I I.

Ferrai stà nel mezzo de' Giganti,
 Che scaglian le lor reti con gran festa;
 Ed hanno presi de' Pagani tanti,
 Che vivo poco numero ne resta.
 Fuggono gli altri; alla Donzella avanti
 Vengono i Paladini. Ella men mesta,
 Ma non allegra ancor, saluta e chiede,
 Che la lascin lì sola per mercede.

C I I I.

Non fia mai vero, ch' a' lioni e a' lupi
 Lasciamo esposta sì gentil donzella.
 Le città grandi, non boschi o dirupi,
 Albergar denno giovane sì bella;
 Però lasciate questi neri e cupi
 Boschi, e venite nosco ove v' appella
 Miglior fortuna; e ci narrate intanto
 I vostri casi. Ed ella diè in un pianto.

C I V.

E con un bianco lin, che in mano avea,
 S'asterse due e tre volte i rugiadosi
 Occhi, co' quali ancor piangenti ardea:
 Or pensa quando son lieti e gioiosi.
 Ma pria che questa vaga e mortal Dea
 Racconti i casi suoi tristi e dogliosi,
 Posiamci alquanto, chè non ho più lena,
 E 'l roco canto mio s' intende appena.

Fine del Canto quarto.



RICCIARDETTO

D' I

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*La sconsolata e bella Filomena
 Narra i suoi casi, e del suo bel Tangile.
 Carlo è tradito dal furfante Mena,
 Ch' empie Parigi della gente ostile.
 Selvaggio e gli altri in corpo alla Balena
 Trovan Convento, Chiesa, e campanile;
 Usciti incontran Psiche ed un naviglio,
 Dov' è una Donna sola, ed un sol figlio.*

CANTO QUINTO.

I.

NON si può ritrovar al mio parere
 Cosa nel mondo, che più bella sia,
 E che ci apporti più dolce piacere,
 E sia cagion di pace e d' allegria;
 Quantò è l' udire e 'l dir parole vere,
 Senza sospetto d' inganno e bugia;
 E la data parola e stabilita
 Mantener anche a prezzo della vita.

I I.

Come al contrario la pace rovina,
 E del viver ogni ordine confonde
 La lingua, che col core non confina,
 Ed una cosa mostra, una n' asconde.
 La veritade ell' è cosa divina,
 E in noi dal primo Vero si diffonde:
 La menzogna del diavolo è figliuola,
 E con esso va sempre, ovunque vola.

I I I.

Felici queste selve, e questi boschi,
 U' peste sì crudel non giunse ancora!
 Qui non si vedon lagrimosi e foschi
 Occhi, che 'l nostro mal piangan di fuora,
 E 'l piangan solo, perchè tu il conoschi,
 E poi dentro del cor festa e baldora
 Faccin de' mali tuoi, conforme fanno
 Quelli, che in mezzo alle gran corti stanno.

I V.

Quì non sono nè sbirri, nè notai,
 Nè carceri, nè funi, nè berline,
 Nè Fiorentini, che co' negri fai
 Menino i malfattori a tristo fine:
 Ma la fè, ch' è di lor più forte affai,
 Fa che niun dal giusto mai decline;
 E la data fra noi parola basta,
 Più che di protocolli una catasta.

V.

Ma più d' ogni altro poi prezzar si suole
 La fè, che tra di lor danfi gli amanti,
 Chè pria vedrassi senza luce il Sole,
 Che pastorelle o pastori incostanti.
 Niun di tradimento quì si duole
 Dal dì, dall' ora, da que' primi istanti
 Che d' amarfi l' un l' altra afferma e giura.
 Quel solo amor fino alla morte dura.

V I.

Nè a quel ch'io veggo, così bella infanza
 Solamente è nelle Arcade contrade;
 La fedeltade ancora in Persia ha stanza,
 Com' udirete, quando che v' aggrade,
 Se di narrarlo avrò tanta possanza.
 Le dolorose flebili rugiade
 Asciugate s' avea la giovin bella,
 Quando che prese a dire in tal favella.

V I I.

In Bachia io nacqui, città ricca e vaga
 Che del Mar nero in fu la riva siede;
 Gente di mercantar cupida e vaga
 Là dirizza le vele, o pure il piede.
 La casa mia era contenta e paga
 De' beni, che fortuna ci concede;
 Perchè di Persia, toltine ben rari,
 Niuno ha più di noi terre e danari.

V I I I.

Me sola il genitore ebbe, e sol' io
 De' giovani persiani era la brama;
 E la bellezza ancor del volto mio,
 Che del vero maggior dicea la fama,
 Accresceva in ciascun voglia e desio
 D' avermi in moglie; e ciaschedun me chiama
 Sua vita, e suo conforto: e mille e mille,
 Nol sapendo, d' amor spargo faville.

I X.

Ma non comprende giovinetta acerba
 Sì facilmente i segnali d' amore;
 Onde detta sprezzante era e superba,
 E che di vivo fasso avea il core.
 Ma com' angue talor tra i fiori e l'erba
 Si cela, e morde poi chi coglie il fiore:
 Così Cupido si nascose un giorno
 Negli occhi d' un garzon vago ed adorno.

CANTO QUINTO. 95
X.

E mentre feco parlo , a poco a poco
Nascer mi sento un non so che nel seno ,
Ch' ora mi pare , ed or non mi par foco.
La solita allegrezza in me vien meno ,
Nè mi diletta più festa nè gioco ;
E di desio mi sento il cor ripieno
Di riveder quel giovane , e con esso
Ragionar sempre , e sempre averlo appresso.

X I.

Se quando andava per diporto in mare ,
Io nol vedeva con la sua barchetta ,
Il cor nel petto mi sentia scoppiare ,
E ritornava al lido in fretta in fretta
Di pensieri ricolma , e voglie amare,
Se in questo mentre poi la benedetta
Fortuna lo portava al mio cospetto ,
Tutto il dolor volgevasi in diletto.

X I I.

Del Signor di Darete un figlio egli era ;
Ricca provincia della Persia , e grande ;
Una pupilla avea sì vaga e nera ,
Che più Regine fecero dimande
D' averlo in sposo , e aggiunsero preghiera.
Fra l' altre la regina di Derbande ,
Ch' alla Servania impera , ardeva in guisa
Per lui , che alfin d' amor rimase uccisa.

X I I I.

Tangile era il suo nome , e d' egual fiamma
Ardeva anch' esso , e non diceami nulla.
Ma come in legno verde a dramma a dramma
Entra il foco , ed in fin l' umore annulla ,
Onde improvviso e subito s' infiamma ;
Così , sendo ei garzone , ed io fanciulla ,
Stentammo a prender foco , o per me' dire ,
Non lo potemmo che tardi scoprire.

X I V.

Un dì (non m'uscirà mai del pensiero,
 Giorno sì dolce, dilettofo, e grato)
 In un bel bosco per grand' ombra nero
 Io mi sedeva nel calor più ingrato ;
 Quando viene l'amato cavaliere,
 E senza nulla dir mi siede a lato,
 Ci guardammo, e tacendo mille cose
 Se dissero tra lor l' alme amorose.

X V.

Tutto tremante poi la man mi prese,
 E sospirando disse : Io te sola amo.
 Di vivo foco il volto mio s' accese,
 Poi foggjunsì ancor' io : Te solo io bramo :
 Ma non sperar, che mai ti sia cortese,
 (E Giove a' detti miei presente io chiamo)
 Se non mi giuri d' essermi consorte :
 Altrimenti son pronta a darmi morte.

X V I.

Tangile allor invocò tutti i Numi
 Del cielo, dell' inferno, e della terra,
 E quei de' mari, e quelli ancor de' fiumi ;
 Perchè dice sposarmi, e vuol, s' egli erra,
 Che co' fulmini il Cielo lo consumi,
 E Nettuno e Pluton gli movan guerra,
 Ei mentre così parla, dalla gioia
 Io vengo meno, ed egli par che muoia.

X V I I.

Il dì seguente il padre mio ritrova,
 E senz' altro indugiar mi chiede in moglie.
 Ciò molto in suo segreto il padre approva ;
 Ma son sospette giovinette voglie,
 E chi lor crede, ingannato si trova.
 Però ne' suoi pensieri si raccoglie,
 E dopo affai pensar gli dice : O figlio,
 Per risponderti io vo' tempo e consiglio.

XVIII.

Tu fei signor di ricco e bel paese,
 E mertì moglie a tua grandezza eguale.
 Da regie vene anche 'l mio sangue scese,
 Ma senza stati signoria che vale?
 Onde non posso convenienti spese
 Far per l' allegro giorno maritale,
 Nè le fortune mie giungono a segno
 Di darti quella dote, onde se' degno.

XIX.

Soggiunse allor Tangile: I' voglio solo
 La mia soave e dolce Filomena,
 (Chè tal m' appello; e or l' affomiglio al duolo;
 Allora nò: ma s' è cangiata scena)
 Ella val più che l' uno e l' altro polo.
 Aver soggetto, e l' Africana arena,
 Non che 'l mar Caspio; e senza lei, mi pare
 Che fora nulla aver la terra e 'l mare.

XX.

Ma 'l padre tuo (ripresè il genitore)
 Che dirà egli, e 'l popol di Darete?
 Scusa i figli appo il padre un forte amore,
 (Disse Tangile) e forse voi 'l sapete.
 Opra non fo; ch' arrechi disonore
 Nè a me, nè a lui; e l' anime discrete
 Mi daran lode, e chiameran beato
 Che m' abbia Amor tanta beltà donato.

XXI.

Silvano allor (che tale egli si noma
 Il padre mio) disse: Figliuolo, io voglio
 Che tu riguardi pria questa mia chioma,
 Che già biancheggia, e pensi al gran cordoglio
 Ch' urterà questa mia cadente soma
 Quel più presto, se mai per te mi toglia
 La dolce figlia; Ed ei: Tu sempre appresso
 A lei farai, e le farai lo stesso.

Tu non comprendi ciò ch'io ti vo' dire;
(Riprese il vecchio padre) non si puote
Far questa cosa, se non col fuggire.
Fuggi con Filomena in parti ignote :
Io mostreronne dolore, e martire,
E bagnerò di lagrime le gote ;
Poi là verronne, dove voi farete,
Arrecator di nuove, o triste, o liete.

X X I I I.

Piacque a Tangil la subita proposta,
E la notte seguente una peotta
Arma di gente sua forte, e disposta
A gir, ove da lui ne sia condotta.
Poi c'ia soletto a casa mia s'accosta;
Mi chiama: io scendo, e per obliqua e rotta
Strada mi guida al mare, e c'imbarchiamo,
Sciogliamo le vele, e 'l lido abbandoniamo.

X X I V.

Verfo Biserta volgemmo la prora.
E già tre notti, e già tre giorni interi
Erano corsi, quando fu l'aurora
Ecco due fuste di ladroni neri
Che ci son sopra, ed all' usanza Mora
Ruotan le sciabile, e dan colpi sì fieri,
Ch'ognun de' nostri egli è piagato o morto,
E ancor Tangile è nel suo sangue afforto.

X X V.

Qual io restassi allor, senza che 'l dica
Voi vel pensate. Io presi in man la spada
Del mio Tangile per morir pudica ;
E già m'apriva in mezzo al cor la strada,
Quando un Moro m'afferra, ed a fatica
Mi tiene che sul ferro infin non cada.
Poi lieti dan per la vittoria un grido,
E smontan tutti sul vicino lido.

X X V I.

I morti affatto li gettan nel mare,
 E prefer qualche cura de' feriti,
 Per veder se li possono sanare,
 E venderli a gli Ardioti, ed a' Negriti.
 Poi la preda si mettono a guardare,
 Ma di me sono tutti incaloriti;
 E mentre ognun mi chiede, ognun mi vuole,
 Vengon tra loro ad acerbe parole.

X X V I I.

Dalle parole poi vengono a' fatti,
 E si danno le sciabole per la testa,
 Sicchè si sono omai quasi disfatti,
 Un drappello di pochi ancor ne resta;
 Ma questi pur si batton come matti.
 Che più? con sommo mio piacer e festa
 Veggo i nemici miei condotti a morte,
 E'l ciel ringrazio di sì bella forte.

X X V I I I.

Poi chiamo il mio Tangile ad alta voce,
 E lo cerco piangendo in mezzo al fangue;
 E temo di trovarlo, e al par mi noce
 Il non trovarlo. Talor freddo, e fangue
 Un cadavero smovo, indi feroce
 Il guardo, chè fortezza in me non langue;
 In questo mentre sospirar lo sento,
 E chiamarmi con roco, e basso accento.

X X I X.

Corro a quel suono, e lui veggo cosperso
 Di fangue, parte suo, parte d'altrui,
 Che'l suo languido ciglio in me converso
 Mi disse: O cara, che farà di nui?
 Speriam: (gli dissi) in ogni caso avverso
 Manda Giove benigno i doni sui.
 Quindi gli astergo le ferite, e'l lego,
 Ed a sperar forte migliore il prego.

X X X.

Su la nostra peotta io molte cose
 Torno a ripor, che stavano sul lido:
 E di balsami e d'erbe prodigiose
 Prendo un involto, in cui molto mi fido,
 E bagno le ferite sanguinose
 Dell'adorato mio marito fido.
 Ei ne riceve in breve tal conforto,
 Che s'alza, e muove il passo in verso il porto.

X X X I.

Entriamo in barca, ed egli: O Filomena,
 Sciogli (mi disse) pur tutte le vele.
 Lasciamo al ciel di noi la cura piena:
 Egli ci faccia il mar mite, o crudele:
 Egli il premio ci dia, o pur la pena,
 Se merta pena il nostro amor fedele.
 Io fo com'egli dice: E in alto mare
 Ci vediam tosto da' venti portare.

X X X I I.

Pinoro Re d'Algeri, uomo già fatto;
 Di nove lustri in circa, era a ventura
 Venuto in mare da vaghezza tratto
 Di predar pesci, e alleggerir sua cura.
 Una sorella sua di gentil atto
 Era con esso di bella figura,
 Da questi summo noi veduti appena,
 Che vennero a incontrarci a vela piena.

X X X I I I.

Or quì comincia il mio sommo dolore;
 E che per morte solo averà fine.
 Pinoro nel vedermi arde d'amore,
 Ed arde per Tangile anche Lucrine
 La sua sorella: ci fan festa e onore;
 S'appresentan chirurgi e medicine
 Pel mio Tangile; e la real Donzella
 Vuole alla cura sua assister ella,

XXXIV.

Pinoro affegna una stanza vicina
 A quella, ov'egli dorme, al mio marito,
 Dove può quando vuole entrar Lucrina,
 Che fammi a seco star gentil invito.
 In fine ripofati la mattina,
 Pinoro da' più nobili affistito
 Va da Tangile, e là mi fa chiamare;
 Chè i nostri casi ha guſto d'ascoltare.

XXXV.

Tangile francamente eſpoſe loro,
 Come era figlio del Re di Darete;
 E come Amor con la faetta d'oro
 Ferì noi due, e preſe alla ſua rete.
 A queſto dire impallidì Pinoro,
 E s' offuſcaro le ſue luci liete:
 Lucrina ancora ſcoloriſſi; e poi
 All' improvviſo fuggì via da noi.

XXXVI.

Le navi mie nel mar di Salamina
 Arſer, guari non è, li tuoi navigli:
 Diſſe Pinoro, e con furor cammina.
 Tangil mi guarda, e dice: Quai conſigli
 Prendiam mia vita? Ed io; Amor s'affina,
 Siccome ogni virtù, ne' gran perigli;
 Chè alla per fine è facile ogn' uſcita
 A chi uſcir vuol dall' odioſa vita.

XXXVII.

Sol temo (e non ti dolga, ſe ti taccio
 Di poco amore, e di ſoſpetta fede)
 Temo Lucrina, che non ſciolga il laccio
 Che mi ti ſtringe, e non la facci erede.
 Dell' amor mio, ed io ti ſia d'impaccio.
 La lunga età fa più ch' uomo non crede,
 Non piglia il primo aſſalto una cittade,
 Nè a un colpo ſol di ſcure il pino cade.

102 R I C C I A R D E T T O ,
X X X V I I I .

Ma in fine ora con foco , or con penuria
Fa tanto l'inimico , che s'arrende ;
E tanti colpi mena e con tal furia
Il villano , che 'l pin cade e si rende.
Tempo verrà , che non parratti ingiuria
Di far all' amor mio , e meno horrende
Ti faran l' ombre de' traditi Numi ,
Perdute nel fulgor di que' bei lumi.

X X X I X .

Ma pria che ciò il destin veder mi faccia ,
Vo' che la terra , ovvero il mar m'ingoi.
Quì taccio , e 'l pianto a gli occhi miei s'affaccia.
Queta (grida Tangil) gli sdegni tuoi.
E me' che può m'accarezza ed abbraccia ,
E dice : A che temer , cara , tu vuoi
Di quel che certo non farà già mai ?
E s'io parlo di cor , sola tu il fai.

X L .

Mentre stiam noi così fedeli amanti ,
E fra noi ci giuriam perpetuo amore ;
Ecco due fieri ed orridi Giganti ,
Che prendonno un Tangile con furore ,
E l'altro me che mi disfaccio in pianti :
E in un carcer profondo e pien d'orrore
Messo è Tangile , e in una rocca forte
Posta son io , e ferrano le porte,

X L I .

Quel che avvenisse poi al mio marito ,
Nol so di certo , ma me lo figuro ;
Ch' un stesso inganno fu ad entrambi ordito :
Udite quale. Al chiaro ed all' oscuro ,
Pinoro a me venia d'amor ferito ;
E non lasciava voci sacre e giuro ,
Per indurmi a volerlo per isposo ,
Or in atto crudele , ed or pietoso.

X L I I.

Ma quando egli s'accorse, che tendea
 Le reti a' venti, e seminava il lido,
 E che nel mare i solchi suoi traeva;
 Mutò pensiero, e con parlar infido
 Mi disse un dì, che già ch'egli vedea
 Ch'io aveva il cor troppo amoroso e fido,
 Volea lasciarmi, e 'n fin restituire
 Al mio consorte, e poi di duol morire.

X L I I I.

E in fatti il giorno appresso a me portosse,
 E disse: Filomena, ho stabilito,
 Che doman tu t'abbelli in vesti rosse,
 O celesti, o in quai più n'hai l'appetito;
 Chè queste che tu hai, son troppo grosse,
 Nè si confanno a chi vanne a marito.
 Verrai su cocchio d'oro alla mia corte,
 Ove farà Tangil il tuo consorte.

X L I V.

Tutta mi rallegrai a questi accenti;
 E senza sospettar alcuna frode,
 M'abbellisco con tutti gli ornamenti
 Che possan a donzella recar lode.
 Viene il giorno prescritto, e di concetti
 Una dolce armonia per l'aer s'ode.
 Monto sul carro, e 'l popolo s'affolla,
 E di guardami niun si fatolla.

X L V.

Giungo a Palazzo, e m'incontra Pinoro
 Vestito anch'egli a gala ed allegrezza:
 Di nobili fanciulle un gentil coro
 Mi pone in mezzo, e lieto m'accarezza.
 Vanno esse avanti, ed io dopo di loro,
 E ad un balcon di mediocre altezza
 Guidata son, di dove il popol tutto
 Vedea, che nella piazza era ridotto.

194 R I C C I A R D E T T O,
X L V I.

Domando di Tangile, e mi vien detto
Che già veniva: e'l rio Pinoro intanto
Mi viene al lato pieno di diletto.
Ed ecco odo da lungi un suono e canto,
Ed il marito mio veggo in effetto;
Ma veggo gli occhi tuoi pieni di pianto,
Affilato lo veggio, e mezzo morto.
Mi guarda, e grida: M'offendesti a torto.

X L V I I.

E pieno d'aspra voglia di morire
Toglie l'arco di mano ad un soldato;
E trae, pensando Pinoro colpire,
E legger mi piagò nel manco lato:
Poi disperato mettesi a fuggire,
E ancora non si sa, dov' egli è andato.
Manda Pinoro tutti i suoi famigli
E vuol ch' ove si trova, ivi si pigli.

X L V I I I.

Come augellino che per l'aria vola,
Se de' compagni suoi il canto ascolta,
Si riconforta tutto, e si consola,
E drizza le sue penne a quella volta:
Ma non sì tosto il misero trasvola
Pe' verdi rami, che con furia molta
S'alza una rete che lo fa morire,
E'l cacciator riempie di gioire;

X L I X.

Così si volge in pianto il mio piacere,
E'l barbaro rideva sul mio affanno,
E disse: Non udrai mai più preghiere
Dalla mia bocca; chiamami tiranno,
Chiamami un uom nudrito tra le fiere;
Parlar di donna non fe' mai gran danno.
Tre giorni soli io ti concedo, e questi
A te sta, che ti sien lieti o funesti.

L.

Quindi si parte ; ed io fra mille e mille
 Uomini armati , e con quelle donzelle
 Vo fuor della città per queste ville ,
 Pensando all' opre niquitose e felle
 Di Pinoro , e struggendo le pupille
 In pianto tal da impietosir le stelle.
 Col canto e'l suon le giovani amorose
 Cercan le pene mie far men dogliose.

L I.

In questo mentre voi giungete. Appena
 Ella pon fine al suo ragionamento ,
 Che con le man legate in su la schiena
 Venir si vede sopra un vil giumento
 Un uom ricolmo di gran doglia e pena.
 Ma m'interrompe questo avvenimento
 La pietà ch'ho di Carlo , il qual si trova
 Oppresso sempre più da gente nova.

L I I.

Aveva Carlo un certo suo scudiere ,
 Ch' a parole era un Ercole , un Sansone ;
 Ma se piegavan punto le bandiere ,
 Era sì gran vigliacco e sì poltrone ,
 Che per timor fuggiva a più potere.
 Vizioso , porco , perfido , briccone ;
 Che sol col pregio di servir in corte ,
 Per lui nessuna casa avea le porte.

L I I I.

Figliuol d'un contadin di Picardia
 Era costui , e si chiamava il Mena.
 La mano sua ell'era man d'arpia ,
 E di gran somaraccio avea la schiena.
 Gran copia d'oro , e gran mercede avia ,
 Ch'era buffone , ed avea mente amena :
 Ed entrò in grazia a Carlo di tal modo ,
 Che vi pareva confitto con un chiodo.

106 R I C C I A R D E T T O,
L I V.

Ora costui veggendo a mal partito
Carlo, e Parigi, un alto tradimento
Macchinò nel suo core infellonito.
Si traveste una notte, e all'aere spento
Per un condotto da nullo avvertito,
Esce fuor delle mura a salvamento;
Ed allo Scricca corre a dirittura,
E dice: Io vengo per vostra ventura.

L V.

Io vo' darvi Parigi e Carlo in mano,
Chè dopo tanti miei lungi fervigi
Scacciato m' ha per un sospetto vano
Dalla presenza sua e da Parigi.
E qui sospira il perfido villano,
E si strappa i capelli, ed i barbigi.
Dice lo Scricca: Se questo succede,
Io ti vo' far di mezza Cafria erede.

L V I.

In questa stessa notte, se vi piace,
Io condurrovi dentro alla cittade
Pochi alla volta, chè non è capace
Il condotto di molti; e sole spade
Portar potrete, perchè alquanto giace
La bassa volta, ed in angusto cade.
Piace al barbaro Re questa proposta;
E la gente all'impresa è già disposta.

L V I I.

Avanti a tutti camminava il Mena,
E nella buca subito si caccia.
Lo seguon gli altri, ed ei stretta alla schiena
Accesa porta una sua lanternaccia,
Onde di luce quella fossa è piena,
Sbocca in Parigi, e si copre la faccia,
Acciocchè alcun nol vegga e nol conosca,
Con una mascheraccia brutta e fosca.

L V I I I.

E già vicini essi erano al palazzo,
 Quando le guardie si furo avvedute
 Del tradimento, e ne fanno schiamazzo.
 Corron le genti d'armi, e di ferute
 Si fa per ogni via di sangue un guazzo.
 La fortuna e 'l valor li assista e ajute;
 Ch' intanto che si danno su' cimieri,
 Io vo' dir qualche cosa d'Ulivieri.

L I X.

Ulivieri, Selvaggio, e Dudon forte
 S'imbarcaro a Caleffe, e navigaro
 Alla man destra che riguarda il Norte;
 Ed a man manca l' Isole lasciaro,
 Che furo al navigar l'estreme porte,
 Ne' tempi antichi, quando i buoi parlaro:
 E nel mar di Norvegia si trovarno,
 E nol sapendo, in un gran pesce entrarono.

L X.

Una Balena larga dieci miglia,
 E lunga trenta, entro quell'acque giace;
 E la sua bocca, quando che sbadiglia
 Sembra un porto, ed un porto anche capace.
 In questo entra Ulivieri e sua famiglia,
 E si promette sicurezza e pace,
 Perch' era il mar turbato e tempestoso,
 E quivi pensa ritrovar riposo.

L X I.

Ma non sì tosto egli entra, che s'avvede
 Che quel porto di mare un pesce egli era,
 Il qual chiude la bocca, e prender crede
 Fra' denti i naviganti, e la galera;
 E lor diede vicino un braccio, o un piede:
 Onde i lor volti fecero di cera
 I Paladini afflitti e spaventati,
 Veggendo che 'n un pesce erano entrati.

L X I I.

Ma seguitando pure la corrente
 Vanno oltre, e son portati in un gran stagno,
 Dove veggion pescar di molta gente.
 Su le ripe son piante di castagno,
 Di lauri, e lecci, e popolo frequente
 Evvi, che compra e vende per guadagno.
 Guardan più avanti; e veggion case, e buoi,
 Marre, ed aratri, come abbiamo noi:

L X I I I.

Chè 'l Sole per gli orecchi e per la bocca
 Vi passa dentro, e le cose produce.
 L' uva annegrisce in su la spessa ciocca,
 Il gran biondeggia, e come oro riluce.
 La notte la rugiada pur ci fiocca,
 E la luna i suoi raggi v' introduce.
 Vi sono uccelli, e i lor nidi vi fanno;
 E chi non lo vuol credere, suo danno.

L X I V.

Ma tra le molte cose nuove e strane
 Rimasero di sasso i Paladini,
 Quando ch' udiro il suon delle campane,
 E vider tra i cipressi e gli alti pini
 Una chiesuola, e carichi di pane
 Muoversi verso lei due Cappuccini:
 Ond' escono di barca, e come vento
 Vanno a trovar quel povero convento.

L X V.

V' era Guardian un certo da Pistoja,
 Ch' al secol si chiamò Messer Francesco;
 Era un buon uom, ma senza salamoja.
 Giocar a' dadi, e seder molto a desco
 Al mondo fu la sua più cara gioja.
 Diceva a mente sana e a cervel fresco
 Cose sì pazze e sì spropositate,
 Ch' era il piacer di tutte le brigate.

L X V I.

Stava a ventura fu la porteria
 Quando giunsero i Franchi Cavalieri,
 Quai tosto ad incontrar egli s'invia ;
 Ed offerisce lor mensa e quartieri.
 Accettano i Campion la cortesia:
 Dice il Guardian : Ci stien pur oggi, e jeri,
 E jeri l'altro, e quanto che vorrano,
 Che ci fan grazia, e spesa non ci danno.

L X V I I.

Ma sento schucciarare le forcine,
 Segno ch' a cena il cucinier c'invita.
 Non vi darem nè polli nè galline,
 Nè vi daremo roba digerita.
 Olivier lo ringrazia senza fine,
 Ed alla bocca si pone le dita,
 Chè tanto il riso trattener non vale
 Che non gli scappi, e 'l frate l'abbia a male.

L X V I I I.

Entrano in refettorio, e in cima in cima
 Siedono il guardian, e i superiori.
 Si dispensa 'l silenzio per la stima,
 La qual si debbe a così gran signori.
 Portan di rape una minestra in prima ;
 Poi uova, maccheroni, e caci fiori,
 Ottimi vini, e pan sì buono e bello,
 Che 'l papalin non ha che far con quello.

L X I X.

Chiede Olivier, terminata la cena
 Al Guardiano in che modo ei fia quà drento ;
 E come in corpo a così gran Balena
 Abbiamo fabbricato quel convento.
 La bianca barba sua con la man piena
 Prende il Guardiano, e dice : Io son contento
 Di dirvi il tutto. E acconcia sua persona.
 Bassa il cappucio ed in tal guisa intuona.

110 R I C C I A R D E T T O ,
L X X .

La storia è corta corta : Giovinetto
Mi feci frate , ed andato a Livorno
Con quel Padre che stammi a dirimpetto
Un dì vedemmo un bel naviglio adorno ,
(Inglese credo , a quel che mi fu detto)
Ed ora nominato l' Alicorno.
V' entrammo per vederlo , e 'n un momen
Dieder le vele i marinari al vento.

L X X I .

E dopo un lungo navigare , al fine
Giungemmo in questi mari , e fummo preda
Di sì gran pesce senza fondo e fine ;
Ed il convento per quel che si creda
È molto antico. In lettere latine
Sta scritto il tutto , ed acciò che si veda ,
L'hanno scolpito in marmo ; e sottosopra
Di cent' anni farà forse quest' opra.

L X X I I .

Di quì partiamo quando che ci pare ,
E ritorniamo a nostro piacimento ,
Conforme entra nell' Orca , ed esce il mare.
Disse Ulivieri : Io son molto contento
Che possiamo di quì presto scappare.
Domani all' alba ho di partir talento :
Chè 'n Francia ritornare m'abbisogna ,
Ch' ormai lo più tardar merta rampogna.

L X X I I I .

Riprese un Fraticello : Andate presto ,
Ch' io di là vengo che son pochi giorni ,
Affrica ha messo Carlo fuor di sesto ;
Francia è piena di timpani e di corni.
Disse Selvaggio : Che parlar è questo ?
Chi ha mosso guerra a que' nostri contorni ?
Soggiunse il Frate : Io non fo tante cose ,
Ma so che vi son guerre sanguinose.

L X X I V.

Udito ciò, se ne vanno a dormire,
 E la mattina ritornan in barca;
 E stanno tutti attenti per uscire,
 Quando la bestia la gran bocca inarca,
 E l'acqua con lo mar si torna a unire.
 Pigliano il tempo, e la barchetta scarca
 Nell'ampio mare trascorre veloce;
 Ulivier si fa il segno della Croce.

L X X V.

Ma perchè non han bussola, nè vele,
 Si ritrovano tutti a mal partito;
 E pensan che se 'l mar si fa crudele,
 Il lor pellegrinaggio egli è finito.
 Non hanno pan, non hanno noci, o mele
 Da cavarfi al bisogno l'appetito.
 Or mentre stanno in questo gran pensiero,
 Ecco che l'aer ingombra un nuvol nero.

L X X V I.

Che distefosi sopra la barchetta
 S'apre, e si muta l'orrido in fulgore.
 Cinta di luce, un alma giovinetta
 Veggon, ch'un grande augel tutto candore
 Porta sul dorso, e 'l peso gli diletta;
 E dice lor: La sposa son d'Amore,
 Che'l vo cercando, e non lo fo trovare;
 Perchè fermo in un loco non può stare.

L X X V I I.

Non crediate però, che i Paladini
 Si credeffero Psiche esser costei,
 Perchè le Fate han cento mila fini
 Per celar le persone a questi e quei.
 Onde non vuolsi or fare da indovini,
 Per dire la ragion, che mosse lei
 A fingerfi in tal guisa; basti questo,
 Che fu ai Baron l'inganno manifesto.

112 R I C C I A R D E T T O,
L X X V I I I.

Ma facevano il gonzo , i corbacchioni ,
Per lor vantaggio , e non pagar gabella :
Ed in questo do lor mille ragioni ;
Che 'l guastare per una bagattella
I fatti proprj , è cosa da minchioni.
Però la lascian dir come vuol ella ,
E le fan mille inviti , e baciamani ,
Perchè punto da' lor non si allontanani.

L X X I X.

Scende ful legno , e chiede a' cavallieri
Se fan nulla di lui. Disse Guidone :
A dirla , noi facciam certi mestieri ,
Che col toglier la vita alle persone
Non si confà gran cosa co' piaceri ,
Tra' quali il vostro sposo si ripone ;
Ma guidateci a terra , e cercheremo
Di lui quel più , Madonna , che potremo.

L X X X.

Si pone fu la poppa la donzella ,
E lega i piè del cigno volatore
Con un' azzurra e lunga cordicella ,
E quello verso là dove 'l Sol muore
Vola , e tira con se la navicella.
In questo mentre per trapassar l' ore
Chiede a Psiche Ulivier , per qual motivo
Amor sia un' altra volta fuggitivo.

L X X X I.

Forse con la lucerna un' altra volta
L' hai tu veduto , quando che dormia ?
Ed ella tutta in lagrime disciolta :
Non caddi più nel grave error di pria ;
Ma la presenza sua da me s' e tolta
Mercè i desir della fuocera mia ,
Ch' or per sè , or per altri il manda in giro ;
Ond' è che spesso sola io lo sospiro.

Vidi

L X X X I I.

Vidi l' altr' jeri il furibondo Marte
 Che con la fuora sua iva a Parigi:
 Il quale in fretta chiamommi in disparte,
 E mi disse ch' a far certi servigi
 Per Venere, Cupido era ito in parte,
 Ch' Affrica è detta, e là farà prodigi;
 Ch' ha desio ch' egli abbrugi, e che faetti
 Le Affricane donzelle, e i giovinetti.

L X X X I I I.

Perchè nemica alle Cristiane genti
 Vuol, che 'l furor dell' armi e l' ira atroce
 Per via d' Amor s' accresca e s' augumenti.
 Così divien più duro e più feroce
 Toro con toro in vista degli armenti:
 Ch' Amor lo punge, lo sforza, e lo cuoce
 Per la bramata e combattuta vacca;
 E quanto pugna più meno si stracca.

L X X X I V.

Ma una certa domestica di casa,
 Che si dice madonna Epimelia,
 Stretta di bocca, e con l' orecchia spasa,
 E ch' ogni fatto ed ogni cosa spia;
 È d' un' altra ragione persuasa,
 Che cruccia e affanna affai l' anima mia:
 Mi disse, come innamorato egli era
 D' una donzella vaga e lusinghiera.

L X X X V.

E disse, come là dell' Arbia in riva
 Era nata di sangue illustre e chiaro,
 E che del terzo lustro appena usciva;
 Nè le fu il cielo di bellezza avaro:
 Nel volto giglio e rosa le fioriva.
 E aggiunse ancor ch' aveva un dir preclaro,
 Ed invaghiva ognuno che l' udia,
 Tanto era pien di grazia e leggiadria:

114 R I C C I A R D E T T O,
L X X X V I.

E ch' ella stava di presente in Roma
Acclamata, gradita, e ben veduta.
Fortuna in man le avea data la chioma
Ond' è felice qualunque saluta.
E disse ancor, come Gingia si noma,
E ch' ha due occhi che fanno feruta;
E che 'l marito mio con sua famiglia
Or le vola sul seno, or su le ciglia.

L X X X V I I.

Ma 'l cane che provò l'acqua bollita,
Fugge la fredda: ancor così facc'io,
Chè per dar fede a ciarle fui tradita,
E caddi in ira al dolce signor mio.
Però fo finta non averla udita,
Nè 'l fatto come stia, saper desio;
Chè 'l cercar di saper quel che saputo
Accresce duolo, non m' è mai piaciuto.

L X X X V I I I.

Disse Guidon: Signora, fate bene,
Chè son pazzi i mariti e ancor le mogli,
I quai cercan di ciò che lor dà pene.
Ed io, s'avverrà mai ch' unqua m' imbrogli,
In queste d' Imeneo sacre catene,
Non vo' cercar d' imbasciate o di fogli,
E se la mia consorte di soppiatto
Fa quel, che non vorrei mi fosse fatto.

L X X X I X.

Perchè ho sentito dir da certi vecchi,
Che le donne quando hanno fermo in testa
Di far gli accorti lor mariti becchi;
Se con la pece, o con la carta pesta
Tu lor stoppaffi i luoghi mai non secchi,
E lor faceffi di piombo la vesta,
E le chiudeffi ancor con un lucchetto;
Avrà il disegno lor sempre l' effetto;

X C.

E che da questo affronto vanno esenti
 I consorti discreti, e non gelosi.
 Disse Ulivier: Ancor chi non ha denti,
 Può mangiar i limoni più sugosi.
 Tu non hai moglie, e però non paventi:
 Ma gli ammogliati sono timorosi.
 Così dicendo omai scopron terreno
 E lo veggion di popolo ripieno.

X C I.

Van poco avanti, e veggon' un naviglio
 Coperto tutto d'una tela oscura,
 Mezzo sdrucito, e che già sta in periglio
 D'andare a fondo; e morta di paura
 Vi veggon' una donna con un figlio.
 Più belle cose non fe mai Natura.
 Psiche la barca a quel naviglio appressa,
 E la man stende alla donzella oppressa;

X C I I.

Che di subita gioja ebbe a morire,
 Quando col figlio suo si vede salva.
 Dal lido intanto si sentia muggire
 La gente, nel mirar ch'ella si salva.
 Disse Psiche: La meglio ella è fuggire,
 Però c'ha l'occasion la fronte calva;
 E se non si prende ora, indarno poi
 Noi ci dorremmo di lei e di noi.

X C I I I.

Ulivieri, Selvaggio, e 'l buon Dudone
 Ebbero a male un sì fatto parere.
 Psiche in veder la loro intenzione
 Disse: Deh non abbiate dispiacere,
 S'ora vi tolgo di sì gran tenzone.
 Io non temo di voi: vostro potere
 E vostra gagliardia veggo a più segni:
 Ma non è tempo di pigliar impegni.

116 R I C C I A R D E T T O ,
X C I V .

Ecco che mosse son già mille navi ;
Queste verranno sopra , e sol col peso
C' affonderanno , e con balestre e travi :
E 'l picciol figlio come fia difeso ,
E la sua madre da quegli uomin pravi ?
A me 'l fuggir non farà mai conteso.
Che dunque ferviravvi una vittoria ,
Che di duol sempre vi farà memoria ?

X C V .

Così dice d' Amor la bella moglie ,
E 'l cigno nuotator volge a man manca ;
Chè si presto i suoi piè spiega e raccoglie
Che dietro al suo cammino il vento manca.
Le navi ostili di vista si toglie
La dolente donzella , e si rifranca.
Pfiche pietosa la riguarda , e poi
La prega a raccontarle i casi suoi.

X C V I .

Ma 'l venticel ch' increspa la marina ,
Fa ch' ondeggi la barca , e noja apporte
Alla dolente e bella pellegrina ,
Onde rispose con parole corte :
Giacchè la terra ci compar vicina ,
Scendiam sopr' essa , e poi della mia forte
Narrerovvi il tenore aspro e feroce ;
Ch' or la marea mi toglie e forza e voce.

X C V I I .

Ciò detto , verso terra il nuoto prende
Il forte cigno , e già boscaglie e prati
Si veggono , ed il canto più s' intende
De' dipinti augelletti innamorati.
Già 'l cigno è sopra il lido , e giù discende
Pfiche e con essa i tre guerrier armati.
La pellegrina col fanciullo al seno
Balza lieta ancor ella in sul terreno.

X C V I I I.

E se ne vanno verso una capanna,
 Che sendo presso al mar, credo che fosse
 Di pescatori; e lì sopra una scranna,
 Giunti che furo, ognuno accomodosse.
 V'era un garzon che un zufolo di canna
 Sonava, e al lor venir tosto chetosse.
 Or quì la pellegrina stata alquanto
 Principiò la sua storia, e Psiche il pianto.

X C I X.

Ma veggo già più d'una in fra di voi,
 Donne leggiadre, che spesso sbadiglia;
 E lo sbadiglio ben sappiam fra noi
 Che per sonno, o stracchezza egli si piglia,
 O per cosa talvolta che t'annoia:
 Però l'uom saggio in caso tal consiglia
 Di prender fiato, e rompere il sermone,
 Se no, si viene in odio alle persone.

C.

Però mi cheto, e nel Canto venturo
 Io vi dirò la storia di costei,
 Della quale ne sono anch'io all'oscuro:]
 E se potessi la tralascerei,
 Chè temo d'alcun caso acerbo e duro,
 Tutto contrario a' desiderj miei:
 Perchè mi piaccion le minchionerie,
 Non le storie crudeli, inique, e rie.

Fine del Canto quinto.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*Pinoro ucciso , tutta la brigata
S' imbarca , e un' osteria si mangia intera.
La ria Strega , come asini , legata
Manda a Valenza degli Eroi la schiera.
I due Giganti con una pisoiata
Smorzano un foco grande , ch' acceso era :
Castigano la Strega , e 'l fier Cristierno
I Paladini mandano all' inferno.*

CANTO SESTO.

I.

L'AMBIZIONE e voglia di regnare
Accieca sì le menti de' mortali,
Ch' ogni opra più crudel li istiga a fare.
L'ambizione ha seco tutti i mali;
E tristo quei, che non le fa tarpare
Su' primi voli suoi le penne e l'ali:
Chè quando ha preso punto di vigore,
Addio amicizia, addio pietade e onore.

I I.

Le madri stesse hanno scannati figli ;
 Uccisi i padri , i fratelli , i mariti ,
 Per dominar lontane da' perigli.
 Taccio gli amici scacciati , e traditi ;
 Taccio le trame , e i perfidi configli ;
 E i tanti inganni all' innocenza orditi ;
 Sol per desio d' impero. Empio desio ,
 Che l' uom fa bestia , ingrata all' uomo , e a Dio.

I I I.

Ho per me tanto questo vizio a noja ,
 Che non domando nulla , e nulla cerco ;
 E' poco , quanto il molto mi dà gioja.
 Coltivo l' amicizia , e non ci merco ,
 E non adulo , e non dò mai la foja
 A' Signori , nè fiuto il loro sterco ,
 Perchè mi faccian divenir gran cosa ,
 Ond' io mi vesta di color di rosa.

I V.

Un' uom dabbene , amico d' onestade
 Soffre più volentieri un stato basso ,
 Ancorchè oppresso sia da provertade ,
 Che far il gran signore e lo smargiaffo
 A forza d' ignomie e di viltade ;
 Come fan tanti , ch' han parenti in chiaffo.
 Razza di boja , di birri , e di spie ,
 Che possan esser pasto delle apie.

V.

Che col far il buffone ed il mezzano
 Son giunti a tale , che chi vuol falire
 A qualche onore , ei s' affatica invano ,
 Se con questa canaglia non vuol ire ,
 E non implora lor possente mano ;
 Chè possan tutti ad un tratto sbasfire.
 Padri del vituperio , e peste vera
 D' ogni bell' arte nobile e sincera.

V I.

Or questi idoli dunque , e questi numi
 Che poco fa di fango eran coperti ,
 E le lor vigne eran fontane e fiumi ,
 E i lor pranzi , di starne or ricoperti ,
 Eran per pasqua cicerchie e legumi ;
 Questi ora dunque co' capi scoperti
 Sarà forza ch' adori un uom ben nato ,
 A star con Febo e con le Muse ufato ?

V I I.

Ma quì lo zelo mi trasporta fuora
 Del mio cammino , e mi leva di mente
 La storia , e quel che vi promisi or ora
 Di dirvi , chi si fosse la dolente
 Donna , che fuor della sdrucita prora
 Psiche condusse frettolosamente.
 Ben mi rammento , e a tempo suo dirollo :
 Ma altrove or deggio andare a rompicollo.

V I I I.

In affrica convien , che presto presto
 Io torni a rivedere il nostro Orlando ,
 E Filomena , e Ferrau' modesto
 Co' suoi Giganti , e Astolfo memorando ,
 Con Rinaldo , e Ricciardo ardito e lesto :
 E dir , che mentre stavano ascoltando
 Filomena , passò davanti a loro
 Un uom legato , e pieno di martoro.

I X.

A due mila soldati in mezzo egli era
 Sopra un giumento , e stava a capo chino.
 A due Giganti Ferrautte impera ,
 Che faccian con le reti il giuocolino :
 Ed il Fracassa tira la primiera ,
 La seconda il Tempesta a lui vicino ;
 E'n due retate predon tutti quanti
 (O ve' che pesca !) e cavalieri e fanti ,

X.

E li portano tutti a Filomena.
Guizzano nella rete i prigionieri,
Ed or mostrano il viso, ora la schiena;
Come i pesci, allorchè scalzi e leggieri
I pescator li traggon su l'arena.
Ad alta voce domandan quartieri:
Ottengon facilmente ciò che vogliono,
E presto presto il prigioniero sciogliono,

X I.

E veggono, ficcome era Tangile.
Filomena vien men per allegrezza:
Ma si solleva al giovane la bile,
E la riguarda pieno di ferrezza.
E poi le dice con acerbo stile:
Donna, che amore, e fede non apprezza,
Ancorchè bella, ancorchè vaga sia,
È una furia d'inferno iniqua e ria.

X I I.

Ritorna al tuo Pinoro, e statti seco,
Nè testimonio della tua nequizia
Voler ch'io sia: ma prima morto, o cieco
Sarò, che spettator di tua letizia.
E qui con volto minaccioso e bieco
Si tace. Orlando amante di giustizia:
Sbagli (disse) o Tangile; la tua donna
È di vera onestà falda colonna.

X I I I.

E qui raccontò a lui cosa per cosa,
Talchè pianse Tangil per lo contento,
Ed abbracciata la sua cara sposa,
Baciolla in fronte cento volte e cento.
Con gente intanto armata e numerosa
Vien Pinoro ripien di mal talento.
S'arma Tangile, ed uno de' Giganti
Si pon qual torre, a Filomena avanti.

X I V.

Astolfo adopra la sua lancia d'oro ,
 Orlando Durindana , e con Fusberta
 Rinaldo si fa largo tra di loro ,
 E 'l Gigante l' esercito diferta ;
 Chè cento almeno prende di coloro
 Con la sua rete non affatto aperta ,
 E poi li gira con le forti braccia ,
 E li abbacchia sul suolo , e li scofaccia.

X V.

Così si legge , che del mare in proda
 Si pon la volpe Libica a federe ;
 Ed immerge nell' acqua la sua coda ,
 Onde i gamberi fu vi vanno a schiere ,
 Che non temono alcuna infidia o froda :
 Quando ecco esce dal mare a più potere ,
 Batte la coda in questo fasso , e in quello ,
 E de' gamberi fa crudel macello.

X V I.

Ricciardetto fa cose da stupire ;
 Ferrau che non ha spada , nè lancia ,
 Tira de' fassi , e si spassa a colpire
 Or quello in testa , or questo nella pancia.
 Filomena ripiena di gioire
 Gli dice : Frate , ti vo' dar la mancia ;
 Ti voglio dare un oriuolo d' oro ,
 Se nella fronte tu cogli Pinoro.

X V I I.

In questo dire , Orlando un colpo mena
 Sopra Pinoro così bestialmente ,
 Che la testa gli parte , e collo , e schiena ,
 E lo divide in due veracemente.
 Poi passa sul cavallo , e non s' affrena
 L' impeto orrendo di sua man possente ;
 Parte il cavallo , e ficca nel terreno
 La spada dieci palmi , o poco meno.

XVII.

Visto colpo sì strano, i Saracini
Fuggiron come cervi, o caprioli,
Che s'odono latrare i can vicini.
Talchè restati i Paladini soli,
Orlando disse: Pria che s'avvicini
(Non so s'io dica fratelli, o figliuoli)
La notte; andiamo a ritrovar il mare,
E vediam se alcun naviglio appare:

XIX.

Ch'io sto sopra le spine, infin che giunto
Non sono in Francia, e Carlo mio difendo.
Rinaldo anch'ei d'onore e gloria punto:
Andiamvi pure, io d'ira già mi accendo;
Soggiunge. E al suo parer non va disgiunto
Quel di Ricciardo, e d'Astolfo tremendo,
Tremendo per la sua lancia fatata,
Che sola trionfar può d'un'armata.

XX.

Tangile anch'egli e la sua Filomena
Di ritornare in Persia hanno desire.
Cavalcan dunque in su la molle arena,
E quando il Sole s'accosta al morire,
Veggion l'onda del mar cheta e ferena,
E da lungi cominciano a scoprire
Una nave, che porta una bandiera
All'uso Perso, mezza bianca e nera.

XXI.

Tangile più degli altri desioso
Sprona il cavallo, e giunge prestamente
Sul margine del mare strepitoso,
E vede omai del legno ancor la gente.
Onde con cenni, e con moti voglioso
Mostra, come vorrebbe immantinente
Che la lor nave s'accostasse a lui,
Pia che s'annotti, e 'l chiaro aere s'abbui.

X X I I .

Onde i nocchieri volgono la prora
 In verso il lido, e v'arrivano presto;
 E giungono alla riva alla stessa ora
 I Paladini e'l Fraticel modesto,
 Che ragiona di Dio con la Signora.
 A terra smonta vigoroso e lesto
 Un forte vecchio, ed è disceso appena,
 Che: Ecco mio padre, grida Filomena.

X X I I I .

E tosto corre, e gli si getta a' piedi,
 Tangile fa lo stesso: e quì tra loro
 È gioja tal, che nelle Elisie fedi
 Egual non sente il più felice coro
 Delle alme illustri, e del piacere credi:
 Nè forse Giove, allor che in tazza d'oro
 Il nettar beve, e Ganimede il mesce,
 Che tanto a Giuno sua spiace, e rincresce.

X X I V .

Terminati alla fin gli abbracci e i baci,
 Narrò Tangile a nobili guerrieri
 Chi fosse il vecchio, e i marinari audaci
 Che sapevan del mar tutti i sentieri.
 Disse Orlando: Signor, se ti compiaci,
 Dacci imbarco, ch'abbiamo di mestieri
 D'andar in Spagna. E rispose Tangile;
 Io condurrovi ancor di là da Tile.

X X V .

Ciò detto, senza por più tempo in mezzo
 S'imbarcan tutti, e sciolgono le vele.
 Ver Mezzodì vanno correndo un pezzo,
 E con piacer, ch'è il mar cheto e fedele.
 Poi ver Ponente si muovon da sezzo,
 E in poco tempo già son sopra de le
 Isole di Majorca e di Minorca,
 Dove corser pericòl per un' Orca:

XXVI.

La qual gittò dall' orride narici
Tal fiume d'acqua dentro della nave,
Che stie per affondarla, e farla in brici.
S'affatica ciascun, perchè si cave
L'onda, che fa le merci natatici,
E si raggira per le parti cave
Del legno; e con la lancia Aftolfo intanto
S'è quell' Orcaccia levata da canto.

XXVII.

Dopo questo timor, che non fu poco,
Giunfero il dì seguente a Dena in faccia,
Orlando dice: Eccoci giunti al loco,
Dove sbarcar voremmo, se vi piaccia,
Disse Tangil: Voi vi prendete gioco
Di noi, e lo s'accolse tra le braccia;
E mentre al porto la nave s'appressa;
Tutta di duolo è Filomena oppressa.

XXVIII.

E sospira, e s'affanna, e si lamenta,
Che lasciar dee sì nobil compagnia.
La Franca baronia pur si sgomenta,
Ch'era invaghita di sua leggiadria,
E starne senza, molto la scontenta.
Ma disse Orlando: Bisogna andar via.
E saltò primo sulla rena asciutta,
E fe' lo stesso poi la gente tutta.

XXIX.

La nave in alto mare si retira,
E Filomena piangendo saluta
I Cavalieri, e fissa li rimira;
E quella par, che in rupe si trasmuta,
Quando uccisi i suoi figli a' piè si mira:
Ciascun de' Paladin la riscaluta:
Ma 'l vento gonfia sì tutte le vele,
Che convien che la nave al fin cele.

126 R I C C I A R D E T T O,
X X X.

A dirittura vanno all' osteria
I Paladin , che crepano di fame.
Entrano a mensa , e in due boccon va via
Quanto c'è sopra d' uova e di carname.
L' oste , che vede tanta ghiotteria ,
E che si mangian l' uova col tegame ;
Diffe : Il Signor mantengavi la vista ,
Chè d' appetito avete assai provvista.

X X X I.

L' ostessa in questo mentre , ch' è in cucina,
E serve a desco i due forti Giganti ,
Grida che sembra appunto una gallina
Ch' a fatto l' uovo , e invoca uomini e Santi ,
E gridava : Fuora razza malandrina ,
Se no , ci mangerete tutti quanti.
Di questo la ragion era , che 'n due
S' eran mangiati una vitella e un bue ,

X X X I I.

Ch' avevan compro al vicino macello ;
E portati se li eran di nascosto
Come pollastri sotto del mantello ;
E poi girati li avevano arrosto ,
E dispolpati in men d' un quarticello.
Poi volevano il leffo ad ogni costo ,
Con quattro polpettine , e due braciuoie ,
Come ad un pranzo famigliar si vuole.

X X X I I I.

Poi s' eran messi intorno ad una botte ,
Ed a due mani come un barilozzo
L' alzavano e le davan certe botte ,
Che s' ella fosse stata ancora un pozzo ,
Votata l' averiano in quella notte.
Trenta barili ormai per il lor gozzo ,
Eran passati , e fresca era lor mente ,
Come aveffer bevuto ad un torrente.

XXXIV.

Le ventresche, i salami ed i presciutti,
 E quanto l'oste aveva, essi mangiaro.
 Di questo fatto si stupiron tutti;
 Ma i Paladini in gran pensiero entrarò,
 Chè i borsellini lor son troppo asciutti,
 Nè fan come trovar tanto danaro
 Da pagar l'oste, e non far villania
 A se con pagarlo, e fuggir via.

XXXV.

Fanno dunque consiglio, e si conclude
 Che Vada Ferrau limosinando;
 E che le spalle e le braccia si snude,
 E si sferzi così di quando in quando.
 Il capo nel cappuccio egli si chiude,
 Si dispoglia, e per Dena va gridando,
 Peccatori fratelli, sovvenite
 Due anime di fresco convertite.

XXXVI.

E Ricciadetto col suo buffolotto
 Gli andava appresso, e pigliava i quattrini.
 Astolfo a questo non potea star sotto,
 Veggendo due sì forti Paladini
 Ridotti per cagione dello scotto
 A birbantare tra que' cittadini;
 E rivoltosi al Conte ed a Rinaldo,
 Disse: A questa ignominia io non sto saldo.

XXXVII.

E tu trova i quattrini in altra guisa
 (Riprese il Conte) Il far male è vergogna,
 E no'l mutare figura e divisa;
 Massime quì dove niun si sogna
 Che noi quei fiam chè'l mondo imparadisa.
 Questo è un picciol castel di Catalogna,
 Dove non son guerrieri d'alto affare,
 Ch' in modo alcuno ci possan ravvisare.

128 R I C C I A R D E T T O,
X X X V I I I.

In questo mentre torna il penitente,
E cento pezze egli ha fatte di accatto;
Chè gli Spagnuoli sono buona gente,
E come n'hanno, li danno ad un tratto.
Con un bagnol di vin caldo e possente
Le schiene, che parevan di scarlatto,
Bagnano al Frate, e lo mandano a letto,
E fan mille carezze a Ricciardetto.

X X X I X.

Pagano l'oste, e vanfi a riposare,
E parton di buon'ora la mattina;
Chè voglion la spelonca ritrovare,
Ov'è del Frate l'armatura fina.
Prendono a mezzo dí la via del mare,
Chè nell'oscura macchia Saguntina
Oltre valenza quella grotta è posta,
U' la detta armatura sta riposta.

X L.

Avean prese le lor cavalcature,
E toccavan con esse forte affai;
Ma nel calar da' monti l'ombre oscure,
Si trovaro una notte in mille guai:
Talchè temero l'alme lor ficure
Di non uscir di quel periglio mai.
Si perfero in un bosco orrendo e strano,
Che da capanne e ville era lontano.

X L I.

Così senza mangiar e senza bere
Passar la notte ed il giorno seguente.
Il terzo giorno furon di parere
D'ammazzar un cavallo il men valente,
E del suo sangue colmar un bicchiere,
E spegnere così la sete ardente:
Ma sentiro muggir da lungi i tori;
Onde preso vigore usciron fuori.

X L I I.

Uscir dal bosco in una gran pianura,
 Ma quasi morti i Paladin di Francia;
 Avevan pel digiun la faccia oscura,
 E così vota e sì smilza la pancia,
 E brutti sì, che facevan paura.
 La fame (diffe Astolfo) ell'è una lancia,
 Ch'è più ficura di quella ch'io porto,
 Da cui senza ferita omai son morto.

X L I I I.

Ed ecco cade ognuno da cavallo:
 Orlando è il primo, Rinaldo il secondo,
 Ricciardo il terzo, quarto (se non fallo)
 Astolfo il cavalier vago e giocondo;
 Ferraù il quinto segaligno e giallo,
 Che digiun tale mai non fece al mondo:
 I due Giganti cadono ancor essi,
 E sembran nel cader pini e cipressi.

X L I V.

Or mentre stanno i poveri Cristiani
 Stesi fu l'erba col bellico all'aria,
 Ecco una Fata, che per quei gran piani
 Coglie infalata odorosetta e varia:
 E visti que' corpacci afflitti e vani,
 Prima sopra essi guardando si svara,
 Poi dice lor: Che fate quì per terra?
 Risposero: La fame ci fa guerra,

X L V.

E presso siamo all'ultima partita,
 Perch'ella è il nostro boja, che ci scanna.
 La Fata allora d'essi impietosita
 Certo liquor ch'aveva entro una canna
 Dà loro a bere, e ritornano in vita,
 E gridan tutti per piacere: Osanna.
 Indi montati in sella se li mena.
 A casa sua, e dà loro da cena.

X L V I.

Ma perchè intese, ch' eran battezzati,
 E in lor vedeva tanta gagliardia
 Da fare i Saracini sconfolati,
 Si mise a fare certa sua magia,
 Ch' a gli uomini robusti e ben piantati
 Tutte quante le forze porta via.
 E per fare le cose da maestra,
 Pose quella magia nella minestra.

X L V I I.

Ai Giganti però ch' erano stracchi,
 Come venuti giorno e notte a piede,
 Non diè l'incanto; ch' a guisa di bracchi
 Prefero nella stalla e letto e fede,
 E già dormivan come monne e bacchi;
 Chè lor del vino e molta carne diede
 La ferva della Fata, ch' a' Giganti
 Vuol bene, e staffi lor sempre davanti.

X L V I I I.

La zuppa appena in su la mensa venne,
 Ch' ancor ch' ella bollisse forte forte,
 Di darvi dentro niuno si tenne;
 E se bene facean le bocche storte,
 Pur da mangiarla niun si ritenne.
 La Maga intanto di funi e ritorte
 Reca un gran fascio, e di sua mano poi
 Li lega tutti, come tanti buoi.

X L I X.

Orlando volle darle uno sgrugnone,
 Quando la Fata a legarlo si mise:
 Ma come fuole il nobile falcone,
 A cui l'ugne feroci abbia recise
 Il cacciator, restar' un babione:
 Così rimase Orlando, ed ella rise.
 Gli altri pur fanno, quanto ponno e fanno;
 Ma di spezzare un fil forza non hanno.

L.

L'Alba appariva in Oriente appena ;
 Quando a Valenza, luogo non lontano ,
 Legati tutti quanti a una catena
 Guidolli, in odio del nome Cristiano ,
 La Fata al Re, chiamato la Balena
 (Tanto era grosso, smisurato, e strano)
 Questi era figlio di quel Saracino ,
 Che Spagna sottomise al suo domino.

L I.

Chi ha visto mai per ville e per castella
 Portare i lupi presi alla tagliuola ,
 O pur la volpe così trista e fella
 Ch'ognun lor dice qualche aspra parola ,
 Nè si trova pastore o villanella ,
 La qual con tutta la sua famigliuola
 Non gli strappi del pelo , e non l'angarj
 Quanto che puote con strapazzi varj :

L I I.

Così chi tira lor torfi di cavolo ,
 Chi pere cotte , chi mille sporcizie .
 Pensa, Lettore , se si danno al diavolo :
 Ma pur con facce tutti da novizie ,
 Chi Piero invoca , chi chiama San Pavolo ;
 Acciò lor salvi da tante sevizie .
 E in questa guisa , e con tanto strapazzo
 Del Re Balena giungono al palazzo .

L I I I.

Stava per avventura alla finestra ,
 Ch'era a terreno , un figliuolo del Re ;
 Il quale diè di mano a una balestra ,
 E colse Orlando , il quale : che cos'è ?
 Rinaldo con un viso di ginestra
 Gridò : N'è venuta una ancor a me :
 Ricciardo : Oimè il mio viso ! Oimè il mio mento !
 Diceva Astolfo pieno di spavento .

L I V.

Saliti poi le scale, e giunti avanti
 Al brutto ed orgoglioso Saracino :
 Olà (disse) s' impicchin tutti quanti ,
 Chè non han fede nel nostro Apollino.
 E in un baleno venner due furfanti
 Con de' capestri. Orlando a capo chino
 Disse : Signore , e qual sorta di bene
 Da questa impiccatura a voi ne viene ?

L V.

Ben potete voi far quel che vi piace ;
 Ma non n' areste vantaggio , nè onore.
 Siam bassa gente , che tra il volgo giace ,
 E stiamo ognun di noi per servitore.
 Impiccate chi turba vostra pace ,
 Ed ha ricchezze , credito , e valore ;
 Non gente vile , ed a servir sol atta ,
 E che d' umano fangue non s' imbratta.

L V I.

E chi siete ? Allor disse il Re Balena.
 Rispose Orlando : Io fo da spenditore.
 Rinaldo : Io il cuoco , e faccio ben da cena.
 Ferrau disse : il poco mio valore
 Mi fa grattare a' cavalli la schiena.
 E tu Ricciardo ? Io son barbitonfore.
 Disse il Turco : Che dici , scioccherello ?
 Dico , ch' io fo la barba a questo e a quello.

L V I I.

Astolfo non sapeva che si dire ,
 Chè non apprese mai verun mestiero ;
 Pur disse francamente : Eccelfo Sire ,
 Ho fatto a casa mia sempre l' ostiero ,
 E con poco faceva ognun gioire.
 Teneva vino bianco , e vino nero ,
 E dava certi piccioncini arrosto ,
 Ch' a mangiarli correvan di disosto.

LVIII.

E subito ordinò che sciolti fossero
 E si desse a ciascuno il proprio uffizio.
 Alla dispensa il buon Conte condussero,
 In cucina Rinaldo al suo esercizio:
 E Ferrai nella stalla introdussero.
 Si fe' tra gl'osti l'Inglese novizio:
 E in fin diero a Ricciardo de' rasoi,
 Sapon, stuzzica orecchi, e sciugatoi.

LIX.

O gran miseria delle umane cose!
 O crudeltà di barbara fortuna!
 Ecco l'onor dell'armi, e le famose
 Destre, ch'ove il Sol muore, ove ha la cuna
 Sempre furo e faranno gloriose:
 Destre, ch'invan non fero impresa alcuna,
 Ridotte adesso a far delle polpette,
 A menar striglie, ad arricciar basette.

LX.

Or mentre stannò in tanto vilipendio
 I campioni infelici e rovinati,
 Ne' petti de' Giganti un vero incendio
 S'accese d'ira, subito svegliati;
 E 'l tradimento videro in compendio,
 Chè l'aste, e l'armi, e gli arnesi fatati
 Miraro della casa in un cantone,
 E pianfer d'ira e di compassione.

LXI.

Prendon la fante poi per gli capelli,
 E la minaccian di farla morire:
 E voglion, loro mostri ove son quelli,
 Che la padrona sua seppe tradire,
 Almi guerrieri, e di valore ostelli,
 E d'onestade, e di senno, e d'ardire.
 La donna si contorce come biscia,
 Per la paura, e tutta si scompiscia.

134 R I C C I A R D E T T O,
L X I I.

Poi con voce tremante lor domanda,
Chè la rimettan sopra il pavimento,
E dirà loro l'opera nefanda:
Chè tratta in alto con suo gran tormento
Stava in man del Gigante, che la manda
In quà e in là, come impiccato il vento:
E teme ch' alla fin non l'arrandelli
Per la finestra, e affatto la sfragelli.

L X I I I.

La ripone il Gigante sul terreno,
E dopo alquanto la donzella dice:
La mia padrona fa fare un veleno
Con certe erbucce, e con certa radice,
Che chi gusta, il valore in lui vien meno;
Talchè a picciol fanciullo ancora lice,
Guerrier che sia delle battaglie il mastro,
Seco condur legato con un nastro.

L X I V.

E per tal modo furo i Cavalieri
Da costei presi e condotti in Valenza.
Ma lasciate per Dio questi quartieri
Che s' ella torna, con la sua presenza
Cangeravvi in somari ed in destrieri:
Chè in quella stanza ha certa quintessenza
Di cranj di fanciulli e di donzelle,
Con cui di giorno fa veder le stelle.

L X V.

E quei piccioni là, quelle galline,
E quelle vacche, e que' superbi tori,
Che voi vedete errar per le colline,
Son tutte dame, e nobili signori,
C' han fatto sua mercè si tristo fine.
Però fuggite via, fuggite fuori
Di queste mura barbare e spietate,
Ove non è nè fe, nè caritate.

L X V I.

In questo dire , ecco ch' aprir si fente
La porta , e già la Strega è per le scale ;
Che batte per furor dente con dente.
Il Fracassa terribile l' affale
Con quella lancia d' oro onnipotente ,
Contro di cui incantagion non vale :
Ed ella cade al suolo tramortita ,
E gli domanda per pietà la vita.

L X V I I.

Disse il Fracassa : Io te la do , se in loro
Semblanze torni quei , ch' eran quì attorno.
Disse la Strega : Affai lungo lavoro
Vuolci per l' ammirabile ritorno.
Aprite quella stanza , ove io lavoro
L' opere mie , e quivi un alicorno
Vederete di bronzo , e quanto ei dura ,
Ha da durar la trista lor figura.

L X V I I I.

Gittan la porta a terra i due Giganti ,
E l' alicorno hanno toccato a pena
Con l' asta disfattrice degl' incanti ,
Che batte sopra il suolo con la schiena ,
E tutti i membri suoi restano infranti :
E' l Fracassa tai colpi su vi mena ,
Che l' ha ridotto in polvere da scrivere.
Piange la Strega , e teme del suo vivere.

L X I X.

Ciò fatto , ecco le dame e i cavalieri ,
Che vengon senza penne e senza corna ,
Ma ne' sembianti loro umani e veri ;
E ciascun , quanto può , di laudi adorna
I due Giganti , e dicono impropri
Alla Strega , ed ognuno la contorna ,
E vorrebbe levarle il cor dal petto :
Ma da' Giganti lor viene interdetto.

L X X.

E le dice un di loro : Or via c' insegna
 Il rimedio al veleno ingagnatore.
 Ella un armadio con mano gli fegna ,
 E dice : Colà dentro è quell' umore ,
 Che le perdute forze riconsegna
 A chi le perse , e con virtù maggiore.
 Il Fracassa lo prende , ed escon fuora
 Di quella stanza , e della casa ancora.

L X X I.

Poi danno fuoco a quell' empio abituro ;
 E mentre al cielo va la fiamma ardente
 Disse il Tempesta : Sare' io spergiuro
 (Io che a costei non risposi niente ,
 Quando la vita ti chiese in sicuro)
 S' io l' ardeffi ? Rispose unitamente
 Ciascuno : No per certo ; ed il Tempesta ;
 Buttovvela , e si fe' da tutti festa.

L X X I I.

Indi verso Valenza se ne vanno ;
 E per la via conoscono i Giganti
 Che in compagnia de' Paladini stanno ;
 Quei che disciolti avevan poco avanti.
 V' eran fra gli altri , di quei che si fanno
 Un figlio di Ruggieri e due Agolanti ,
 V' eran d' Orlando e d' Astolfo i cugini.
 E v' erano molti altri Paladini.

L X X I I I.

Al figlio di Ruggier , detto Guidone ,
 Dan l' anguistara , e gli dimostraran come
 Si dee portare in quella funzione.
 Lo vestono alla Turca , e l' auree chiome
 Gli recidono senza discrezione ,
 E dicon che si muti ancor di nome ;
 Chè non voglion venir' essi in Valenza ,
 Per non far peggio con la lor presenza.

L X X I V.

Entra in Valenza il figlio di Ruggiero ;
 E va cercando tutte le osterie :
 Ritrova alfine il desiato ostiero ,
 Astolfo il padre delle leggiadrie ;
 Ma sporco , guitto , e con un grembiul nero ;
 Il qual cantando diceva follie.
 Il giovin lo saluta , e poi gli espone
 Come desia di far collazione.

L X X V.

Una tavola tosto gli apparecchia
 Con uova , e caci , frittata rognosa ,
 E del pan bianco , e vino con la secchia.
 Or dopo che mangiato egli ha ogni cosa ,
 Chiama l'ostiero , e gli dice all' orecchia
 Com' egli è di Ruggier prole famosa ;
 E ch' è mandato a lui da' due Giganti ,
 Per tornagli il vigor ch' aveva innanti.

L X X V I.

L'abbraccia Astolfo , e vanno in una stanza
 E beve un sorfo di quell' anguistara ,
 E sente invigorirsi alla sua usanza ;
 Poi dice : Andiamo al ponte della giara ,
 Dove Orlando venir ha costumanza ,
 Per comprar roba al Re squisita e rara.
 Non perdon dunque tempo , e vanno al ponte ,
 E presto presto s' abbatton nel Conte.

L X X V I I.

Astolfo narra a lui cosa per cosa ,
 E beve un buon bicchier di quel liquore ;
 E sua persona sì fa vjgorosa ,
 Che pargli ancor d'aver forza maggiore ,
 Che pria non ebbe : e quindi alla fumosa
 Cucina vanno dell' empio signore ,
 E lì ritrovan il cuoco Rinaldo
 Tutto affannato , e che moria di caldo.

Mandan per Ferrautte e Ricciardetto,
 Ed arrivati ancor essi in cucina
 Ricevon con moltissimo diletto
 La tanto desiata medicina:
 È pieni di valor l'anima e 'l petto
 Fanno da brusco, e batton la marina;
 Ed armati di spiedo e di forcone
 Van del Balena alla real magione.

L X X I X.

Le guardie voller lor far resistenza,
 Ma le infilzaron come perniciosi;
 E giunti del Balena alla presenza,
 Rinaldo il piglia tosto a scappelloti.
 Disse il Balena: Ve' che impertinenza!
 E comanda che in carcer sien condotti.
 Rinaldo aperse la finestra, e poi
 Disse al Balena: Or or ti aggiustiam noi.

L X X X.

Tu ci vuoi porre come uccelli in gabbia,
 E noi pensiamo di farti volare.
 Pieno il Balena di spavento e rabbia
 Non fa più che si dir, nè che si fare,
 E batte i piedi, e si morde le labbia.
 Orlando grida: Non vuolsi indugiare.
 Rinaldo a quel parlar piglia il Balena,
 E 'l gitta in piazza che di gente è piena.

L X X X I.

Vengon' i figli; e del lor padre infranto
 Cercan vendetta, e quel della balestra
 Appena riconobbe il Frate santo,
 Ch' andogli appresso, e con maniera destra
 Avviluppollo dentro il regio ammanto,
 E poi lo gittò giù dalla finestra:
 E con esso fer pur simili voli
 Gli altri del Re Balena empì figliuoli.

L X X I I.

Veduta i cittadini sì gran cosa,
 Circondano il palazzo di fascini;
 (Chè contra gente tanto vigorosa
 Non voglion far da bravi spadaccini)
 E gli dan foco. Bella e luminosa
 S'alza la fiamma : afflitti i Paladini
 Non fanno come uscir da quell' impiccio ;
 E già fuma il palazzo , e fa d' arficcio.

L X X X I I I.

Quando ecco a comparire i due Giganti ;
 Che col solo pisciar sopra quel foco
 Di smorzarlo in gran parte fur bastanti ;
 E pur la fera avean bevuto poco.
 Rinaldo e 'l Conte allora , e tutti quanti
 Riprefer lena , e vennero a quel loco ,
 E in braccio de' Giganti si gittaro :
 E così tutti quanti si salvaro.

L X X X I V.

Alcun forse dirà , che iperbol sia
 Smorzar gl' incendj in sì fatta maniera ,
 E ben dirà , che anch' io l'ho per follia :
 Ma l'ho trovata scritta , e tal qual era
 L'ha voluta cantar la Musa mia ,
 E forse forse la fu cosa vera ;
 Perchè certo io non posso saper mica ,
 Quanto tien d'un Gigante la vescica.

L X X X V.

Poi col foco ancor vivo ad una ad una
 Arser le case , ed arsero Valenza ;
 E fatta sera , al lume della Luna
 Fan per Parigi la lor dipartenza.
 Quì i parenti , gli amici , e lor fortuna
 Odonò , e fansi cortese accoglienza :
 Ma lasciamoli andare a buon viaggio ,
 E in Danimarca rifacciam passaggio.

140 R I C C I A R D E T T O,
L X X X V I.

Io vi dicea (se ancor ve ne fovienne ;
Che in ver mi sono dilungato molto)
Come in atto di dire le sue pene
Stava una donna ; e con pietoso volto
Pfiche l'udia , che tal pietà sostiene
In udirla , che in pianto ha il cor disciolto.
Avete a saper dunque , che questa era
Del morto Re di Dania la mogliera ,

L X X X V I I.

Figlia d'un Re di Svezia, e così bella ;
Che in que paesi non ebbe simile ,
Ed era d' onesta lucida stella :
E girate pur voi da Battro a Tile ,
Che donna non vedrete uguale a quella.
Ora costei con bel modo e gentile
Incominciò la storia sua dolente
In queste voci languida e piangente.

L X X X V I I I.

Morì il marito mio , ch' or farà l' anno ;
E gravida restai di questo figlio.
Un mio cognato di farsi tiranno
Si mise in cor , e effettuò il consiglio ;
E tale ordimmi scellerato inganno ,
Che mi condusse poscia a quel periglio
Che voi sapete , e donde tratta io fui ;
Chè l'innocenza ha i protettori fui

L X X X I X.

Andar solea sovente ad un giardino ,
Solo ristoro al mio crudel martire ;
Quando un ladro , cred' io , o un malandrino
Veggon le guardie da' muri fuggire ,
Vestito come veste un contadino ,
E forse tale ancora si può dire.
Lo metton in prigione , e' l mio cognato
Vallo a trovar da nullo accompagnato.

X C.

E poi l'induce per fuggir la morte
A dir, siccom' egli era un gran signore
Di Suezia, ed allevato in quella corte,
E che per forza del foverchio amore,
Che di me il prese, e lo premeva forte,
Di venirmi a trovar gli cadde in core;
E venne, e seppe tanto dir' e fare,
Che mi fece di lui innamorare.

X C I.

Ciò fatto, radunar fe' nella sala
La più famosa nobiltà del regno,
E giudici, e notai, ed altra mala
Gente, e con esso il contadino indegno:
Che mercè chiede, e l'infame propala
Esecrando terribile disegno;
E dice come il figlio che m'è nato,
Non del Re, ma di lui è generato.

X C I I.

Stupisce ognuno a ragionar sì fatto:
Poi lo stupore si tramuta in ira,
E ciascun lo vuol morto ad ogni patto.
Il mio cognato s'affanna e sospira,
E 'l contadino fa sparire a un tratto;
Poi giudici, e notai fiso rimira,
E dice lor, che parlino conforme
Dettan del regno le sacrate norme.

X C I I I.

Quelli fanno gli afflitti, ed i dolenti,
Stringon le spalle, e chiudono la bocca,
E le parole mastican tra' denti.
Il mio cognato allor li sprona e tocca
A dire; ond' essi in fiochi e rotti accenti
Dicon, come mortal faetta scocca
La legge contra le mogli e i mariti,
Che sfogan con altrui loro appetiti.

X C I V.

E che la forza e 'l fuoco è pe' villani,
 Per le matrone la tagliente spada :
 Ma che non deggion d'uomini le mani
 Far che la testa alla Regina cada.
 Meglio è esporla de' mare al flutti infani
 Con la prole. Ed allora una masnada,
 Mi prende, e mi conduce alla marina ;
 E'l popol che mi vede, si tapina.

X C V.

Là giunta, io chieggo lor per qual cagione
 Debba esser posta crudelmente in mare.
 Un de' custodi disse : La ragione
 Chiedila a lui, che questo ci fa fare ;
 Al tuo cognato io dico, il qual t' appone
 Delitto, come credo, d'alto affare.
 Intanto un legge la sentenza, e dice
 Come io sono una fozza meretrice.

X C V I.

Caddi per lo dolore in su l'area,
 E mi svenni; e in quel mentre fui condotta
 Sopra la nave, in cui gran sassi e rena
 Avean portato, ed era mezza rotta :
 E dal lido scostata io m'era appena
 Che voi veniste, Cavalieri, allotta :
 E mi toglieste a morte, e deste vita ;
 Ma vostra grazia non è quì finita.

X C V I I.

Venite meco a far la mia vendetta ;
 Uccidete il cognato traditore,
 Che m' ha fatto sì sporca cavalletta :
 Rendete il regno al suo vero signore.
 Disse Ulivieri : Chi la fa, l'aspetta.
 Andiamo pure, chè non ho timore.
 Pfsiche pur vuole andarvi, c' ha contento
 Di veder la Regina fuor di stento.

XCVIII.

Nella capanna dormon quella notte;
 Poi la mattina prima dell' aurora
 Con quelle genti del cammino dotte
 Van per un bosco, che tutto s' infiora.
 Ed a fiori le vie son pur ridotte,
 Che preme il piè di Psiche, la signora
 E consorte di lui, ch' il tutto move
 In cielo, in terra, nell' inferno, e altrove.

XCIX.

Veggon' a mezzodì la gran cittade,
 Che sta sul mare, e Coppenaghe è detta
 Psiche di nubi trasparenti e rade
 Se copre, e la Regina sua diletta;
 Chè non veduta, vuol che vegga, e bade,
 Ed oda ciò ch' il popolo cinguetta.
 Giunto Ulivieri alla gran porta appresso,
 Suona il suo corno, e Guidon fa lo stesso.

C.

E fan sapere al perfido Cristierno
 (Che così si chiama quel tiranno)
 Com' egli ingiustamente ha quel governo,
 Perchè n' ha fatto acquisto con inganno,
 E che l'aspetta il diavol dell' inferno,
 Al quale essi tra poco manderrano:
 E dicon, come intendon di far noto,
 Che la Regina non ruppe il suo voto.

CI.

Cristierno a questo dir s'arma di botto,
 E bestemmia ed infuria come un matto,
 E dice: Ci mancava questo fiotto;
 Ma ben voglio levare il ruzzo a un tratto
 A queste figurine del Callotto.
 E montra sopra un cavallo ben fatto,
 Esce fuor della porta, e soffia, e sbuffa
 Sfida Ulivieri, e tira giù la buffa.

C I I.

E dice : Io scendo in campo a mantenere ;
 Come la mia cognata hai partorito
 Non del germano mio , ma d' un straniero.
 Ed io ti mostrerò , come hai mentito :
 Tutto sdegnato ripiglia Uliviere.
 Ciò detto , sprona il suo cavallo ardito
 Verso Criftierno , e si danno tal botta ,
 Che l' una e l' altra lancia resta rotta.

C I I I.

Metton mano alle spade , e si dan colpi ,
 Ch' a chi sfagli a veder metton paura.
 Dice Ulivier : Razza di lupi e volpi ,
 Obbrobrio e vitupero di natura ,
 Ancor se' vivo ? ancor non ti discolpi
 Dell' onor tolto a donna così pura ?
 Ch' aspetti , traditor ? chè non confessi
 I tuoi maligni ed esecrandi eccessi ?

C I V.

Criftierno non risponde , e da ti taglio
 Con la sua spada ad Ulivieri in testa ,
 E gli recide , come un capo d' aglio ,
 Del lucido cimier tutta la cresta ,
 E giunse con quel colpo a ripentaglio
 Di terminare in quel punto la festa.
 Ulivier' a due man la spada prende ,
 E lui fere nel capo , e glielo fende.

C V.

Ond' egli cade , e muggia come un bove ,
 Quando gli dà il beccaio tra le corna.
 E così muorfi , e l' alma sua va dove
 Eterno foco la copre e contorna.
 Ad Ulivier , ficcome al sommo Giove ,
 Tutti fan festa , e di splendore adorna
 Compare all' improvviso e repentina
 Avanti a lor con Psiche la Regina.

C V I.

Or si pensi ciascuno l' allegrezza,
 Che si fa in corte per un tal successo.
 Vanno a palazzo, e piangon di dolcezza
 Le genti tutte, che si stanno appresso
 Alla Regina, ch' affai le accarezza,
 E si rivolge a rimirarle spesso.
 Gittan Cristierno fra certi dirupi,
 Perchè sia pasto d' avvoltoi e lupi.

C V I I.

Pfiche dopo due giorni partir volle;
 Non senza pianto d' una e l' altra banda;
 E col bel viso di lagrime molle
 Bacia l' amica, e le si raccomanda.
 Poi s' affide ful cigno, ed ei s' estolle,
 E spiega il vol per dov' ella comanda.
 Il giorno appresso i Paladini ancora
 Si partono dalla nobile Signora,

C V I I I.

C' ha fatto loro apparecchiare in porto
 Una nave con tanti marinari,
 Che posson ire dall' Occaso all' Orto
 Senza timore di venti contrari.
 Prega Ulivier, che pel cammin più corto
 Condotta venga di Francia ne' mari:
 E lor promette il capitano esperto,
 Che in otto giorni vi faranno al certo.

C I X.

M' accorgo io già, benchè niun favelli,
 Come avete disio che qualche cosa
 Di Carlo io vi racconti, e ancor di quelli
 Ch' a lui fan guerra acerba e sanguinosa.
 Ma sapete perchè son vaghi e belli
 I prati? perchè varia è l' odorosa
 Famiglia, che li adorna; e i color mille
 Il piacer son delle nostre pupille.

146 R I C C I A R D E T T O,
C X.

Come il pittor, ch'a mosaico si dice,
Deve esser il Poeta, al mio parere:
E quegli è riputato il più felice,
Che meglio accoppia pietre bianche, e nere,
E rosse, e gialle; e poi di tutte elice
Una fera, una donna, un cavaliere:
Così deve il Poeta, se fa fare,
Di varie cose il suo poema ornare.

C X I.

Però la Musa mia, come vedete,
Non fa star ferma, e fa voli bestiali:
Ma non l'abbiate a male, e non temete,
Che non rivolga ancora a Carlo l'ali.
Nel canto c'ha a venir la sentirete
Sempre intorno a Parigi, e tante e tali
Battaglie narreravvi, 'e sì crudeli,
Che vi farà forse arricciare i peli.

C X I I.

Ma non vi spaventate, anzi v' esorto
A figurarvi il mal sempre peggiore.
Così soglio far io; ond'è che porto
Con molta pace ogni grave dolore:
Chè in questo viver nostro così corto,
Dove rare del ben scintillan l'ore,
E vi s'affollan quelle del martire,
È bisogna ingegnarsi a men patire.

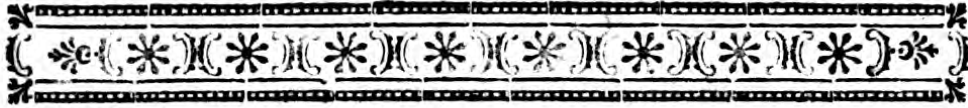
C X I I I.

Io mi figuro sempre carestia,
E peste, e guerre, e ladri per la casa
Che quel poco ch' i' ho mi portin via;
E mal maligno, o altro mal che invasa.
Ond'è che grave non mi par che sia,
Se scarfa la raccolta m'è rimasa;
Se muore qualcheduno, o è ammazzato;
E se poco peculio m'è restato.

CXIV.

Però pensate di Carlo la peggio,
E che distrutti i Paladini fieno.
Ma riposiamci, chè quasi vaneggio
Pel canto così lungo; e mentre il fieno
Al caval pegaseo cerco e proveggio,
Perchè batta col piè l'arso terreno,
E mi fecondi a cantar altre cose;
Vado lungi da voi, Donne amorose.

Fine del Canto sesto.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*Lo Sricca tutte le bandiere spiega :
Giungono a Carlo i Cavalieri erranti.
Nella battaglia chi pugna, chi piega :
Guida Despina lo stuol degli amanti.
Il Frate per Climene Iddio rinega ,
Vuol finir col capestro i giorni santi.
Ricciardetto a Despina s' appresenta ;
Ella il discaccia ; e par che duol ne senta.*

CANTO SETTIMO.

I.

FRA tanti guai, che son sopra la terra,
Che son più che le pulci addosso un cane,
Non è mica il minor quel della guerra:
Tristo colui, che affiedato rimane,
E tristo quegli ancor, che gli altri ferra.
In somma quel menar sempre le mane,
Quel darle, quel toccarle ogni momento,
Non è mestier ch' apporti alcun contento.

I I.

La guerra in fine è composta di Boi,
 Ch'or son ministri, or sono malfattori:
 Or impiccate, or fiete appesi voi;
 Or ricevete, ed or date dolori.
 E si fa male, e non si pensa al poi;
 Il giusto e la pietà stanno al di fuori;
 Ed è il soldato sì tristo animale,
 Ch'a chi vien per far bene, ancor fa male.

I I I.

Ma quello poi, ch'io non so ben capire,
 Si è, che quei che muovono la guerra,
 Dico i gran Regi, e che fanno morire
 Tanta gente, che spopolan la terra;
 Si stanno in corte, e si fanno fervire:
 E mentre l'inimico abbrucia e atterra
 Le città sue; ei si diverte a caccia,
 E qualunque piacere si procaccia.

I V.

Ma di Carlo non può già dirsi questo;
 Ch'ancor che vecchio, e ancora che cadente
 Va in mezzo del periglio manifesto,
 Ed uno pare della volgar gente.
 Ei sale su le mura ardito e lesto,
 E ancor combatte valorosamente;
 Ma son ridotte omai le cose a segno,
 Ch'è per perder la vita insieme, e'l regno.

V.

Già le sue squadre aveano ucciso il Mena,
 Quel che fece al buon Carlo tradimento:
 E volta i Cafri ormai avean la schiena,
 Ed eran nel canale entrati drento,
 Che fuor della città sotterra mena:
 Quando ogni cosa s'empie di spavento,
 Perchè a Carlo una spia dice all'orecchia,
 Come l'oste all'assalto s'apparecchia.

V I.

E che da' Generali, e lor Consiglio
 S'è stabilito fra due giorni darlo,
 E che già se n'udia qualche bisbiglio.
 A Dio si volta inginocchiato Carlo,
 E'l prega per l'amore del suo Figlio
 Che voglia in tal pericolo ajutarlo:
 E me' che può rinforza e mura e porte;
 E cerca dar coraggio alla sua corte.

V I I.

Despina sopra un candido cavallo
 Armata tutta, dalla testa in fuore.
 Or correa per l'aperto, ed or pel vallo.
 Nè così vaga è mai d'alcun bel fiore,
 Nè così corre villanella al ballo,
 Com'ella affatto si consuma e muore
 Perchè cominci la crudel battaglia;
 E mostri ai Franchi, quanto in arme vaglia.

V I I I.

Ma quel ch' a lei dispiace, e grava molto,
 E 'l saper che lontano è Ricciardetto.
 Chè se l'uccider lui a lei vien tolto,
 Spianar Parigi, ed ardere il distretto
 Nulla le par (cotanto sdegno accolto
 Ha contra l'innocente giovinetto)
 Pur si lusinga che deggia venire,
 E debba ancora di sua man perire.

I X.

Ed ha già fatto a ognun comandamento,
 Che non ardisca di pagnar con esso:
 Ch'ella ha nel core un tal presentimento
 Ch'abbia a restar dal suo valore oppresso.
 Con tal pensier consola il suo tormento.
 Gli amanti, che le son sempre da presso:
 Questi i patti non son (dicon) con cui,
 Donna gentil, venimmo quì con vui.

X.

Ognun di noi quà trasse la speranza
 D'averti in moglie, e 'l capo di Ricciardo
 Effer dovea per te mercè a bastanza.
 Or se ci neghi d'incontrar l'azzardo;
 A sperar più per noi che omai ne avanza?
 Girò Despina amorosetta il guardo;
 Poi disse: Io non vo' più, che l'altrui morte
 M'apparecchi le nozze, ed il consorte.

X I.

Se voi m'amate, conforme mi dite;
 Non mancheranvi modi, onde obbligarmi.
 Né solo degli amanti son gradite
 L'opre famose, che fan con l'armi;
 Ma son molte altre cose, anzi infinite,
 Con cui potete l'anima adescarmi.
 Ma l'amor non s'insegna; e chi vuol bene
 Mille senza pensarvi ne rinviene.

X I I.

Or mentre così stanno ragionando,
 Lo Scricca suona il corno del Consiglio;
 E per tutta l'armata manda il bando,
 Che 'l dì seguente s'ha da dar di piglio
 All'armi, e con affalto memorando
 Prender Parigi, e metterlo in scompiglio:
 E che la gente su l'arme si metta,
 Chè le vuol dare una rivista in fretta.

X I I I.

I Casri in tutto eran dugento mila,
 Trecento mila i perfidi Lapponi;
 D'Affrica e d'Asia ancor v'era una fila,
 Che ci vorrieno computarsi buoni
 Per numerarla. Ognun le sciable affila,
 Prende l'aste, e pulisce i morrioni,
 E chi ferra il cavallo, e chi raggiusta
 Sella, sproni, stivai, redini, e frusta.

X I V.

Fra' cavalieri in arme più famosi
 V'è il Re de' Cafri, benchè un pò maturo,
 I due Giganti, chiamati i Pelosi,
 Che disfan con un pugno un grosso muro:
 Di cuoio di serpenti velenosi
 Coperti sono, e di colore oscuro;
 Hanno baston ferrati, e così fieri
 Da mutar le cittadi in cimiteri.

X V.

L'un si chiama Falcon, l'altro Sparviere,
 E soli trionfar ponno di tutti.
 Vi sono ancor le due leggiadre arciere:
 Despina dico, che seco ha condutti
 Tanti Campion di grido e di potere,
 Onde i Cristiani resteran distrutti;
 E Climene d'Egitto, ch'ancor ella
 Forse quanto Despina è forte e bella.

X V I.

V'è il fior dell' armi, il forte e bello Oronte,
 Re tributario al Perfico Signore;
 E v'è di Tracia il fiero Alcidemonte,
 C'ha pochi eguali in arte ed in valore;
 E v'è di Nubia l'aspro Serpedonte,
 Che non conosce che cosa è timore:
 V'è fra Negriti poi il Fiacca e 'l Ficca,
 Che sono consiglieri dello Scricca.

X V I I.

Ve ne son altri ancor su questo andare,
 Ma li saprete quando sia bisogno:
 Chè la memoria or non mi vo' straccare;
 E dir ch'io non li fo, me ne vergogno.
 Quei di Francia si ponno raccontare,
 Chè son sì pochi, che mi pare un sogno
 Com'abbian resistito in fino ad ora
 A tanta gente, e sieno vivi ancora.

XVIII.

I guerrier scelti, e d'efimio valore
 Son cinque o fei, fra tutti i Paladini.
 V'è di Zerbino il figliuolo maggiore,
 Detto Lucarnio, che come pulcini
 Schiaccia con l'asta sua le genti More.
 Speme di Francia, orror de' Saracini
 V'è Malagigi con la sua magia,
 Ed ha l'Inferno tutto in sua balia.

XIX.

V'è un fratello d'Avolio, uno d'Ottone;
 Quei Mario, e questi Scipion s'appella,
 Che son due spade veramente buone,
 E guastan spesso a' Turchi le cervella.
 Laltre son genti avvezze alla tenzone,
 Capaci ancor di far qualche opra bella;
 Ma non vi si può far su fondamento,
 E mandarne un di loro incontro a cento.

XX.

Se a tempo tornan quelli che son fuora,
 Come cred' io che torneranno presto;
 Molto non riderà la gente Mora:
 Chè son persone da darle un tal pesto,
 Che le budella le trarranno ancora.
 Narrare io v'ho voluto tutto questo;
 Perchè sappiate, quando io ne ragiono,
 Questi guerrieri che persone sono.

XXI.

Or mentre a far l'affalto ognun s'appresta
 De' Saracini, e Carlo ancor s'adopra
 Per ripararsi da sì gran tempesta,
 Terrapiena le porte, e monta sopra.
 Le mura, e aggiusta quella cosa e questa,
 E non tralascia diligenza ed opra:
 Ritorniamo ad Orlando, il qual passato
 Ha i Pirenei, ed è già in Francia entrato.

154 R I C C I A R D E T T O ,
 X X I I .

E feco è Ferrau cinto d' acciaio ,
E sopra l' armi tien la pazienza :
Perchè pensa nel prossimo gennajo ,
Soccorso Carlo , risar penitenza ;
Chè di peccati egli ha più d' un migliajo ,
E son peccati tutti di femenza ,
Voglio dir con la coda ; e ci vuol molto ,
Perchè un ne sia veracemente assolto .

 X X I I I .

In una grotta (conforme s' è detto)
Vicino al mar , di quà da Cartagena ,
Ritrovò l' armi il Frate benedetto ,
Che stavan sotterrate nell' arena .
Ruggine non avean , nè alcun difetto ,
E v' era l' asta d' osso di balena ,
V' era la spada , che fecero i diavoli ,
Che i ferri taglia , come rape o cavoli .

 X X I V .

Orlando tosto un suo scudiere invia
A Carlo , acciò gli dica ch' è vicino ,
E che d' un giorno al più tardar potria :
Ch' entrar' ei vuole affai di buon mattino
In Parigi . Ricolma d' allegria
Carlo questa novella ; ed il divino
Ajuto , quanto può , ringrazia ; e vede
Ch' andran le cose sopra un altro piede .

 X X V .

Ma più s' accrebbe in Carlo l' aggrezza ,
Quanto sentì ch' è Ferrau Cristiano ,
E che feco ha di sterminata altezza
Due Giganti , appo i quali Orlando e nano :
E che Rinaldo ripien di fortezza
È feco , e 'l buon Ricciardo , e Aftolfo umano
Ed altri armati di spada e di lancia ,
Venuti tutti per soccorrere Francia .

X X V I.

Or mentre sua vecchiezza egli conforta
 Con sì buone novelle; un altro messo
 Da Ponente gli viene, che gli porta
 Come a Parigi egli ha lasciato appresso,
 E che faranno ormai giunti alla porta,
 E forse entrati in quel momento stesso,
 Ulivieri, Selvaggio, e 'l buon Dudone,
 C'han mano, petto, e fronte di liono.

X X V I I.

Quando in Parigi si sparse la nuova
 Che i tre son drento, e gli altri non son lunge,
 Della città la faccia si rinnova,
 Nè tema, nè dolore alcun la punge.
 Carlo esce fuora, e a quanta gente trova,
 Parla di loro, e alle parole aggiunge
 Lagrime di dolcezza e di conforto,
 E dice: Or non mi cal, se farò morto.

X X V I I I.

Ma vien la notte, del gran dì foriera,
 Che dar si dee l'assalto generale.
 De' Turchi ognun sotto la sua bandiera
 Si pone, e fan lo Scricca Generale.
 Climene armata a cento mila impera,
 Gente crudele, orribile, bestiale;
 La soppravesta è di color di brace,
 E v'è scritto: Da me niun spero pace.

X X I X.

Despina anch'essa ha il diavol nella pelle,
 Nè ritrova la via d'andare a letto.
 Or riguarda le briglie, ed or le felle;
 Or si prova l'usbergo, ora l'elmetto.
 Un manto d'oro fregiato di stelle
 Si pone, e scritte di dietro e sul petto
 V'eran queste parole: Un sol m'importa,
 E'l voglio ucciso, o refterovvi morta.

X X X.

Comando ella non vuole, e sol co' suoi
 Amanti brama andar, dove le piace.
 Ma già l'aria roffeggia, e i forti Eroi
 Arde di Marte la terribil face.
 Chi si veste di duri e grossi cuoi
 Di tigri e d'orsi, com' è l'uso Trace;
 Chi di piastra e di maglia; e chi spogliato
 Monta a cavallo, siccom' egli è nato.

X X X I.

L'esercito de' perfidi Lapponi,
 Che son trecento mila, non s'è moffo;
 Ma per le ville se ne va gironi,
 E ammazza, e ruba, e poi si reca addosso
 Quanto può di galline e di capponi;
 Indi si mette dentro a un qualche foffo,
 E divora così le altrui fatiche
 E sembra un'adunata di formiche.

X X X I I.

Sopra d'un colle a Parigi vicino
 Cinque o sei miglia, giunge a mezza notte
 Orlando, e seco ogni altro Paladino,
 E vede tante genti insiem ridotte
 Sotto Parigi al prossimo estermio;
 Pensa, e bestemmia, chi l'ha lì condotte.
 Vede pennacchi, e andar bandiere attorno;
 Chè la Luna lucea, come di giorno.

X X X I I I.

Fan consiglio fra loro, se sia bene
 Entrar dentro Parigi, o starfi fuora;
 E star fuora da tutti si conviene.
 Orlando, Astoffo, e Ricciardetto ancora
 Staranno insieme, e attacheran le schiere
 Alla diritta della gente Mora;
 Rinaldo alla sinistra con Leone:
 E così fare qualche diversione.

XXXIV.

In mezzo Ferrai co' due Giganti
 Attaccherà con tutta sua potenza;
 E gli altri Paladini poi pe' canti
 Inquieteranno quella rea femenza.
 Per vie sicure un uom mandano avanti
 A Carlo, acciò venendo l'occorrenza
 Li ajuti, e sappia ciò che voglion fare;
 Credendo, ch'egli debbalo approvare.

XXXV.

Ode Carlo il messaggio, e l'tutto approva;
 Indi consiglio tien co' suoi Baroni,
 E vuol far cosa inaspettata e nuova.
 Io penso (ei dice) sopra i torrioni
 E sulle mura, ove in ozio si cova
 La forza e'l fiore de' miglior Campioni,
 Poca gente lasciarvi, quell'ancora
 Ch'al mestier di pugnar venne pur ora;

XXXVI.

E in tre corpi partir le nostre genti:
 E quando l'oste ad affalir ci viene,
 Tutti e tre per tre strade differenti
 Andarle addosso, come si conviene.
 Sì a Orlando farem corrispondenti,
 E spero che la cosa anderà bene.
 Piace il consiglio a tutti. Ad Ulivieri
 Dà il primo corpo, ed i miglior guerrieri;

XXXVII.

Il secondo a Scipion; l'altro a Selvaggio;
 Carlo resta in Parigi alle bisogna.
 Già moveva il suo lucido viaggio
 La bella stella; e tinta di vergogna
 L'alba venia, che le vien detto oltraggio,
 Perchè d'amor per vecchio sposo agogna:
 Quando fiero e terribile rimbomba
 Là il corno Moro, e quì la Franca tromba.

158 R I C C I A R D E T T O,
X X X V I I I.

Come il turbato mar l' onde fue spezza,
E le folleva fieramente in alto;
Biancheggiando alla riva e con prestezza
Vengon l' una appo l'altra, e tutte a falto
Sembran destrier, che rotta ha la cavezza:
Così per dare a Parigi l' assalto
Veniva in vista più superbo e atroce
Il Saracino esercito ferocé.

X X X I X.

Ma come appunto allor che'l lido tocca
Lo strepitoso mar perde sua forza,
E torna indietro, e si chiude la bocca:
Così l' ardire in un tratto s' ammorza
In quella tanta gente Mora, e sciocca,
Vedendo ch' a combattere la sforza
Il Cristiano già fuora delle mura;
Onde si ferma, e s'empie di paura.

X L.

Grida Climene, e bestemmia lo Scricca,
E fa il diavolo a quattro ancor Despina,
E di là il Fiacca, e di quà corre il Ficca
Per tener la milizia in disciplina.
Orlando intanto dietro lor s' appicca,
E con la spada tutti li rifina.
Astolfo, e Ricciardetto fan lo stesso:
Ed hanno un monte già di morti appresso.

X L I.

Rinaldo e'l fier Leon mena le mani
Spesso così, che sembrano fu l' aja
Battere la faggina, o pure i grani.
I due Giganti n' han morti migliaja,
E nel campo hanno fatto di gran vani;
Chè quelle reti non sono una baja;
Perchè ne prenderan mille alla volta,
E poi con esse van girando in volta.

X L I I.

I Saracini affaliti davanti
 Vanno fuggendo indietro pel timore ;
 E quelli offesi indietro , vanno innanti :
 Onde nel mezzo si fa tal romore
 E fretta tal , che da se stessi infranti
 Or l' uno or l' altro impallidisce , e muore.
 Lo Sricca che perdente omai si mira ,
 Con quei pochi che puote , si ritira.

X L I I I.

Fa Carlo anch' egli sonare a raccolta ;
 Ma i Paladini non l' odono ancora ,
 E là dove l' armata ella è più folta ,
 Fan correre di fangue un' ampia gora.
 Sol Ferraù l' amica tromba ascolta ,
 Ed esce tosto di battaglia fuora ,
 E nell' uscir s' incontra con Climene :
 Ella in vederlo il suo caval trattiene.

X L I V.

Indi lo sfida a singolar tenzone ,
 In parte dell' esercito discosta.
 Ferraù , che la reputa un campione ,
 Accetta allegramente quella posta.
 Ella si move , ed entra in un vallone :
 Ferraù l' accompagna costa costa ,
 E quando soli sono in un bel piano ,
 Alle lance ambidue danno di mano.

X L V.

Climene Ferraù colpisce in fronte ;
 E Ferraù Climene in mezzo al petto.
 Braccio più forte Orlando e Rodomonte
 Non hanno : disse il cavaliere eletto.
 La donzella a quel colpo par che smonte
 Dal destrier , così duro fu in effetto :
 Pur si raffrena in su la fella , e intanto ,
 Le rotte lance lor metton da canto.

X L V I.

E dan di mano alle spade taglienti,
 E sembran fabbri in su la forte incude.
 Diluviano le punte ed i fendenti,
 Ma niuno d'essi, benchè molto fude,
 Impiaga l'altro. Serra bene i denti
 Il Frate, e pien di voglie acerbe e crude,
 Mena un colpo su l'elmo alla donzella,
 Che se la coglie in pieno, la sfragella.

X L V I I.

Per sua fortuna la prese da parte,
 E tanto ne taglio, quanto ne prese:
 Ed ecco biondeggjar le chiome sparte;
 E folgorar due belle luci accese
 D'ira e vergogna, da piagare un Marte.
 Rimase il Frate con le braccia stese,
 Apre la bocca, e spalanca le ciglia,
 Attonito per tanta meraviglia.

X L V I I I.

Così talora il pellegrin, dolente
 Per povertade, e roto dal cammino,
 Vinto dal mal della fame presente,
 Non sa che farsi, e se ne sta tapino:
 Ma se a forte col piede di repente
 Urta in qualche moneta d'oro fino;
 La guarda, e dal piacere si scolora.
 Tale in quell'atto fessi il Frate allora.

X L I X.

Getta la spada a terra, e le s'inchina,
 E le chiede perdono del mal fatto;
 Indi al destriero suo ei s'avvicina,
 E la prega a discendere ad un tratto.
 Placata allor la barbara Regina
 Discende, e'l guarda, assai cortese in atto,
 E dice lui di vergogna dipinta:
 Tu se' il mio vincitore, io son la vinta.

L.

Ferraù gentilmente le risponde,
 Che vincitor di donne non fu mai.
 Ella raccoglie le sue trecce bionde
 In aurea rete, e co' suoi dolci rai
 Guata il guerrier, ch'alquanto si confonde,
 E si sente nel cor del fogo affai.
 La donzella lo prega, che si scioglia
 L'elmo, chè di vederlo in viso ha voglia.

L I.

Ferraù l'ubbidisce, e fu l'erbetta
 Stracchi ambidue si mettono a federe.
 Climene di suo stato e di sua setta
 Gli parla, ed ei l'ascolta con piacere.
 Amore intanto nel cor lo faetta,
 E lo riduce tutto in suo potere;
 Onde strappa il cappuccio, e la pazienza,
 Nè vuol più cella, nè più penitenza.

L I I.

E comincia sott'occhio a riguardarla,
 Ed a scusar la fragile natura;
 E con le mani innaspa, mentre parla.
 Tenerlo addietro Climene procura,
 E dice: Cavalier, ragiona e ciarla
 Quanto tu vuoi; ma tieni alla cintura
 Coteste mani. Ed egli le ritira,
 E borbotta fra' denti, e poi sospira;

L I I I.

E quanto più la guarda, più s'imbrogliava.
 S'alza Climene, ed ei si racomanda
 Che feco un altro poco feder voglia,
 E ch'egli metterassi più da banda.
 Proposito d'amanti è come foglia
 (Dice la Donna) che 'l vento tramanda:
 S'io ti fiedo vicino un'altra volta,
 Tosto il cervello tuo torna a dar volta.

162 R I C C I A R D E T T O ,
L I V .

Pur voglio compiacerti , e veder quanto
È il tuo valor. E di nuovo s' affetta.
Astolfo errando sopra un colle intanto
È giunto , e vede i due sopra l' erbetta ;
Onde s' accosta loro , ed in un canto
Si pone , e la leggiadra giovinetta
Riguarda spesso , e 'l cavaliere scaltro ;
Ma conoscer non può l' una , nè l' altro.

L V .

Alfin s' accorge , ch' era Ferràù ,
Quell' eremita santo e benedetto ,
Quel tanto innamorato di Gesù ,
Che poneva le spine sopra il letto ,
Nè voleva del mondo saper più ;
E sente come tutto pien d' affetto
Prega la donna , che gli abbia pietade ;
E che gli voglia ben per caritade.

L V I .

E le comincia a dir cento bugie ;
Com' egli è Re di Murcia , e che la vuole
Prendere in moglie. Ed ella : Un altro die
Ci rivedrem , che 'l capo ora mi duole ;
E poi le sacrosante leggi mie ,
Che tutto Egitto riverisce e cole ,
Non vo' prevaricar. Tu se' Cristiano ,
Ed io non credo , che nell' Alcorano.

L V I I .

Se ti faceffi Turco ancora tu ,
Forse allor mio consorte io ti farè.
A Climene si volge Ferràù ,
E la riguarda , e dice : O santa Fè ,
Soffrilo in pace : io non ne posso più.
E dice : Io mi farò , donna , per te
Tutto quello che vuoi. Ed alza il dito ,
E grida : Ecco un novello convertito.

L V I I I.

Astolfo allor di finto zelo avvampa,
 E scappa fuora, e dice: Fratte porco!
 Si vede ben, che sei di mala stampa.
 Chè non s'apre la terra, e giù nell' Orco
 Non piombi, pasto dell' eterna vampa?
 Ve' ve', che anima fozza, e core sporco!
 E con la spada addosso se gli ferra,
 E principian tra loro un' aspra guerra.

L I X.

Vista Climene attaccata la zuffa,
 Si slontana da loro, e fugge via.
 Veggendola fuggire, il Frate sbuffa;
 Ma Astolfo il batte con gran gagliardia,
 Chè i pensieri d' amor gli guasta e arruffa.
 Che se col capo nulla si divia;
 Si sente su le spalle e su le rene
 Colpi, che 'l fanno tritolare, ma bene.

L X.

Ferrante nell' armi era più destro
 D' Astolfo, e più robusto e nerboruto;
 Ma per allora Iddio fece maestro
 Il buon Inglese contra quel cornuto,
 Che di lussuria portato dall' estro
 Fece di Cristo il perfido rifiuto:
 Talchè ferillo, ed a terra gitollo,
 Poi gli andò sopra per tagliargli il collo,

L X I.

Miserere di me! tutto piangente
 Il Frate disse, e detestò sua colpa:
 E giurò ch' alla vita penitente
 Saria tornato, ove virtù s' impolpa,
 E 'l vizio smagra e ritorna a niente.
 Astolfo allor s' impietosisce, e scolpa
 Il suo fallir, ma dice: Fratel mio,
 È un gran peccato rinnegare Dio.

L X I I .

Poi gli cura la piaga , e gliela fascia :
 Ed era piaga da guarirne presto.
 Indì si partte , e soletto lo lascia ,
 Per g rne a Carlo. Addolorato e mesto
 Ferraiù cade in così grande ambascia ,
 Che disperato si forma un capresto
 Della cavezza del cavallo ; e gira
 Con gli occhi , per veder se un arbor mira.

L X I I I .

Chè parte per orror del suo peccato ,
 Parte in pensar ch' Astolfo l'avrà detto ,
 Onde da ognun farà villaneggiato ;
 Gli venne quel pensiero maledetto.
 E già sopra una quercia egli è montato ;
 E ricerca d' un ramo il più perfetto ,
 Per legarvi la corda ; ed un ne trova ,
 Che non si romperà certo alla prova.

L X I V .

Quivi il capestro suo lega di botto ,
 E sta su l'orlo di gettarsi a basso :
 Quand' ecco appunto appunto all' alber sotto
 Si trova Orlando nell' andare a spasso :
 E sentendo per aria questo fiotto
 Del Frate che si dava a Satanasso ,
 Si volge ; e visto Ferraiù in quel atto ,
 Disse : Romito mio , non se' già matto ?

L X V .

Io non son matto (disse Ferraiùtte)
 Sono un malvagio tinto in cremefino ,
 Ed ora voglio mie nequizie tutte
 Finir , morendo come un assassino.
 Di mal feme son queste male frutte :
 Non sono nè Cristian , nè Saracino ;
 Nè son soldato , nè son penitente ;
 Nè in questa vita son buono a niente.

L X V I.

Orlando si strabilia, e dice : Frate ,
 Tu fai cosa per certo iniqua e ria ,
 Ed anderai tra l'anime dannate ,
 Se tu finisci per sì trista via.
 Una sono dell' alme disperate
 (Egli ripiglia) e sol la morte mia
 Può raggiuſtarmi. E in queſto dir , ſi pone
 La corda al collo , e va giù penzolone.

L X V I I.

A dirla , in quanto a me : s'era nol Conte ,
 Per Dio ch' io lo laſciava ſgambettare ,
 E forse forse con le mani pronte
 Lo ſtirava pe' piedi a tutto andare ;
 Come ho veduto coſtumare a Ponte ,
 Quando qualcuno e dato a giuſtiziare.
 Tanto più , che neſſun m' avrebbe viſto ,
 E avrei levato dalla terra un triſto.

L X V I I I.

Ma egli in cambio piglia Durlindana ,
 E taglia il ramo e' l capeſtro di netto ;
 E ſu le braccia con maniera umana
 Riceve nel cadere il poveretto ;
 E ſpruzzatol con acqua di fontana ,
 (Spezzato prima il laccio maledetto ,
 Ch' aveva intorno al volto) lo diſtende
 Su l' erba , indi in tal guiſa a dirgli prende :

L X I X.

Che ſtravaganza , Ferrau mio caro ,
 È ſtata queſta tua , che t' ha ſoſpinto
 Ad atto contro te sì crudo e amaro ?
 Io veggo ben , che tu ſe' ſtato vinto
 Da diſperata voglia , onde il tuo chiaro
 Intelletto ne fu macchiato e tinto ;
 Ma perchè diſperarti ? e qual mancanza
 Feſti che fuor ti ponga di ſperanza ?

166 R I C C I A R D E T T O ,
L X X .

Se 'l grave peso delle colpe tue
T'ha indotto a questo, tu se' statto matto,
Ed empio insieme col nostro Gesue.
Niun peccato al mondo mai fu fatto,
Che della bontà sua pesasse piue,
E non fosse col piangerlo disfatto:
Chè chi dispera d'ottener pietade,
Troppo offende sua immensa caritade.

L X X I .

Ferrautte a quel dir si riconforta,
E dice: Conte, tu favelli bene;
Ma quando in noi santa ragione è morta,
O viva malamente si mantiene;
Si bada poco a quello che più importa,
E s'infosca un così, che là poi viene
Dov' egli non vorrebbe esser mai giunto:
E suol questo avvenir spesso in un punto.

L X X I I .

Io m'era messo in un aspro deserto,
Senza pensier di veder più cittade;
Ma per gli boschi e sempre a cielo aperto
Passare il rimanente dell' etade.
Ch' io ben sapeva, ben m'era scoperto
Com' uom vacilla facilmente e cade
Nella occasione; e da questa lontano
Forte si regge, e sta robusto e sano.

L X X I I I .

Ma la vostra venuta, ed il periglio
Di Carlo e della Fede mi sommosse;
E per mio mal mi fe' mutar consiglio.
Quanto era ben, che stato ancor là fosse:
Chè non m'avrebbe un amoroso ciglio
Piagato. E quì fece ei le guance rosse,
Quì sospirò, quì diede in un gran pianto;
E senza nulla dir si stette alquanto.

L X X I V.

Pofcia rifpofe: Per mortal belleza
 Io giunfi a tal, che rinnegai fin Crifto.
 O quefta (diffe il Conte) eila è di pezza,
 E v'è di matto e di briccone un mifto:
 Ma accrefcer io non vo' la tua triftezza.
 Facefti almeno della donna acquifto?
 Perdei Dio, perdei lei, perdei me ftelfo;
 E fenza te perdeva l'alma appreffo.

L X X V.

E' non è ftato in vero un mal da biacca
 (Rifpofe il Conte) quefto tuo peccato:
 Nè un mangiar pollo in cambio di faracca,
 In tempo che mangiarlo c'è vietato;
 Colpa pur effa, e che da Dio ci ftacca.
 Ma l'averè il battelfmo rinnegato,
 Fratello, è cofa (a dirla in due parole)
 La più infame, ch' avvenga forto il Sole.

L X X V I.

In fin ad impazzire per amore,
 L'ho fatto anch'io, e lo fan tanti e tanti,
 E tutti quei che lui tengon nel core;
 Ma rinnegar per effo e Crifto e Santi
 È altro, Ferrau, che pizzicore.
 Pur fe con preghi, con fofpiri, e pianti
 Chiedi perdono a Dio, l'avrai per certo:
 Chè 'l tefor delle grazie ha fempere aperto.

L X X V I I.

Quì fece Ferrau degli atti buoni,
 Riprefe l'armi, e fopra effe fi mife
 La pazienza e 'l cappuccio; ed i perdoni
 Vuol prender di Loreto, e quei d'Affife,
 E far molte altre fante devozioni.
 Il Conte intanto di tacer promife
 L'opra fua fella; e quando a tempo fia,
 Farà ch' Aftolfo anch'ei tacito ftia.

168 R I C C I A R D E T T O,
L X X V I I I.

Così a Parigi fen vanno d' accordo ,
E Ferrau per via sempre singhiozza.
Sta lieto (disse Orlando) io ti ricordo
Che la pietà di Dio non fu mai mozza ,
Anzi è infinita. Io merto , che sia sordo
Al mio pregar , tal feci opera fozza :
Riplia il Frate d' umiltà ripieno ,
E sempre tiene gli occhi sul terreno.

L X X I X.

Giunti in Parigi , del palazzo fuora
Gl' incontra Carlo , e fa loro accoglienza.
V' era anche Astolfo , e dice a Carlo allora :
Ecco il soldato della penitenza ,
E che sì bene la vigna lavora.
Orlando dice : O via , l'è impertinenza ;
S' egli ha fallito , n' ha chiesto perdono ,
E noi che siamo ? e gli altri uomin che sono ?

L X X X.

Carlo s'infine di non saper nulla ,
E vanno in corte , e poco dopo a cena ;
Chè prima ch' esca il nuovo dì di culla
Vuol far consiglio in adunanza piena.
Climene intanto , la quella fanciulla ,
Crede a se stessa e a sua fortuna appena ,
D' esser fuggita in un tratto di mano
Di così forte ed orrido Cristiano.

L X X X I.

E coi suoi se ne ride , e narra loro
Come in un lampo il suo nemico accese
Di sua bellezza , e co' suoi crini d'oro
Legollo sì , che prigionier sel rese.
Se i più forti di me dunque innamorò ,
E se i men forti al suol mia destra stese ,
(Sorridendo dicea :) chi può negarmi
(Ed arrossì) ch' io non sia Dea dell' armi ?

L X X X I I.

Ricciardetto fra tanto andava in volta
 Per ritrovar l' amabile Despina,
 Chè la crede un guerriero : e tra la folta
 Gente trapassa , e ciaschedun l' inchina ,
 Sì perchè la battaglia era disciolta ,
 Sì perchè ben con la spada sciorina :
 Ma quanto più ne cerca , ne fa meno ;
 S' arrabbia , e par che mastichi del fieno.

L X X X I I I.

Alfin s' abbatte in uno che gli narra,
 Come il guerrier di cui egli richiede ,
 Di strali armato , d' asta , e scimitarra ,
 È donna , ed è di tutta Casria erede :
 E c' ha le perle ed i rubini a carra ,
 E si può dir felice chi la vede.
 E qui comincia a dirgli una per una
 Le beltà , che 'l suo bello in se raduna.

L X X X I V.

Mescolate di porpora e di giglio
 (Dice) son le sue guance come rosa ;
 Sottile il labbro e molto è più vermiglio
 Delle guance ; la bocca ha graziosa ;
 Purissima negrezza orna il suo ciglio ;
 Il naso è dritto , che ben siede e posa ,
 Gentilissimo anchesso , e pur sottile ,
 Acciò non sia da' labbri dissimile.

L X X X V.

Gli occhi ha grandi , vivaci , e risplendenti
 Di pura luce ; e ciò ch' è in lor di nero ,
 Non puote esser più nero : i carbon spenti
 Sono un lontano paragon non vero.
 Dove biancheggian poi , nevi cadenti
 Non dicon , quanto io chiudo nel pensiero :
 Nè men lo spiega il latte , nè la brina ,
 Nè la spuma più candida marina.

170 R I C C I A R D E T T O,
L X X X V I.

E riceve il bel nero dal bel bianco
Vicendevol conforto e leggiadria.
Crespa la chioma le scende sul fianco,
E di giacinti tutta par che sia ;
La pettinar le Grazie , e Vener' anco.
Tanto spartita ell' è con simmetria.
Bianca ha la gola, dilicata, e tonda,
E bel monil di gemme la circonda.

L X X X V I I.

E son le gemme in modo congegnate
Che dicono così : DESPINA BELLA.
È grande di statura, e ricamate
Son d'oro le sue vesti, onde s'abbella ;
E vi son rose di rubin formate,
Gigli di perle ; ed in petto ha una stella
Di topazi orientali, e tal ch'arreca
Tanto splendor, che gli occhi quasi accieca.

L X X X V I I I.

Se poi si move, ha passo corto e breve,
E sembra palma, ovvero alto cipresso
Quando da un venticel moto riceve :
Ma chi lei move non è già lo stesso.
Lei move delle Grazie un' aura lieve,
Che le van sempre innamorate appresso.
Ha bello il seno poi, il qual sospinge,
Quanto egli può, la fascia che lo cinge.

L X X X I X.

Ma se la spada impugna, e con cimiero
Copre il bel viso, e veste piastra e maglia ;
Tu vedresti qual sembra alto guerriero,
Ed atto quanto ad orrida battaglia.
Così dice a Ricciardo il cavaliere.
Ei finge che tal cosa non gli caglia,
E da lui parte ; e in quel punto e in quell' ora
Della nemica sua ei s'innamora.

X C.

Ed alla regia tenda a dirittura
 Va di Despina, e chiede d'inchinarla.
 Una sua damigella ivi a ventura
 Incontra, e del suo amor con essa parla;
 E la regala: ed ella allor gli giura
 Che vuol, per quanto puote, a lui piegarla:
 Ma teme di far poco, e forse nulla,
 Perchè troppo odia i Franchi la Fanciulla.

X C I.

Perchè dal dì, che l'empio Ricciardetto
 Il fratello le uccise a tradimento;
 Ha cotanta ira, ha cotanto odio in petto
 Contro voi altri, che vorrebbe spento
 Il vostro nome: ma del giovinetto
 Vuole elladi sua mano aver contento
 Di recider la testa, e a tal riguardo
 Tanto ha popol con se forte e gagliardo.

X C I I.

Se quest' egli è (Ricciardetto rispose)
 Vanne a Despina, e fatti dar la mancia;
 Chè condurre io le vo' per vie nascose
 Il Paladino senza spada e lancia.
 L'ali a piè la donzella allor si pose,
 Vanne a madonna, e dice: Un uom di Francia
 Vuol ragionarti; e s' a grado ti fia,
 Ti darà Ricciardetto anche in balia.

X C I I I.

L'armatura e 'l cimier già s'era tolto,
 Nè busto aveva, e 'l bel candido lino
 Al seno le tenea stretto ed accolto
 Un zendado trapunto d'oro fino,
 Che s'era intorno gentilmente avvolto.
 Ha nudo un braccio, e l'omero vicino;
 Ma ricoperto egli è da suoi capelli,
 Che sembran rai di Sol, tanto son belli.

172 R I C C I A R D E T T O,
X C I V.

Breve ha la gonna e di color celeste,
D'oro il coturno, e 'l piè vago e gentile.
Così Diana in un campo silvestre
Si dipinge, la Dea ch' Amore ha a vile.
Di gigli, e rose, e d'aurate ginestre
Fregiato un velo avea sottil fottile:
Quello si pone intorno al collo bianco,
Poi dice, ch' a lei passi il giovin Franco.

X C V.

Ricciardetto era un garzoncel ben fatto,
E che sempre alle donne piacque molto.
Non era bianco assai, nè bruno affatto;
Ma d'un color, che gli fea bello il volto,
Colore ad un guerriero assai ben atto;
L'occhio bruno egli aveva, e in esso accolto
Era tutto quel brio, di che son pieni
Gli astri d'inverno ai cieli più sereni.

X C V I.

Grande era di statura, ma non tanto
Ch'egli uscisse da' limiti del gusto:
Era forte, era allegro, e magro alquanto;
Ma ben piantato, ed agile, e robusto.
Se l'udivi parlar, era un incanto,
Chè nell' arte del dire avea buon gusto.
Era affabile ancora, era cortese,
Com'esser fuole ciaschedun Franzese.

X C V I I.

Giunto avanti a Despina il Giovinetto,
Vuol salutarla, e perde la parola,
E 'l cor gli batte forte forte in petto
Nè gli escon che sospiri per la gola.
Pur prende lena, e in suono languidetto
Dice: Donna in bellezza al mondo sola,
Ho sentito di voi ragionar molto,
Ma più mi dice adesso il vostro volto.

XCVIII.

E intendo or, come le parole elle hanno
 Forza minor degli occhi e del pensiero;
 E per molto che dicano, non fanno
 E non possono mai giungere al vero.
 Tante ricchezze in voi raccolte stanno,
 Che ben si vede che in voi sola impero
 Han le Grazie, ed Amore, e 'l sommo Giove;
 Onde nova beltà sempre in voi Piove.

XCIX.

Ma pur queste bellezze, onde splendete,
 L'innamorata mente alquanto intende;
 Ma chi potrà discernere le mete
 Della luce, che sì chiara vi rende?
 Luce, onde l'alma vostra ornata avete,
 E che di fuor sì ben traluce e splende;
 Come facella, che traspar per velo
 E come il sol per nubiloso cielo.

C.

Veggio nel lume de' begli occhi vostri
 Folgoreggiar' il vostro bell' interno,
 O bella donna, onor de' tempi nostri,
 E alle future età dolore eterno:
 Degna che tutti i più pregiati inchiostri
 Parlin di voi, se 'l giusto ben discerno.
 Spero, che forse non l'avrete in ira,
 Se 'l mio core per voi piange e sospira.

CI.

Io so, che in odio avete il nome Franco,
 E che morto bramate Ricciardetto;
 Ma viemmi ognor bella speranza al fianco,
 Nè vuol ch'io spenga il principiato affetto.
 Io vi darò senz' armi, e prigion anco
 Lo sfortunato incauto giovinetto;
 Chè pur ch'io ottenga il vostro e dolce amore,
 Non mi cal s'io divento un traditore.

C I I.

Despina, mentre feco egli favella,
 Lo guarda fisso in viso, e divien rossa,
 E in quel suo roffeggiar divien più bella;
 Poi gli risponde: Cavalier di possa,
 Non sdegno chi mi loda, e m'appella
 Vaga e gentil; chè affronto, nè percoffa,
 È questa per chi 'l ciel fe' nascer donna
 Ancorchè lasci per pagnar la gonna.

C I I I.

Ma di Ricciardo al pari, amore ho a sdegno:
 Solo ti posso dir per tuo contento,
 Che niuno appo me mai giunse al segno
 Che tu giungesti; che per te mi sento
 Cor men feroce, e men crudele ingegno.
 E s'altro duce a me, che 'l tradimento,
 Ti guidava, faresti oltre più giunto;
 Ma mi spiacesti, e t'abborrii in quel punto.

C I V.

Ti torno a dir, che Ricciardetto avrai
 (Rispose il Franco) nè come ti credi,
 Sarò chiamato traditor giammai.
 E quì piagendo se le getta a' piedi,
 E dice: Avanti a te quel perfido hai,
 Quel Ricciardo di cui la testa chiedi;
 Quel Ricciardo, a' cui danni ti fe' mossa,
 Tutta menando l' Affricana possa.

C V.

E se tu vuoi, che per tua mano io cada,
 Qual morte farà mai più fortunata?
 Indi denuda la sua propria spada
 Per darla a lei, che in viso assai turbata,
 A quel che le dice or, nulla più bada;
 Ma dolce dentro, e di fuor aspra il guata,
 E dice: Traditore, empio, e villano;
 Tu fe' quel, ch' uccidesti il mio germano?

C V I.

Fuggi dagli occhi miei; fuggi; crudele:
Sarà mia cura il ritrovarti in campo.
Nè così presta in mar sciolte le vele
Nave si fugge, o dispara il lampo;
Com' ella tutta lagrime e querele
Parte da Ricciardetto, il qual più scampo
Non veggendo al suo amor, tristo e pensoso
Torna a Parigi, e di morir voglioso.

C V I I.

E dice tra se stesso per la via:
Che fia di me, se m'odia la mia vita?
Se la mia speme è la nimica mia?
Amore, a te mi volgo; a te d'aita
Bisognofo ricorro in così ria
Tempesta, che tu sol puoi far finita.
E mentre così prega, una colomba
Ecco che sopra lui s'aggira e romba.

C V I I I.

Onde felice augurio egli ne prende,
E temprà in parte il suo giusto dolore.
Entra in Parigi, ed in palazzo ascende,
E si rassegna a Carlo Imperatore.
Poi vanne al quartier suo, nè foco accende,
Chè non vuol cena. Pien di tristo umore
Vassene a letto, ma non dorme mica,
Chè gli sembra giacere in su l'ortica.

C I X.

Despina anch' essa non ritrova pace,
Che l'è piaciuto Ricciardetto molto;
Ma pur come nemico le dispiace.
Or prigion lo vorebbe, ora disciolto;
Ora piagato a morte, ora vivace;
Ora i begli occhi e'l grazioso volto
Del giovinetto in lei lo sdegno ammorza;
Or lo raccende, e l'ardor suo rinforza.

C X.

E sembra madre in mezzo a due figliuoli,
 Ambo feriti, ambo vicini a morte.
 Appena avviene, ch' un di lor consoli,
 Che piange l' altro; e vuol chi lo conforte:
 Ond' ella acciò non restino mai soli,
 Stringe l' un, guarda l' altro; e la lor forte!
 Deplora, e in un la sua; e in questa guisa
 Perchè ama entrambi, stassi in due divisa.

C X I.

E che dirà (dicea) raccolta insieme
 Affrica, e 'l padre, e l' ombra del germano;
 Quando vedrà ch' amor mi calca e preme
 Col suo piede, non sol per uno strano,
 Nato d' Europa nelle parti estreme:
 Ma, quel che m' onta più, per un Cristiano?
 Per l' uccisor di mio fratel, per cui
 Conduffi armata in Francia Affrica, e lui?

C X I I.

Che dirà il fior de' giovin Saracini,
 Verso l'ardor de' quai fui sempre un gelo:
 Quando saprà, com' io mi pieghi e chini
 All' amor d' un, per cui gli uomini e 'l cielo
 Pregai contrarij, e i suoi e i miei destini?
 Ah pria, ch' io stenda un così nero velo
 Su le bell' opre, e sul candor degli avj,
 Subita morte le mie luci aggravi!

C X I I I.

Ma che potrò far io? e quale schermo
 Trovare in tanta mia miseria estrema?
 S' io lo sfido a battaglia, il core infermo
 Già prima di sfidarlo in sen mi trema.
 S' io non lo sfido, e tengo saldo e fermo
 Fuggirlo, il campo per leggera e scema
 Terrammi, e forse timida, e da nulla,
 E che son veramente una fanciulla.

C X I V.

O sommo Amore, onnipotente dio,
 Or di te il tutto credo, ora conosco
 Che male si contrasta al tuo desio.
 Tu i pesci in mare, e tu le fere in bosco,
 Tu per l'aria gli augelli, e quanto uscio
 Dal Caos fuora inordinato e fosco,
 Tu Giove in cielo accendi, e gli altri tuoi
 Numi; e giù nell'inferno ancor tu poi.

C X V.

Cedo alla forza tua, cedo al valore;
 Ed Affrica ragioni a suo talento.
 Ma farà vero, ed avrò tanto core
 D'amare un che 'l germano (oime!) m'ha spento?
 Un germano, non vinto per valore,
 Ma per insidie, e infame tradimento?
 Ah che dentro dell'anima mi sgrida
 L'ombra sua, e m'appella iniqua e infida.

C X V I.

Sorella infida, barbara Despina,
 Dell'uccisore mio perduta amante:
 Sarai tu dunque (ahi!) più ch'onda marina,
 Più che foglia volubile e incoostante?
 Tu dunque stringerai sposa e regina
 Una destra del mio sangue grondante?
 E farà la tua gioja e 'l tuo conforto
 Un ch'odia i nostri dei, un che m'ha morto?

C X V I I.

Ove sono i sospiri e i lunghi omei,
 Ch'alla trista novella di mia morte
 Spargesti? e dove i voti a' sommi dei
 Di vendicarmi vigorosa e forte?
 Troppo di me scordata tu ti fei,
 Ma più di te, nè in ciò colpa ha la forte:
 Tutto il peccato è tuo. Amor non puote
 Sopra alma grande, che da sè lo scuote.

Così lo spettro del germano estinto
Seco ragiona; e l'afflitta donzella
Or ha di morte il viso suo dipinto,
Or di Ricciardo la sembianza bella
La riconfola; e'l superato e vinto
Suo spirto allegra: come fuol facella,
Quando di quell'umore che le manca
Altri le porge, e sua virtù rinfranca.

C X I X. A

Passò tutta la notte in tristi e vari
Penfieri, e finalmente in un sì ferma:
Qual è, soletta di passar' i mari,
E girne in parte solitaria ed erma,
Finchè'l nemico a difamare impari,
E sana torni di piagata e inferma:
E chiama Adrasto, il vecchio suo scudiero,
E gli apre questo suo strano pensiero.

C X X.

Resta il vecchio a quel dir stupido affatto,
Nè le fa dare, nè le può risposta.
Pur dopo essere stato un lungo tratto
Muto, le dice: Che folle proposta
È quella, che mi fai? Fuggir sì ratto
Dal padre, ancor non fai quel che ci costa?
A te costerà infamia, a me la morte;
Benchè per tua cagion ciò non m'importe.

C X X I.

E quando veramente ferma fia
Di volerti partir; deh lascia almeno,
Che vengan con noi due di compagnia
Lo Sparviere e'l Falcone, in cui non meno
Alberga fe, ch'ardire e gagliardia.
Affrica ed Asia in tutto il lor terreno
Non han giganti simili a costoro.
Disse Despina: Or vanne dunque a loro.

C X X I I.

Adraſto cerca e trova i due giganti,
 E dice loro, come vuol Deſpina
 Averli ſeco; chè certi arroganti
 Criſtian porre a morte ella deſtina.
 Ma ch' a niun del partir loro avanti
 Parlin, chè l'opra ha eſſer repentina:
 E ſeco alla Regina li conduce,
 Quando appunto del dì venia la luce.

C X X I I I.

S'arma da capo a piede la donzella,
 E nel veſtirſi lagrima e ſoſpira;
 Poi bacia e abbraccia la ſua damigella,
 Ed or' i ſuoi, or Parigi rimira;
 E oh me beata, s'era manco bella!
 Dice tra sè. La fante ſi martira,
 Chè non fa quello che la ſua ſignora
 Ha dentro il cor, che tanto l'addolora.

C X X I V.

E perchè teme di ſiniſtro evento;
 Quant'ella può la ſupplica e ſcongiura,
 Che laſci per quel giorno ogni cimento.
 Deſpina allora: Non aver paura;
 Le dice in fioco e tremolante accento.
 Poi le ſoggiunſe: Alla tua fede, e cura
 Commetto, che naſcoſta ora tu vada
 A Ricciardetto, e gli dia queſta ſpada;

C X X V.

E gli dica: Deſpina a te mi manda
 Con queſto dono (crudel dono, e fiero)
 Com' a nimico; e inſiem ſi raccomanda
 Alla memoria tua, al tuo penſiero.
 Queſt'era il ferro, onde ſperai ghirlanda
 Porre d'alloro ſopra il mio cimiero
 Per la vendetta del germano eſtinto;
 Ma in altra parte il core Amor m'ha ſpinto.

180 R I C C I A R D E T T O,
C X X V I.

La damigella parte frettolosa
Verso Parigi; e Despina si move
Co' suoi compagni. Tacita e pensosa
Esce del campo, e va, ma non sa dove.
Sul mezzo giorno in una valle ombrosa
Tutta di piante verdegianti e nuove
Giunge, e s'affide colma di tormento
Sopra un ruscel, ch'avea l'acque d'argento.

C X X V I I.

Ma della cetra or s'è rotta una corda,
Perchè fonata io l'ho più del dovere.
Or mentre la riarmo, e che s'accorda,
Parlate tutti e datevi piacere;
Tanto più ch'allegrezza non concorda
Col nuovo Canto pieno di spiacere.
Ma non per questo vi farà men grato,
S'averò Febo, com'io foglio, a lato.

Fine del Canto settimo.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*Il Frate torna a delirar d' amore.
 Parte Despina, e Ricciardo la trova.
 Climene fugge dal Fratesco ardore,
 Despina da Ricciardo, e'l duol rinnova.
 Lo Scricca un sogno fa pieno d' orrore,
 E tutto in fatti poi vero lo trova.
 Orlando capitano ordina un pozzo,
 Che s' empie di Lapponi infino al gozzo,*

CANTO OTTAVO.

I.

LA fortuna è una Dea senza cervello;
 E però tutto il giorno fa pazzie.
 Or questo abbassa, ed or' innalza quello.
 Delle genti ama sempre le più rie,
 Ed è della virtù vero flagello.
 Ha una mano gentil, l'altra d' arpie;
 Quindi è che sempre ruba, e sempre dona,
 E consola e tormenta ogni persona.

M iij

I I.

E come 'l Sole a noi quando compare
 Spoglia di luce le lontane genti,
 E quando torna ad attuffarsi in mare,
 Rallegra gli altri, e noi restiam dolenti:
 Così Fortuna appunto usa è di fare;
 Chè giorno non vi sono, ore, o momenti
 Che sien felici altrui, che quegli stessi
 Non rendan altri di miseria oppressi.

I I I.

Carlo l'altr'ieri era ridotto a tale,
 Che 'l regno dato avria per tre quattrini;
 E si formava l'arco trionfale
 L'altero Scricca co' suoi Saracini.
 Ora lo Scricca s'è condotto male
 Per l'arrivo de' forti Paladini;
 Ma molto più, quando saprassi in campo,
 Che Despina è partita come un lampo.

I V.

La damigella dunque a Ricciardetto
 Dice, quanto le ha detto la padrona,
 E lo trova ch' ancor' egli era a letto,
 E che dormiva appunto in su la buona.
 Gli balzò il core subito nel petto,
 E guardando la spada che le dona
 La bella Donna, cento volte e cento
 La bacia, e va piangendo pel contento.

V.

Poi dona alla donzella cento doppie,
 E dice: Torna al mio bel Sole, e dille
 Ch' ardo per lei, più che non fan le stoppie
 Quando il villan le sparge di faville.
 Ma ve' che l'ambasciata non mi stroppie;
 Altrimenti finite son le spille,
 Finiti gli aghi, e le stringhe, e gli aghetti,
 E quanto penso ch'a donna diletta.

V I.

Lasciate far a me gentil signore
 (Dice la donna) e statevi ficuro.
 Indi si parte con allegro core ,
 Perchè il danaro è rimedio ficuro
 Per temperar d'ogni animo il dolore.
 Giunge alla tenda , e vede in faccia oscuro
 Alcimedonte , e lo Scricca dolente ,
 E 'l Fiacca , e 'l Ficca , e tutta l'altra gente.

V I I.

Ed appena l'han vista , che ad un tratto
 Voglion saper da lei , dov' è Despina.
 Dice la Donna dolorosa in atto :
 L'ho vista dipartir questa mattina ,
 Di piastra e maglia , e tutta armata affatto.
 Disse d'andare sopra una collina
 Per dar la morte a certi masnadieri ;
 Ed era seco il Falco , e lo Sparvieri ;

V I I I.

E v'era Adrasto ancora : fuor di questo
 Altro non posso dirvi. Immantamente
 Serpedonte di Nubia pronto e lesto
 Va verso il monte che sta ad Oriente ;
 Alcimedonte doloroso e mesto
 Vuol prendere il cammino di Ponente :
 Il Fiacca e 'l Ficca vano in altra parte.
 Lo Scricca bada al campo , e non si parte.

I X.

Già pel tranquillo ciel fuggivan via
 Le stelle , e sparfa di color vermiglio
 L'alma luce di Venere apparia ,
 E bianco gelsomino e bianco giglio
 Ora di grembo , ora di man le uscìa ;
 E già già Clori con ridente ciglio
 Volava per l'allegro aere turchino ,
 Mossa dal Sol , che le venia vicino ,

Quando Carlo si desta , e fa sonare
Del gran Consiglio la campana ; e intanto
Si mette con Orlando a ragionare ,
Come possano alfin portare il vanto
Di sì gran guerra , che lo fa tremare.
Dice Orlando : il timor vada da canto ;
E più tosto pensiam come affaltarli ,
E come tutti romperli e disfarli.

X I.

In questo mentre viene avviso , come
Gli scanni del Consiglio en pieni zeppi
Tutti di genti , ch' hanno vinte e dome
Province e regni , e messi i Regi in ceppi ,
Non che tagliate a' lions le chiome ;
Genti che di valor fu gli alti greppi
Seppero caminare in pelle pelle ,
Sempre facendo opere illustri e belle.

X I I.

Carlo tosto si mosse , e seco il Conte ,
Ed entrano ambidue nel gran falone.
China il ginocchio e scopresi la fronte ,
Mentre egli passa , ogni Duce e Barone :
Carlo con cenni e con occhiate pronte
Consola tutte quante le persone :
Sale alfine sul trono , e là s' affetta ,
E vuol ch' ognun si metta la beretta.

X I I I.

Ma perchè Carlo è un uomo che si spiccia ,
Non vuole esordio , e subito comincia :
Gran tempo egli è , che ci confonde e impiccia
L' Egizio e 'l Moro , e ci divelle e trincia
Gli alberi e miete alla stagione arficcia
Le nostre biade ; e ogni anno ricomincia
Questo fastidio , o più tosto rovina ;
Onde vuolci ben presta medicina.

XIV.

Venir bisogna a battaglia campale
 E snidat tutta questa empia genia
 Da' nostri stati. Io veggio valor tale
 Ne' vostri petti, e tanta gagliardia,
 Che niun' impresa c'anderà mai male.
 Risposer tutti: Come vuoi, pur sia.
 E differ ciò con tale alta favella,
 Che parve un tuono in orrida procella.

XV.

A queste voci Carlo si compone
 In lieto aspetto, e poi dice: Mal crede
 Gente crudel, nimica di ragione,
 Delle belle opre, e della sante Fede;
 Se in numero infinito a noi s'oppono
 Per discacciarci della nostra fede:
 E in van fin quì pugnaro, e pugneranno
 In avvenir, nè danno a noi faranno.

XVI.

Già molto egli è che questi orridi mostri
 Ci stanno intorno, e nuocer non ci ponno;
 Ma fazj ben si sono i ferri vostri
 Del sangue lor, che quasi uomin fra il sonno
 Uccideste, e mandaste a i neri chioftri:
 Ch' ognun di voi di molti loro è donno,
 E puote un Franco solo (e lo vedeste)
 Pagnar con venti, e troncar lor le teste.

XVII.

Chè non torri superbe e forti mura,
 Non larghi fossi, non fiumi vicini
 Fan da' nimici una città sicura:
 Ma la fede e'l valor de' cittadini;
 Chè tutti accenda una medesima cura
 Del ben comune, e non abbia altri fini;
 E amor di libertà, più che de' figli,
 Mova il lor braccio, e regga i lor consigli.

X V I I I.

Però non temo della gente Mora,
 Nè de' Giganti orrendi e smisurati;
 Temo sol dell' invidia traditora,
 Che nascer fuol tra' capi più pregiati.
 Chè se tra i capi farà pace, ancora
 Sarà concordia tra i minor foldati;
 Chè l'umor, che verdeggia nelle foglie,
 Convien dalle radici che germoglie.

X I X.

Il Conte Orlando ha già passati i segni
 E i confin dell' invidia; e quest' io voglio
 Che Duce sia di cavalier sì degni.
 Gente non fia tra voi di tanto orgoglio,
 Che d'ubbidire a tal guerrier si sdegni;
 E se bisogna, io scenderò dal foglio,
 E ubbidiente chinerò la fronte
 In siem con gli altri al valoroso Conte.

X X.

A lui dunque ubbidite. Molti capi
 Rovinano le impresse. Un Rege solo
 Voglion fin le dorate ingegnose api,
 Ed al piacer di lui reggono il volo:
 Nè fia ch' alcuna contra lui s'incapi,
 Altrimenti vien morta, o messa in duolo.
 Natura è gran maestra, e mai non erra.
 Quì tacque, e poi fe' publicar la guerra.

X X I.

Ma nel mentre ch' Orlando al tavolino
 Si mette a immaginar gli stratagemmi:
 Torniamo a Ferrara, che sta vicino
 Di principiare i mali suoi dagli EMMI,
 O d'esser matto, o di morir tapino,
 Esser vorebbe in Scizia, o fra i Boemmi;
 Chè lo stare in Parigi lo riempie
 Di vergogna; da i piè fino alle temple.

X X I I.

Pafsò tutta la notte in doglie e in pene
 Pel suo delitto ; ma dal cor non gli esce
 L'amor della bellissima Climene.
 Non vorrebbe vederla , e gliene increfce ;
 Ma 'l pensier gliela pinge così bene ,
 Ch' al vecchio foco nova fiamma accrefce.
 Volge altrove la mente , ma non giova ,
 Che in ogni cofa Climene ritrova.

X X I I I.

Se fino pensa alla beata cella ,
 Gli viene in testa di farla Criftiana ,
 E poi con effa ricondurfi a quella.
 E non gli par mica propofita infana :
 Ch' ei non ha voti , e voti non ha ella ;
 E 'l matrimonio è cofa buona e fana.
 Onde fa conto d' averla in mogliera ,
 E già già pensa a quella prima fera.

X X I V.

Ma quando gli fovvien , ch' era figliuola
 Del Re d' Egitto , e adora Macometto ;
 Dà nelle furie , e ftrappa le lenzuola ,
 E pargli aver' un coltello nel petto ,
 O qualche groffo canapo alla gola ;
 E per la fmania balza giù di letto ,
 E passeggià , e s'arrabbia , e non fa quale
 Rimedio trovar poffa a tanto male.

X X V.

Se puolla avere in moglie , pare a lui
 D' aver accomodate le fue cofe
 Con Dio , col mondo , e con gli affetti fui.
 Onde per quanto dure e fpaventofe
 Gli vengano davanti a dui a dui
 Le dure imprefse ; in cor egli fi pofe
 Di tentar fua fortuna : e travestito
 Lascia Parigi da nullo avvertito.

X X V I.

E va cercando della sua Climene ;
 Ma non la trova, ch'è andata ancor ella
 A cercar di Despina, a cui vuol bene,
 Ancor che l'una e l'altra sia sì bella,
 Nel qual caso l'amor di rado avviene,
 Ma inviduccia è sempre, astio, e rovella:
 E se bene s'abbracciano, e fan festa;
 Dentro (come si dice) è chi le pesta.

X X V I I.

Pur gli vien detto, che verso del monte
 È gita; e che seco era un giovin Franco
 Di bella vita, e di serena fronte,
 Di capel biondo, e color rosso e bianco,
 E giovin sì, ch' appena par che impronte
 La lanugine il volto. E gli dice anco,
 Che non è giorno ch' egli non sia seco;
 E ch' ella non lo guarda d'occhio bieco.

X X V I I I.

E dice, che l'udì nomar per via
 Guidone, se non erra. A questo dire
 Ferraiù resta, qual chi tocco sia
 Da fulmin, che di dentro incenerire
 Un corpo suole, e far che intero stia.
 Poi quando principiossi a rinvenire
 Spronò il cavallo inverso la montagna
 E gelosia gli è sempre alle calcagna.

X X I X.

Ma lasciam questo Frate innamorato,
 E torniamo alla nostra alma Despina
 Che porta di Ricciardo il cor piagato,
 E sopra un fonte d'acqua cristallina
 Siede su l'erba a' due Giganti a lato.
 Fuor duol non mostra, dentro si tapina,
 Ed ora con Adrasto, or co' giganti,
 Parla di cose dal suo amor distanti.

X X X.

E perchè teme, che i giganti fuoi,
 Quand' ella farà giunta al mare in riva,
 Non vogliano andar seco: Ancor' a voi
 (Dice rivolta a lor lieta e giuliva)
 Io vo' narrar, qual mi punga e m'annoi
 Pensier, che in mezzo del mio core arriva,
 Per cui fuggo Parigi, e fuggo il padre,
 Ed abbandono le mie tante squadre.

X X X I.

E torna a lor memoria il giuramento
 Che in Cafria fe' d'uccider Ricciardetto;
 E come tutta l'ira in un momento
 Si sentì raffreddar dentro del petto;
 Talchè ogni odio, ogni rancor fu spento
 Alla vista del vago giovinetto:
 E fatto il viso di color di rose,
 Aperse lor le fiamme sue nascose.

X X X I I.

E che molto pugnò dentro il suo core;
 Se amare il suo nimico ella dovea,
 O pur fuggendo trionfar d'Amore;
 Che infin prevalse quel che men volea,
 Cioè la gloria e'l bel desio d'onore,
 Ma che tanto al suo grado si dovea:
 E in fin concluse, che così romita
 Volea passare il resto della vita.

X X X I I I.

S'impietosiro i due forti giganti
 A queste voci, e le giuraron fede
 E compagnia, e che sempre costanti
 Seguiterrano l'orme del suo piede.
 Li ringrazia Despina, e vuol ch'avanti
 Si vada, perchè il dì mancar si vede.
 Movefi dunque, e in un bosco vicino
 Entra, chè vuol celare il suo cammino.

Il fin del loro viaggio egli era il mare ;
Onde van con la testa in ver Ponente ,
Sicuri che in quel verso egli ha da stare . -
Fra tanto il Sol con sue fiammelle spente
A poco a poco a gli occhi lor dispare .
Adrasto dice allora : Inconveniente
Parmi l'andar più oltre, or che s'annotta ;
E meglio fia l'entrar' in questa grotta .

X X X V.

Er'a man dritta un masso alto e scosceso ,
Nel mezzo aperto , e caprifichi e lecci
Avean messo radice , e loco preso
Fra pietra e pietra , e fean sì begl' intrecci
I rami lor , qual alto e qual disteso ,
Che parve loro tra que' boscherecci
Luoghi il più bello : ed uno de' giganti
Entra nel masso alla donzella avanti .

X X X V I.

Bartono il foco , e guardan da per tutto ,
E veggono più a dentro altra apertura ;
Ed evvi un camerin bello ed asciutto ,
E dicono : Quest'è la nostra ventura ,
Chè per Despina par proprio costruito .
Raccolgon presto erbetta asciutta e pura ,
E la distendon sopra del terreno ,
Giacchè copia non han di paglia o fieno .

X X X V I I.

Ed i tabarri lor vi stendon sopra ,
E mangian due bocconi in fretta in fretta .
Adrasto intorno alla donna s'adopra ,
E mentre ch'ella per dormir s'assetta ,
Le dice che stia calda , e che si copra ;
Perchè l'aria là dentro ell'è freschetta ,
E ci vuol poco a prender un catarro ;
E le dà , se bisogna , altro tabarro .

XXXVIII.

Poi esce fuora, e accendono un gran foco
 Ch'avevan freddo, ancor che fosse Agosto:
 E mentre un de' giganti dorme un poco,
 L'altro passeggia e sta guardando il posto.
 Ricciardo intanto in questo ed in quel loco
 Cerco aveva all'aperto e di nascosto,
 Dal primo primo albor fino a quel punto
 Della sua donna, e a caso era ivi giunto.

XXXIX.

L'aperto maffo e la notte inoltrata
 Lo consigliaro a quivi riposarsi;
 Ma contesa gli vien tosto l'entrata
 Dal fier gigante, ed ei non vuol ritrarsi,
 Ma pensa con la lancia alla sfatata
 Tirare un colpo, e subito sbrigarfi
 Da quel cimento: e di fatto tirollo,
 E gli prese la mira in mezzo al collo.

XL.

Splendea la luna, e del suo puro argento
 Era bello a veder sparse l'erbette;
 Quando il gigante pien di reo talento
 Con la ferrata mazza il percotette;
 Onde al fuol cade, ed ei d'averlo spento
 Certamente nell'animo credette.
 Si sveglia a quel romor Despina bella,
 Ed esce fuor della sepolta cella.

XLI.

E intesa la battaglia, veder vuole
 L'ucciso cavaliere, e 'l vede appena,
 Che si fa del color delle viole,
 E quasi cade per soverchia pena.
 Adra sto vuol saper cosa le duole:
 Ella non parla, e guarda su l'arena
 Tutta dolente il morto giovinetto,
 E dice: M'uccideste Ricciardetto.

X L I I .

Adraſto corre ſubito, e diſlaccia
 La viſiera al garzone, e' l polſo taſta;
 Ma gli par freddo, e che affatto egli taccia.
 Deſpina anch' eſſa intorno al cor gli taſta,
 E credendolo morto indi l'abbraccia,
 E dice: Senza te dunque rimafſa
 Sarò, Ricciardo mio? e qual gradita
 Coſa ſenza di te ſarammi in vita?

X L I I I .

Io per fuggirti, e tu per ricercarmi,
 C' avrà fortuna finalmente eſtinti?
 Ah perchè volli meco uomini ed armi?
 E voi chi meco a viaggiar vi ha ſpinti?
 Ben teco, Adraſto, ho di che querelarmi,
 Che le prime mie voglie, i primi iſtinti
 Mutar voleſti; ch'io te ſol pregai
 A venir meco, e ad altri io non penſai.

X L I V .

Troppo fu ſtolto e barbaro il conſiglio
 Di prendere coſtoro in mia diſeſa.
 Er'io pur certa, che in ſimil periglio
 L'anima tua ſol del mio amore acceſa
 Venuta ella farebbe; e che vermiglio
 Avreſti fatto alla prima conteſa
 Del tuo bel ſangue il ſuol, Ricciardo amato,
 O quanto coſta un penſier mal mutato!

X L V .

So ch' eri forte e ripieno d'ardire.
 Ah foſſi ſtato nell'ardir men caldo,
 Chè ſetto non t'avria coſtui morire!
 Ma Orlando tu non eri, nè Rinaldo;
 Chè l'età tua ciò non potea ſoffrire.
 Col tempo certo ancor di lor più ſaldo
 Sareſti ſtato, e allor con tutti quanti
 Areſti ben pugnato aſpri giganti.

X L V I.

Or non dovevi, la mia dolce vita,
 Imprender pugna tanto disuguale.
 Ma 'l sonno ha te pur anco, e me tradita;
 Chè se era io desta, non v'era alcun male:
 Ch'io subito farei quì fuori uscita,
 E ravvifatoti a più d'un segnale,
 Avria gridato al custode: Crudele,
 Quest'è Ricciardo il mio amator fedele.

X L V I I.

E mentre così dice, il viso bagna
 Di Ricciardetto con un caldo pianto,
 Che sempre cresce, e punto mai non sfagna.
 Per quell'umore si risente alquanto
 Ricciardo, e in suono languido si lagna.
 Despina in sentir ciò si pon da canto,
 Ed ordina ad Adrasto che portato
 Sia nell'antro, e con balsami curato.

X L V I I I.

Poi si ritira nella sua celletta
 Tutta speranza che fano egli fia.
 Adrasto intanto quanto può s'affretta,
 Perchè ritorni tosto in gagliardia:
 Quando Ricciardo in voce languidetta,
 Dice: Despina cara, anima mia,
 Ecco io mi muojo; ciò lieve mi fora,
 S'io ti vedeva un'altra volta ancora.

X L I X.

Un'altra volta ch'io t'avessi visto,
 Sarei stato quaggiù tanto beato,
 Che nè men morte m'avria fatto tristo
 Ma giacchè così scritto era nel fato,
 Ch'io non dovesti di te fare acquisto,
 Despina bella, o almen morirli a lato;
 Solo una grazia mi faria contento
 In quest'estremo mio crudel tormento.

La fola grazia è, che qualcun di voi
(E rivolse ad Adraſto ed a' Giganti
Languidi e lagrimoſi i lumi ſuoi)
Se a la bella Deſpina unqua davanti
Giungeſſe; morto ch'io farò da poi,
Le dica: Il più fedel de' tuoi amanti,
Il Franco Ricciardetto nel cercarti
Reſtò morto, e vuol morto ancor amarti.

L I.

E quì divenne un gelo, ed oſcuroſſe
Qual Sol per nuvoletta il ſuo bel volto,
E d'un freddo ſudor tutto bagnòſſe,
Talchè del viver ſuo temette molto
Deſpina, e verſo lui ratta ſi moſſe,
In lagrime amoroſe il cor diſciolto:
E mentre è intenta a ſue mortali angòſce,
Ricciardetto apre gli occhì, e la conoſce.

L I I.

Qualor la faccia del ſereno cielo
Aſtro di nubi apportator confonde
Con largo troppo e tenebroſo velo,
Onde Giugno la pioggia noi diffonde:
Se Borea ſparſo il crin di neve e gelo,
Borea che 'l vago piè trattiene all' onde,
Gli eſce contro improvviſo; in un baleno
Fuggon le nubi, e torna il ciel ſereno:

L I I I.

Così tornaro ſerene e tranquille,
Al comparir de la bella Deſpina,
Dell' amoroſo giovin le pupille,
E per ſoverchia gioja ſi rifina:
E vuol parlare, e mille volte e mille
Si prova; e quando a' labbri s' avvicina
Per cominciare la prima parola,
Il timor gliela torna nella gola.

L I V.

Despina anch' essa lui riguarda e tace,
 Nè fa, nè può formare alcun accento;
 Ma s' arrossisce come accesa brace;
 Or trema come canna esposta al vento;
 Or gode d'esser seco, or le dispiace;
 Or piange per dolore, or per contento,
 In somma non si fa, quel che si voglia;
 Chè or una impera, ed ora un'altra voglia.

L V.

In fine i chiari spirti e generosi
 Tutti raccoglie, e in maestà composta
 Gli dice: i casi tuoi son sì pietosi,
 Ch' ad usarti mercè m' hanno disposta,
 Mercè, ch' a te convenga e a' gloriosi
 Natali miei, ancorchè in parte opposta
 All' ombra invendicata del germano,
 Che contro te mi pose il ferro in mano.

L V I.

Fora ben giusto, ch' io tornassi al campo
 Col teschio tuo reciso, or che mel porge
 Fortuna in dono, e nulla aita o scampo
 (Come tu vedi) al tuo fuggir si scorge.
 Ma vivi, che se bene io d'ira avvampo
 Contro di te, ragione e pietà forge
 A tuo vantaggio, e vuol ch' io sia cortese
 Con un, che in foggia sì crudel m' offese.

L V I I.

Indi esce fuori della grotta oscura
 Monta sul suo cavallo, e fugge via,
 E con le mani la bocca si tura
 Per non dar segno della doglia ria,
 Che 'l cor le spezza e l'anima le fura;
 E la sua gente appresso a lei s'avvia.
 Ricciardo nella grotta resta solo
 Pieno di maraviglia e in un di duolo.

Pur come può, rimonta ful destriere,
E vuol seguirla; ma tanto è lontana
Che di giungerla è forza che dispere,
Ma lasciamlo ire', e lasciam ch' inumana
Chiami Fortuna, ed empia a più potere;
E ritorniamo al Frate, che l' umana
Amabile Climene va cercando
Per l' erto monte, e sempre sospirando.

L I X.

Sorte benigna gliela fa trovare
In mezzo a cento lupi, e quasi morta,
Che contro tanti non si puote aiutare.
In fra que' lupi il Romito si porta,
E con la spada in mano fa un tagliare
Di lor, che la metà quasi n' ha morta.
Fuggono gli altri, resta il Frate ed ella
Soli in un bosco. O ve' che cosa bella!

L X.

Quì senza porla molto in sul liuto
Le disse Ferrai candidamente:
Com' amor del suo bel l'avea feruto,
E in moglie la volea sicuramente:
E in caso di strapazzo, o di rifiuto
Ch'era disposto allora immantimente
Col testimon d' un leccio o d' un cipresso,
Del corpo suo di prendere il possesso.

L X I.

Climene à quel parlar restò di pietra.
Poi preso spirto : Cavalier (gli disse)
Dal tuo il mio voler già non s' arretra,
E quel farà di noi, che'l Ciel prefisse:
Ma senza canto e senza suon di cetra,
Tra queste d' augelletti antiche e fisse
Case fronzute, ed alberghi di fiere,
Proverem d' Imeneo l' alto piacere?

L X I I.

Salghiam quel colle, ove un pastore alberga :
 Ivi farai mio sposo, io tua conforte.
 E par, che in così dire ella s'asperga
 Tutta nel volto di color di morte,
 E che 'l Romito nel piacer s'immerga,
 E dice : A quel cammin le vie son corte ;
 Andiamvi pure. E la prende per mano ;
 E gliela stringe il furfanton pian piano.

L X I I I.

Per via fra tanto gli dice Climene :
 Giacchè la vita da te riconosco,
 E d'Imeneo mi stringon le catene
 All'amor tuo, che sì grande conosco ;
 Fammi un piacer, signor, se mi vuoi bene
 Finiam la nostra vita in questo bosco.
 Rispose Ferrau ; L'Angel di Dio
 T'ha mostrato sicuro il desir mio.

L X I V.

Chè ad altro io non pensava, ch'al ritorno
 Della mia cella in Spagna. Ma ch'importa,
 Che in Francia o in Spagna sia nostro soggiorno ?
 Ma come, la tua mente mi conforta
 A star ne' boschi, e non andar attorno
 A feste, giuochi, come l'uso porta
 Delle cittaddi ? Ed ella : S'io son teco
 (Ve', s'era furba :) a nulla ciò m'arreco.

L X V.

Mentre van ragionando in questa guisa
 E fa smorfie al Romito la donzella,
 E di sangue di lupi tutta intrisa
 Gli dice, e ride : O questa veste è bella !
 E pare proprio di nozze divisa ;
 S'ode una voce che Climene appella.
 Climene a quella voce a se ritira
 La mano, e 'l Frate co' morsi martira.

L X V I.

Come fuol cagnuolino , che tra via
 Perduto abbia il padrone , e fame il morda,
 Al primiero che gli usa cortesia
 Fa festa , e salta , e a seco gir s' accorda :
 Ma se ode il fischio ufato , a quel s' inuia ,
 Nè del nuovo signor più si ricorda ;
 Anzi se vuol fermarlo , d'ira ardente
 Rabbuffa il dorso , e a lui digrigna il dente :

L X V I I.

Così del caro suo Guidone amato
 Sentendo ella la voce , a lui s' indrizza ;
 E fugge sì , che cervo spaventato
 Sembra pe' campi , o giostrator per lizza.
 Rimane Ferrau trasecolato
 Alquanto , poi ripien di maraviglia
 Le corre appresso. Or noi che far vogliamo ?
 Seguirli , o pure a Carlo ritorniamo ?

L X V I I I.

Torniamo a Carlo , e ragioniam di guerra :
 (Che 'l favellar d' amore sì di seguito
 Vine a fastidio) : e mentre gira ad erra
 Dietro a Climene il cupido Romito ,
 Miriamo la battaglia , e 'l ferra ferra ,
 E 'l parapiglia , e 'l popolo infinito
 Di combattenti tra Mori e Cristiani ,
 Che menan tutti due bene le mani ,

L X I X.

Con forme io vi narrai , preso il comando
 Dell' armi , il Conte si diede a pensare
 Al luogo , al tempo , alla maniera , al quando
 S' ha a dar battaglia , e come s' ha da fare :
 Se aspetta l' inimico , o pur col brando
 L' affale in campo ; e questo a lui ben pare
 Miglior consiglio , ancor che molti intoppi
 Ci sien ; ch' essi son pochi , e quei son troppi ,

L X X.

Ma la virtude ed il valor fovraſta
 Al numero di molti. Adunque ei ferma ;
 Che a lo ſpuntar del dì di ſpada e d' aſta
 S' armi ciaſcuno ; e la per anni inferma
 Gente in Parigi che farà rimafſta ,
 Vuol che falga fu i merli , e lì ſtia ferma
 Per apparenza , e per moſtrare in viſta
 Che di ſoldati è la città provviſta.

L X X I.

Ordina poſcia , ch' Aſtolfo conduca
 Cinque mila cavalli , e vuol che tutti
 Veſtan d' un color d' oro che riluca ;
 E ſon da lui della maniera inſtrutti ,
 C' han da tener , toſto che 'l giorno luca.
 Sotto Rinaldo poi ſolo ha ridutti
 Cento guerrieri , ma di valor tale
 Ch' Affrica tutta manderiano a male.

L X X I I.

Di venti mila fanti dà l' inſegna
 Al buon Dudone ; ad Ulivier commette
 Un drappello di gente eletta e degna
 Che vuol che vada ove più gli dilette ;
 A due Giganti poſcia egli conſegna
 Della più bella gioventude elette
 Truppe due mila , e di falci da fieno
 L' arma e di zappa da ſcavar terreno ;

L X X I I I.

Perchè vuol che coſtor contro i Lapponi
 Vadano , quando vederanno acceſa
 La pugna con lo Scricca e ſuoi campioni ;
 E che Dudon ſi troverà in conteſa
 Co' fieri Egizj e con gli altri Baroni ;
 Perchè vuol che l' entrata ſia conteſa
 A coloro nel campo , perchè fanno
 Troppo crudele e non previſto danno.

200 R I C C I A R D E T T O,
L X X I V.

E loro ha poste quelle zappe in mano ;
Perchè facciano un fosso altro e profondo ,
Dove andranno i Giganti a mano a mano
Scaricando le reti del lor pondo :
E con le falci in modo acerbo e strano
Andran mietendo , col menarle a tondo
E gambe, e pance, e colli di que' mostri,
Degni di star giù ne' Tartarei chioftri.

L X X V.

Egli poi col figliuolo di Zerbino ,
E con quegli altri Paladini illustri,
Terrà dal campo lontano il cammino ,
E per boscaglie e per luoghi palustri
Dietro allo Scricca si porrà vicino ;
E farà pensier suo , come s' industri
D'attarcarlo nel tempo , e la stess' ora.
Ch' Astolfo attacherà la gente Mora.

L X X V I.

Cercato han di Guidone , e del Romito
E del buon Ricciardetto ; ed han timore
Che ciascuno non sia morto o ferito ;
Imperocchè l' immenso lor valore
Non sfuggirebbe un così dolce invito
A bella gloria , e a sempiterna honore ;
Qual è quel di difender da' nimici
I parenti , la patria , e in un gli amici.

L X X V I I.

E dopo gran ricerca vien lor detto ,
Che sono stati visti dalle mura
Uscir , ma che ciascuno iva soletto
E in cor chiudea non so qual aspra cura ;
E che v' era talun , ch' avea sospetto
D' un qualche tradimento , o di congiura.
Orlando grida ; Questo esser non puote ,
Chè per lungo uso l' opre lor son note.

L X X V I I I.

Nulladimen perchè la cosa è grave,
 Ed importa saperla veramente;
 Chè tavola di dove men si pave
 Ne viene la sventura di repente,
 E son le umane menti tanto prave
 Che ben fa chi non fidasi niente;
 Fa molti a se chiamar degli spioni,
 Che de' nimici osservano le azioni.

L X X I X.

E fa da loro, come il buon Guidone
 Acceso per Climene egli è d'amore,
 E che lei segue; e che v'è opinione,
 Ch'ella senta per lui lo stesso ardore:
 Che persa il Frate la divozione
 Per quella stessa abbia piagato il core;
 E in somma che Ricciardo per Despina
 S'affligga per amor fera e mattina.

L X X X.

E narra come Despina è fuggitta,
 Nè si fa dove, e che i miglior guerrieri
 La van cercando; e come pur è gita
 Climene, e seco ell'ha di cavalieri
 Per ritrovarla una turba infinita.
 Orlando rasserena i suoi pensieri
 A queste voci, e dice sorridendo:
 Chi pecca per amore, io non riprendo.

L X X X I.

Ma se mancano a noi tre forti eroi;
 Spogliato l'inimico affatto affatto
 (Come sentite) egli è de' campion suoi.
 Però doman' egli sarà disfatto.
 Io veggo la vittoria ch'è per noi.
 E disse questo in così nobil atto
 E con tanta allegrezza, ch'ognun crede
 Già di vederfi l'inimico al piede.

202 R I C C I A R D E T T O ;
L X X X I I .

Stabilita la cosa in guisa tale ,
Vanno a dormire , e ciaschedun foldato
Fa qualche sogno orribile e bestiale.
Ma lo Scricca ancor effo ha ben pensato ,
Per fare a Carlo , quanto ei può , del male ;
Ma 'l suo disegno troppo gli ha guastato
La fuga della figlia , e con la figlia
Il più bel della marzial famiglia.

L X X X I I I .

Il campo Egizio ancor sta sottosopra ,
Perchè Climene in busca di Despina
È gita ; e mentre in cercarla s'adopra ,
La forte gioventù seco cammina.
Onde convien , che scarso valor copra
L'armata ; e se fortuna ai Franchi inclina
Il favor suo , chi riterrà la piena
Dell' armi , che Vittoria in giro mena ?

L X X X I V .

Pure in tre corpi il campo hanno diviso :
Uno è tutto di Cafri e di Negriti ,
Gente d'acerbo e formidabil viso ,
E tanti son che sembrano infiniti.
Lo Scricca lor comanda , e in foglio affiso ,
Ragiona ai Cafri , e dice : Siate arditi ,
Chè la fortuna ajuta i coraggiosi ,
Nemica de' codardi e neghittosi.

L X X X V .

Un altro è di quei tristi Lapponcelli
Nimici capitali di natura.
Vanno a brigate , come van gli agnelli ,
Incapaci però di far bravura ;
Ma di soppiato come i ladroncelli
Fanno gran danno , e più se l'aria è oscura.
Questi non hanno Imperadore o Duce ;
Ma van dove 'l capriccio li conduce.

L X X X V I.

Il terzo egli è d' Egizj e di Perfiani;
 E tanti son, che d' armi e di bandiere
 Empiono gli alti monti e i larghi piani,
 E fan (fuorchè a' Francesi) un bel vedere.
 È chi mazze ferrate ha nelle mani,
 Chi torte sciabile, e tutti han fosche e nere
 Le sopravvesti; ed è genti feroce,
 E molto più che non si spiega in voce.

L X X X V I I.

Il suo gran male egli è, che s' è smarrita
 Climenè la sua bella, e valorosa,
 E faggia guida; ond' è mezza stordita,
 E ancor che tanta sia, sta timorosa,
 Nè puote esser da alcuno incorraggita:
 Chè i migliori guerrieri, l' amorosa,
 Fiamma, che li arde per Climenè bella,
 Li ha tratti fuor del campo a cercar quella.

L X X X V I I I.

Il Consiglio di guerra fu d'avviso,
 Che 'l dì seguente non si dia battaglia;
 Per veder se fra tanto viene avviso,
 Che torni alcun di quei guerrier di vaglia,
 Che van perduti appresso d'un bel viso.
 Ma questa volta lo Scricca la sbaglia;
 E s' avvedrà, che cosa si vuol dire
 O l'essere affaltato, o l'affalire.

L X X X I X.

Già 'l negro manto suo di stelle asperso
 Da per tutto disteso avea la notte,
 E la civetta col suo tristo verso
 Cantava in cima alle muraglie rotte;
 E 'l sonno di papaveri cosperso
 Usciva fuor delle Cimmeric grotte,
 Per far che l' uomo stanco si ripose
 Dalle opere del dì gravi e noiose;

X C.

Quando lo Scricca si pone a dormire ,
 E poi sul far del dì fa un sogno strano ,
 E strano sì che non lo fa capire.
 Pargli tener tigre crudel con mano ,
 Che d'uman fangue la vede fitire :
 Poi scorge un giovin Franco da lontano
 Che valle incontro , e al suo venir si stacca
 Da lui la tigre , e col giovin s'attacca.

X C I.

Ma quando pensa , che piagato e morto
 Ell' abbia il Franco , vede che pentita
 Del suo rigor non gli fa danno o torto ,
 Ma l'accarezza , e quegli a se l'invita ,
 E mostra in seco star gioja e conforto.
 Poi dagli occhi improvvisa gli è sparita ,
 E vede il Franco , che pel suo partire
 Si sente di dolor quasi morire.

X C I I.

Quindi in un tratto vede immenso mare
 E la tigre che l'onde portan via ,
 E in terra ignota la scorge approdare ;
 Indi la vede ch' al bosco s'invia ,
 Ed inselvata poi più non appare.
 Mira alfine che 'l Franco là giungia ,
 Chè della tigre va seguendo l'orme ,
 E per cercarla non mangia e non dorme.

X C I I I.

E mentre ei sta guardando il Cavaliero ,
 Ecco che vide cinta di catene
 La tigre tratta da un gigante fiero ;
 E vede come il Franco a guerra viene
 Con quel superbo , e che di fangue nero
 Tinge il suo ferro e quelle asciutte arene ,
 Onde muorsi il gigante ; e ch'ei ferito
 Scioglie la tigre , e poi cade sul lito.

X C I V.

E vede che la tigre, come puote,
 Gli dà conforto, e che la sua mercede,
 Da quel subito male ei si riscuote.
 Poscia un'estrema maraviglia vede,
 Che l'occhio e l'intelletto gli percuote,
 E che sognando ancora non la crede:
 Vede la tigre, che con bassa fronte
 Va con quel Franco ad una bella fonte.

X C V.

E quivi giunta, l'elmo si discioglie
 Il Cavaliero, e di quell'onda l'empie;
 Indi asperge la fiera, che raccoglie
 L'umore appena in su l'irsute tempie,
 Che dell'esser di tigre par si spoglie.
 Nè più d'ugne crudeli, acerbe, ed empie
 Son guernite sue zampe, e donna sembra
 Di vaghe, e belle, e graziose membra.

X C V I.

E mentre egli la guata fiso fiso,
 Si rupe il sonno, ed il sogno disparve;
 La qual lo Scricca ora egli mise in riso,
 Chè volentier si burla delle larve:
 Or da varj pensieri fu conquiso,
 Ch'esser la tigre simile gli parve
 Alla sua figlia, e allor meno comprende
 Di quel c'ha visto, e sonno più non prende.

X C V I I.

Orlando intanto e gli altri suoi guerrieri,
 Già di Parigi sono usciti fuora,
 E tutti sono per gli lor sentieri;
 Talchè prima che in ciel la bella aurora
 Tutta ornata di rose coi destrieri
 Compaia, sopra della gente Mora
 Saranno i Paladini, ed improvvisa
 Colta da lor, farà disfatta e uccisa.

Le sentinelle del campo Affricano
Non ponno veder nulla, perchè il cielo
È nubiloso : e poi dal basso piano
S'alza una nebbia, che d'un nero velo
Li copre, nè veder ponno lontano ;
Non dico mica un gran tratto di telo,
Ma nè pur una spanna : e tai prodigi
È fama che faceffe Malagigi.

X C I X .

Giunto alle tende de' Cafri feroci
Astolfo, fa sonar trombe e tamburi.
Lo Scricca e gli altri s'armano veloci,
Ma i Franchi omai intrepidi e ficuri
Comincian la battaglia, e gridi, e voci
S'odono, e colpi da spezzare i muri.
Orlando anch'esso attaccata ha la mischia,
E'l buon Dudone a gli Egizj la fischia.

C .

I giganti fra tanto hanno abbozzato
Il largo e fondo pozzo, e ognun lavora
Per far che quanto prima sia formato.
Chi lo smosso terreno porta fuori,
E chi portato lo mette dallato.
In somma molto prima dell'aurora
Han fatto un pozzo largo venti braccia,
Nè vede il fondo suo chi vi s'affaccia.

C I .

Sul far del giorno sentono i Lapponi
Come anitre cianciar dentro gli stagni,
E l'Alba salutar con certi fuoni
Che sembrano zampogne di castagni.
Urlano i due giganti, e sembran tuoni,
E con essi urlan pure i lor compagni,
Che con le adunche falci in un momento
Entrano in mezzo al loro alloggiamento.

C I I.

E mentre van tagliando come fieno
 E teste, e colli, e petti, e gambe, e mani;
 I due giganti che le reti avieno,
 Come gli storni per gli larghi piani,
 Allora ch'anneriscono il terreno,
 Prendono a facchi gli accorti villani;
 Così prendevan quelli tratto tratto
 I Lapponi, ch'egli era un gusto matto.

C I I I.

E quì correvan subito al gran pozzo,
 E sbattutigli prima in su l'orliccio,
 Li traevan nel fondo orrendo e fozzo;
 E tante volte fero questo impiccio,
 Che arrivavandò quasi fino al gozzo
 Dello scavato; ond'io mi raccapriccio
 In ripensare a quell'orribil caccia.
 Quindi è che in fuga ogni Lappon si caccia.

C I V.

Ma non son soli i Lapponi a fuggire,
 Chè l'esercito Casro è anch'ei disfatto.
 Onde allo Sricca infin convien partire.
 Ma perchè vil non vuol parere affatto,
 In fra i Cristiani si mette a ferire:
 Quand'ecco Orlando sopraggiunge a un tratto,
 La cui venuta lo sturbò in tal modo,
 Che disse: Io scappo, e chi mi segue io lodo.

C V.

Ma negli Egizj la virtù non langue,
 E fanno cose in verità stupende.
 Dudon piagato versa molto fangue,
 E prigioniero condotto è alle tende.
 Rinaldo inteso questo, come un angue
 Sopra i nimici rabbioso discende:
 E quì s'attacca una mischia sì dura.
 Ch'al sol pensarla muojo di paura.

208 R I C C I A R D E T T O,
C V I.

Or lasciam queste guerre maladette ;
O se pur haffi a ragionar di guai,
Ragioniam de le belle lagrimette,
Che mandan fuora di Despina i rai.
Sembrano perle orientali schiette,
Ma di lor hanno più valore affai,
Non presso a ciaschedun, ma presso a quello
Che de' begli occhi suoi è cattivello.

C V I I.

E parleremo in questa congiuntura,
Com'è dover, del miser Ricciardetto,
Che si dispera e daffi alla ventura,
Tanto è l'aspro dolor che chiude in petto,
Per lei seguir, che 'l fugge, e 'l cuor gli fura.
Ma prima andiamo a cena, e poscia a letto;
Che con voglia di fame, e di dormire
Ben si può sbadigliar, ma non già dire.

Fine del Canto ottavo.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO:



ARGOMENTO.

*Lasciato il bel Ricciardo in grande arsura ,
 Despina al lido naufraga sen viene.
 Ferrau più di Cristo non si cura ;
 Cade , e si storpia per seguir Climene.
 Astolfo è presso a un' aspra impalatura ,
 Da spaventare ogni anima dabbene.
 Fioretta abbraccia la Fede Cristiana,
 Ferrau per miracolo risana.*

CANTO NONO.

I.

U DITO ho dir da certi saputelli
 Che dan di naso alle fatiche altrui ,
 E mezzi buoi e mezzi somarelli
 Hanno del tutto gl' intelletti bui ;
 Che le Muse son peste de' cervelli ,
 E chi vuole far bene i fatti sui ,
 Fugga Apollo più ratto , che non feo
 La ritrosetta figlia di Peneo.

Tomo I.

O

I I.

A costoro c'han l'anima per fale
 Acciocchè lor carnaccia non si guasti,
 Chè non fanno che cosa è bene o male,
 Rispondere io non voglio: ma sì guasti
 Gli uomini sono nell'universale
 Di giudizio, ch'ognor fanno contrasti
 Contro chi delle Muse è innamorato;
 Che a dir pur qualche cosa io son forzato.

I I I.

Nè parlo in mia difesa, chè non sono
 (Mia sventura) ad Apollo accetto e grato:
 Parlo per qualcheduno ingegno buono
 Dalla natura a gran cose formato,
 Che non potendo chiuder sì gran dono
 Entro i soli confin dell'Inforziato,
 Or con le Muse in Pindo si consiglia,
 Or va tra filosofica famiglia:

I V.

Ed or le Greche, or le Latine carte
 Volgendo a lume d'olio, o pur di Sole,
 In sè raduna le sentenze sparte
 Per le Romane e Ateniesi scuole;
 E appresa del ben dir ciascuna parte,
 Guida gli uomini poscia ovunque vuole.
 Questi, che spende i giorni in tal fatica,
 Per detto di costor s'ha a stimar cica?

V.

E stimerassi uom saggio, e a' sommi onori
 Quei s'alzerà, ch'averà meglio in mente
 Il Ridolfino e simili dottori:
 E chi cantando dolcissimamente
 Di sua man Febo adorerà d'allori,
 Sarà mostrato a dito dalla gente
 Come uno sciocco ed uno spensierato
 E come uom a far nulla in terra nato?

V I.

Tal ha le carte in mano e giorno e notte,
 Perch'è un somaro ed il latin non cape,
 E non è posto fra le genti dotte,
 E sol di curia un qualche poco sape:
 Non gli son dalle lingue aperte e rotte
 Le vesti, e posto in fra le menti sciape
 Se ne fa conto; e sol guai a colui
 Che non giuoca, ma canta un verso o dui.

V I I.

Altri fervo è d'amore, altri dell'oro:
 Quegli piange perchè madonna è cruda,
 E questi perchè fa poco tesoro:
 Quei per piacere alla sua bella druda
 Ogn'impiego acciabatta, ogni lavoro:
 Questi per guadagnar s'affanna e suda:
 Quei compatito, questi è invidiato:
 Ed il Poeta solo è biasimato.

V I I I.

Ma perchè non m'offusca sì la vista,
 La difesa ch'io prendo de' Poeti,
 Ch'io voglia porre in così chiara lista
 Subito quei, che la marina Teti
 Sanno nomare, e la palude trista
 D'Averno, e di Vulcan le industri reti,
 E fanno dir, begli occhi, ed aureo crine,
 Fronte d'avorio, e labbra coralline:

I X.

Io dico chiaro, che nessuna stima
 Ho di chi solo accozza tanto quanto
 Quattordici versacci con la rima.
 Il gran Poeta non l'annafo al canto
 Unicamente: ma vo' che m'imprima
 Un non so che di nuovo, che d'incanto
 Abbia sembianza; e voglio che in lui sia
 Una bella e divina fantasia.

X.

Vo' che le umane , e le divine cose
 Sappia , quanto saper puote un mortale ;
 E con le vaghe idee e luminose
 Sopra l' aere più puro ei batta l' ale ;
 E della terra nelle parti ascosse
 Entri , e discorra come l' acqua sale *Thomson*
 In cima a' monti , e come perduta abbia *Seasons*
 Il fal ch' avea nella marina fabbia.

X I.

In somma quando io dico un buon Poeta,
 Dico una cosa rara e pellegrina ,
 Che grazia di natura e di pianeta
 A nascere fra noi raro destina :
 Ma non vo' già , che dall' alba a compieta
 Diguazzi ognor nell' onda caballina ;
 Nè che ad ognor ful Menalo e Permessò
 Riposi , sol contento di se stesso.

X I I.

Chè quasi in ogni età furo ben molti
 E sommi Duci e sommi Imperadori ,
 Che in braccio ancora delle Muse accolti
 Bella vittoria coronò d' allori :
 Anzi d' April non son sì speffi e folli
 Per le campagne i leggiadretti fiori ;
 Come gli uomini illustri , che di paro
 Trattar la penna ed il fulmineo acciario.

X I I I.

E quanti fur , che con la toga in dosso
 In mezzo ai Padri nell' ampio Senato
 Il poetico foco da sè scosso ,
 In grazioso fermone e posato
 Dier salute alla patria , ed il già mosso
 Periglio a' danni suoi fu dissipato ?
 Ma non ho tempo , e Despina non vuole
 Ch' io spenda qui tutte le mie parole.

XIV.

Se vi fovvien; la povera ragazza,
 Lasciato il suo amoroso Ricciardetto,
 Se n'andava di duolo e d'amor pazza
 A tutta briglia per entro il boschetto:
 E non le importa, se casca la guazza,
 E se un ramo le graffia il viso o'l petto:
 Chè nol sente, e se'l sente non le importa;
 Ch'esser vorria sepolta non che morta.

XV.

Perchè quando han bevuto daddovero
 Il veleno d'Amor le poverelle,
 Non sol non han più voglia nè pensiero
 Di feste, e giuochi, e d'altre cose belle;
 Ma si stariano dentro un cimitero
 Senza vaghezza di veder più stelle,
 E saprebber morir: e ne son morte
 Per troppo amor, ma non già del consorte.

XVI.

Ma la malizia loro è tanta, e tale
 È la vergogna, che sono capaci
 Di mostrar odio ferino e mortale
 A chi consumerebbero co' baci;
 E di far vezzi a quei che voglion male.
 Nell'opre in somma e ne' detti mendaci
 Nascondon così bene il lor desio,
 Ch'appena appena lo conosce Iddio.

XVII.

Così fuggendo il suo piacer Despina
 Camminò il resto della notte oscura,
 E ritrovoffi poscia la mattina
 In un'aperta e fiorita pianura.
 E visto il tremolar della marina, ✕
 D'andare al lido, quanto fa procura.
 Vi giunge alfine, e vi trova una barca,
 E subito co' suoi sopra v'imbarca.

Ricciardetto , ch'andolle sempre appresso
 (Ma con svantaggio , chè partì primiera)
 Giunse nel piano in quel momento stesso ,
 Che la donzella in barca montata era .

- Se restasse quel misero di gesso ,
 Il pensi chi d' Amore è nella schiera .
 Volle gridare : Aspetta , non partire :
 Ma non potè nè men la bocca aprire .

X I X .

Pur corre a quella volta come puote
 Speditamente , e vede ancor' il legno .
 Col bianco fazzoletto mille ruote
 Fa , perchè intenda la crudele il segno .
 Despina il vede , e si bagna le gote
 Di pianto , per lasciar giovin sì degno :
 Ma l' onestade in lei ha tal vigore ,
 Che vincer può la signoria d' Amore .

X X .

Onde non solo non ritorna al lido
 Con la sua barca , ma fa tutte sciorre
 Le vele , e daffi affatto al mare infido :
 Sopra il cui dorso non cammina o corre ;
 Ma vola il legno , e dell' amante fido
 Si cela a gli occhi , che non si fan torre
 Da quella vista , e piange , e si dispera ,
 E chiama ingrata la sua donna , e fera .

X X I .

E' dice tali e sì triste parole ,
 Che fino i sassi hanno pietà di lui ;
 E le fiere , e gli augelli , e l' aura , e 'l Sole
 Par che mostrin dolor de' casi fui :
 E 'l mar , che fordo e barbaro esser suole
 Alle querele ed a' sospiri altrui ,
 Pur si commosse , ed al lido ogni pesce
 Corre ad udirlo , e del suo mal gl' increosce .

X X I I.

Ma lasciam che si dolga in su la riva,
 Ed aspetti l'imbarco; chè non voglio
 Seco star, finchè un legno non arriva;
 E seguitiam. Despina, che l'orgoglio
 Prova de' venti, e misera e cattiva
 Si vede aprir la barca in uno scoglio,
 E'l vecchio Adrasto con i due giganti
 Perire, e tutti gli altri naviganti.

X X I I I.

Ella sola si salva, chè s'agrappa
 A certi sassi, e generosa e franca
 Meglio che puote dalla morte scappa:
 Indi cade sul lido, e da man manca;
 Vede un vecchio villano con la zappa.
 Avea costui una gran barba bianca,
 Placido in vista e di buone maniere,
 Quanto permette il rustico mestiere.

X X I V.

Ma la bella Climene e'l Fraticello
 Mi fanno cenno ch'io ritorni a loro;
 Però lascio Despina e'l villanello,
 E in man riprendo quest'altro lavoro.
 Climene, udita di Guidon suo bello
 La voce, che la trasse di martoro,
 Fuggì verso di lui, e lasciò in affo
 Il Frate, che si dava a Stanaffo.

X X V.

Il qual mentre a seguirla si dispone
 Acciecato dall'ira e dall'amore,
 Cadde alla peggio in mezzo d'un burrone,
 Ed ebbe di morir giusto timore.
 Si ruppe un braccio, e si scupò un gallone:
 E fu tal l'acerbissimo dolore,
 Che perdè la favella, il senso, e'l moto,
 E restò tra que' sterpi come un voto.

X X V I.

Certi pastori poi che lo trovaro ;
 Mossi a pietade del suo tristo caso ,
 Alla cappanna loro lo portaro ,
 Ch'essere il dì potea verso l'ocaso.
 Quì pure in breve tempo capitaro
 (Ve', se fortuna gli vuol dar di naso)
 Climene con Guidone , e loro è dato
 Piccol tugurio al buon Romito a lato ,

X X V I I.

Che nel vederli si muore di rabbia ;
 E perchè non si puote rucicare ,
 Sta zitto zitto , e si morde le labbia ,
 E di core si mette a bestemmiare.
 Quei , cui tartassa l'amorosa scabbia ,
 Comincian dolcemente a ragionare ;
 E si dicon parole inzuccherate ,
 Che son al Frate tante stiletate.

X X V I I I.

Se a ventura ode romperfi una frasca ,
 E nulla nulla tremolare il palco ;
 Subitamente pare che s'irasca ,
 Come destriero al suon dell'oricalco.
 Climene intanto si leva di tasca
 Uno specchio , che fatto era di talco ,
 Per ricomporsi il crine , e farsi ognora
 Più bella per colui , che tanto adora.

X X I X.

Il qual dice : Climene , il nostro amore
 E' non è nato , come gli altri , in terra.
 Ha principiato in ciel ; chè assai poche ore
 I tuoi begli occhi al cor mio fecer guerra.
 Appena appena il mattutino albore
 Apparve in cielo , allor che Cloride erra
 Presso Zeffiro suo , che ci guardammo ,
 E poco dopo , come fai , ci ammamo.

X X X.

Dolce mia vita, ho sempre avanti a gli occhi
 Quel giorno lieto, quel dolce momento,
 Che da sì grato amor noi fummo tocchi;
 Ma quando mi farai, bella, contento?
 Il Frate allor, come fulmin che scochi }
 Da nera nube spezzata dal vento: }
 Non mai (rispose) infin ch'averò vita.
 E a questo dire si morde le dita.

X X X I.

Si riscosse Climene a quella voce.
 Guidon, che 'l vede in sì misero stato:
 Chi t'ha posto (gli dice) a cotal croce,
 Che mi rassembri uno spirto dannato?
 Il romito, che d'ira e amor si cuoce,
 Lo guarda con un occhio stralunato;
 E non risponde, e pare un pipistrello, }
 Quando un lo affigge con lo zolfanello. }

X X X I I.

Che 'l naso e i labbri muove in forma strane,
 E se non fosse fracassato tanto,
 Adopreria più volentier le mane.
 A cui Guidone: Un uom, come te, santo
 E superiore alle miserie umane,
 (Disse) dovresti con letizia e canto
 Sopportare cotesta tua disgrazia,
 Che a' buoni è cara più, quanto più strazia.

X X X I I I.

Disse un pastore: Il pover uomo ha rotto
 Il destro braccio, e fiaccata una coscia.
 Seguir tu mi dovei con minor trotto
 (Disse Climene) e più pensare al poscia;
 Ch'adesso tu non sei sì giovinotto
 Da poter faticare senza angoscia.
 Allora Ferraute disperato
 Urla, che sembra proprio un spiritato.

218 R I C C I A R D E T T O ;
X X X I V .

E le dice: Crudel, perchè m'insulti?
Vanne col vago tuo, dove ti piace,
E lascia me per questi orridi e inculti
Luoghi a cercar la mia perduta pace.
E perchè pare a lui, che lieto esulti
Guidon di quel tormento che lo sface;
Gli dice: Se avverrà ch'io mai risani;
Vedrai, quanto è il valor di queste mani.

X X X V .

Guidon, che stima questo tempo perso,
A piè del letticiuolo del Romito
Sopra del fieno stesosi a traverso;
Alla sua donna fa cortese invito,
Ch'ivi pur venga, e nel piacere immerso
Canta, che pare un musico perito;
Ma termina in sospiri il dolce canto,
In acerbe querele, e largo pianto.

X X X V I .

Perchè Climene in conto alcun non vuole
Far cosa, che a donzella si disdica,
E sopra ciò gli dice più parole,
Che sono al buon Guidon spina ed ortica.
Gli dice ben, che pria sia nero il Sole,
E salirà sul cielo una formica,
Ch'ell'ami altri che lui, e che in consorte
L'accetta, e lo terrà fino alla morte.

X X X V I I .

E lo prega ad andar seco in Egitto,
Ove già al padre ell'ha spedito un messo,
E di questo amor suo a lungo ha scritto:
E certo tien che le farà concesso,
Sendo egli figlio di Ruggieri invitto,
Di cui il Soldano have il ritratto appresso;
E di non passa, ch'ei non ne favelle
Or con queste persone, ora con quelle.

XXXVIII.

E tanto fa ben dire e configliare,
Che Guidone s'acqueta e s'adormenta.
Lo stesso pur Climene viene a fare;
E de' begli occhi l'alma luce spenta.
Vicino al Frate si lascia cascare:
Lo quale tanto il diavoletto tenta,
Che le voleva fin col braccio rotto
Darle non so in qual parte un pizzicotto.

XXXIX.

O vizio maladetto della carne,
Che di fenno ci spoglia e d'ogni cosa!
Felice chi ti fugge, e chi può starne
Lungi, come da peste mostruosa!
Nè sì dal falco fuggono le starne,
Come da donna bella e graziosa
Fuggir dovrebbe chi brama conforto
In questa vita, e dopo ch'egli è morto.

XL.

Ora in quel moto al misero Romito
Uscir di sesto l'ossa un'altra volta,
E mugliava come un toro ferito.
Ma per quanto egli gridi, non s'ascolta;
Tanto era dolce il sonno e saporito
Della gente, che quivi era raccolta.
Pur si sveglia Climene, e lo richiede
Di che si dolga. Ed ei grida: Mercede!

XLI.

E le mostra pendente il braccio destro.
E ella che sapea di chirurgia,
Glielo raggiusta propria da maestro,
E lo lega con tanta leggiadria,
Che preso il Frate di dolcissimo estro,
Su la man che d'avorio par che sia,
Dà un baccio, e dice: Suora, Iddio vel meriti,
E suoi don sopra voi sien sempre aperti.

X L I I.

Ma già per più spiragli entra la luce
 Nella capanna, e cantan gli augelletti.
 Guidone, il forte e generoso duce,
 S'alza, e prega con dolci e grati detti
 Il Frate (giacchè a tale lo conduce
 La sua fortuna) che a guarire aspetti ;
 E gli promette mandargli tra poco
 E medici, e chirurghi, e servi, e cuoco.

X L I I I.

E per man preffa la bella Climene,
 Parton dalla capanna allegramente,
 E appena uscitti veggono, che viene
 In verso loro un nano egro e dolente.
 Ma della guerra più non ti sovviene ?
 (V'è chi mi dice disdegnosamente)
 Me ne sovviene, e se aspettavi un poco,
 Vedevi ch'era giunto ora il suo loco.

X L I V.

Dietro allo Scricca, che 'l diavol fel porta,
 Va Orlando e seco gli altri Paladini.
 Giacchè tutta è disfatta e quasi morta
 L'Egizia gente; il Casro, che vicini
 Ode i nemici, al mare si trasporta,
 Ove ha sue navi; ed ancore ed uncini
 Fa tagliare in un attimo, e si parte
 Con tutte l'ampie vele all'aura sparte.

X L V.

Sopra Franco naviglio entrano anch'essi,
 E dan la caccia alle fuggenti vele.
 Ma più per l'aria spaventoli e speffi
 I nuvoli appariscono, e crudele
 Minaccian pioggia; onde umili e dimeffi
 Pregano i naviganti, che si cele
 La nave lor nel fen d'un isoletta,
 Ch'è nominata l'Isola perfetta.

XLVI.

Quest' era l'isoletta della Giara,
Conforme scrive il nostro Garbolino;
A' signori di Scozia un dì sì cara,
Finchè non cadde nel crudel domino
Di Manganoro e di sua gente amara,
Tutta quanta del rito Saracino;
Il qual la fece con ripari affai
Sicura sì, da non pigliarsi mai.

XLVII.

E voltata la prora a quella via,
Tanto fero che in tempo v'arrivaro,
E scampar da procella iniqua e ria.
La notte dentro il porto si fermaro
In una bella e comoda osteria.
Venuto il giorno lieti si levaro;
E quale andò per l'isola a diporto
E qual volle fermarsi ivi entro il porto.

XLVIII.

Astolfo pose il piede in un boschetto,
E andò tant'oltre che smarrì la strada.
Ritornò verso il mare, e un ruscelletto
Vede sì chiaro, che molto gli aggrada
Quella vista, e di gioja gli empie il petto.
E mentre all'erba, ed ora all'onda ei bada;
Vede un Angiol del cielo addormentato
Su quell'erbetta, ed ei gli fiede a lato.

XLIX.

Donzella sì gentil non fe' Natura,
Com'ella era costei; onde l'Inglese
Ringraziando la buona ventura,
Senz'altro dire in braccio se la prese.
Ella svegliata, colma di paura
Grida: Villano! e fa le sue difese.
A quelle grida vengono infiniti
Uomini d'arme, e cavalieri ardit.

L.

Astolfo ch'era lieve di cervello ,
 S'era levato l' elmo , ed in disparte
 Posta la lancia per parer più bello ;
 Onde affalito poi per ogni parte ,
 Cesse al destino suo crudele e fello.
 Nè gli valse virtù , vigore , ed arte ;
 Chè colto all' improvviso in quel contrasto ;
 Ercole ancora vi faria rimasto.

L I.

Egli dunque restò preso e legato ,
 E condotto davanti al Saracino ,
 Che Manganor per nome era chiamato.
 V'era Fioretta sua , che 'l Paladino
 Avea di sottometerfi tentato ,
 La quale se ne stava a capo chino.
 Giunto davanti al Turco il cavaliere ,
 Quei più dell' uso dimostrossi altero.

L I I.

E disse : Brutto traditor villano ,
 Tu porre insidie al mio reale onore ?
 Tu di mia figlia ardisti iniquo e infano
 Macchiar' il puro e virginal candore ?
 Or ti voglio impiccar di propria mano ,
 E aprirti 'l petto , indi strapparti 'l core.
 Ma non è da capestro il tuo peccato ,
 Vo' , che di dietro un pal ti sia ficcato.

L I I I.

Quindi ordina che sia condotto in piazza ,
 Ed impalato all' usanza Turchesca.
 Astolfo guarda la gentil ragazza ,
 E pietà chiede in favella Moresca.
 Ma di parole anch' ella lo strapazza ,
 E dice : Come vuoi che mi rincesca
 Di vederti far male ; se testè
 Tu volesti far male ancor' a me ?

L I V.

Singhiozza Astolfo , e le dice fra' denti ;
 Poder di Giove ! nostri mali sono ,
 Bella Fioretta , troppo differenti.
 Io mi pensai di farti un dolce dono ,
 Dono che seco non avea tormenti ;
 Ma tu mi lasci al boja in abbandono.
 Deh almeno non voler , bella Fioretta ,
 Che m' impalin costor con tanta fretta !

L V.

Muori pur (disse la cruda donzella)
 E dal balcone vo' starti a vedere.
 E mentre seco Fioretta favella ,
 Egli è tratto da' birri a più potere
 Nella gran piazza in maniera aspra e fella ;
 E quindi 'l boja gli snuda il messere ,
 Ed a' ginocchi poi le man gli lega.
 Sospira Astolfo , e tutti i Santi prega.

L V I.

E chiede per pietade un quarto d' ora
 Per Dio pregare , e 'l Sir glielo concede.
 Ma quel palo in veder tanto lo scuora ,
 Che d' apprensione morire si crede.
 Pensa all' entrata , e come ha da uscir fuora ;
 Già per la gola passar se lo vede ,
 E dice volto al ciel umile e queto :
 Domine non vorrei quel palo dreto.

L V I I.

Ma se le colpe mie sì gravi e spesse
 Meritan questo sì crudel martoro ;
 Le voglie mie ho nelle tue rimesse ,
 Vissi Cristiano , e da Cristiano io moro
 Non ho colpa di boria o d' interesse ;
 Sopra la carne ho fatto un reo lavoro.
 Signor , riguarda a tua bontà infinita ,
 Non alle colpe di mia trista vita.

Ma 'l quarto è già passato , e dalla loggia
 Fa cenno Manganor , ch' egli s' impali.
 Tratto è per aria in aspra e crudel foggia ,
 Il mesto Inglese da due funi eguali ;
 E 'l boja dietro il palo omai gli appoggia ;
 Cui sentendo egli diede in smanie tali
 Che legato com' era fece un moto ,
 Che 'l messer per allor gli restò vuoto.

L I X .

E faceva sì bene all' altalena ,
 Che 'l boja non potea far ben l'offizio.
 Or lo tocca col palo in fu la schiena ,
 Nelle cosce or , nè mai nell' orifizio.
 Tutta rideva la di popol piena
 Ritonda piazza a sì strano esercizio :
 Quand' ecco il buon Rinaldo , ed ecco Orlando ,
 Che van slargando la folla col brando.

L X .

E giunti dove Astolfo era pendente ,
 Lo sciolser presto presto , ed un macello
 Fecer di quella Saracina gente.
 Poi van , dove del Rege era l' ostello ;
 E Manganoro già di sdegno ardente
 Lor viene incontro armato d' un martello ,
 Che dove batte , sritola e rovina ,
 Se fosse una colonna adamantina.

L X I .

Fioretta anch' essa del padre in foccorso
 Manda la gente in arme la più chiara.
 Rinaldo verso il Rege a tutto corso
 Si move , e con la sua nodosa e rara
 Lancia lo fere : ma come ape all' orso ,
 Fu quel suo colpo al Sire della Giara ,
 Il quale tira a lui tal martellata ,
 Che n' ebbe quasi a fare una frittata.

L X I I.

Cade Rinaldo, e sembra com' estinto.
 Orlando piange sotto dell' elmetto;
 Poi trae la spada, e verso il Re s'è spinto
 E grida: Hai morto il mio cugino eletto;
 Ma tosto fia che del tuo sangue tinto
 Io vegga il suolo, e 'l corpo tuo negletto.
 Ed in ciò dir gli dà colpo sì strano,
 Che 'l martello gli fa cader di mano.

L X I I I.

E con un altro gli taglia la testa.
 Quindi torna a Rinaldo, e si consola,
 Chè vede come ancora in vita ei resta.
 Sen fugge l'altra gente, anzi sen vola
 Al crudo aspetto di sì rea tempesta,
 E lasciano Fioretta sola sola;
 Alla qual corse Astolfo, e disse in fretta;
 Bella mozzina! chi la fa, l'aspetta.

L X I V.

Io voglio imparar te con quello stesso
 Palo, con cui tu me imparar volesti.
 Piange Fioretta, e con volto dimezzo,
 E con accenti dolorosi e mesti
 Lo prega, che non dia in tale eccesso;
 Chè non mancan mannaje, nè capresti,
 Quando ei voglia usar seco sua sevizia;
 E fare un' apertissima ingiustizia.

L X V.

Rispose Astolfo ripieno d' orgoglio:
 Non ragionar di forza o di mannaja,
 Hai da morir di palo: Io così voglio,
 E godo che ciò asprissimo ti paja;
 E per non perder tempo già ti spoglio.
 Fioretta allora come una ghiandaja
 Grida, ed un morso applica su le mani
 Ad Astolfo, che fallo dare a' cani.

L X V I.

Orlando, ch' ode di sì fatta contesa,
 Disse ad Astolfo : Di che si quistiona?
 Ed egli al Conte : La medesima offesa
 Vo' fare a questa ragazza poltrona,
 Ch' ella a me fare era pur dianzi intesa.
 Rispose Orlando : Il Cristiano perdona,
 E rende ben per male, specialmente
 Quando del fatto il nimico si pente.

L X V I I.

Ma quando d'una femmina si tratta;
 Non vedrai libro di cavalleria,
 Che nessun (se non è persona matta)
 Esorti a farle affronto o villania,
 Ancor se del tuo sangue ella s'imbratta.
 La donna è gentil cosa, e non è ria.
 La bellezza è il suo dono di Natura;
 Nostro è il fenno, il valore, e la bravura.

L X V I I I.

Però non ponno, e non fan fare offese,
 E van del paro con li fanciulletti,
 Che capaci non sono di difese,
 Per non aver ben fermi gl'intelletti,
 E fenno tal da maneggiare imprese.
 Però se vuoi tra' cavalier perfetti
 Aver luogo, convienti perdonare.
 Rispose Astolfo : Io non lo posso fare.

L X I X.

Vedi quel palo là di sorbo o fico?
 Se tu tardavi, d'ordin di costei
 M'entrava ove si soffia al beccafico
 Or questo palo entri un po' dietro a lei;
 E s'io non faccio questo che ti dico,
 Di dietro a me ne possano entrar fei.
 Rispose Orlando : Corpo di San Piero!
 Astolfo mio, tu se' pazzo da vero.

L X X.

Alla Fioretta poi si volge il Conte,
E le domanda che gli voglia dire,
Per qual cagione tali offese ed onte
Fece ad Astolfo. Ed ella; Eccelso Sire
(Disse con bassa e vergognosa fronte)
Il padre mio dannò questo a morire,
E non già io; se ben l'opere fue
Furon degne di morte, e ancor di piue.

L X X I.

Io me ne stava un giorno per piacere
In una selva alla città vicina,
Con le compagne mie cacciando fere.
In seguirne una, verso la marina
Mi trovo: e stracca mi pongo a federe
Su l'erba, presso l'onda cristallina
D'un fiumicello: e la stanchezza e'l loco
Mi fero addormentare a poco a poco.

L X X I I.

Or quando sono nel sonno più forte,
(Vedi, signor, quanto rossor mi tinge
Il volto, e pare ch' a tacer m'esorte;
Ma la giustizia a favellar m'astringe)
Ecco costui, che con maniere accorte
M'annoda con le sue braccia e mi stringe;
Mi sveglio, e grido, e fo cose di fuoco,
E cielo e terra a mio favore invoco.

L X X I I I.

E mentre io mi difendo, ed ei m'affale;
Ecco i miei cacciatori all'improvviso,
Che fan prigion quest'uomo sensuale,
Ed un corre a mio padre a darne avviso.
Pensate voi, se gliene seppe male.
Acesa brace si fece il suo viso,
E m'incontra gridando: Figlia mia,
Ov'è colui che ti fe' villania?

228 R I C C I A R D E T T O,
L X X I V.

Ed ecco in questo dire il Baron degno ;
Ed egli tosto condannollo a morte.
Vedi , signor , se un cotal fatto è indegno .
E se merito avea di miglior sorte.
Orlando ch'ebbe sempre un buon ingegno ,
Disse a Fioretta : Le tue guance smorte
Rallegra pure , e non temer di nulla ,
Chè oprasti da onestissima fanciulla.

L X X V.

Duolmi sol d'aver dato acerba e trista
Morte a tuo padre , a cui non si dovea.
Poi disse a Astolfo : Or vedi , che s'acquista
Per gir dietro a una voglia iniqua e rea.
Che bella cosa degna d'archivista
Sarrebbe stata , se in quella platea
Eri ammazzato in foggia così brutta ,
Con tua vergogna e della Francia tutta !

L X X V I.

Astolfo disse sospirando : Io veggio
Che feci mal ; ma fu l'occasione ,
Che 'l mio giudizio fe' balzar di feggio ,
E lo mandò in un'altra regione ;
Chè spesso un vede il bene , e segue il peggio ,
Nè sempre al senso domina ragione ;
E s'io potessi disfare il già fatto ,
Vorrei disfarlo col sangue ad un tratto.

L X X V I I.

Riprese Orlando : Or parli da Cristiano ;
E perdona anche a lui , Fioretta bella.
Rinaldo intanto se ne vien pian piano
Là , dove il Conte ed Astolfo favella ;
E narrano anche a lui di mano in mano
L'opra d'Astolfo temeraria e fella.
Onde gridò : Se lo sapeva io prima
Lasciava il corso libero alla lima ;

L X X V I I I.

Chè daresti di naso a quante sono
 Donne nel mondo, o sieno belle, o brutte;
 E sempre abbiám per te qualche frastuono.
 Rispose Astolfo con le labbra asciutte:
 Odi il nuovo Giuseppe, odi in che tuono
 Parla contrario all' amorose lutte,
 Come se al mondo egli non fosse chiaro,
 Che se' peggior d' un gatto di Gennaro.

L X X I X.

Disse Rinaldo: Io non ti dico mica
 D'aver fatte ad ognor' opere pie;
 Ma ufato non ho mai forza o fatica,
 Per far le belle donne tutte mie.
 Voglion sferze di rose, e non d'ortica
 Femmine e mule, quando son restie;
 Uomo che ha senno forza non adopra
 Contro esse, e sol mette il pregare in opra.

L X X X.

Finiamla (dise Orlando) non sta bene
 Parlar così davanti a una fanciulla:
 E vediam che per noi far si conviene,
 Ond' ella senta almeno poco o nulla
 Di tante che le demmo acerbe pene.
 Fortuna co' mortali si trastulla,
 E fa nascere il ben dopo alcun male:
 Chè quando scende l' un, quell' altro sale.

L X X X I.

Onde disse a Fioretta: Il danno fatto
 Non può disfarfi, ma se utile alcuno
 Vi possiam far, ve lo faremo a un tratto.
 Disse Fioretta: Amor m' ha preso d' uno
 De' miei Baroni, ed egli è sì disfatto
 Per l' amor mio, ch' ugual non ha niuno
 Nel vero amor; ma per amarmi troppo
 Diede il meschino in un crudele intoppo.

230 R I C C I A R D E T T O,
L X X X I I.

Chè il padre mio, il qual di ciò s'accorse
Lo mise in ceppi dentro un' aspra torre,
Donde non può, nè potrà mai ritorse;
Chè un fier gigante detto Bicciborre
Evvi a sua guardia, e feco son due orse:
Ed evvi un fiume, a cui simil non corre
Torrente alcuno, e non si può guardare,
E non v'è ponte sopra cui passare.

L X X X I I I.

Andiamo a questa torre disse il Conte.
Andiamoci, ch'ell'è poco lontana
(Disse Fioretta con allegra fronte)
Questa è la torre detta della Rana;
Perchè una Fata di bellezze conte
Usciva spesso fuor d'una fontana
Con quelle spoglie, e giunta sul terreno
Si fea bella fanciulla in un baleno.

L X X X I V.

Questa s'accese un dì d'un cavaliere
(Come dice l'istoria del paese)
E parmi il nome suo fosse Ruggiero.
E tanto affetto e tanto amor gli prese,
Che temendo cangiassè un dì pensiero,
Fe' quella torre in meno assai d'un mese;
E vi pose quelle orse, e quel Gigante
A guardia, e' l' fiume rapido e sonante.

L X X X V.

Or chiunque alla torre s'avvicina,
Scappa un' orsa, l' acciuffa, e dentro il porta;
Ma pur' egli fuggissi una mattina
Su l' ali d'un augel senza aprir porta;
Onde cadde d'affanno la meschina,
Poi mangiò d'erbe una certa sua torta
Che fa dormire; quindici anni sono
Che tien tra il sonno i sensi in abbandono.

L X X X V I.

Chè negato il morire egli è alle Fate ;
 Onde dormendo , il male suo non fente.
 V' ha dentro damigelle affai garbate ,
 Che trattano i prigionì gentilmente.
 Astolfo allor le disse : Che mi date ,
 Se dello sposo vi faccio un presente ?
 Chè questa impresa a me solo appartiene ,
 Nè ad altri mai potrebbe avvenir bene.

L X X X V I I.

Rinaldo guarda Orlando , indi sogghigna ;
 E dice : Astolfo s' è scordato presto
 Del mo' che quì si tiene in parlar vigna.
 Poco fa tu non eri sì rubesto :
 Gli dicè il Conte. Ed Astolfo digrigna
 I denti , e dice : In questa lancia e in questo
 Braccio vedrete voi , quel ch' io fo fare.
 Ed ecco omai che la gran torre appare.

L X X X V I I I.

Rinaldo vanne il primo , e giunto a riva ,
 Ecco un' orsa che vienlo per ghermire.
 Ei si ritira a tempo , e quella schiva ,
 Poi con Fusberta la cerca ferire ;
 Ma par di senso quella bestia priva ,
 Nè alcun de' colpi suoi mostra sentire :
 Or mentre con quest' orsa egli combatte ,
 Eccoti l' altra djetto , che l'abbatte.

L X X X I X.

E come lupo , che s'arrecà in spalla
 La pecorella , e nel bosco sen fugge ;
 O come il ragnol porta la farfalla
 Nelle sue reti , e 'l sangue indi le fugge :
 Così pel fiume come fosse galla
 Va l'orsa col prigion , che d'ira mugge :
 Ma null' altro può fare , chè perdute
 Son tutte le sue forze , e sua virtute.

X C.

Orlando a questo fatto estranio tanto
 Si ferma un poco, e dice : Ho fatto male ;
 Quando si tratta di cose d'incanto ,
 A lasciarvi ir Rinaldo. Astoflo vale
 Contra il demonio ; non perchè sia santo ,
 Ma per quell' asta che a tutte prevale
 Incantagioni di qualunque sorta :
 Tanto seco virtu quest' asta porta !

X C I.

Ordina dunque ad Astolfo , che vada
 A quella impresa ; ed ei vi va di botto.
 S' affaccia al fiume , e mentre l' orsa il guada ;
 La prende in mira a guisa d' un merlotto ,
 Senza dubbiar ch' al primo colpo cada.
 Uscita l' orsa di ferrato trotto ,
 Vien per la ripa incontro Astolfo , il quale
 La tocca , ed ella muor senza altro male.

X C I I.

Al cader primo immantinente
 Viene l' altra orsa orribile e feroce ;
 Ma cade quella ancora similmente ,
 E nel cader diè un urlo tanto atroce ;
 Che fe' tremar la più lontana gente.
 Quand' eccoti 'l Gigante , che a gran voce
 Grida , ed era tanto alto e smisurato ,
 Che con un salto il fiume ha trapassato.

X C I I I.

Nelle mani ha una trave grande e grossa ;
 Ch' arbor di nave è scarso paragone.
 Astolfo dice : Una mezza percossa
 M' avanzerebbe di questo bastone.
 Però lo schiva con tutta sua possa ;
 E con l' asta lui fere nel tallone
 Legger leggieri ; e subito trabocca
 Quel gran Gigante , e si rompe la bocca.

X C I V.

E muore anch' egli. Ma che serve questo
(Ripiglia il Conte) se 'l guarar ci è tolto ?
Astolfo dice : Or noi faremo il resto ;
Che se 'l fiume è per incanto raccolto ,
Io lo rasciugo , Conte , presto presto.
E nel fiume , che rapido era molto ,
Immerge l' asta d' oro : ed oh portento !
Fugge la ripa e 'l fiume in quel momento.

X C V.

Lo stesso accade alla torre incantata ,
Che vanne in fumo per virtù di quella
Asta a bastanza non giammai lodata.
Nè si vede alcun paggio o damigella ,
Ma v'è di cavalier molta brigata ;
E veggon sul terreno una donzella
Con una face accesa , e morta sembra ;
Sì forte sonno lega le sue membra.

X C V I.

Ma non sì tosto l'Inglese la tocca ,
Ch' ella si sveglia , e tienfi per tradita ,
Non più veggendo Gigante , nè rocca :
Onde ponfi a fuggir pronta e spedita.
La segue Astolfo ma quella trabocca
Nel fonte , ed essi in rana convertita.
Torna Astolfo a' compagni , e narra il fatto
Strano sì , che qualcun lo tien per matto.

X C V I I.

Fioretta già si stava con Aliso ,
Il suo vago e pregiato giovinetto ;
E spesso spesso scoloriva il viso ,
Mentre per man se lo teneva stretto.
Orlando disse lor con un forriso :
Del piacer vostro , Amanti , io n' ho diletto ;
E giacchè sì v'amate , egli è ben giusto
Ch' onestamente vi pigliate gusto.

234 R I C C I A R D E T T O ,
X C V I I I .

Ma voglio prima una grazia da voi,
Che abbandoniate la fè Saracina,
E in quel crediate, che crediamo noi.
E quì si mise a fare la dottrina
Orlando, capo de' famosi Eroi;
E convertiti Aliso e la Regina,
L' isola diede loro, ma con patto
Che mandassero ogni anno a Carlo un piatto.

X C I X .

Ma giacchè la mia Musa è in braccio a' venti,
E quasi Galatea corre pel mare;
Di Ricciardetto i miseri lamenti
O di Despina vogliam noi narrare?
O del Re Caffro le vele fuggenti
Vogliamo a tutta forza seguitare?
O fermati co' due diletti sposi,
Nell' isola goder dolci riposi?

C .

Ordine vuol di bella cortesia,
Ch' ogni altro io lasci, e ritorni a Despina;
Che nella sua sventura acerba e ria
Un vecchio vede, che a lei s'avvicina;
Il quale con maniera onesta e pia
La chiama a nome, e l'appella Regina:
Talche restò per la cosa impensata
Tutta da capo a piè fredda e gelata.

C I .

Ei fischia intanto, e discendono al basso
Due leggiadre e modeste villanelle,
Che balzando venian di fasso in fasso,
Come cervette o capriole snelle.
Un dardo aveano in man, dietro un turcasso;
Corte le trecce, e corte le gonnelle;
E d'un color sì candido e vermiglio,
Che tal rosa non sembra unita a giglio.

C I I.

Giunte a Despina queste forofette,
 La salutarò e la pregarò insieme,
 Che salir voglia per quell' aspre e strette
 Valli ad un colle, che nebbia non teme,
 Dove son lor capanne poverette,
 Ma dove mai nessun sospira e geme:
 Tale è la pace, e tale è l' allegrezza
 Che si ritrova in quella loro asprezza.

C I I I.

Si rallegra Despina a questi accenti,
 E segue le sue liete condottiere;
 E dopo gran fatiche e lunghi stenti
 Entran, finito l' orrido sentiere,
 In un gran prato d' erbe ridenti
 Rotto da chiare e limpide riviere,
 Ch' ornate avean le rive d' arboscelli
 Per fronde e frutta estremamente belli.

C I V.

Là vacche e tori, e quì bianchi capretti:
 Qui pecorelle candide, e là more
 Vede; ma non già vede in quai ricetti
 Guidate fieno da verun pastore,
 Nè forti cani a lor custodia eletti
 Per guardarle dal lupo traditore.
 Vanno esse a lor talento, e ciascheduna
 Dorme ove vuole, quando il ciel s' imbruna.

C V.

Del suo maravigliar Leucippe accorta
 (Una di quelle due ninfe vezzose)
 Le disse: Arturo quì verno non porta,
 Ma a sempiterni autunni, e a odorose
 Primavera il buon Pan apre la porta.
 Nè lupi, od altre bestie infidiose
 Sono per questi boschi e questi prati:
 Però non è, chi 'l gregge osservi e guati.

236 R I C C I A R D E T T O,
C V I.

Nè s'ascolta fra noi quel duro detto :
Questo gregge egli è mio, mio quest' armento ;
Ma ciascun beber puote a suo diletto
Il latte, e pigliar puote a suo talento
Vitella, agnello, o tenero capretto.
Nè per amor quì alcun piange scontento,
Chè di venir quassù nè gelosia,
Nè l' empia infedeltà fanno la via.

C V I I.

E Niside seguio (l' altra forella)
Leucippe mia la non t' ha detto ancora
Quello, che più questo foggioro abbella,
E i nostri giorni del continuo infiora,
Ma giunta che farai, Despina bella,
Al nostro albergo (e giungeremvi or ora)
Tu lo saprai, e n' avrai tal diletto,
Che questo dì per te fia benedetto.

C V I I I.

Or mentre van costoro alla capanna,
Udiamo un po' ciò che racconta il nano :
Il nano che nel dir piange e s'affanna
Alla vaga Climene ed all' umano
Guidon, che chiama sua stella tiranna,
Perchè dar non gli vuol, se non la mano,
La sua sposa leggiadra, e vuol ch' aspetti
A fare il resto ne' paterni tetti.

C I X.

Disse il nano : Regina, il nostro campo
Egli è disfatto, e quei che non son morti,
Sono fuggiti come razzo o lampo
In verso il mare, e pe' sentier più corti.
I guerrieri miglior al vostro scampo
Pensaro un pezzo, e contrastar da forti ;
Ma Rinaldo, ed Orlando, e i due Giganti
Li fecero morire tutti quanti.

C X.

L' esercito Lapponio anch' esso è spento ;
I Cafri son fuggiti a rompicollo.
Però venuto a voi ratto qual vento
Sono , e qual vedi , di sudor ben mollo ,
Nunzio infelice di sì tristo evento :
Perchè se'l cielo ancor non è fatollo
Di tanto sangue , ancora il tuo non versi ,
Chè allora sì che noi faremmo persi.

C X I.

Bagnò di belle lagrime le gote
A questo annunzio la real donzella.
La consola lo sposo in dolci note ,
E promette in Egitto andar con ella :
E perchè del gran Carlo egli è nipote ,
Vuole che seco la sua donna bella
Vada a Parigi , ed ella non disdice
A ciò che 'l suo Guidon di voler dice.

C X I I.

Giunti a Parigi , Guidon si scorda
Di mandar al Romito i due Giganti ,
Ch' ei fe' Cristiani , e tolse dalla lorda
Setta de' Saracini empj e furfanti.
V' andò un Dottore , detto Tiracorda ,
Ed un Chirurgo con unguenti tanti ,
Che basterian per un ampio spedale ;
Tanto a Carlo di lui sapeva male.

C X I I I.

Giunti costoro al mesto Ferrautte ,
Lo trovaro che presso era al morire ;
Nè serviva lancetta o gammautte ,
O impiastro alcuno per farlo guarire.
Bestemmiava il meschino a labbra asciutte ;
Onde il Dottore lo volle ammonire ,
E disse : Signor mio , questa è la pena
Di chi nasce , che nato ei muore appena.

Bisogna sopportar con pazienza
Il mal che Dio ci manda. E questo stesso
I Giganti dicean con riverenza.
Al Dottore, che stava lì più appresso,
Diè Ferrautte con somma potenza
Nel viso un pugno, che gli restò impresso
Il segno infin che visse; ond' ei comanda
Che lo leghin ben ben per ogni banda.

C X V.

Quindi per certo Fraticello invia,
Che stava a far del bene in quel deserto.
Giunto all' albergo, disse Avemmaria,
E gli è subitamente l'uscio aperto.
Vieni pur col malan che Dio ti dia,
E come certamente fia il tuo merto:
Ferraut grida, e si morde le labbia,
E getta spuma per l'infana rabbia.

C X V I.

S' accosta il buon Padrino al letticciuolo,
E gli dice: Fratel, morir bisogna.
Io compatisco il vostro affanno e 'l duolo;
Ma tanto è il bene, a qual da noi s'agogna,
Che a partir tutti i mali un uomo solo
Sarabbe meno, che un tagliuzzo d'ogna
In paragon del guiderdone immenso,
Che Dio ci dona, ignoto al nostro senso.

C X V I I.

I mali di quaggiù son lieve cosa.
Ferraut, che si sente lacerare
Dalla infiammazion sua tormentosa,
Rinnova il suo tremendo bestemmiaie;
Che sembra al Frate cosa mostruosa;
Onde si pone ginocchioni a orare,
E prega Dio che, ravveder lo faccia,
E gli renda salute, ove gli piaccia.

C X V I I I.

In questo mentre che'l Romito prega,
 Si difacerba molto il suo dolore;
 Onde in se ritornando, il capo piega
 Pentito al crocefisso suo Signore;
 Ed il medico allor lieto lo slega.
 Circonda il Padricello almo splendore,
 Il qual con quella luce alzato in piede
 E colmo il petto d'una viva fede

C X I X.

Comanda a Ferrau ch' esca di letto;
 Ed egli n' esce risanato in guisa,
 Ch' a' suoi giorni non fu mai sì perfetto.
 Poi con voce che l'alme imparadisa,
 Gli fece uno strettissimo precetto
 Di ritornare alla montagna Elisa,
 Dov' ei faceva prima penitenza
 Con una esemplarissima astinenza.

C X X.

Ferrau gli si getta ginocchioni,
 E la sua confessione generale
 Fatta ch' egli ebbe con molti atti buoni;
 Vestitosi da Fra Conventuale,
 Gettata la camicia ed i calzoni
 Partissi come a piedi avesse l'ale,
 Verso il monte d' Elisa; e vangli avanti
 Ambo i suoi diletteffimi giganti.

C X X I.

Or vanne, Fraticello, al monte sacro,
 E là ti scorda della tua Climene,
 Con digiun aspro, onde diventi macro,
 E con cilizj e nerbi in su le rene
 Fatti di sangue proprio un bel lavacro;
 E fa talora anche per me del bene;
 Chè n' ho bisogno. Ma tempo ben parmi,
 Donne gentili, omai di riposarmi.

Fine del Canto nono.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*Invisibil Despina in barca appare
 'Al suo Ricciardo, e scioglie le ritorte.
 Buttano l'empio Fiorentino al mare.
 Nalduccio ed Orlandin frustan la Morte.
 Despina giunge in tempo a liberare
 E Climene e Guidon da dura sorte.
 Risponde Carlo all'amara inbasciata.
 Scende Orlando nell'isola incantata.*

CANTO DECIMO.

I.

QUEI gode lieta e avventurosa forte,
 Che vive in parte foiltaria ed erma,
 Nè fa che cosa sia cittade o corte;
 Nè ora si distrugge, ora s'inferma
 Per van desio di viver dopo morte;
 Nè le sue voglie ognor stringe e rafferma
 A' cenni altrui; nè tra speme e timore
 Misero invecchia, e più miser si muore.

Quel

I I.

Quel piacer che si cerca, e che si crede
 Che stia ne' gran palazzi, e in grembo all' oro;
 Tempo è, che ignudo alla superna sede
 Rimenò delle Grazie il santo coro;
 E delle spoglie sue rimase erede
 Per nostro scerno il barbaro martoro,
 Il qual vestito de' suoi lieti panni,
 Chiunque lo ritrova, empie d' affanni.

I I I.

Solo tra' boschi e le romite ville
 L'allegra del piacer dolce famiglia
 Alloggia, e gode l' ore sue tranquille;
 Ed ei spesso dal cielo il cammin piglia
 Verso le selve, ed or nel cor di Fille,
 Or'alberga di Nice in su le ciglia:
 Quindi ritorna a rallegrar le stelle,
 Nè fa distinzione tra Giove e quelle.

I V.

Ond'è che in vano si lusinghi e spera
 Unire a signoria vero diletto,
 Chi tien parte del mondo in suo potere;
 Chè acerbe cure egli ha a covare in petto,
 E d' ogni cosa sempre ha da temere.
 E con ragion; perchè il Fabbro perfetto,
 Che con peso, con numero, e misura
 Fa il tutto, in questo pose ancor gran cura.

V.

Povero sì, ma dolce e saporito
 Il cibo diede al rozzo villanello;
 E gli diè sonno placido e gradito,
 Se letto non gli diede ornato e bello.
 Nè per quanto sia grinzo e incanutito
 V'è chi lo brami chiuso in un'avello,
 Per dar di mano all' oro ed all' argento,
 E poter dissiparlo a suo talento.

V I.

La vecchierella alla più fredda bruma
 Si siede al fuoco con la sua conocchia,
 E le dita filando si consuma,
 E tien la nuora in loco di firocchia;
 Talchè lite fra lor non si costuma.
 Nè v' ha chi scaltro ed amoroso adocchia
 La donna altrui: chè al villano par bella
 La propria, e amor per altra nol martella.

V I I.

Non s' odono per quelle amene spiagge
 Furti, veleni, e sporchi tradimenti;
 Nè chi, presente voi, vi palpi o piagge,
 E poi lontan vi laceri co' denti,
 E vostr' onore e vostra fama oltragge.
 Puri costumi in somma ed innocenti,
 Contrarj affatto alla vita civile,
 Albergan sempre in quella gente umile.

V I I I.

Ma questa conoscenza più m' accora,
 Chè son costretto in così chiara Corte
 A stare, infin che non avvien ch' io mora.
 Deh perchè non trovai chiuse le porte,
 Roma superba, in quel punto e in quell' ora,
 Che a te guidommi la mia trista sorte!
 Che ritornato indietro allor faria,
 E vivrei lieto in qualche villa mia.

I X.

Che se bene m' hai dato onore e robba,
 M' hai messo ancora un grave peso addosso;
 Onde forza è, che con la schiena gobba
 Vada, e mi dolga ciascun nerbo ed osso.
 Chè quel destrier, che più s' orna e s' adbobba
 Di briglia d' oro, e di pennaecchio rosso,
 Par, ma non è di più felice stato
 Di quei, che sciolti corron per lo prato.

X.

Ma c'ha da far con questa nostra istoria
 Il mio travaglio, e la disgrazia mia,
 Che quasi m'ha levato di memoria
 Quel, che cantar di Ricciardo volia?
 Il qual sul lido s'affligge e martoria,
 Mentre Despina sua fugge e va via.
 Torniamo dunque a lui, ognun fra tanto
 Su' mali suoi versi in segreto il pianto.

X I.

Se vi sovviem; lasciamo Ricciardetto,
 Che s'affannava intorno alla marina,
 Che del suo caro ed amoroso oggetto
 Ne fero i venti subita rapina.
 Or mentre piange e si percuote il petto,
 Piccola barca al lido s'avvicina,
 Ma spogliata di vele e di nocchiero,
 Ed era anche un po' rotta, a dir' il vero.

X I I.

Il giovin, che non vede altra per l'onde
 Nave aggirarsi, per quanto egli guardi
 Di quà di là fino all'estreme sponde
 Dell'orizzonte, senz'altri riguardi
 Vi monta sopra, e s'addrizza la donde
 I suoi desiri fervidi e gagliardi
 Lo van spingendo, fermo d'affogare,
 O la sua donna per tal via trovare.

X I I I.

Ma che far puote senza remi e vele,
 E senza chi per quelle ondose vie
 Lo guidi? O generoso, almo, e fedele
 Amatore! io vorrei in men d'un die
 Conduirti a lei, che ti fugge crudele.
 Ma poco ponno in me le forze mie;
 Però se non ci veggo altra maniera,
 Poco ti scosterai dalla riviera.

244 R I C C I A R D E T T O,
X I V.

Or mentre Ricciardetto si tapina,
E del flusso e riflusso il moto prende,
Ch'or l'allontana, ed ora l'avvicina
Alle spiagge, di cui tanto s'offende,
Che pria vorrebbe una tigre vicina;
Preso dal sonno sul legno si stende,
E quando dorme, ecco una fusta Inglese
Di pirati, che lui e 'l legno prese.

X V.

E perchè veggon ch'egli è ben disposto
Della persona, con cento catene
Lo legano, e gli stanno anche discosto.
Appena egli dal sonno si rinviene,
Che muover non si può punto dal posto
In cui l'han messo: e ne sente tai pene,
Che fa fuoco per gli occhi, e dalle labbia
Gli cola giù la bava per la rabbia.

X I V I.

Despina intanto da Silvano ha inteso
Cose stupende, e segreti sì belli
Ell'ha da lui e da sue figlie appreso,
Che ne fan meno certo i farfarelli.
Ad essa egli donò di legger peso
Una pietra, che spezza i chiavistelli;
E di ferro non è catena o topa,
Ch'ella non rompa come un fil di stoppa.

X I V I I.

Ed altra le ne diede ancor più rara,
Che invisibile fa chi tienla in mano,
E può passar (vedi che cosa cara!)
Con questo fasso certamente strano,
Ovunque vuol, nè alcun glielo ripara;
Chè come spirito rende il corpo umano.
E questa Pietra non è l'Elitropia,
Che nasce ne' deserti d' Etiopia;

senza spavari portugio ed Elitropia

X V I I I.

Ma una pietruzza è gialla, liscia liscia,
 Ch' ora nasce nel cuore, or nella testa
 D' una feroce e velenosa biscia,
 Che come un gallo, in capo ell' ha la cresta;
 E suona un campanello quando striscia,
 E va correndo dentro alla foresta.
 Ma queste cose tutti non le fanno;
 Nè tutti, che le bramano, pur l' hanno.

X I X.

Le diede ancora in una scatoletta
 Erbe diverse, che col tatto solo
 Fan medicina subita e perfetta;
 Di modo che trattengono nel volo
 L' alma, quando d' uscir da noi s' affretta.
 Ma de' morti quando un scritto è nel ruolo,
 Non han virtù di farlo tornar vivo:
 Nè dico cose false, e non le scrivo.

X X.

Di queste alcune fanno addormentare,
 Altre col solo odor tengono in vita.
 Ma a tempo suo l' udirete a contare,
 Ch' or non importa. Or dunque sì arricchita
 Despina d' erbe, e di pietre sì rare,
 Nella capanna sua lieta e romita
 Lascia Silvano con le sue figliuole,
 Dopo aver fatto insieme assai parole.

X X I.

E torna al lido, e vede in su la riva
 De' naviganti; onde in mano si pone
 La gialla pietra, e in mezzo a loro arriva,
 Ma non intende l' Anglico fermone:
 E monta in barca, che del tutto priva
 Era di gente, in fuora ch' al timone
 Vi stava un marinajo, e al destro lato
 Del legno vide un uomo incatenato.

S'accosta , e vede ch' egli è Ricciardetto.
 E per pietà si mette a lagrimare ;
 Ma pur chiudendo il suo dolor nel petto ,
 A consiglio miglior vuolsi appigliare.
 Prende quell' erba del sonno perfetto ,
 E fa il nocchiero tosto addormentare ;
 E poi taglia le gomene , e discioglie
 Le vele , ed il naviglio fe' la coglie.

X X I I I .

All' impensato caso i marinari
 Si gettaro nel mar tutti di botto :
 Ma i venti freschi i due leggiadri e rari
 Amanti si portavano di trotto ;
 Ond' essi ritornaro afflitti e amari.
 Al lido affatto privi di biscotto.
 Ma di costoro non m' importa un fico ;
 Però li passo , e nulla più ne dico.

X X I V .

Despina , poichè fu molto inoltrata
 Nell' ampio mar s' accosta a Ricciardetto ;
 E fiso fiso sì dolce lo guata ,
 Che par che le esca l' anima dal petto.
 Egli intanto sospira , ed aspra e ingrata
 Chiama sua sorte e' l destin maladetto ,
 Che lo conduce a morte sì crudele
 Lontano dalla sua donna fedele.

X X V .

Despina non volea farsi vedere ;
 Ma finalmente si levò di mano
 La pietra gialla c' ha tanto potere ,
 E lui scoperse il suo bel volto umano ;
 Se Ricciardo di ciò n' ebbe piacere ,
 Sel pensi pure ogni fedel Cristiano.
 Io credo che n' avesse tanto e tale ,
 Ch' è impossibile certo averlo eguale.

X X V I.

Poi con quell' erba spezza chiavistelli
 Gli ruppe le catene tutte quante,
 Come fossero state vermicelli.
 Vistosi sciolto il fortunato amante,
 Di Despina negli occhi accesi e belli
 Volse la faccia sua tutta tremante,
 E disse: Non se' già, vaga Despina,
 Morta, e fatta fu in ciel cosa divina;

X X V I I.

Chè nel viso, e nell' opre, e in ogni cosa
 Non serbi più della natura umana?
 Ed ella a lui ridente e graziosa
 Dice: Ancora non sono un' ombra vana,
 Ancora in questo velo sta nascosa
 L' alma, ed ancora è per amore infana,
 Nè la posso guarire a te da presso:
 Tanto l' amor di te m' ha il core oppresso.

X X V I I I.

Nè l' ombra nera del german tradito
 (Da te tradito, o dolce mio Ricciardo)
 Nulla m' ha l' aspro incendio intepidito,
 Nel quale ognora io mi consumo ed ardo.
 Cercai fuggirti, e ruppe il legno al lido;
 E quando men ci penso, ecco al mio sguardo
 Amor di nuovo e Fortuna ti mena,
 Perchè non abbia fine unqua mia pena.

X X I X.

Ricciardo umile le si getta al piede,
 E dice; Traditore io non fui mai.
 Despina lo conforta, e che gli crede
 Soggiunge, e dice: poniam fine a' guai,
 Parliam di noi, giacchè la Dio mercede
 Siamo quì soli, e s'iam lontani assai
 Da' nostri alberghi; e giuriam, se ti piace,
 Sempiterni fra noi amore e pace.

X X X.

Ma perchè senza remi e senza guida
 La navicella va, dove la mena
 Il mare al quale è pazzo chi si fida:
 L'erba che fa svegliar, ful viso mena
 Del marinajo, ed alto il chiama, e grida.
 Quegli si sveglia, e risvegliato appena
 Non sa dove si sia; tal maraviglia
 Gli occupa il cuore, e confonde le ciglia.

X X X I.

Despina il guarda, e gli chiede chi sia.
 Ed egli disse: Io sono un Fiorentino,
 Ch'andava in mare a far mercatanzia;
 Perchè annojato d'esser poverino,
 Volli tentare la fortuna mia.
 Io feci da ragazzo il vetturino;
 E per nulla tacervi, alta signora,
 Io feci l'oste, e feci il birro ancora.

X X X I I.

Ma que' nostri paesi son sì tristi,
 Che non si può rubare anco a volere:
 Onde bramoso un dì di fare acquisti,
 Incominciai del mar l'aspro mestiere.
 Ma mi fecero presto il repulisti
 D'ogni guadagno mio, d'ogni mio avere
 I Padroni di questo navicello,
 Che in non vederli mi gira il cervello.

X X X I I I.

Chè tu stavi legato, e tu non c'eri;
 E te veggio, e non loro, e te disciolto,
 Onde fan l'arcolajo i miei pensieri,
 Nè capisco l'ingergo o poco o molto.
 Disse Ricciardo: Di questi misteri
 Nulla capisco anch'io. In lieto volto
 Riprese allor Despina: Il ciel cortese
 Ad oprar sì gran cose egli m'apprese.

XXXIV.

E quì raccontò lui una per una
 La virtù delle pietre sì stupende,
 E dell' erbe, qual ha forza ciascuna.
 Il Fiorentin, che tali cose intende,
 Prestare non le vuol fede veruna,
 Se non le vede; e schiamazza, e contende,
 E dice che son ciance, e be' trovati
 Di romanzieri pazzi e spiritati.

XXXV.

Ma non sì tosto Despina si pone
 Nella man destra la pietruzza gialla,
 Che via dispare; e per quanto tentone
 La ricerchi Ricciardo, ognor gli falla
 Il pensier d' incontrarla. Si ripone
 Il fasso in seno, ed ecco torna a galla:
 Ritorna dico a farsi rivedere
 La giovinetta con suo gran piacere.

XXXVI.

Aveva ancor di marmo bianco e schietto
 Una figura ignuda, e questa pure
 Era d' un pregio sì raro e perfetto,
 Che non si trova nell' altre figure.
 Se alcun covava dentro l' intelletto,
 Contro di chi l' avea, torti e sciagure;
 La bella figurina in un momento
 Cangiava in nero il suo color d' argento.

XXXVII.

Il Fiorentino a tal vista sorpreso
 Della pietra che fa sparir la gente;
 Di desio di rapirla fu sì acceso,
 Che cominciò a rivolger nella mente
 Pensier crudele e in Scitia appena inteso,
 Di dare in capo la notte vegnente
 Prima a Ricciardo, e di poi a Despina,
 E far la brammatissima rapina.

250 R I C C I A R D E T T O,
X X X V I I I.

Ma sua sventura, e la bontà di Dio
Che l'innocenza protegge da vero,
Fece andar male un così reo desio,
Chè il marmo dato a lui diventò nero.
Onde Despina : uomo malvagio e rio
Ho ben compreso ciascun tuo pensiero.
E rivolta a Ricciardo, disse : A questo
Bisogna dare in capo, e dargli presto ;

X X X I X.

Chè nera questa pietra non diventa,
Se non in man di chi ci vuol far male.
In questo dir Ricciardo se gli avventa ;
E dice : Infame, ti vo' porre in sale.
E della barca fuor lo scaraventa,
Come fatto averebbe d'un boccale.
Cade il meschino, e van subito a quello
Pistrichi ed orche, e ne fanno macello.

X L.

Ricciardo liberoffi volentieri
Dal Fiorentino col fargli da boja,
Perchè molto impediva i suoi piaceri :
Che non è cosa che guasti la gioja
Di due bei cuori innamorati veri,
Che un terzo sciocco apportator di noja ;
Anzi non credo, che al mondo si dia
Tormento più crudel, pena più ria.

X L I.

Rimasti soli i due fedeli amanti ;
Donne gentili, che vi dice il core ?
Quai credete che fosser lor sembianti ?
Voi mi direte, che mel dica Amore.
Ma io saper non voglio ora più avanti ;
Chè vo' tornare a Carlo Imperadore,
Che in un momento libero si vede
D'assedio sì crudele, e appena il crede.

X L I I.

Qual fosse l'allegrezza ed il piacere
 Del nobil vecchio e di tutto Parigi,
 Il non più rimirare aste e bandiere,
 Nè afflitti udir ognora i bianchi, e bigi
 E neri Frati struggerfi in preghiere,
 Sel pensi chi di questi aspri litigi
 Ha qualche prova, e da vicino ha visto
 Il cesso della guerra orrendo e tristo.

X L I I I.

Si fecer feste per ogni contrada,
 E in ogni piazza v'eran giochi e balli.
 Di frondi e fior coperta era ogni strada,
 E in vece del nitrito de' cavalli,
 E suon di trombe che sì poco aggrada,
 V'eran di bianco avorio e bossi gialli
 Flautini così dolci e delicati,
 Che appo lor gli uscignuoli son men grati.

X L I V.

D'ogni eta, d'ogni sesso, e d'ogni stato
 Si rallegra la gente Parigina;
 E non veggendo più veruno armato,
 Esce del bosco fuor la contadina
 Con monsù Menco e monsù Gianni a lato,
 Che van ballando una minuettina.
 E in poco tempo per lo regno tutto
 Si volge in riso il trapassato lutto.

X L V.

Degli amanti storpiati e affatto morti }
 Si scordano le vaghe damigelle, }
 E van girando i lor begli occhi accorti }
 Per fare in luogo lor prede novelle. }
 V'è chi vaghi si vuol, chi li vuol forti;
 E chi di bianca, e chi di fosca pelle;
 Chi li vuol rozzi, e chi complimentosi;
 Chi senza un pelo, e chi tutti pelosi.

Alla corte ogni dì si fa banchetto ,
 E vi si mangia e vi si beve bene.
 In somma da per tutto erra il diletto ;
 E i passati travagli , e l' aspre pene
 S' affogano in un mare di Claretto :
 Chè dell' obbligo le favolose arene
 Hanno men forza affai di quel liquore ,
 Onde sale Avignone in tant' onore.

X L V I I .

Ma perchè il vino è padre delle riffe ,
 E di tragiche cose e dolorose ,
 Come in più luoghi quel gran Savio scrisse ;
 Di Carlo a mensa più donne vezzose
 Erano un giorno , e in lor tenendo fisse
 Orlandino le luci dispettose ,
 Orlandino d' Orlando il primo figlio ,
 Disse : D' Amor non farò mai famiglia.

X L V I I I .

E Rinalduccio , il figlio di Rinaldo ,
 Rispose acerbamente motteggiando :
 Tu farai bene ancor , chè 'l troppo caldo
 Non fa gran bene alla schiatta d' Orlando ,
 Ch' aver suole il cervello poco saldo.
 A questo dire diè di mano al brando
 Orlandino , e lo stesso l' altro fece ,
 Fatti per ira neri come pece.

X L I X .

Carlo in vedere sì strana baldanza
 Diè nelle furie , e li cacciò di corte ,
 E lor diè bando da tutta la Franza
 Sotto pena d' infame e trista morte ,
 Di che s' allegra Gano di Maganza.
 Il dì seguente all' aprir delle porte ,
 Fatta pace tra loro i due cugini
 Si misero pel mondo pellegrini.

L.

Avevano venti anni i giovinetti,
 E quanto i padri loro avean valore.
 Eran poi belli come due angioletti,
 L'un bionde avea le chiome, e l'altro more.
 Leggiadri in tutti i moti, e in tutti i detti,
 E pieni l'alma di desio d'onore;
 Talchè se avranno vita, io spero certo
 Che adegueranno dei lor padri il merto.

L 1.

Ma prima d'uscir fuor della cittade,
 Spediron messi per mare e per terra
 A' padri loro per tal novitade:
 Dico a' due lampi, a' due fulmin di guerra,
 Rinaldo e Orlando, onor di lance e spade.
 Or mentre vanne così sola, anzi erra
 Questa coppia gentile e valorosa;
 S'oscura il cielo in foggia spaventosa.

L 1 1.

E comincia la grandine e la pioggia,
 Talchè s'intimoriro i lor destrieri.
 Quando Orlandino una gran buca trova
 Nel monte nominato de' Sparvieri.
 Discende da cavallo, indi si prova
 D'entrare in essa, e v'entra volontieri,
 Che stavvi asciutto; e Rinalduccio chiama
 Che venga a lui, se di star bene ei brama.

L 1 1 1.

V'accorse Rinalduccio, e con del fieno
 Accesero un bel foco, e s'asciugaro.
 In questo mentre a guisa di baleno
 Una luce lontana rimiraro
 Dentro del monte; onde Orlandin ripieno
 D'ardire, e seco Rinalduccio a paro
 Vanno in quel verso, e giungon finalmente
 La dove usciva la fiammella ardente,

254 R I C C I A R D E T T O,
L I V.

Per cui la grotta sì chiara appariva ;
Come di mezzo giorno , o poco manco.
Da una porta di ferro il fuoco usciva ,
E v' era scritto in un bel marmo bianco
Sopra la stessa in lettera corsiva :

*Chi non è fuor di modo ardito e franco ;
Non s'acosti a quest' uscio ; e fugga via ;
O pur s'aspetti morte acerba e ria.*

L V.

Letti appena que' versi , ambo ad un tratto
Snudar le spade , e percoffer la porta ;
La qual s'aperse prestamente affatto ,
Ed una mummia ed una cosa morta
Venne fu l'uscio col corpo rattratto ,
E disse loro : Qual diavol vi porta
A quest' albergo , a questa sepoltura ,
Dove or ora morette di paura ?

L V I.

Se nol sapete , in questa buca , in questa
Alberga Morte , e la sua corte acerba.
Rinalduccio la guarda , e in su la testa
Le dà col ferro , e come filo d'erba
Gliela divide ; e 'l colpo non s'arresta ;
Ma va più oltre , onde orrida e superba
Esce fuor Morte con la spada in mano ,
E grida : Morto sei , guerrier villano.

L V I I.

Ma le mena Orlandino un tal roverso
Su quelle dita secche e bestiale ,
Che le cade la falce per traverso ,
Sopra di cui fa tanto capitale.
Allor la brutta , il cesso reo converso
Ai giovani , pigliar volle uno strale
Dalla faretra , e stenderli ad un tratto ;
Ma come volle , non le venne fatto.

LVIII.

Perchè mentre Orlandin la falce fura,
 Rinalduccio al turcuffo dà di mano.
 Pensate, se allegrosse la Natura
 In veder Morte che s'arrabbia in vano,
 E d'ammazzar perduta ha la bravura!
 Ond' ella in suono più cortese e umano
 Lor chiese in grazia la falce e gli strali,
 Che fanno ed hanno fatto tanti mali.

LIX.

E giura loro di lasciarli stare;
 E che faranno fuor di suo domino,
 Se quel che lor dirà, vorranno fare.
 Favella dunque (le disse Orlandino)
 Acciò possiamo i detti tuoi provare.
 Ed Ella: In quest'avello a me vicino
 Ci sono due armature così fatte,
 Che 'l mio stral contra loro in van combatte.

LX.

Aperse Rinalduccio il chiuso avello,
 E trovo l'armi, e due lance, e due spade;
 E vestitele presto il giovin bello,
 Disse al compagno: E tu che fai? chè bade?
 Chè non vesti queste altre? Ed ei: Bel bello,
 Ch'io non vo' che costei ci assalga e rade
 La testa, mentre stiamo attenti altrove.
 All'uom di senno sempre amico è Giove.

LXI.

Vestito Rinalduccio, prestamente
 Armossi ancora il nobile Orlandino
 D'un'armatura sì bella e lucente,
 Che pareva d'un oro schietto e fino.
 Morte di sdegno e di vergogna ardente
 Gridò: Tornate al mio primo domino
 La falce e i dardi. Ed Orlandino: Fuora
 Esciamo, e avrai li tuoi stromenti allora.

L X I I .

Ed ella : Io quì li voglio. E corse addosso
 A Rinalduccio ; ed Orlandin le mena
 Un colpo in fronte che le smove ogni osso ,
 E Rinalduccio le batte la schiena.
 Onde se far poteva il viso rosso ,
 Fatto l'avrebbe allor , sì per la pena ,
 Sì per vederfi far da due ragazzi
 In casa propria così gran strapazzi.

L X I I I .

Ma quando morte non ci può ammazzare ,
 Diviene una buffona , una sguaiata.
 Or ella che si vede malmenare ,
 E teme di restare disarmata ,
 Lor dice : A vostro modo io voglio fare ;
 È perchè siete una coppia garbata ,
 Vi voglio dire che queste armi sono
 Fatte fù in cielo , e date a Marte in dono.

L X I V .

Ed egli una ne diede a sua sorella ;
 Ma venuti una volta quaggiù in terra
 Per l'orrenda di Troja , acerba , e fella ,
 E per tanti anni sanguinosa guerra :
 Io feci in modo ch' a Pallade bella
 Rapii la sua , e mentre al sen si ferra
 Marte la Dea , che al terzo cielo impera ,
 Ancor l'altra rubai presta e leggera ;

L X V .

Per timore che in man d'alcun mortale
 Non giugnessero mai , ed io restassi
 Schernita , e senza forza ogni mio strale.
 Ma contro il fato prevenire i passi ,
 Od altra cosa fare nulla vale.
 E in questo dire dagli oscuri sassi
 Escono fuora , e dan conforme il patto
 La falce , e i dardi all' aspra Morte a un tratto.

L X V I.

Ed essa, per mostrar che disse il vero,
 Vibrò rabbiosa uno strale puntuto
 Del gentile Orlandino nel cimiero,
 Che si fe' in pezzi; e un pezzo io n' ho veduto
 A Brava in casa d' un buon cavaliere,
 In un museo, che raro è assai tenuto,
 E v' è scritto: Frammento d' uno strale
 Di Morte, che a Orlandin non fece male.

L X V I I.

Indi nel masso si torno a riporre
 E i giovinetti allegri oltre misura,
 Certi che Morte non li può più corre,
 A ricercare ogni strana avventura
 Si miser, qual destrier che al palio corre;
 E verso tramontana in dirittura
 Prefer la via. E noi lasciamli andare,
 Che d' altre cose or mi convien parlare.

L X V I I I.

Il buon Guidon da Carlo avea già preso
 Il suo commiato, e la bella Climene
 Avea dell' amor suo Parigi acceso;
 E giunti già su le marine arene,
 Egizia nave scarica di peso
 Aspettavano, ond' essa a vele piene
 Li trasportasse a guisa di saetta
 Dal mar di Francia a quel d' Alessandretta.

L X I X.

Venuto il legno, vi saliron sopra,
 Ed ebbero la solita tempesta,
 Ed al solito il mare andò fessopra:
 Ma giunsero alfin salvi, e con gran festa
 Fur ricevuti dal Soldan, ch' adopra
 Ogni gran gentilezza manifesta,
 Ma nel suo cor maligno altri raggira
 Pensieri acerbi, e tutti colmi d' ira.

Il vederfi disfatto il campo intero,
 E che la figlia n'è stata cagione;
 Chè donate ad amor voglie e pensiero;
 E accesa morta d'un Franco Barone,
 Per goderfi l'amato cavaliero
 Avea lasciato il regio padiglione:
 Gli fer venire un barbaro desire
 Di far la figlia e 'l cavalier morire.

L X X I.

E senza dirne ad alcuno parola;
 Mentre la notte dorme il giovinetto
 In una stanza separata e sola,
 Legar lo fa da quattro uomini in letto;
 E gli fa porre un canapo alla gola;
 E legato in tal guisa stretto stretto
 Lo fa condurre in un castello forte,
 Per dargli a tempo suo condegna morte.

L X X I I.

Ed a Climene pur fa far lo stesso,
 E in un castello a quello dirimpetto
 Chiuder la fece senza altro processo.
 Ella si strazia i crini, e graffia il petto;
 Ed il suo padre lagrimando spesso
 Chiama tiranno e spogliato d'affetto.
 S'ode fra tanto per l'Egizia corte,
 Come gli sposi son dannati a morte.

L X X I I I.

E che fra dieci giorni moriranno
 Per man di boja, come traditori.
 Ma non vi date mica alcun affanno,
 Gentili donne, e cortesi uditori,
 Chè quest'acerba morte scamperanno;
 Chè a' giovani non mancan protettori,
 Io non lo so di certo; ma lo dico,
 Che troppo son di crudeltà nimico.

L X X I V.

Le donne d'Alessandria e cavalieri
 Vestiti a bruno andaro dal Soldano,
 Perchè mutasse gli aspri suoi pensieri,
 E divenisse più dolce ed umano.
 Perchè Guidone co' begli occhi neri
 Era piaciuto ad ogni cor Pagano;
 E Climene, oltre all' esser lor signora,
 Era gentile e molto bella ancora.

L X X V.

Ma l'aspro vecchio, fisso in suo decreto,
 Si chiude a tutti; e nella gran platea
 Già s'alza il palco, ed egli solo è lieto,
 Mentre tutta Alessandria egra piangea.
 E già il decimo giorno cheto cheto,
 Il giorno funestissimo giungea,
 Anzi era giunto, e fuor de' due castelli
 Uscivano gli amanti cattivelli.

L X X V I.

Climene in rimirare il suo consorte
 Così legato e sì presso al morire,
 Diede un sospiro tanto caldo e forte
 Che fece ogni aspro core intenerire;
 Poi con le luci, e con le labbra smorte
 In questa guisa ella gli prese a dire:
 Guidon, gli Dei lo fan, se ho parte alcuna
 In questo colpo di crudel fortuna.

L X X V I I.

Ma quando i fati il lor decreto han fisso,
 Fuggire non lo possono e nol fanno
 Consigli umani. E lo guardava fisso;
 Ed Egli a lei: Mi pesa il tanto danno,
 Lo qual t'opprime, e se a me sol prefisso
 Avesse il laccio il perfido tiranno,
 Morrei contento; ma non so soffrire
 Come tu debba, anima mia, morire.

260 R I C C I A R D E T T O ,
L X X V I I I .

Mentre così ragionano gli amanti ,
E s' alza da per tutto e pianto e strido ,
E al nero palco omai sono davanti ;
Ecco che giunge una barchetta al lido
Senza piloto e senza naviganti ;
Alla cui vista d' allegrezza un grido
Subitamente da ciascun si diede ,
Perchè un ottimo augurio esser si crede .

L X X I X .

Questa è la nave dove vanno a spasso
Il buon Ricciardo con la sua Despina ,
Che a tempe giunse a render vano e casso
L' aspro disegno , e salvar sua cugina ;
E si prefero ancora tanto spasso
(Come udirete) in quella gran mattina ;
Ch' ebbe Aleffandria per le maraviglie
Ad impazzire , e dar nelle stoviglie .

L X X X .

Primieramente senza esser veduti
S' accostaro all' orecchie de' prigionii ,
E disser loro : Il nostro Dio v' ajuti ;
Noi fiam vostri parenti , e amici buoni .
E dissero i lor nomi , e le virtuti
Ch' avean con seco ; onde ai due bei garzoni
Tornò tant' allegrezza nel bel viso ,
Che angioletti parean del paradiso .

L X X X I .

Il giustiziere al boja aspro si volge ,
E dice : Mena sul palco costoro .
Despina intanto l' erba a' ferri avvolge ,
E tutto si conquassa quel lavoro ,
E la macchina affatto si sconvolge .
Vanno a terra le forche , e per lo foro
Grida ciascuno ; E viva l' innocenza ,
Ch' Iddio protegge con la sua potenza .

L X X X I I.

Ma'l Soldan, che ciò vide dal balcone,
 Ordina che lor sia tolta la vita
 Con la sciabla : ma nel fodero pone
 L'erba Despina, e tutto il ferro trita;
 Onde fuora di senso e di ragione
 Riman la gente attonita e sfordita.
 Ma quello che li fe' trafecolare,
 In modo certamente singolare,

L X X X I I I.

Fu quando in mano a Guido ed a Climene
 Miser le pietre gialle, e insieme stretti
 Minuti più delle minute arene
 Divennero, nè fur più d'occhio oggetti.
 Perchè quando con man la man si tiene
 Di chi ha la pietra di sì rari effetti,
 Invisibile anch' egli fassi allora;
 E chi nol crede, vada alla malora.

L X X X I V.

Il popol nel veder cosa sì strana,
 Corre rabbioso al palazzo reale,
 Per ammazzar quell' aspra ed inumana
 Persona, veramente empira e brutale,
 Che uccider volle l'innocente e umana
 Sua figlia, e un cavalier di valor tale,
 Qual era il buon Guidone : ma non vuole
 Climene, e di suo padre affai le duole.

L X X X V.

E grida non veduta : Io son placata;
 Niuno offenda il dolce padre mio.
 Nel viso l'uno con l'altro si guata:
 E v'è chi dice ancor; Poffariddio!
 Oggi Alessandria ell'è tutta incantata!
 A que' prodigj fassi umile e pio
 Il Soldan fiero, e perdono domanda
 Alla figliuola, e le si raccomanda.

262 R I C C I A R D E T T O ;
L X X X V I .

Ma mentre che presa è da meraviglia
Tutta Alessandria, Orlando e'l pro Rinaldo
Gettan fuoco dal naso e dalle ciglia
(Tanto hanno il cor di sdegno e d'ira caldo)
Perchè fatto abbia contro lor famiglia
Carlo un decreto sì iniquo e ribaldo ;
E giuran non veder più Carlo in viso ,
Nè forse ancor guardarlo in paradiso .

L X X X V I I .

E perchè non si ponno immaginare
Qual sentiere abbin preso i lor figliuoli ;
Orlando tener vuol la via del mare ,
E Rinaldo di terra , e vanno soli .
Astolfo ed Ulivier ponno pregare ,
Poichè uiun del due è che consoli
Le lor preghiere ; chè son risoluti
D'andar pel mondo raminghi e perduti .

L X X X V I I I .

E scrive Orlando a Carlo due versetti ,
Ma saporiti ; ne' quali gli dice ,
Che degli ingrati veri e più perfetti
Egli è capo , egli è corpo , egli è radice ;
Ma ch' s'altri fa mal , ben non aspetti
E ch' egli non farà sempre felice .
Ed altre cose sopra quest' andare ,
Che lo potranno certo disturbare .

L X X X I X .

E data la ad Astolfo , dalla Giara
Si parte sopra un pinco Catalano ,
Che ad andar in Egitto si prepara .
Rinaldo sopra un vascelletto Ispano
Sale , che torna alla sua patria cara :
Chè di là pensa sul lido Affricano
Andare prestamente ; chè altre volte
Ha fatte quelle vie dure ed incolte .

X C.

Or mentre i padri cercano i lor figli,
 I figli fanno cose da sfordire.
 Nell' isola chiamata de' Conigli,
 Tra la Svezia e Norvegia a vero dire.
 Scesero i due garzoni, e rose e gligi
 Avean nel viso che facean stupire:
 Onde all' aspetto lor l' isola tutta
 Arse d'amore, e ne restò distrutta.

X C I.

Ma più d' ognuna fur prese e piagate
 Due figlie del signor di quel paese,
 Ch' erano anch' esse belle e delicate;
 L' una era detta Argea, l' altra Corese.
 Ma quell' anime a Marte consacrate
 Difficilmente Amor vinse e si prese;
 Pur vinse al fine, ed Orlandino Argea,
 E Nalduccio Corese si godea.

X C I I.

Il che saputo da due rei Giganti,
 Signori di certe isole vicine,
 Sfidan con fieri ed orridi sembianti
 I due garzoni; chè voglion por fine
 Ai loro affanni, che son tanti e tanti,
 Col toglier loro queste due regine.
 E vennero con armi così fatte;
 Ch' avvrebber torri, anzi città disfatte.

X C I I I.

Orlandino ridendo disse loro,
 Che l' offerta battaglia ricevea;
 E Nalduccio con grazia e con decoro
 Disse a Corese sua che già piangea,
 Non disperarti, dolce mio tesoro;
 Chè fortuna per noi non farà rea,
 E rivolto ai Giganti similmente,
 Disse; ch' era di pugna impaziente.

X C I V.

I Giganti in veder que' due ragazzi
 Sottili di persone e senza barba,
 Differ: Per Giove, costoro son pazzi.
 Ma a queste donne che piace e che garba
 In que' lor mostaccini da pupazzi?
 Per Macon che son pazze, e non si sbarba
 La pazzia da' lor capi per ragione;
 Ma vuolvi sdegno, dispreggio, e bastone.

X C V.

Uccisi ch'avrem noi questi puttelli,
 Vo' che noi le trattiamo come cagne,
 O come son trattati i somarelli,
 E piangan pure, e ciascuna si lagne,
 E s'attristi, e s'accori, e s'arrovelli;
 Che tenderanno a buffali le ragne,
 Così l'un dice: e l'altro con la testa
 Conferma il detto, e ne dimostra festa.

X C V I.

La notte che del giorno era foriera
 Della battaglia, Corese ed Argea
 Piangevan le meschine di maniera,
 Ch'era cosa a vederle orrenda e rea:
 Ed or facevan ambedue preghiera
 Al Dio d'Amore ed alla santa Dea,
 Che salvasser dagli orridi Giganti
 I lor sì belli e graziosi amanti.

X C V I I.

Ora le braccia ognuna al suo conforte
 Gettava al collo, e per molto fermone
 Che lor faccia Orlandino, e le conforte,
 Regular non si lascian da ragione:
 E tutte addolorate e mezze morte
 Passan la notte in somma afflizione;
 Ma quando il Sole appare nella stanza,
 Allor sì che non hanno più speranza.

Intanto s'ode il corno spaventoso,
 Che suonano i Giganti in su la Piazza.
 Orlandino si veste furioso,
 E Rinalduccio grida: Ammazza, ammazza.
 Le due donzelle col viso doglioso
 Li seguono, e ciascuna è di duol pazza.
 Stanno i Giganti con due travi in mano,
 Lunghe, e nodose, e d'un invito strano.

X C I X.

Onde Nalduccio ch'era testa amena,
 Vi salta sopra con la spada ignuda.
 Il Gigante lo scuote e lo dimena,
 Ma staccar non lo puote, e invano fuda.
 Egli intanto s'accosta, ed a man piena
 Con la sua spada sì tagliente e cruda
 Gli percuote la trave, e gliela incide.
 Cade la trave in terra, e Naldin ride.

C.

Poi lo colpisce in su la gamba manca,
 E gliela mozza subito di netto.
 Quella bestia, che prima era sì franca,
 Rovescia a terra, ed ei gli passa il petto;
 Onde al gigante la faccia s'imbianca.
 E Corese ripiena di diletto
 Si stringe al seno il vincitor ch'adora,
 E poco va, che di piacer non mora,

C I.

Ma non istà così l'alma d'Argea,
 Che vede il fier Gigante inferocito;
 Perchè morto il compagno si vedea.
 Orlandino però saggio ed ardito,
 Mentre alza egli la trave acerba e rea,
 Gli corre sotto subito e spedito,
 E fatto un salto gli taglia la gola:
 Ei perde il capo, e perde la parola.

C I I.

Or quì pensate voi, se va in dolcezza
 Il cuor d' Argea, che sè chiama felice,
 Mentre ha un marito di tanta prodezza:
 E lo stesso Corese di sè dice:
 E fanfi un baciucchiar ch' è una bellezza.
 Ma tra marito e moglie il tutto lice;
 Se ben non era matrimonio fermo,
 Che molte cose lo faceano infermo.

C I I I.

Nulladimeno un matrimonio egli era
 All' uso di quell' isola Pagana,
 Ma questa vita dolce e lusinghiera
 Ad Orlandino sembra molto vana.
 Gloria lo punge a più nobil carriera:
 Ed a Nalduccio pur, che ha mente sana,
 Non piace nel più bello della vita
 Far da stallon n' un isola romita.

C I V.

E fra di loro, un dì ch' erano andati
 A caccia, tenner un favio discorso
 D' abbandonare i letti delicati,
 E gir pel mondo, e principiare un corso
 Tutto di fatti nobili e pregiati.
 Avevan solamente ambo rimorso
 D' abbandonar quelle due giovinette,
 Tanto fide in amore e tanto schiette.

C V.

Onde risolvon di far lor paese
 Quel c' hanno risoluto voler fare;
 O condurle di Francia nel paese,
 Se insiem con loro vi vorranno andare;
 Od in sembante placido e cortese,
 Se non vorran venir, lasciarle stare.
 In somma fare quel ch' esse vorranno,
 Purchè alla gloria lor non sia di danno.

C V I.

Ed aperto il secreto alle donzelle,
 D'andar con effi si mostraro pronte;
 E preso molto argento e gioje belle
 Di fino acciajo si coprir la fronte:
 E quando il cielo sparso era di stelle
 Fatto abbassar del porto il nobil ponte,
 Entraro in una nave ben guarnita,
 Ch' era nomata la Guerriera ardità.

C V I I.

Questa creanza, quest'atto amoroso
 C'han fatto alle lor donne i due garzoni,
 A me ch' alquanto ho l'animo pietoso,
 È piaciuto in estremo. Eroi scorzoni
 Son quelli, che dolente e lagrimoso
 Rendon quel viso che li fe' prigionì;
 E per mostrar che prezzano virtude,
 Lascian su i lidi le donzelle ignude.

C V I I I.

Intanto giunti eran di Carlo in corte
 Astolfo ed Ulivieri; e a Carlo in mano
 Dato il biglietto Astolfo, fece smorte
 Carlo le guance a quel linguaggio strano:
 Poscia inferito il nobil vecchio e forte
 Disse; Me chiama ingrato ed inumano,
 E assai s'inganna; ch'io son giusto e pio,
 Com'esser dee chi sta in luogo di Dio.

C I X.

Che se la sua virtù ci ha liberato
 Dall'assedio crudele; abbiasi pure
 (Quando che 'l voglia) mezzo questo stato.
 Ma se 'l suo figlio ed ei medesimo pure
 Offenda nostre leggi; il braccio armato
 Della giustizia, e la tagliente scura
 Sfuggir non deve; e chi 'l contrario afferma
 Ben dimostra d'aver la mente inferma.

C X.

Ma perchè la giustizia esser dovria
 Spesso temprata da misericordia,
 E l'opra buona snerva affai la ria:
 Per riunirmi con questi in concordia,
 Voglio che'l bando rivotato sia;
 E ripostasi in pace ogni discordia,
 Tornino i figli coi lor padri in corte;
 Ch'io vo' l'emenda lor, non la lor morte.

C X I.

E ciò detto, spedir fece corrieri
 Per ogni banda; ma il Signor d' Anglante
 Scorrendo per i liquidi sentieri
 Del mar, trovossi ad un' isola avante
 Ripiena tutta d'alber grandi e neri.
 Quest' isola detta è del Negromante;
 E tristo chi discende a quella proda,
 Chè tosto il mago con reti l'annoda.

C X I I.

Ciò che sapeva bene il marinaio,
 Onde in alto condur volle il naviglio;
 Il che parve ad Orlando troppo amaro,
 E disse: Andare a terra io vi consiglio.
 Affai, Signor, ci costerebbe caro
 (Gli rispose il nocchier con mesto ciglio)
 Chè non giunge persona a quella riva,
 Che per un giorno vi rimanga viva.

C X I I I.

In quell' isola alberga un fiero mostro,
 Stregone esimio e di forza tremenda,
 Che a tutto impera il sotterraneo chiofiro.
 Greggia di tigri spaventosa e orrenda,
 Sì come noi d'agnelli all'aer nostro,
 Guida ed alberga sotto nera tenda;
 E serpi e draghi che vomitan tofco
 Errano a sua difesa per il bosco.

C X I V.

Ha poi di vaghe e nobili donzelle
 Ripiena un' alta ed afforzata torre.
 A chi lo sprezza trae viva la pelle,
 E delle tigri alla fame foccorre
 Con quelle carni fresche e tenerelle;
 Ond'è, che spesso per lo mare scorre,
 E di donne di Scozia e d'Inghilterra
 Già più di mille in quella torre ei ferra.

C X V.

E quanti hanno voluto, o per amore
 Ch'avevano a qualcuna prigionera,
 O pur per voglia di mostrar valore,
 Scendere armati fu quella riviera;
 Ci han lasciato con danno e con roffore
 E vita e nome in una sola sera.
 Però non ti stupir, s'io m'allontano
 Da questo lido infame ed inumano.

C X V I.

Orlando disse: L'eterna giustizia
 Non sempre dorme, e quando un men fel crede,
 Allor punisce la nostra malizia;
 In quell'Isola io voglio or porre il piede.
 Il nocchiero ripieno di tristizia,
 Non far (grida) Signor, prestami fede.
 Ma giacchè lo conosce così fermo:
 Monta (gli dice) sopra il palischermo.

C X V I I.

Almeno fuggi la parte del bosco,
 Chè all'aperto farai maggior difesa:
 E poichè tanta in te virtù conosco,
 Se vuoi por fine a così grande impresa;
 Scendi sul lido all'aer bruno e fosco:
 E quando tutta di porpora accesa
 Appare in ciel l'Aurora, e tu t'accosta
 Colà, dove vedrai la tenda posta.

270 R I C C I A R D E T T O ;
C X V I I I .

Egli verratti incontro disarmato ,
Ma avrà tra mano qualche abete o pino ;
E cento tigri condurrassi allato ,
Che nel vederle resterai meschino .
Se tutte tu le uccidi, o te beato!
Ma pur non fuggirai lo tuo destino ;
Perchè verranno i draghi e l' altre bestie ;
Che ti darranno l' ultime molestie .

C X I X .

Ma se queste tu vinci, oimè ! ti resta
L' impresa più difficile e tremenda .
Quel negromante si pone una vesta ,
Cui spada esser non può, che rompa o fenda :
Di maglia così dura ella è contesta .
Orlando ride , e dice : Vo' s' intenda
Urlar questa bestiacca sì lontano ,
Che l' oda il Franco , e l' oda il lido Ispano .

C X X .

E così detto falta d' ardir pieno
Sul palischermo , ed al lido s' accosta .
E volto il viso inverfo il ciel sereno ,
Rammenta a Dio il fangue ch' a lui costa
L' uomo sanato dal mortal veleno ;
E dice , che fa ben come disposta
È sua pietade a chi gliela domanda ,
E a quella quanto fa si raccomanda .

C X X I .

E mentre così prega , eccolo giunto
Alla crudele e spaventosa sabbia .
Io non ti sono amico , nè congiunto ,
Orlando mio , e mi treman le labbia ,
E' l fangue mi si gela in questo punto ,
Pensando a tanto strazio e a tanta rabbia ,
Cui tu ti esponi di quel traditore .
Ah torna indietro , e frena il tuo valore !

CANTO DECIMO. 271

C X X I I.

Ma i' canto a' fordi, e mostro a' ciechi il Sole:
Eccolo sceso in fu la trista arena.
Per verità ch'io perdo le parole,
Tanto di lui mi prende affanno e pena.
E so che ancora a voi, Donne, ciò duole;
E ritenete il largo pianto appena;
Ma non ci disperiamo così presto,
Ancorchè sia il periglio manifesto.

Fine del Canto decimo.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*Sen fugge via con la testa tagliata
Per man d' Orlando il Re degli strigoni;
E lo scolar con la pietra affatata
Scopre gli occulti ipocriti bricconi.
La gelosa Climene addolorata
Altrui dicendo va le sue ragioni.
Ancor Dorina a lei narra le trame
E l' opre inique della vecchia infame.*

CANTO UNDECIMO.

I.

CIASCUN si duole, perchè dee morire,
E n' ha ragion; che 'l vivere diletta:
E quel dovere ad un tratto basire,
E star sepolto in una fossa stretta,
E presto presto tutto invecchinire,
E in poco ritornar polvere schietta;
Ell' è mutazion sì dolorosa,
Che fa perdere il gusto ad ogni cosa.

Ma

I I.

Ma c'è di peggio, che dopo la morte
 Bisogna render conto alla minuta
 Al tribunal di Dio, che giusto e forte
 Al fuoco eterno i malvagi deputa,
 E chiama i buoni a sua celeste corte,
 Ond' alma che quaggiù male è vissuta
 Esce di trista voglia; chè ha timore
 Da giù piombar nel sempiterno ardore.

I I I.

Io però volentier mi sottoscrivo
 A questa legge; e quando non ci fosse,
 Me ne dorrebbe; chè mi vedrei privo
 D'un gran piacer: chè le tombe e le fosse
 (Quando accolgono in loro un uom cattivo,
 Che per amici, o per oro, o per posse
 Facea tremar qualunque era men forte)
 Mi danno gusto, che ci sia la morte.

I V.

E così facefs' ella il proprio officio
 Com' ella deve, e desse in capo a quelli,
 Che sono la sentina d'ogni vizio;
 E non aprisse che tardi gli avelli
 A gli uomini dabbene e di giudizio:
 Ch'io le vorrei con marmi, e con pennelli,
 E con inchiostro farle elogi tali,
 Ch'uscirebbe dal numero de' mali.

V.

Ma l'è una fecca stravagante e pazza,
 Che va menando la sua falce in giro;
 Onde senza saperlo i buoni ammazza,
 E color, che di sangue e pianto empiro,
 E di lussuria ogni albergo, e ogni piazza,
 Lascia invecchiare. Ond' io ne vo deliro,
 E attaccherei per rabbia, ed impazienza
 Un pocolin la santa Provvidenza;

V I.

Se non vedessi in quale uso li adopre,
 Mostrandoci ad ognor ch' ella li serba
 In vita, o spesso da morte li copre,
 Perchè pena più cruda lor riferba:
 E con le infami loro ed indegne opre,
 E con la naturaccia lor superba
 Raffinan degli eletti il santo coro,
 Come per fuoco si raffina l' oro.

V I I.

Nè sempre è vero ancor, che lor capelli
 Veggan canuti gli uomini tiranni;
 Ch' io n' ho veduti molti ne' più belli
 Morire, e ne' più freschi e più verdi anni.
 Perchè costoro son, come i flagelli
 Che 'l padre adopra de' figliuoli a' danni;
 Che corretti che sono, egli li frange
 Avanti agli occhi del figliuol che piange.

V I I I.

A questo fine ei diede il memorando
 Valore, e 'l cuor magnanimo, e feroce
 Sopra ciascuno al generoso Orlando,
 Di cui non morirà giammai la voce,
 Nè del fatale suo terribil brando,
 Dall' onda Caspia alla Tirintia foce;
 Perchè gl' iniqui togliesse di vita
 In loro età più ferma e più fiorita.

I X.

E se al mondo fu mai sopra ogni esempio
 Un uomo scellerato, un' uomo infame;
 Fu senza dubbio quel negromante empio,
 Che chiuso aveva il fiore delle dame
 In una torre, e di lor feane scempio;
 Gettando delle oneste il bel carname
 Alle tigri, e sfogando brutalmente
 Con le men caste la sua brama ardente.

X.

Ma l'è giunta che sia posto fine
 Alla tua crudeltà, mio caro nefando.
 Come io vi dissi, nell' onde marine
 Già il biondo Sol s'era tuffato, quando
 Pose il piè fu le spiagge empie e ferine
 Dell' isola ch'io dissi, il Conte Orlando;
 E si moveva a passo grave e lento,
 Sempre con l'occhio e con l'orecchio attento.

X I.

Ma la notte si fece oscura tanto,
 Che pensò di fermarsi in fu la spiaggia:
 Quando ei s'accorse, che lontano alquanto
 Per angusto forame un lume raggia.
 Onde in quel verso egli si move; e intanto
 Ch'egli guardingo e tacito viaggia,
 Vede una face, e vede la gran torre,
 E lo stregon che in lei vass' a riporre.

X I I.

Egli spedito allor corre, e si porta
 Alla torre medesima, e si pone
 Dal destro canto della stretta porta;
 E quì sta fermo con intenzione
 Di far la lunga bestia a un tratto corta,
 Quando esca fuor del chiuso suo grottone:
 E mentre ei sta così, sente di drento
 Un doloroso femminil lamento.

X I I I.

Crudele (udiva dir da una donzella)
 Strazia pur queste membra, e fammi in brani,
 Ch'opra non farò mai sì brutta e fella;
 E tutta in pria mi mangerrano i cani,
 E mi trarranno i corvi le cervella,
 Ch'io mai secondi i desir tuoi villani.
 E'l negromante le dicea: Tra poco
 Su la tua pelle avrà principio il gioco.

X I V.

E quindi un grido, un misero ~~lamento~~
 S'udian dell'altre sventurate donne.
 Orlando pieno allora d'ardimento,
~~Quale sanfon le Filistee colonne,~~
 Scoffe l'uscio, l'aperse, e v'entrò drento;
 E vede in mezzo a femminili gonne
 Lui, che nudata aveva una donzella,
 Di cui certo non fu mai la più bella.

X V.

E distesala sopra un rozzo banco,
 Le voleva la pelle trar di dosso:
 Quando sopra lui viene il Baron Franco,
 E gli si ferra in un attimo addosso.
 S'intimorì quell'empio, e fessi bianco;
 Ma dal timor non s'era ancor riscosso,
 Quando il buon Conte con molta tempesta
 Gli tira un colpo, e gli taglia la testa.

X V I.

O nuova, o fiera, o strana meraviglia!
 Non cade il tronco busto, anzi s'inchina,
 E la recisa testa in mano piglia,
 E le scale discende, e s'incammina
 Verso la porta. Stupide le ciglia
 Orlando tiene, e dietro lui cammina.
 Così fuor della torre al verde piano
 Esce quel mostro con sua testa in mano.

X V I I.

Indi si ferma, e dalle labbia fuora
 Il mozzo capo un sibilo tramanda;
 E si veggon venire in men d'un'ora
 E serpi, e tigri, e mostri d'ogni banda.
 Il tronco busto scaglia in alto allora
 La testa, e forse un miglio in su la manda:
 Quindi egli cade, e le tigri e i serpenti
 Gli van sopra, e lo laceran co' denti.

X V I I I.

Intanto torna giù l'orribil testa:
 E quasi fosse un giuoco di pallone,
 Come in Siena talor fassi per festa,
 Per l'aer vano la fanno ir girone:
 Poi nojati del giuoco ognun s'arresta
 De' fieri mostri. Orlando non s'oppone
 A quelle bestie, e riguarda con ozio,
 Come abbia a terminare quel negozio.

X I X.

Quand' ecco d'improvviso che si rompe
 La terra ed esce fuora un fumo nero
 Misto a gran fiamma, che l'aere corrompe.
 Indi Pluton, che men dell'uso è altero,
 Senza l'usate sue deformi pompe
 Quasi lieto s'accosta al cavaliere,
 E gli dice: Signor, grazie infinite
 Ti dà dell'opra il regnator di Dite.

X X.

Tu col dar morte al brutto negromante
 Tornato m'hai al mio supremo foglio;
 Perchè costui avea virtù bastante,
 Che non valeva il mio dirgli: Non voglio.
 Me stesso ei si faceva venir davante,
 E pien di tirannia, pieno d'orgoglio
 Or mi cangiava in pianta, ed ora in fasso,
 Ora in cane, ora in volpe, ed ora in tasso.

X X I.

E senza spirti quasi era rimasto:
 Perchè questa isoletta (come vedi)
 Tutta colmò quell'animal da basto
 Di spiritelli; onde da capo a piedi
 Tutta quanta è di diavoli un impasto.
 E queste stesse, ch'esser tu ti credi
 Tigri, son diavoletti, e i pini e gli orni
 Sono pur tutti demoni coi corni.

X X I I.

La torre ancora di demonj è fatta :
 E quanti sassi son , quanti mattoni ,
 Tutti son spirti della stessa schiatta ;
 I gangheri e le porte son demonj ;
 Demonj i topi , e demonia la gatta ,
 Demonj i palchi , i tetti , e i cornicioni ,
 Demonj i chiodi , demoni il solajo.
 Or vedi , se n' aveva più d' un pajo.

X X I I I.

E in tanto possedeo questa divina
 Virtude , a cui per forza era in soggetto ;
 In quanto la mia dolce Proserpina ,
 Venuta un giorno al mondo per diletto ,
 In quest' Isola scese alla marina :
 E sfacciarasi un poco il bianco petto
 Per prender aria , le cadde dal seno
 Un mio biglietto scritto in pergameno.

X X I V.

In cui io m' obbligava strettamente ,
 E più che *in forma camerae* i Romani ,
 D' ubbidire alla cieca e immantenente
 Ai suoi comandi , e fossero pur strani :
 E sì il cervel m' avea tratto di mente
 Amor , ch' anche i demon fa sciocchi e infani ,
 Che qualor nominasse el' a il mio nome ,
 Tosto farei per lei e Rome et ome.

X X V.

Or non s' accorse la mia bella moglie
 D' aver perduto quel mirando scritto :
 E mentre erra pel lido , e che raccoglie
 Chiocciolle e nicchi , da un porto d' Egitto
 Questo stregon le vele sue discioglie ,
 E con la prora appunto dà diritto
 In quel luogo , ove 'l breve caduto era
 Alla mia troppo semplice mogliera.

X X V I.

E perchè sapeva egli molto bene
 Le nostre cose, ne fu sì contento,
 Che saltò per piacer fu quelle arene.
 Poi mi comanda, che 'l porti qual vento
 Colà dov' era, il mio unico bene,
 (Che 'l breve avea il suo nome e fuora e drento)
 E vistol se ne accese, e in mia presenza
 Tentò l'infame farle violenza.

X X V I I.

E perchè non voleva a nessun patto
 La giovin compiacerlo; egli in vigore
 Di quel mio troppo misero contratto
 M' astringe a fargli agevole il favore.
 Ond' ei rimase appieno soddisfatto,
 E in me doppiossi l'affanno e 'l rossore;
 Chè benchè nell' inferno io peni affai,
 Come quel dì non fui misero mai.

X X V I I I.

Ed allor fu, Signor, la volta prima
 Che m' apparver le corna in su la testa;
 Le quai subito rasi con la lima,
 Perchè l'opra non fosse manifesta.
 Ma il mondo egli n'empì da fondo in cima;
 Onde pensa se ognun ne fece festa:
 E quindi fui di corna il capo cinto
 Sculto ne' marmi, ed in tele dipinto.

X X I X.

Quindi egli sempre più refosi certo
 Della virtù, che 'l breve nascondeva;
 Ad ogni infamia il varco s' ebbe aperto,
 E nessuno resistergli potea;
 Che altrimenti da lui era diferto,
 Nè nuova più di lui se ne sapea.
 Onde grazie ti rendo, o Baron forte,
 C' hai data or a colui condegna morte.

280 R I C C I A R D E T T O,
X X X.

Nè ti maravigliar , se tu l' hai visto
Andare in giro con la testa in mano ;
Perchè un folletto il più malvagio e tristo
Gli misi addosso , ed in modo sì strano
S' era con esso avviticchiato e misto ,
Che non l' avria scacciato alcun Piovano.
Or morto lui : rimase quel folletto ,
Che dell' anima in lui faceva l' effetto ,

X X X I.

Ciò detto , trema il suolo , il ciel s' oscura,
S' apre la terra , e le tigri e Plutone
Vi cadon dentro , e ogn' altra bestia impura.
Fuggon le piante , dispare il torrione ,
E l' Isola riman senza verdura :
Le donzelle , che stavano in prigione
Si trovano disciolte e liberate ;
Di che altamente son maravigliate.

X X X I I.

Quei della nave , al comparir del Sole
Veggendo il lido d' alberi spogliato ,
Perfero i sensi e perfer le parole ;
Tanto restò ciascun di ciò ammirato.
Ogni donzella intanto adora e cole
Con laudi ed inni il Cavalier pregiato :
Ed ei fa cenno con un bianco lino
Al legno , chè si faccia a lui vicino.

X X X I I I.

Viene il naviglio colmo di piacere ,
E d' udir vago il fin di tanta impresa.
E sceso il duce con ciascun nocchiere ,
Ebbero appena la grand' opra intesa ,
Che commendato il forte Cavaliere ,
Mostrò ciascuno la sua voglia accesa
D' andare in Inghilterra , e là far chiaro
Un fatto così bello , inclito , e raro ,

X X X I V.

Ed Orlando restò con le donzelle ;
 Le quai rivolte umilmente a Dio
 Giurar di conservarsi verginelle •
 In chiuso loco , onesto , santo , e pio.
 Le loda il Conte infino all' alte stelle ,
 E dice lor : Sarebbe il parer mio ,
 Che vi chiudeste in q est' Isola stessa ;
 Io troverovvi e Breviarj e Messa.

X X X V.

E scelse il luogo presso alla marina ;
 E disegnò un orto grande grande ,
 Dove fossero erbette e insalatina ,
 E varj fiori da intrecciar ghirlande :
 E perchè sien sicure da rapina ,
 Vuol che'l Convento da tutte le bande
 Con torri , con fortezze e baluardi
 Da gente armata sempre si riguardi.

X X X V I.

Ed ecco intanto che biancheggia il mare ,
 Per le gran vele che vi corron sopra ;
 E d' Irlanda , e di Scozia , e d' Anglia appare
 La flotta , che'l mar sembra che ricopra.
 Sul viso delle vergini compare
 Tanto piacer , che le manda fessopra ;
 E batton palma a palma , ed alla riva
 Corron veloci , e gridan tutte : E viva.

X X X V I I.

Chi il padre abbraccia , chi il dolce fratello ;
 Chi discorre del mago , e chi del Conte.
 Chi narra il colpo fortunato e bello ,
 Che privò il mostro dell' altera fronte ;
 Chi dell' amica l' orrido macello ;
 Chi descrive le tigri al mal sì pronte ;
 Chi le ferpi , chi i draghi , e chi gli affanni
 Che soffersero in carcere molti anni.

282 R I C C I A R D E T T O,
X X X V I I I.

Poi riavute da tanta allegrezza,
Scoprono ai lor parenti il buon desire,
C' han di sacrare a volontaria asprezza
La vita loro, e di voler fervire
Al sommo Dio in virginal mondezza.
Questo parlar li fece impietosire,
E pianfero un tal poco; ma alla fine
Differ, ch' eran di sè donne e regine:

X X X I X.

E ciò faceffer che a grado lor era.
E chiamati ferrai, e legnaiuoli,
E muratori, e tutta quella schiera
D' uomini, che non possono oprar soli;
Diero principio ad una mole altera
Che uguale non fu vista infra i due poli:
Chè lungo trenta miglia e largo venti
Fu quel Convento, gloria de' Conventi.

X L.

Fur da tre mila e più le monacelle;
Vestivan lana bianca e lana negra,
Nè lino più toccava la lor pelle.
Giovani tutte e con la faccia allegra,
Vaghe, gentili, e graziose, e belle,
Che in sol vederle il cuore si rallegra.
La più vecchia fra lor fecer Priora,
Che a diciotto anni non giungeva ancora.

X L I.

Questo Convento fammi uscir di via
E tralasciar la storia incominciata;
E fammi ritornar a casa mia,
Dove ho di nipotine una brigata
Che mettono al pan bianco carestia:
E mi ritrovo una certa cognata
Ch' ogni anno ne fa una: Onde se dura,
Vo' là mandarle a tentar la ventura.

X L I I.

Perchè in Pistoja noi stiamo a quattrini ,
 Siccome San Cristofano a calzoni ;
 Ma il mal è che se ben fiam poverini ,
 Vogliamo fare da ricchi Epuloni :
 Vogliam giuocare , vogliamo festini ,
 Vogliamo vesti belle e buon bocconi :
 E spesso spesso facciamo in un mese
 Anticipate d' un anno la spese.

X L I I I.

Il maledetto lusso da per tutto
 Entrato è sì , che un angolo non resta
 Del mondo , il più meschino ed il più brutto ,
 Il qual non si sia messo in gala e in festa.
 Onde ciascuno ne riman distrutto ,
 E chi ha da dare , si gratta la testa ;
 Ma per contrario quegli che ha da avere ,
 Si può a sua posta grattar il messere.

X L I V.

Ma nelle gran città questa atra peste
 Fa maggior male , e più rovina assai .
 Lo stato d' una casa in una veste
 Sola ora va , che son banditi i fai :
 E tra nastri , e tra maniche , e tra creste
 Si van spendendo piastre e doppie assai ;
 E tra svimeri , sterzi , stufe , e cocchi
 I poveri mariti spendon gli occhi ,

X L V.

Le stalle piene , e gli argenti infiniti .
 Non per la mensa sol ma per lo cesso ,
 E per gli sputi marci e inverminiti .
 Chi può narrare , e raccontare appresso
 Le perle ed i diamanti , onde guerniti
 I membri sono del femminile sesso ?
 Ah sciocchi noi , ed esse pazzerele ,
 Che godono esser più ricche , che belle !

X L V I.

Ma ritorniamo all' Isola del mago ,
 Chè mia mogliera non darammi spesa ;
 E s' io farò di spender punto vago ,
 Non ho timor di ritirarmi in Chiesa ,
 Ed istogar con qualche sacra immago
 Quell' aspra doglia , che m' aggrava e pesa ;
 Con una chierca mi sono aggiustato ,
 Tanto che ho in tasca la fortuna e' l' fato.

X L V I I.

Fatto il Convento , e cinto intorno intorno
 Di forti rocche e d' afforzate mura ,
 Con lor stette alle grate più d' un giorno
 Il Conte Orlando contro sua natura ;
 Chè Monache non mai volle d' attorno.
 E rammentando loro la clausura ,
 La castitade e l' uffizio divino ,
 Su la sua nave riprese il cammino.

X L V I I I.

Ma tempo è omai , che torniamo a Climene,
 Che non veduta col padre favella ;
 Ed a Guidone che pur mille scene
 Or fa con questa donna , ora con quella.
 Ad una batte bel bello le schiene ,
 Ad una il mento , ad una una pianella ;
 Ma questo giuoco a lungo andar non piace
 A Climene , e perturbale la pace.

X L I X.

Perchè tra l' altre dame della corte
 Una ve n' era bella a maraviglia.
 Onde Climene ingelosita forte ,
 Se la tocca lo sposo , si scapiglia ,
 E le viene il sudore della morte.
 E appunto appunto con questa si piglia
 Il suo gusto Guidone ; ma non crede
 D' offender punto la giurata fede.

I

Lidia si nominava la donzella.
 Vega era tutta, ma sopra ogni cosa
 Avea la bocca forridente e bella.
 La man Guidone sopra quella posa,
 E lieve con un dito la flagella;
 Perchè Climene venne sì sdegnosa,
 Che senz'altro pensar, del balcon fuore
 Trasse la pietra di tanto valore:

L 1.

La qual diè in capo a un povero studente,
 Che dal terreno la raccolse appena,
 Che a gli occhi di ciascun sparve repente.
 Di cercatori la piazza è ripiena,
 Per ritrovar la pietra sì valente:
 Ma se non voglion ire a pranzo e a cena
 Prima che non la trovino, staranno
 Tanto senza mangiar, che si moranno.

L 1 1.

Senza la pietra di sì raro effetto
 Climene a ciaschedun visibil fue,
 E con essa Despina e Ricciardetto;
 E forte fu, ch'era già rotta in due,
 Onde a Despina restonne un pezzetto
 Per gran conforto alle bisogna fue.
 La loro apparizion tanto improvvisa
 Empì la corte di piaceri e rifa.

L 1 1 1.

E Lidia nel veder il giovin bello,
 Che invisibil le fe' burle corante,
 Arder di drento si sentì bel bello
 Di quel leggiadro angelico sembante.
 E Guidone, che pure era un monello
 La riguardava con occhio d'amante;
 Di che Climene accorta si tapina,
 E verso le sue stanze s'incammina;

I I V.

E da guerrier n' un attimo ti vesto;
 E scritto di sua mano un lungo foglio
 A Guidone lo manda; e v'eran queste
 Note di sdegno, e note di cordoglio:
 Crudel, ti lascio, e per erme foreste
 Misera errare infino a morte io voglio;
 Giacchè per altra omai ti veggo acceso,
 Ed io ti son forse d'affanno e peso.

L V.

E datolo a una sua fedele ancella,
 Partissi, e ancor non so per qual sentiero.
 Guidone udita sì strana novella,
 Perchè l'amava molto e daddovero,
 Piange, e sospira, e se infelice appella.
 E la corte par fatta un cimitero:
 Tanto silenzio, e cotanta tristizia
 Si scorge in essa, ed orrida mestizia.

L V I.

Despina e Ricciardetto fanno core
 Allo smarrito giovine dolente;
 E tutti e tre si trovan d'un umore
 Di ricercar la donzella piangente,
 E così terminare il suo dolore,
 Ch'ebbe alla fine origin da niente;
 Ma l'aspra gelosia leva il cervello,
 E un brusco fa parer un travicello.

L V I I.

Il Soldano l'approva, e detto fatto
 Partono d'Alessandria quella notte.
 Ma intanto d'allegrezza quasi matto
 Lo scolare, ch'avea le scarpe rotte,
 Trovato avendo a così buon baratto
 La sua fortuna, l'adunanze dotte
 Lascia; e per sempre con quel sasso in mano
 Il tutto tenta, e nulla tenta in vano.

L V I I I.

Amò uno tempo costui per sua disgrazia
 Una moglie d' un certo sacerdote,
 Di quei che'l tempio d' Iside ognor fazia.
 Era di fresche e ripienette gote,
 E colma di beltà, colma di grazia;
 Ma fredda più dell' orsa di Boote
 Sempre mai dimostròfi allo scolare,
 Onde convenne a lui lasciarla stare.

L I X.

E la credeva un' onesta Sibilla:
 Sì spesso la vedeva entrar nel tempio.
 Un ago solo, un capo sol di spilla
 Che prendesse ella mai, non v' era esempio;
 E dir solea, che nè per terra o villa,
 Nè per regno averia mai fatto scempio.
 Dell' onor suo, che solo ella pregiava
 In questa vita, e null' altro curava.

L X.

Ora in casa a costei di primo salto
 Va lo studente all' aria bruna e denza;
 E trova come ell' abbitava in alto.
 Chiusa è la stanza, ed ei senza licenza
 V' entra, e la vede in amoroso affalto
 Con un uom, che al Soldan fa la dispensa.
 Partito quei, si ferma lo scolare;
 Ed ecco in breve un altro che compare.

L X I.

Era questi lo sguattero del cuoco,
 Ma del cuoco di corte, e mezzo bue
 Portolle in don dell' amoroso giuoco.
 Ma che più ciarlo? Infino a ventidue
 Un dopo l' altro vennero a quel loco,
 E portava ciascun chi men, chi pue:
 Ma quel che fece rider lo studente
 (E n' aveà ragione certamente)

L X I I .

Fu che stavan famigli e damigelle
 Alle finestre , alle porte , alle scale
 A far da vigilanti sentinelle ;
 Ed avvisare in tempo , quando sale
 Il Prete , che le avria tratta la pelle.
 (Ve' s' eran tristi e sguazzavan a sale ,)
 S' avesse avuto il menomo sospetto
 Che macchiar gli potesse il santo letto .

L X I I I .

Onde gli amanti sciocchi e sempliciotti
 Si credevan ber latte di gallina ,
 E mangiare fagiani e perniciotti :
 Ma come dir si fuol , beveano orina ,
 E tranguggiavan bocconi mal cotti
 D' una carnaccia d' antica vaccina ;
 Perchè una donna , quando ella comincia
 A vender carne , per tutti ne trincia .

L X I V .

Pur egli venne , e postosi a dormire
 Il Prete , udì che sghignazzando forte ,
 Alla mogliera sua si prese a dire :
 A quante bestie della nostra corte
 Hai tu levato l'altura e l'ardire ?
 Ed ella : Dato ho lor la mala sorte ,
 E fatigati io li ho di tal maniera ,
 Che non tutti verranno domani a fera .

L X V .

Gnaffe (le disse il Prete) tu se' lesta !
 Ma fammi un poco il novero dei doni .
 Il paggio del Soldan diemmi una cresta ,
 Lo spenditore pollastri e piccioni ,
 Il fornaio di pane una gran cesta ,
 E' l cantinier di vini scelti e buoni
 Due barilozzi , e di casa il maestro
 Un bel vestito dentro d' un canestro .

L X V I.

Gli altri poi tutti mi dieder danaro :
 Ma mi vien sonno , e sono molto stracca.
 Dormi (rispose il buon Prete cornaro)
 Chè per Giove tu se' una buona vacca ;
 E me felice se n' avessi un paro !
 E sì dicendo , al sonno anch' ei s' attacca.
 Lo scolar si strabilia , e appena crede
 A quello ch' egli ascolta , a quel che vede.

L X V I I.

Indi si parte , ed entra in un gran chiuso
 Che i penitenti d' Ifide racchiude.
 Questi han per disciplina , hanno per uso
 D' andare a piedi e con le piante ignude ;
 Tengon la fronte , e tengon gli occhi in giuso.
 Mangian pan secco , ed erbe amare e crude ,
 E veston fetoluto orrido sacco ,
 Inimici di Venere e di Bacco.

L X V I I I.

Fuggon le donne , qual dai falchi fugge
 La starna intemorita e la colomba ;
 E come vacca da leon che rugge.
 Ove son feste , ove allegrezza romba
 Niuno appar di loro. Il popol fugge
 Da' labbri lor , che degli Dei son tromba ,
 Mel di precetti , ed impara da loro
 A seguir povertade , e sprezzar l' oro.

L X I X.

A questi corre il credulo Soldano ,
 Qualor il Nilo si racchiude e ferra
 Nelle sue ripe , e non inonda il piano ;
 A questi il villanello , a cui fa guerra
 Verme crudel che gli divora il grano ;
 E balza appena dalla nave in terra
 Il nocchier che sofferse aspra tempesta ,
 Che a questa gente egli ricorre , a questa.

E parte appende delle rotte vele
 Intorno intorno alle sacrate mura ,
 E dipinge in un quadro il mar crudele ;
 E sè co' suoi ricolmo di paura :
 E pinse in aria foccorfo fedele
 Di questa gente penitente e pura ,
 Che mentre s'apre il legno , a tempo giunge ;
 E placa il mare , e 'l fesso ricongiunge.

L X X I .

In somma quel che i fanti fraticelli
 In grembo fanno della vera Fede ,
 Vuole il demonio ancor , che faccian quelli ,
 O mostino di fare a chi lor crede.
 Ora tra questi fanti romitelli
 Lo Studente non visto pone il piede ;
 E vede cose tanto infami e sporche ,
 Che pare un chiuso di verri e di porche.

L X X I I .

Delle luffurie non vo' dirvi nulla ;
 Tanto son scellerate e infami tanto ,
 Che fin l' Abate vuol far da fanciulla
 E sempre dorme col Novizio a canto.
 Un altro con la ciuca si trastulla ,
 L'altro col mulo che porta il pan fanto ;
 Cui fan limosinando i cercatori ,
 Tozzolando alle porte de' signori.

L X X I I I .

E chi ubbriaco in ciò che rece involto
 Giace nel tempio , e ruffa come un porco ;
 E chi nel giuoco s' affatica molto ,
 E nello stesso è barattiero sporco ;
 E chi men empio con donnesco volto
 Staffi in suo letto rannicchiato e corco ,
 E questi forse egli è il miglior campione ;
 Ch' abbia tra' suoi beati il rio Macone.

L X X I V.

Altri crepa d' invidia , altri di fdegno ,
 Tutti uccide la pazza ambizione :
 In somma egli era un conventuccio indegno ,
 Di vizj pien , non di religione ;
 E in Aleffandria non v' era un ingegno ,
 Ch' avesse pur tanta distinzione
 Da conoscer nn po' quella canaglia ,
 Che sembrava oro , ed era strame e paglia.

L X X V.

Pagliaccia e strame ch' arderà in eterno
 Nel fuoco acceso per l' ipocrisia ,
 Ch' ella è un' inferno dello stesso inferno ;
 Perchè al mondo non c' è peste più ria
 Di quei , che sembran angeli all' esterno ,
 Ed hanno dentro una tigre , un' arpia ,
 Un demonio per anima ; e non visti
 Sono oltremodo scellerati e tristi.

L X X V I.

E di costoro abbonda il secol nostro ,
 E Italia nostra più , ch' Egitto assai ;
 C' hanno il core più nero dell' inchiostro ,
 E non credono in Dio ; nè or , nè mai :
 E vaghi solo d' ammantarfi d' ostro ,
 O d' altri ricchi e venerandi sai ,
 Si fingono Macarii e Illarioni ;
 E son Decj , Caligoli , e Neroni.

L X X V I I.

Lascia costoro e in corte se ne passa ,
 E li ritrova contanta nequizia ,
 Che di là dal credibile trapassa.
 Ne' ministri è ignoranza ed avarizia.
 Misera geme e chiusa in una cassa
 La fede , l' innocenza , e la giustizia.
 Il merto rode gli ossi come i cani ,
 E sguazzano gli adulteri , e i ruffiani.

292 R I C C I A R D E T T O,
L X X V I I I.

Esce di corte , e dovunque s'aggira ,
Vede ogni cosa piena di lordure ;
Onde ufcir di cittade egli sospira ,
E trovar terre più innocenti e pure.
Così pel nuovo Sol mentre respira
E l'aura , e'l cielo , e i colli , e le pianure
Esce non osservato d'una porta
Della città , che in ogni vizio è afforta.

L X X I X.

Climene intanto sospirando è giunta
A una spelonca , dove una donzella
Vede di fame e di dolor confunta ,
Ch'aveva un figliolino alla mammella ;
Che la fucchiava , ma di latte smunta.
Era pur troppo ed avvizzita quella ;
Ond'ella mira con pietoso ciglio
Presso al morir la madre in un col figlio.

L X X X.

E dolce la faluta , e la consola
Meglio che puote , ed a sperar la invita
Sorte miglior ; bench' ella così sola
Dar non le possa salute compita.
Quella infelice senza far parola
Lei guarda , come attonita e smarrita ,
Indi le dice : O tu , che a me ne vieni.
Angel forse di Dio dai ciel sereni ;

L X X X I.

Se vuoi veder la mia bramata morte
(Se la bramo di cuor , gli Dei lo fanno)
Giungesti a tempo , che oma fu le porte
Staffi l'anima mia , e senza affanno
Già rotte ha quasi tutte sue ritorte ,
Che la tennero in me per ventun anno :
E aspetta sol , che'l dolce mio figliuolo
Sciolga prima del mio il suo bel volo.

L X X X I I.

Climene : Ah non voler bella fanciulla
 Morir sì presto ! piangendo le dice.
 Ed ella : Il viver non m' importa or nulla ;
 M' importò quando fui lieta e felice.
 Or che di me fortuna si trastulla ,
 E si rallegra in vedermi infelice ;
 Odio la vita , e non posso gioire
 Se non pensando al mio vicin morire.

L X X X I I I.

E perchè rimembrare il ben perduto
 Fa più meschino lo stato presente ,
 E l' animo al morir più risoluto ;
 Io ti dirò la storia mia dolente ,
 E' l' caso acerbo e forse non creduto ,
 Che m' avvenne per una fraudolente
 Che mi tolse il marito , e fu cagione
 Ch' or muojo sola in questa regione.

L X X X I V.

In Spagna io nacqui , ed i parenti miei
 Fur di sangue real , se non fur Regi.
 Piccola ancora i genitor perdei ,
 Ma due saggi tutori , onesti , egregi
 Ebbi in lor luogo : e già sei anni e sei
 Avea compiuto , e di beltà nei pregi
 (Ancorchè a dirlo a me bene non stia)
 Cedeva ognuna alla bellezza mia.

L X X X V.

Il Sire d' Aragona aveva un figlio
 Detto Leon , che per fama s' accese
 Di mia persona , e con savio consiglio
 Cacciando un giorno a casa mia discese.
 Avanti a lui vo con modesto ciglio ,
 E' l' mio tutore non riguarda a spese
 Per alloggiare un ospite sì grande ;
 E fa un banchetto di scelte vivande.

294 R I C C I A R D E T T O ,
L X X X V I .

Il giovine mi guarda e mi riguarda,
E si scordò di bere e di mangiare;
Poi perchè l' ora si faceva tarda,
Volle al proprio palazzò ritornare.
Ma piagato l'avea con sì gagliarda
Saetta Amor, che lo fece infermare,
E giunse in pochi giorni in stato,
Che i medici lo fecer disperato.

L X X X V I I .

Il Re dolene e mesta la Regina
Non lasciano di fare ampie promesse
A chi lo fanerà per medicina,
O per altra maniera che sapeffe;
Quando egli sospirando una mattina
Da se medesimo il suo bisogno espresse;
E disse al caro padre a solo a solo,
Che l'uccideva l'amoroso duolo:

L X X X V I I I .

E che farebbe morto senza fallo,
S'ei non aveva me Dorina in moglie.
Onde il Re stesso montato a cavallo
Corse ben presto alle mie patrie foglie;
Che appena appena avea cantato il gallo;
E a' miei tutori racconta le voglie
Del principe che m'ama, anzi m'adora,
E com'egli di già m'accetta in nuora.

L X X X I X .

Entrò il giorno seguente in Saragozza,
E'l popol tutto si rallegra e gode,
E v'è chi pel piacere ancor singhiozza.
Là suon di cetre, e quà di flauti s'ode,
E per le strade s'aduna e s'accozza
Gente infinita, e mi dà molta lode
Mentre ch'io passo; e con pallida faccia
Lo sposo mio al suo balcon s'affaccia.

X C.

In pochi giorni si rimise affatto
 Il principe in salute, e pien di gioja
 Senz' altro indugio vuol sposarmi a un tratto.
 Giorno felice, onde convien ch' io muoja,
 Come diverso mai or ti se' fatto
 Da quel d' allora! Una superba gioja
 Legata in un anello egli mi diede,
 In testimonio d' amore e di fede.

X C I.

Otto anni stemmo dolcemente insieme;
 Nè fu mai fra di noi mezza parola.
 Me suo piacer chiamava, io lui mia speme:
 Nè Sol, nè Luna mai mi vede sola,
 Ma sempre seco. Ah perchè l' ore estreme
 Non mi colsero allor? perchè sua spola,
 Ove avvolto era il filo di mia vita,
 Morte allor non troncò presta e spedita?

X C I I.

Ch' io farei certo un fortunato spirito
 Nel bel regno d' Amore, e fra gli Elisi
 Coronata anderei di rose e mirto:
 Ch' or di neri cipressi e fioralisi
 Ghirlanda avrò su l' arruffatto ed irto
 Capel, perchè di man propria m'uccisi;
 E anderò con Didone e l' altre a paro,
 Che per tradita fede s'ammazzaro.

X C I I I.

Or mentre in così lieto e dolce stato
 È l' amor nostro, di Granata arriva
 Un cavaliere nobile e pregiato,
 Di bell' aspetto e di faccia giuliva.
 Si conduceva una sorella a lato
 Bella così, che pareva una diva.
 Accolgo l' uno e l' altra volentieri;
 E fo lor, quante so, grazie e piaceri.

296 R I C C I A R D E T T O ,
X C I V .

Fernando quegli, Emilia essa s'appella,
Di fangue illustre, e noto a tutta Spagna;
Leggiadro l'un, l'altra modesta e bella.
Ma come il tarlo, che 'l legno magagna
Che regge il palco e la casa puntella,
Onde conviene che alla s'infragna;
E rotto poi, rovina in un momento
Tutta la casa, e quanti vi son dentro;

X C V .

Così la gelosia, verme d'Amore,
Entrò nel mio e nel cuor di Leone.
A me mordeva per Emilia il core,
Ed a Leone per lo bel garzone.
Se Emilia egli guardava, aspro dolore
I sensi m'occupava e la ragione;
Ed ei s'impallidiva e si struggea,
Se a Fernando talor gli occhi io volgea.

X C V I .

Or egli me, ed io dannando lui
Di poco amore e di tradita fede;
Nacque in breve tanta ira infra di nui,
Che un dì Leon di Saragozza il piede
Fuora trasse con pochi altri de fui,
E ch'io feco non vada mi richiede,
Anzi ancor mi comanda. Io resto, e intanto
Fo sì che mille spie egli abbia accanto.

X C V I I .

E riferito mi vien, ch'ei stassi in villa
E che feco è Fernando con la suora.
Allor la gelosia in me non stilla
Veleno a gocce, qual fe' fino allora:
Ma come il tino là d'Ottobre spilla
Il villano, e di vino apre una gora;
Così m'inondà la tiranna il petto
Del suo tossico acerbo e maladetto.

X C V I I I.

E a tal pur giunse il mio crudele affanno,
 Che vedutomi tolto il mio consorte,
 Quel volli far che i disperati fanno;
 Cioè tutto tentar, poi darmi morte,
 Se a vuoto affatto i tentativi vanno.
 Così una donna vecchia assai di corte
 Da me si chiama, e venuta si prega
 Ch' alcun mi trovi o fattuchiere o strega.

X C I X.

Questa al principio ed increspa le ciglia,
 E i labbri aguzza, e rannicchia le spalle,
 Ed alza ambe le man per meraviglia;
 E vuol mostrar quanto m'inganni e falle
 A prender lei di quella rea famiglia,
 Ch' imperar puote alla Tartarea valle:
 Nè vidi in mai (dice con bassa voce)
 Di Benevento la terribil noce.

C.

Ma tanto io le fo dir, la prego tanto,
 Che mi dice d'aver certa sua amica
 Che fa far mirabilia per incanto:
 E discendere fa senza fatica
 Per la sola potenza del suo incanto
 Dal ciel la Luna, e 'l corso al Sole implica;
 Fa d'inverno fiorire i praticelli,
 E d'Agosto gelar fonti e ruscelli:

C I.

E che questa veranne a mezza notte.
 Indi si parte, ed all'ora prefissa
 Viene, e mi guida a certe antiche e rotte
 Cave, u' sepolta disse esser Melissa,
 Tanto stimata dalle maghe dotte.
 E fatto un cerchio, in mezzo a quello fissa,
 Un piede scalzo, e disciolta i capelli,
 Gira con l'altro, e chiama i farfarelli.

C I I.

E perchè da timor presa io non fia,
 Vuol che mi scoffi ; indi in meno d' un' ora
 Ritorna e dice : Alta signora mia ,
 Fatto è l' incanto, e voi di dolor fuora
 Presto farete, e fuor di gelosia ,
 Come Plutone m' ha promesso or ora.
 Ma vuolci pur, che dalla parte vostra
 Facciate quello che l' arte mi mostra.

C I I I.

La guardo in viso , e veggo ch' ella è dessa
 La vecchia , che negommi il suo mestiero.
 Sorrido, e dico , che mi faccia espressa
 La sua sentenza che ubbidirla io chero.
 Ed ella dice : Di tua mano stessa
 Devi trar sangue , e porlo in un bicchiero ,
 Dalla parte del cuor di tuo marito ;
 Se no, l' incanto non fia mai compito.

C I V.

Io ti darò una polvere sì fatta ,
 Che quando il tuo Leon l' averà presa ,
 Resterà con la mente stupefatta ,
 E porraffi a dormire alla distesa.
 Questa picciola spada allor tu tratta
 Di sotto alla tua gonna, lieve offesa
 Gli farai, nella parte che t' ho detto ,
 Poi seguiranne il desiato effetto.

C V.

E la polve mi dona , e' l ferro ancora.
 Io torno alle mie stanze, ella alle sue ,
 Ch' appunto in Cielo spuntava l' aurora.
 Ma colei (come poi detto mi fue)
 Di Fernando fu balia e della fuora ;
 E tanto amore aveva a questi due ,
 Che si credette con la mia rovina
 Far d' Aragona Emilia sua, regina.

C V I.

E andonne al mio Leone a dirittura,
 E le disse, all' orecchio (ahi malandrina!)
 Signor, la morte tua cerca e procura
 Per ogni via la tua moglie Dorina;
 Chè in Fernando posto ha sua mente e cura.
 Da te verranno forse domattina,
 Faratti festa, e mostreratti affetto,
 E comune vorrà la mensa e 'l letto.

C V I I.

Ti darà certa polve; e tu la piglia,
 Chè non è cosa che offender ti possa.
 Presa che tu l'avrai, chiudi le ciglia,
 E vanne a letto, e mostra nella grossa
 Di dormir dolcemente a meraviglia.
 Allora ella di sen con somma possa
 Trarrà un coltello per farti morire,
 Tu t'alza a tempo, e mostra senno e ardire.

C V I I I.

Ordito questo infame tradimento,
 Parte la vecchia: e 'l credulo mio sposo,
 Perduto il naturale avvedimento,
 Di quanto ha udito non istà dubbioso,
 Ma il tien per certo, e n'aspetta l'evento.
 Io che fra tanto il cor mi sento roso
 Da gelosia, mi pare un'ora mille,
 Che 'l fangue per rimedio egli distille.

C I X.

E vollo a ritrovar la stessa fera,
 E lo mando a pregar che mi perdoni,
 Se manco in parte a quello ch'ei m'impera:
 Chè più dei regi e di tutti i padroni
 Amore è forte, e quale è di sua schiera
 Non può non ubbidire a' suoi sermoni.
 Però s'egli mi nega, che a lui vada
 Per ricercarlo; Amor mi spinge e instrada.

C X.

Finge d'esser placato, e tutte obblia
 L'ire, gli sdegni, e le passate offese.
 Ceniamo entrambo in dolce compagnia,
 E in un certo boccon la polve prese;
 E subito sbadiglia, e me ricria,
 Chè la virtù di lei veggo palese.
 Andiamo a letto, ed ei dorme profondo,
 Sicchè del tutto par fuori del mondo.

C X I.

Io prendo il lume con la man sinistra,
 E con la destra tengo il ferro; e appena
 Vo' l'opra cominciar tanto sinistra,
 Ch'egli si sveglia, e la mia mano affrena,
 Che di sua morte egli credea ministra:
 E chiama aita, e in un attimo piena
 È la stanza di donne e cavalieri,
 E di paggi con torcie e con doppieri.

C X I I.

Come il ladro rimane sbigottito,
 S'egli è colto su l'opra dalla corte,
 Che parte del tesoro c'ha rapito
 (Certa cagion di sua vicina morte)
 Tiene anche in mano e tien (tanto è stordito)
 I ferri ancor con cui spezzò le porte,
 E in mezzo alla sbiraglia che l'infuna,
 Non si difende o dice cosa alcuna:

C X I I I.

Tal io restai con la spada tagliente
 Nella man destra, e nell'altra col lume;
 Nè dissi allor, nè potei dir niente.
 Perfero gli occhi miei l'usato lume,
 Il color mi disparve immantenente.
 Il Re, la corte, e ognuno mi presume
 Per micidial del mio proprio marito;
 E son mostrata da ciascuno a dito.

C X I V.

Il Re comanda, che con nero ammanto,
Mi ricopran dal capo infino a' piedi;
Ed a un fido ministro impera intanto,
Ch'una gran nave egli ponga in arredi.
Indi mi guarda, e poi non senza pianto
Dice: crudel, l'ultima volta or vedi
Il tuo marito, che t'amò sì forte:
E tu pensasti, ingrata, a dargli morte?

C X V.

Volli dirgli; Signore, io son tradita;
Ma l'affanno mi tolse la parola.
In questo mentre, ecco ch'io son rapita
Da gente armata che non va, ma vola.
Allor pensai di terminar mia vita
O con laccio, o con ferro nella gola;
Nè questo mi dolea, sol mi dolea
D'esser creduta tanto iniqua e rea.

C X V I.

Ma son condotta alla spiaggia marina;
E messa dentro d'un forte vascello.
Il capitano piangendo m'inchina,
E poi dice: Signora, di coltello
A voi Leone la morte destina;
Ma perchè siete gravida ed il fello
Peccato è vostro, e non di quella prole
Ch'ancor visto non ha raggio di Sole:

C X V I I.

Vuol che per mar vi guidi infino a tanto,
Che voi non partorite. Io piango, e dico,
E giuro per lo più divino e santo
Ch'abbiano i cieli, e giuro pel pudico
Amor, che pel marito avere io vanto;
Che non ebbi pensier crudo e nemico
Contra il mio sempre caro e amato sposo;
Ma fu d'amore, e fu d'amor geloso.

Il capitano allor foggunge : Affai
 Chiaro è, signora, il tuo crudel talento;
 Chè se la vecchia, a cui confidato hai
 L'opera indegna, non faceva attento
 Nè rivelava i suoi vicini guai
 Al buon Leon, tu l'avereffi spento.
 E quì narrommi allor cosa per cosa;
 Ciò che disse la vecchia maliziosa.

C X I X.

Rodrigo (io dissi allor; che tale egli era
 Il nome di quel fido capitano)
 L'anima mia in foco eterno pera,
 Se ferro alcuno mai strinsi con mano
 Per dare al mio Leon morte sì fera.
 Mi fece Emilia l'intelletto infano
 Per la gran gelosia ch'ebbi di lei;
 E s'io mento, lo fanno i sommi Dei.

C X X.

Ma la perfida vecchia ella fu solo,
 Che m'indusse a far quello, onde fui presa
 (Come credesti) in manifesto dolo :
 Perchè facil le fue, a donna accesa
 D'amore, e strutta da geloso duolo,
 Persuader sì temeraria impresa
 Di trar di fangue due o tre gocce almeno
 Del mio marito dal piagato seno.

C X X I.

Che certo impiafro n'averebbe fatto,
 Che l'amore d'Emilia avria disciolto.
 Rodrigo a questo dire stupefatto
 Rimane, e di pietà copre il suo volto;
 E scritto un foglio, invia quello ad un tratto
 Al Rege, che per ira anco era stolto:
 E gli scrive la cosa come ella era:
 Ma una falsa ei mi crede, e menzognera.

C X X I I.

E rispedice subito, e comanda
Ch'io entri in mare e si sciolgan le vele.
Così si fece, e dopo una nefanda
Tempesta, ed un mar orrido e crudele,
Ci spinse il vento in questa estrania banda;
Dove il buon capitano, a mie querele
Fatto pietoso, in modo alcun non volle
Fare del fangue mio la terra molle.

C X X I I I.

E quì lasciommi sola, ove a ventura
Un pastor vecchio mi venne davante,
Che si prese di me pensiero e cura:
E perchè lo mio parto era in istante,
E mi vedea d'affanno e di paura,
Ricolma; con la sua mano tremante
Prese la mia, e guidommi bel bello
Al suo tugurio onesto e poverello.

C X X I V.

E consegnommi alla sua vecchia moglie;
Che m'accolse benigna e volentieri.
La stessa sera mi prefer le doglie,
E sopra fieni seccati e leggeri
Mi coricai con queste stesse spoglie:
Ed in poche ore con affanni fieri
Diedi alla luce questo mio figliuolo,
Che nel vederlo mi rinnova il duolo.

C X X V.

Tacque ciò detto, e di color di morte
Asperse il viso, e cadde sul terreno.
Climene allora con maniere accorta
Le bagna d'acqua fresca il volto e'l seno;
Sicchè richiama dalle Stigie porte
L'anima sua, ch'ormai senza alcun freno
Là s'indirizzava: e tanto le fa dire,
Che le promette non voler morire.

C X X V I.

Or mentre si consolan fra di loro,
 E Climene le narra il suo tormento
 Eguale in parte di Dori al martoro:
 Nella stessa spelonca entraro drento
 Una donzella coi capelli d'oro,
 Tutta vestita di color d'argento;
 E a sua difesa nobilmente armati
 Due cavalieri, in vista alti e pregiati.

C X X V I I.

La lor venuta m'ha rimesso il fiato;
 Così m'aveva la pietà di quelle
 Da capo a' piedi tutto sconturbato.
 Chè quanto ho più desio di bagattelle,
 E di cantar con allegrezza a lato;
 Vie più m'abbatto in cose acerbe e felle,
 In piagnistei, in morti, in tradimenti,
 E in simili bruttissimi accidenti.

C X X V I I I.

Mutiam dunque le corde, e mutiam anco
 La cetra e 'l canto, e in lieti modi e belli
 Cantiamo in avvenir; chè troppo stanco
 Son d'udir lagrimare or questi or quelli.
 E tu mi colma di vin nero e bianco,
 Nice, due nappi, e fasciami i capelli
 D'edera verdeggiante e a me discenda
 Bacco; ed Apollo il lauro suo si prenda.

C X X I X.

Chè più godo campare un giorno o due,
 Ridendo con gli amici alla distesa,
 E nel gregge poetico esser bue;
 Che dopo ch'io farò sepolto in Chiesa,
 Mi lodin quanto l'Ariosto, e piue,
 E sia del nome mio la fama stesa
 Per ogni parte; chè questo desire
 È da matti, o da chi vuole impazzire.

CANTO UNDECIMO. 305
C X X X.

Ma ve', che Nice vien con due gran fiaschi;
Beviamo dunque. Oh che liquor celeste!
Felice il loco, ove germogli e naschi,
Vite gentil! De' tuoi pampin la veste
Bacco si faccia, e sopra te non caschi
Grandin fonante, e capro non t'infeste.
Ma già mi sento rallegrare : or via,
Principio al nuovo canto omai si dia.

Fine del Canto undecimo.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLÒ' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*Le Dame e i Cavalier menando vanno
 Con le villane in balli il giorno lieto.
 Rinaldo Alfonso togliendo d' affanno,
 Scopre alla vecchia ria tutto il decreto.
 I due cugini a contrastar si danno
 Contro i folletti, e cascano ad un peto;
 Il quale fu sì puzzolente e strano,
 Che Iddio ne scampi ogni fedel Cristiano.*

CANTO DODICESIMO.

I.

LA vita umana ell' è come una stanza
 Di varj quadri vagamente ornata.
 Colà vedi Maria nostra speranza
 Sul figlio e estinto afflitta, addolorata;
 Quì ravvisi di Giobbe la sembianza
 Piagato, ignudo, e la mogliera il guata;
 Là mari, e monti, e terre erme e deserte;
 Quì Taidi, e Frini, e Veneri scoperte.

I I.

Così l'uomo ora balla, ora sospira;
 Ora bestemmia, ora si batte il petto;
 Ora d'amore, ora s'accende d'ira;
 Or dona qualche cosa al poveretto,
 Or fura un altro, conforme gli gira,
 Or l'avarizia il priva d'intelletto.
 Si muta in somma ogn'ora, ogni momento
 Siccome banderuola ad ogni vento.

I I I.

E questa cosa qualche volta è male,
 E questa stessa alcuna volta è bene.
 Ma non voglio qui farla da morale,
 E dir quel che conviene e non conviene
 All'uomo, come bestia razionale;
 E quando a colpa grave egli perviene,
 E quando nè pur pecca leggermente,
 S'egli si muta d'animo e di mente.

I V.

Quel c'ho da dire (e lo voglio dir presto;
 Chè a raccontarlo ci ho troppo piacere)
 È che non vedo più turbato e mesto
 Il volto di Climene, e che godere
 Dori vegg'io, ch'or ora a pollo pesto
 Era ridotta e quasi al miserere:
 Tanto i lor volti furo ferenati,
 Dalla donzella e dai garzon pregiati.

V.

Senza ch'io dica già ciascun m'intende,
 Ch'io parlo di Despina e di Ricciardo,
 E di Climene e di lui che l'accende
 Come esca foco, con un solo sguardo.
 Guidon dich'io, ch'umile al suol si stende,
 Senza ch'ei s'abbia il menomo riguardo;
 E le chiede perdono, e l'afficura
 Che lei sol'ama e Lidia più non cura.

V I.

Climene l' accarezza, e gli perdona ;
 E l' abbraccia con tanta tenerezza,
 Che non lasciollo per un' ora buona.
 Or vedi s' era donna di saviezza,
 Lieta e gentil, non burbera e scorzona,
 Com' esser fuol chi' l dono ha di bellezza ;
 Conforme avea costei che, a dirla schietta,
 Pareva propriamente un' angeletta.

V I I.

Indi saputo il caso di Dorina,
 Le fanno core, e le danno promessa
 Di far che torni ad essere reina.
 Obbligo immenso ai cavalier confessa
 La donna, e già le par d' esser vicina
 A godere ; nè più si sente oppressa
 Dal giusto duol, che fino a quel momento
 L' avea colma d' affanno e di tormento.

V I I I.

Escon fuor della grotta, e fra non molto
 Giungono in parte, ove son molte insieme
 Capanne, e in un drappel veggion raccolto
 Coro di donne, che ballando preme
 Col piè scalzo il terren rozzo ed incolto.
 Cetre e zampogne, c' han dolcezze estreme,
 Suonano ; ed ivi tanto gaudio piove,
 Che par colà villeggi Amore e Giove.

I X.

All' apparir dell' armi luminose
 Si turbaron le belle forosette ;
 Ma le tre donne vaghe e graziose
 Fer che nessuna più in timor si stette.
 Despina le sue vesti preziose
 Depone, e d' altre rozze sì, ma schiette
 Si veste : fa lo stesso ancor Climene,
 Nè più d' esser regine a lor sovviene.

X.

E vestite così da villanelle,
 Posta di fiori in capo una corona,
 Liete sen vanno a carolar tra quelle;
 E perchè si sonava la ciaccona,
 Dorina col figliuolo alle mammelle
 Move sì gentilmente sua persona,
 Ch'ogni ninfa e pastor si meraviglia,
 E la bocca apre, e inarca ambe le ciglia.

X I.

Ma perchè l'aria si faceva oscura,
 Fu posto fine a le belle carole;
 E dentro una capanna la più pura
 Sono invitate con schiette parole
 Da quella rozza gente; e ognun procura
 Di far loro, non già quello che vuole,
 Ma quel che puote; e i forti cavalieri
 Già deposto han gli usbergi ed i cimieri.

X I I.

Or mentre stanno a mensa, ecco da un canto
 Una fanciulla con un chitarrino,
 Vestita di colore d'amaranto;
 E dirimpetto a lei molto vicino
 Sedeva pronto al boschereccio canto
 Un affai destro e giovin contadino.
 Or mentre che le corde ella percuote,
 Egli sciolse la lingua in queste note.

X I I I.

L'amore ch'io ti porto, Lifa mia,
 E' non è mica cosa naturale:
 Io stimo ch'egli sia qualche malia
 Fattami da talun che mi vuol male.
 Perchè a far nulla non trovo la via:
 Se mangio l'erbe, non ci metto fale;
 Nè distinguer fo il vino dall'aceto;
 E penso andare innanzi, e torno indreto.

La notte tengo spalancati gli occhi,
 Ne si dà il caso ch'io li ferri mai:
 E in quà e in là a guisa de' ranocchi
 Saltello per li palchi, e pe' folai;
 E grido, come se'l fuoco mi tocchi.
 E tu la cagion se' di tanti guai:
 Perchè s'io non t'amassi, dormirei:
 Nè che cosa è dolore ancor saprei.

X V.

Ma pure soffrirei con pazienza
 Il male che mi fa questo affassino,
 Se tu m'usassi un poco di clemenza:
 Ma tu sei dura più d'un travertino.
 O maledetta, Amor, la tua presenza!
 Ma se un giorno t'acchiappo, o malandrino,
 Del mio pagliajo vo' legarti in cima,
 E a quel dar fuoco, e a te far lima lima.

X V I.

Or quando egli farà tutto arrossito,
 Allor più non farai sì fumosetta;
 Nè col tuo viso arcigno inferocito
 Mi darai più quella continua stretta,
 La qual m'ha morto e quasi seppellito.
 Ma che dich'io, o dolce mia Lisetta?
 Amore è un Nume, ed io sono un villano;
 E tu se' bella, ed hai'l mio core in mano.

X V I I.

Tu hai'l mio core, il tuo non ho già io,
 Nè sperar posso mai che tu mel doni;
 Ma se di far la ladra hai tu desio,
 Ruba le mie galline e i miei capponi;
 Ruba il giovenco, e ruba l'asin mio;
 Rubami il faio, e rubami i calzoni;
 Ma rendimi il mio core, o mi concedi
 D'essermi moglie, in meno di tre credi.

X V I I I.

Quì tacque Ciapo, e Lisa stroppicchioffe
 Gli occhi e la fronte con la bella mano;
 E fatto un pocolin le guance rosse
 Tossì due volte, e poi con volto umano
 Guardando intorno, della cetra scosse
 Le corde sì che udissi da lontano,
 E incominciò: Ciapin, ti vo' p'ù bene
 Che tu non pensi: e dà pur fede a mene.

X I X.

Quand'io ti cominciavi a ben volere,
 Eran i grani del color dell'oro,
 E le cerasse diventavan nere.
 Io me ne stava all'ombra d'un'alloro,
 Il dì ch'Amore mi ti fe' vedere;
 E gli era teco Gianni e Ghirigoro.
 Festi un starnuto alla presenza mia,
 Ed io ti dissi allor: Buon pro ti fia.

X X.

Eri vestito d'una pelle d'orso,
 E avevi una berretta di scarlatto;
 Mi festi un ghigno, e al cor mi desti un morso,
 E con quel morso l'hai tutto disfatto.
 E solo trovo conforto e foccorso,
 Quand'io cicalo teco di soppiatto,
 Che la mamma ed il babbo fan la nanna,
 E vieni al buco della mia capanna.

X X I.

Beata mene! s'io t'ho per marito!
 Sarò più ricca d'una cittadina;
 E allora il cielo toccherò col dito.
 Ma la fortuna mia sì mi strascina,
 C'ho timor che tu cerchi altro partito.
 So che vatti a fagiuol la Gelsomina,
 Nè ti spiace la Sandra, nè la Cecca:
 Deh non mi far, Ciapino, la cilecca.

X X I I.

Che se d'altra tu se', i'vo morire,
 Quì disse un vecchio ; il Canto è buono e bello ;
 Ma questa è l'ora d'andar a dormire.
 Tacque allor Lisa , e Climene un anello
 Donolle , che valea trecento lire.
 Un altro pur fu lo stesso modello
 Diede a Ciapo Despina , e di contento
 Tutto l'empie', come un otre di vento.

X X I I I.

Le tre regie donzelle insieme accolte
 Stanno a dormire, e avanti alla capanna
 I cavalieri in su le paglie folte.
 Quando ecco, mentre il buon Titon s' affanna
 Perchè la sposa con le trecce sciolte
 Gli esce di braccio, ed a star sol lui danna ;
 E di purpurei fior candidi e gialli
 Orna il freno e la testa a suoi cavalli ;

X X I V.

Un cavalier sopra un nero corfiere
 Veggiono , ed esso ancor con bruna veste ;
 E tutte l'armi sue pur eran nere,
 Avea dipinto su la sopravveste
 Di candido colore un can levriere ;
 Che smarito abbia per aspre foreste
 Il capriol, col motto : O ch' io t' arrivo ;
 O che tra poco non farò più vivo.

X X V.

Al comparire di quest' uomo armato
 Si sbigottir le ninfe ed i pastori.
 Non già Guidon , nè Ricciardo pregiato :
 Ma dato mano all' armi e a' corridori
 Gli vanno incontro ; e perch' egli è peccato
 E di quelli che vanno tra maggiori ,
 Contra un combatter due ; Guidon selvaggio
 Dà della pugna a Ricciardo il vantaggio ,

X X V I.

Sol perchè egli nel cammin più innante,
 E non per altro, ed ei stassi a vedere.
 Il negro cavaliere aspro e arrogante
 Grida; Chi al mondo altro non vuol, nè chere
 Che trovar morte, di morte è sprezzante.
 Però nel mezzo a mille aste e bandiere
 A por m'andrei, chè ho in odio quella vita
 Che forse a te, Baron, farà gradita.

X X V I I.

Però non mi chiamare alla battaglia,
 Chè i nostri fini son troppo ineguali.
 Tu pugni sol, perchè il tuo nome faglia
 In laude e stima, e perchè si propali;
 Io di dentro e di fuor tutto a gramaglia
 Cerco le strade, onde il mio spirto esali.
 Ma le cerco da forte; chè viltade
 In regio cor di rado o mai non cade.

X X V I I I.

Quindi si tace, e Ricciardo ripiglia:
 Campion si vede ben che grato sei
 Alla celeste ed immortal famiglia;
 Mentre tal grazia t'han fatta gli Dei,
 Che spavento di morte non t'impiglia,
 Anzi mostri desio d'andare a lei;
 Ond'io spero (se foglio esser lo stesso)
 Che quel che brami ti farà concesso.

X X I X.

Finito a pena ha di parlar Ricciardo,
 Ch'egli impugna la lancia, e disdegnoso
 Lenta la briglia al suo destrier gagliardo
 Contra Ricciardo; e quegli furioso
 Si move anch'esso, e senz'alcun riguardo
 S'incontran sì, che sul terreno erbofo
 Cadono entrambi: colpa de' destrieri,
 Che non puoter soffrir colpi sì fieri.

Le belle donne giunsero in quel punto
 Ch' effi cadèro , e si morser le labbia
 Per vaghezza di riso : di che punto
 Fu di Ricciardo il cor sì , che per rabbia
 Nudato il ferro fovra il Nero , e giunto
 Dagli un fendente , e fu l'asciuta fabbia
 Lo fa cadere : ed è sì inviperito ,
 Che lo vuol morto a ciaschedun partito.

XXXI.

Gli avev' à sì intronate le cervella
 Con quel rovescio il forte Paladino ,
 Che 'l nero non vedea se Sole o stella
 Faceva chiaro il bello aere turchino ;
 Ma senza moto e privo di favella ,
 Pareva morto od a morir vicino.
 Onde Climene gli disse : Non fare ,
 Ma lascial pria ne' sensi ritornare

XXXII.

E in questo dir gli slaccian la visiera
 Qual visto appena , che quella boscaglia
 Divenne per tal giorno e per tal fera ,
 Il bosco del piecere ; e la battaglia
 Fu di pace e d'amor nunzia e foriera.
 Ma benchè di saper molto vi caglia
 Chi sia costui ; scusatemi , se alquanto
 Taccio or di lui , e volgo altrove il canto.

XXXIII.

Un' ora gli è , che 'l Sir di Montalbano
 Dalle rive di Spagna ov' egli è sceso ,
 Mi fa (com' egli può) cenno con mano
 Che di lui parli , e dal cammino preso
 Ritolga i passi ; e ben farei villano ,
 S'io mi fingessi non averlo inteso ;
 Chè innamorato son del suo valore ,
 E gli darei (non che la voce) il cuore

X X X I V.

Venti miglia vicino alla Corogna
 Scese Rinaldo sul calar del Sole:
 E perchè d'ombra più non gli bisogna,
 Che nella state ricercar si suole,
 Va lungo il mar che contende e rampogna
 Col lido, che fermar suo corso vuole,
 E mentre così tacito cammina,
 Pargli udire una voce affai vicina.

X X X V.

Si ferma e vede, che tra scoglio e scoglio
 D'ora in ora une fiaccola balena
 Ei va a quel verso allor zitto come oglio;
 E in quel tempo fortuna ivi lo mena,
 Chè in tal guisa ripiena di cordoglio
 Distesa sopra della molle arena
 Diceva una fanciulla a Dio rivolta,
 Tutta piangente, e 'l biondo crin disciolta:

X X X V I.

Rendimi 'l dolce mio marito fido,
 Giusto Re de' mortali e degli Dei.
 Quì mi fu tolto, e tu su questo lido
 Per tua giustizia render me lo dei;
 E se mel neghi, io mi ferisco e uccido,
 E se fare tal opra io non dovrei;
 Pur quando il duolo passa la misura,
 D'oprar con senno chi più s'afficura?

X X X V I I.

Stavano intorno a lei due damigelle,
 Triste così che facevan pietade.
 Entra improvviso il Paladin tra quelle,
 E domanda che cosa loro accade.
 S'intimoriro pria le tapinelle;
 Poscia asciutte degli occhi le rugiade,
 In ripensando al lor misero stato
 Si rallegrar d'avere un uomo a lato,

316 R I C C I A R D E T T O,
X X X V I I I.

E gli disser cortesi : Almo signore,
Elmira questa misera s'appella
Del regno di Leon donna ed onore ;
Che sì amica finora ebbe ogni stella,
C'ha sapputo oggi sol cosa è do'ore :
Ch' oltre all' esser regina e l' esser bella,
Ella ebbe per marito i dì passati
Il più bello di quanti son mai stati.

X X X I X.

E s'amavan così, che neve schietta
In suo paragio è l' amorosa fiamma,
Che scalda il cervo per la sua cervetta,
O il capriol per la sua lieve damma.
Avean de' cuori un' amistà perfetta,
Nè mai del suo velen pur mezza dramma
Vi pose la discordia : in ciel nè pure
(Dico per dir) vi son tali venture.

X L.

A visitar l' Appostol di Galizia
Uscimmo di Leone oggi fa un mese.
Ma mentre andiamo pieni di letizia
Ora guardando il mare, ora il paese,
Or de' pesci or de' frutti la dovizia ;
Ecco venire a noi lieto e cortese
Un Nano sopra d' nn bel cavallino,
Che ci saluta, giunto a noi vicino,

X L I.

E dice : Son più giorni che v' aspetta
Al suo palazzo la padrona mia.
Quì intorno non c' è casa nè villetta
Da potervi allogiar, nè osteria,
Però venite meco. E sì ci alletta,
Che dal nostro cammino ci disvia.
Egli va innanzi, e noi lo seguitiamo ;
E là in quel bosco prestamente entriamo.

X L I I.

Non torre, e non palaggio; un corto e angusto
 Pozzo troviamo, e lì si ferma il Nano,
 E dice: Confacente al vostro gusto
 Quì nulla appar; ma appena per lo vano
 Voi calerete, che superbo augusto
 Edifizio vedrete, e nuovo, e strano.
 Così dicendo, per lo pozzo scende
 Ch'era a gradini, e me per la man prende.

X L I I I.

Alfonso (che in tal guisa il Re si noma)
 Guarda la donna nostra che sospira,
 E le dice ridendo: O quì si toma,
 O quì la volpe certò si ritira.
 Quindi a scender principia, e in dolce idioma
 Pur la lusinga, e seco giù la tira;
 Noi pur scendiamo, e siamo scese appena
 Che un'aria ritroviam pura e serena.

X L I V.

Non ti pensar, che negromante o fata
 Abbia ciò fatto per virtù d'incanto:
 Chè questa è una montagna traforata,
 Come vedrai, n'un angolo, n'un canto,
 Se di vederla ti fia cosa grata,
 O s'hai qualche pietà del nostro pianto:
 E quel forame poscia ci conduce
 In un bel piano, e nell'aperta luce.

X L V.

Intorno intorno la montagna gira
 Alta così ch'augel fu non vi vola.
 Nel piano poi una città si mira,
 Nel mondo tutto certamente sola,
 Piena zeppa di gente che delira,
 Dedita al senso, dedita alla gola,
 La governan le donne, e i magistrati
 Sono tutti di femmine formati.

X L V I.

Gli uomini stanno in casa, e se talora
 Per alcuna bisogna son forzati
 Ad uscir, vanno con la fante fuora;
 E quando in casa si son ritirati,
 Ora da questa, or da quella signora
 Cortesemente sono visitati,
 E trattenuti all' ombre, a tarocchini,
 A primiera, a tresette, a' trionfini.

X L V I I.

E come il cavalier fa con la dama,
 Quivi la dama fa col cavaliere.
 Ciascuna di servirlo anela e brama;
 Ed è per questo capo un bel piacere:
 Ma se in privato o in pubblico si trama
 Cosa alcuna, si sta l' uomo a vedere.
 In somma in fuor che non è sì gentile,
 L' uomo là in tutto a femmina è simile.

X L V I I I.

Miseri noi, se questa strana usanza
 S' introduceffe nel nostro paese;
 E che mentre ci stiam soletti in stanza
 Leggendo storie ovvero forti imprese,
 Aveffer tanto ardir, tanta baldanza
 Le donne di trovarci! Allor le Chiese
 Si potrebbero ferrare; almen fintanto,
 Che bella gioventù ci stesse a canto.

X L I X.

Donna e madonna di questa cittade
 Ella è una vecchia orribile e severa,
 Nemica acerba della castitade,
 E d' ogni cittadin fassi mogliera.
 E di più il Nano per tutte le strade,
 Manda cercar di gente forastiera:
 E trovatala poi, conforme ho detto,
 Giù gliela mena per quel pozzo stretto.

L.

Giunti che fummo alla città donnesca,
 Ci furo incontro mille damigelle
 Vestite tutte all' usanza Moreisca;
 Armate d'archi, e fieramente belle:
 Che in maniera tra brusca e gentilesca
 Ci salutaro, e chiesero novelle
 E del mondo, e di noi, e della terra
 Nostra; e se siamo in pace, o pure in guerra.

L 1.

E date le risposte convenienti,
 Siamo condotti al palazzo reale;
 Dove giunti, di musici stromenti
 Veggiam pieno il cortil, piene le scale:
 E dier principio a così bei concerti,
 Che non ci parve cosa naturale,
 E un musico gentil sopra una loggia
 Sciolse la voce al canto in questa foggia.

L 1 1.

O pellegrini che venite a noi,
 Si vede ben che Giove vi è cortese;
 Chè non vedeste e non vedrete poi
 Simile a questo mai verun paese;
 Niuna cosa sia, ch' unqua v' annoi,
 Non dispetti, non risse, e non offese;
 Ma dovunque anderete, in ogni loco
 Con voi verranno l' allegrezza e 'l gioco.

L 1 1 1.

Quì non si muor, che di troppa allegrezza,
 Niuno invecchia mai per gran pensieri,
 Che fan la febbre, e fanno la magrezza,
 Ed empiono gli avelli e i cimiteri.
 I suoi piaceri ha quì la giovinezza,
 E chi s' invecchia ha pure suoi piaceri.
 E o voi beati! Seguiva a cantare;
 Quando ecco la regina che compare.

Era zoppa, era gobba, e alquanto lusca,
 Vestita d' un tabì candido e schietto,
 Con una cresta del color di crusca,
 E come un tavolino aveva il petto.
 La barba ha al mento, qual barbon che busca;
 Larga di faccia, e bocca e capo stretto;
 Piccola, nera, tutta culo e pancia,
 E ride, e si dimena, e guarda, e ciancia.

L V.

Dà nel gomito Alfonso alla consorte
 In vedere quell' orrida beffana;
 E poco andò non si tenesse forte,
 E non facesse una risata strana.
 Pure sta salda, e con parole accorte
 La inchina; ed ella già d' Alfonso infana
 Non le risponde, e parte con tal fretta,
 Che così zoppa ancor sembrò faetta.

L V I.

Noi restiamo ammirati, e ch' ella sia
 Scema di senno, concordiam tra noi:
 Quando ecco che ripien di cortesia
 Alfonso appella uno de' paggi suoi,
 Dicendo che madonna lo desia;
 E a noi rivolto: Rimanete voi,
 Ci dice: indi si parte, e noi restiamo
 Sole, e ch' in breve ei tornerà, pensiamo.

L V I I.

Stemmo gran tempo, e d' Alfonso il ritorno
 Ancora non si vedea. Lo chieggo a molti,
 E non risponde alcun; tramonta il giorno,
 E dalla notte in palazzo fiam colti,
 Nè Alfonso pur si vede. In fine un corno
 S' ode sonar, e lieti e disinvolti
 Uomini e donne ci vengon davanti
 Con lieti tranquillissimi sembianti.

L V I I I.

E ci chiaman beate , e invidia ci hanno ,
 Chè la regina in suo castello ha chiuso
 Il bello Alfonso con felice inganno ,
 Dov' ella lo ritiene al suo proprio uso.
 Non ci potemmo mai sì strano danno
 Immaginaré da quel brutto muso ;
 Onde a fatto sì acerbo ed improvviso
 A tutte noi sparve il color dal viso.

L I X.

E questa sfortunata , che tu vedi
 Per lo dolore a morir già vicina ,
 Tanta ira n'ebbe , che corse e co' piedi
 Urtò le porte dell' empia regina.
 Poi di noi altre a' costumati arredi ,
 Che sono i pianti , si volse tapina :
 Chiedendo (e noi con lei) il Signor nostro
 A quell' infame e spaventevol mostro.

L X.

A questa vista ciaschedun dispare ,
 Noi restiam sole nel nostro dolore.
 Quando un drappel d'armate donne appare ,
 Che del palazzo ci conducon fuore ;
 Indi nel pozzo ci sforzano entrare ,
 E mostran gagliardia , mostran valore ,
 Perchè il falghiamo : quello poi salito ,
 Ci menano rabbiose a questo lito.

L X I.

Donde fiam ferme non voler partire ,
 Se'l nostro Alfonso non ritorna a noi ;
 Nè più gran cosa ci sembra il morire.
 Credei con tigri , ma dovrò con buoi ,
 Donne , pugnar secondo il vostro dire :
 (Disse Rinaldo) serenate or voi
 La vostra faccia , e state allegramente ;
 Ch' io vi rimeno Alfonso immantimente.

E se la cosa ell' è come voi dite,
 Non vo' portare nè spada nè lancia;
 Ma vo' tagliar due vermene pulite
 Da frustar ora il cesto ed or la pancia
 Di quella porca, la qual v' ha tradite.
 Ma il tempo passa, e fa affai mal chi ciancia,
 Quando ci voglion l' opre. E detto questo
 S' avviò verso il bosco ardito e presto.

L X I I I.

Nè fatto aveva ancora un mezzo miglio,
 Ed ecco il Nano sopra il cavallino,
 Che l' invita a imbucar come un coniglio
 Entro nel pozzo, e gl' insegna il cammino.
 Rinaldo accetta con allegro ciglio
 L' invito, e giù nel pozzo a capo chino
 Discende prestamente; e giunto al piano,
 In verso la città vassen pian piano.

L X I V.

Giunto alla porta, dugento guerriere,
 Che 'l lor corpo di guardia quivi fanno,
 Voglion fermarlo com' è lor mestiere.
 Ride Rinaldo, e quelle che non fanno,
 Qual sia forte e terribil cavaliere,
 Addosso a lui siccome capre vanno
 Per farlo schiavo, e per dargli tormento;
 Ed ei le bacia, e le piglia pel mento.

L X V.

Al romor corron l' altre, ed in breve ora
 Semila donne, e tutte quante armate
 L' han posto in mezzo; e acciò non esca fuora,
 Hanno canapi e corde lì portate,
 E lo voglion legar senza dimora.
 Rinaldo dice loro: Eh via non fate,
 Chè se mi falta punto il moscherino;
 Per Dio che vi diserto, e vi rovino.

L X V I.

Mufana la regina anch'ella accorre
 Al gran tumulto con la spada in alto,
 E grida: Io vo' costui nella mia torre.
 E segno fa, che gli si dia l'affalto.
 Rinaldo omai, che gioco tale abborre,
 Sopra un vuoto destrier monta d'un salto;
 E va battendo sol con la vermena
 A questa il capo ed a quella la schiena.

L X V I I.

E con gli schiaffi e con gli scappellotti
 S'è fatto largo sì, ch'ognuna scappa.
 Così smeriglio tra molti merlotti
 Ho visto far, che or questo or quello acchiappa;
 E fuggon via, quelli che son più dotti:
 Quando Mufana nel guerriero incappa;
 Il quale, vista cosa sì deforme,
 Volea ammazzarla per tutte le forme.

L X V I I I.

Ma udendo dir che la regina ell'era,
 La man le pose ne' bianchi capelli,
 E disse a lei: O donna, o furia, o fera
 Che tu ti sia, e conforme t'appelli,
 Rendimi il cavaliere, che jerfera
 Rubasti con maniere e modi felli
 Alla sua sposa; ch'io ti fo volare
 Sopra que' monti, e ancor di là dal mare.

L X I X.

La brutta vecchia per la gran paura
 Innaffiò d'acqua lanfa assai terreno,
 E più di pria si fe' brutta figura,
 Talchè un demonio egli era brutto meno.
 Pur prende lena, e fatta più sicura
 Dice: Signore, all'amoroso freno
 Siamo tutti foggetti, e non accade
 Aver per fuggir lui canuta etade.

La bellezza d' Alfonso m' ha levato
E fenno e libertade; onde più tosto
Ho meco di morir determinato,
Che di viver, s' ei fia da me discosto.
Dice Rinaldo : Viso d' impiccato,
Anzi d' un porco abbronzito ed arrosto;
Ti pare egli ora, spennata civetta,
Di tor l' amante a vaga giovinetta?

L X X I.

Insegnami la torre ed il castello,
Dove sta chiuso, o ch' io viva ti squarto;
E la prese pe' piedi, ed il guarnello
Le andò sul capo, l' uno e l' altro quarto
Mostrò di quel paese orrido e fello,
Che avea bisogno di pialla e di farto;
Tanto era da una parte rilevato,
E dall' altra sdrucito e conquassato.

L X X I I.

La disgraziata tutta si dimena,
E chiede ajuto; ma niun la sente.
Pur vinta in fine da vergogna e pena,
Di dargli Alfonso piangendo consente.
La capivolge allora, e su l' arena
La posa: ed ella lo guida piangente
Al castello, ed apertol, fa venire
Alfonso, e nel vederlo ebbe a morire.

L X X I I I.

Ma restò fuor de' sensi, affatto affatto,
Quando lo vide accinto alla partenza.
Egli la guarda stomacato in atto,
Ed ha di vomitar grande appetenza;
Indi le dice: Vorre' il tuo ritratto,
Per consolarmi nella fiera assenza.
Ma quel ch' Alfonso dice, ella non ode;
Tanto dolor l' alma le opprime e rode.

L X X I V.

E senza metter alcun punto in mezzo
 Salgono il monte, e giunti all' aer chiaro
 Rinaldo prende d' un gran sasso un pezzo,
 E 'l butta dentro il pozzo, e lo turaro;
 E così seppellir l' obbrobrio e 'l lezzo
 Di natura e del mondo, e a paro paro
 Vennero verso il lido, e mira mira,
 Non veggon più la deflata Elmira.

L X X V.

Vanno sul luogo dove la lasciaro;
 E veggon de' capelli, e veggon anco
 Cosa, di che poi tanto lagrimaro;
 Veggon d' Elmira in terra un velo bianco,
 E più d' un altro segno infausto e amaro.
 Onde Rinaldo, ancor che baron franco,
 Si fe' di gelo e dolsefi in segreto,
 Benchè mostrasse speme e volto lieto.

L X X V I.

Lo sventurato Alfonso poi rimane
 Quasi di sasso, guarda sbigottito
 Con gli occhi fatti di pianto fontane
 Ora il piano, ora il monte, ed ora il lito:
 Quando Rinaldo, che a foggia di cane
 Non lascia intatto della spiaggia un dito,
 La trova e grida: Cavalier, quà vola,
 Chè vedrai lei che l' amor tuo consola.

L X X V I I.

Come se uscir l' avaro veduto abbia
 Alcun di dove il suo tesoro stanza,
 E rotti gli usci, e rotta ancor la fabbia
 Sotto cui d' occultarlo avea speranza,
 Si muor di tema, d' affanno, e di rabbia:
 Ma mentre l' occhio con la mano avanza
 Nel ripostiglio, e vede l' oro, e 'l tocca;
 Per lo piacer si sviene, e al suol trabocca:

326 R I C C I A R D E T T O,
L X X V I I I,

Così l'afflitto Prence di Leone
Dall'improvviso gaudio a terra cade,
E cade ancor per la stessa ragione
Elmira, Il buon Rinaldo per pietade
Sospira, e invidia delle due persone
La bella fede e la gran caritade;
Poi dice alle donzelle: Io vo' partire;
Salutate madonna e 'l vostro sire,

L X X I X.

Ma lasciamo ir Rinaldo al suo cammino,
E lasciamo gli amanti tramortiti;
E torniamo a Nalduccio e ad Orlandino
Che mi sono sì cari è sì graditi,
Che a Bacco non e sì gradito il vino
Nè i pampinosi tralci delle viti.
Quando io li veggo, o pur n'odo parlare;
Mi sento proprio tutto ricreare.

L X X X.

Se vi sovviene, co'lor dolci amori
Nalduccio ed Orlandino s'imbarcaro
Per Francia, a ritrovare i lor maggiori;
E per più giorni lieti navigaro.
Ma come in terra nascon funghi e fiori,
Sì le tempeste in mar nascon del paro.
Ebbero una tempesta indiavolata,
E rimase la nave conquassata.

L X X X I.

Nè quì ci son delfini, nè Tritoni
Che li portino al lido, nemmen Fate
Che vengan fuso per la via de' tuoni
Appportatrici lor di sanitate;
Ma ci son, grazie a Dio, de' tavoloni
Sopra de' quali le donne affannate
Si condurranno co' mariti loro
In qualche luogo, ed avranno ristoro.

L X X X I I.

Dopo lunga fatica e lungo stento
 Giunfero tutti e quattro a un' isoletta,
 Che detta è l' Isoletta del portento.
 Orna le spiagge sue fiorita erbetta,
 Ed un ruscello, che di puro argento
 Ha l'acque sue, ed al mar corre in fretta,
 Or quinci or quindi in tortuosa foggia
 La bagna sì, che non cura di pioggia.

L X X X I I I.

Questa isola, per voce antica molto,
 È fama che l'alberghino i folletti;
 Che fan con tanti scherzi ogni uomo stolto.
 Or tiran le lenzuola di su i letti,
 Ora prendon di donna o d'uomo il volto,
 Or si fanno orfi, or gatti, ora miccetti.
 In somma chi s'abbatte in questo loco,
 Diviene di color favola e gioco.

L X X X I V.

Ma non fan male alcuno, anzi sovente
 Fanno del bene; e insegnano tesori
 E modi da campare allegramente;
 E di birbanti divenir signori.
 Sopra la rotta nave finalmente
 Tutti bagnati, e tra mille timori,
 Quivi le donne e i giovini sbarcaro,
 E come biscie al Sole s'adagiato.

L X X X V.

Quindi asciugati, presso alla marina
 Veggono un vago e nobile edifizio,
 D'architettura tal che par divina.
 Disse Orlandin; Deh fosse qualche ospizio;
 Che andrei o pormi di botto in cucina,
 Chè il navigare è un buon esercizio,
 E mangerei (s'egli mi fosse dato)
 Un cane, un lupo, un asino attempato.

328 R I C C I A R D E T T O ;
L X X X V I .

Ride Nalduccio , e dice : Fratel mio ,
Se tu senti la fame , ed io la veggio .
Che cosa brutta fe' Domenedio !
Secondo me , non poteva far peggio .
In vederla mi viene il tremolio ;
Più volentieri con la morte armeggio ,
Che con costei , che rosecchiate e strutte
M' ha le interiora e le budella tutte .

L X X X V I I .

Ma fiam pur pazzi (ripiglia Orlandino)
A star quì fermi , e non andare al loco
Che c' è , come veggiam , tanto vicino .
Lì troverem buona cucina e cuoco ;
E se'l padrone non è Fiorentino ,
Ci darà da mangiare o molto o poco .
Ciò detto , a quella volta se ne vanno ,
E giunti , l'uscio ivi trovar non fanno .

L X X X V I I I .

Girano intorno intorno il gran palazzo ,
E in nessun lato vi trovan l'entrata .
Odon gente che mangia e sta in sollazzo ,
E sentono l'odor della frittata ,
E de' brindisi speffi lo schiamazzo .
Con alta voce lor fan la chiamata ;
Nessun risponde , e seguono a mangiare ;
Onde questi si danno a taroccare .

L X X X I X .

E tirano sassate dell'ottanta ,
E rompono finestre e invetrate .
In questo mentre ecco che un mostro agguanta
Le donne , e gridan come spiritate ;
E se le porta via con fretta tanta ,
Ch' appena pon seguir le sue pedate
I giovanetti , e gridan : Posa , posa ,
Con terribile voce ed affannosa .

X C.

Ma quei, come la volpe quando è colta
 Da' cani, che si dà tosto a fuggire,
 Nè pel timore indietro mai si volta;
 Ma quando li ode sì presso venire,
 Che ne comprende vicinanza molta,
 Allor fa cosa c'ho rossor a dire:
 Sì tristo fiato fassi uscir di dietro,
 Che per la puzza i can restano addietro:

X C I.

Così quel mostro porco un così strano
 Vento egli fece, e cotanto fetente,
 Che Nalduccio e Orlandin caddero al piano,
 E'l mostro dileguossi di repente.
 Riavutosi poscia ognuno infano
 Rimane pel novissimo accidente.
 E si guardano in viso, ed hanno pena
 Che un peto abbiali stesi in fu l'arena.

X C I I.

Ma quando poi non veggion le dilette
 Consorti loro, e credono sicuro,
 Che quel mostro se n'unga le basette,
 E se le spolpi in qualche luogo oscuro;
 Fanno versacci che pajon civette,
 E tal sentono affanno acerbo e duro,
 Che lo star n'una fervida caldaia,
 Appetto a quel, lor parrebbe una baia.

X C I I I.

In questo stato ascoltano una voce
 Flebile sì, che non si può sentire.
 In quel verso Naldin corre veloce,
 E gli pare la sua consorte udire.
 Pensate voi, se ciò lo punge e cuoce.
 D'amore acceso e ripieno d'ardire
 Là corre, e regge con l'orecchio i passi
 Nè cura sterpi, nè bronchi, nè sassi.

330 R I C C I A R D E T T O ;
X C I V .

Vede Orlandino poi dall' altra parte
In man d' un fatiraccio una donzella
Mezzo spogliata e con le chiome sparte ,
E in quà e in là strappata la gonnella.
S' inferocisce subito , e qual Marte
Quel fatiro col ferro egli martella ;
E tanto più lo fa di buona voglia ,
Che pargli Argea colei , cui vede in doglia.

X C V .

Ma quando crede aver piagato e morto
Il fatiro e disciolta la fanciulla ,
L' un si rannicchia e fassi corto corto ,
E corto sì che si riduce a nulla ;
L' altra diviene una mummia , un aborto.
A vista tal come un bambin di culla
Orlandino rimane , e tra se stesso
Non fa capir quel che gli fia successo.

X C V I .

E Nalduccio arrivato a piè del monte ;
Donde là voce gli pareva che uscisse ,
Vede una fresca oscura e bella fonte ,
E in un alber vicino crocifisse
Due giovinette , ed una che la fronte
Mostrava , e' l tergo l' altra ; ed a lui disse
Una di loro : Rinalduccio ingrato ,
Così presto di me ti se' scordato ?

X C V I I .

Rinalduccio a tal voce si riscuote ,
E grida : O mia dolcissima Corese ,
Non dubitare. E col ferro percuote
L' alber , e quando con le braccia stese
Vuole abbracciarla , e nelle belle gote
Porre di casto amor le labbra accese ;
L' alber principia subito a girare
Come paleo , e non si può fermare.

X C V I I I.

Nalduccio alla sua donna dà di piglio ;
 E con essa principia anch' egli il giro ;
 Quando ad un tratto d'un color vermiglio
 L'alber diventa, e i rami di zaffiro ,
 E le foglie più candide del miglio.
 Quindi le belle donne dispariro ,
 Chè l'una e l'altra subito divenne
 Un vago cigno dalle bianche penne :

X C I X.

E volando tuffossi in un laghetto ,
 E dolcemente si mise a cantare ;
 Indi non molto dall'alber suddetto
 Tutte le foglie si veggon volare ,
 Fatte qual uno , e qual altro uccelletto ;
 Ed il fusto si vede al fuol cascare ,
 E caduto diviene una gran biscia ,
 Che giù pel monte sibilando striscia.

C.

Or mentre l'uno e l'altro disperati
 Erran pel bosco, e colmi di stupore ;
 Corese e Argea de' cavalier pregiati
 Vanno cercando, e piangon di dolore :
 E giunte appena in mezzo a certi prati,
 Li veggon morti, e di fanguigno umore
 Veggon tinta l'erbeta ; onde a tal vista
 Chi dir può quanto ognuna si rattrista ?

C I.

E strappansi i capelli, e 'l petto bianco
 Si laceran con l'ugne, e fan lamenti
 Che par ch'abbian la doglia, o 'l mal di fianco ;
 E dan di mano alle spade taglienti,
 Ch'eran de' lor mariti al lato manco,
 Per ammazzarsi : ed ecco altri portenti !
 Le due spade si cangiano in lor mano
 Una in giunchiglia, e l'altra in tulipano.

C I I.

I cadaveri poi (chi 'l crederebbe?)
 Si strusser come cera al foco appresso ,
 E l'uno e l'altro in bella fonte crebbe.
 Rimafer come due statue di gesso
 Le donne , e lor tal cangiamento increbbe ;
 Che segno alcuno , alcun vestigio impresso
 Non vedevano in lei de' lor mariti ,
 Come prima , se ben morti e finiti.

C I I I.

Dallo stupore alquanto riavute
 Si risolsero entrar nella fontana ,
 Indi bagnarfi e far delle bevute
 Di quell' acqua , che pria fu carne umana.
 Si spoglian dunque da nessun vedute ,
 E lascian la camicia , e la fottana ,
 Il busto , le mutande , e le calzette
 Tutte distese fu le verdi erbette.

C I V.

Quando ecco , mentre stan così spogliate
 Diguazzando nell' onda maritale ,
 Di donne e cavalier molte brigate ,
 Che così nude nell' acqua le affale.
 Voller fuggir , ma furo raffermate
 Da vergogna che in lor tanto prevale :
 Cercan l'acque turbar , ma sotto è breccia ,
 Onde si copron con la lunga treccia.

C V.

Due cavalieri allor saltan nell' onda ,
 E vanno per ghermirle in quei momento.
 S' asciuga l'acqua , e fugge via la sponda ,
 E dame e cavalier si porta il vento ;
 E nebbia così foltà le circonda ,
 Ch' ogni raggio di luce e affatto spento :
 Indi l'ombra dispare , ed in breve ora
 Ogni cosa di luce si colora.

C V I.

Non tanti aspetti, non tante figure
 Soglion le rotte nuvole ben spesso
 Formare in cielo nelle notti oscure,
 Se piovofo Austro a lor svolazza appresso;
 Che or si fan navi, e quelle stesse pure
 Or si fanno un gigante, ora un cipresso;
 Come esse veggion (ma senza diletto)
 La cosa stessa ognor mutare aspetto.

C V I I.

E a sospettar cominciano, che quivi
 Alberghino le fate e i diavoletti,
 E vi fian que' più perfidi e cattivi,
 Che fanno dar di volta a gl' intelletti:
 E vengono in speranza che fian vivi
 I lor mariti, e ch'abbian de' dispetti,
 Siccome esse hanno da que' diavolini,
 Che fanno i buffoncelli e i mattacini.

C V I I I.

Me per non vi tediar, Donne garbate;
 Raccontando gli scherzi e le burlette,
 Ch'ebber costoro per molte giornate,
 Che furon certamente più di sette;
 Vi dirò come furon liberate.
 E mastro Garbolino ci scommette
 Un par di guanti, se vi date drento
 A indovinar chi sfeo l'incantamento.

C I X.

Vi ricordate voi di Ferraiù;
 Quando dal bosco risanato uscì;
 E fece voto a' Santi ed a Gesù
 Di tornare alla cella e morir lì,
 Ed a Climene non pensar mai più;
 A Climene che tanto lo ferì:
 E i due Giganti ancor menò con sè,
 A quai fece abbracciar la fanta Fè?

C X.

Or a questo romito serbò Iddio
 Il discacciar da quel luogo i demoni,
 E fu cagion che del cammino uscìo;
 E che in vece d'andarsene pedoni,
 Entrasse in mare, e che 'l provasse rio,
 Tante fur le faette, i lampi, e i tuoni,
 E le tempeste, e le piogge, ed il vento:
 Che se non si sommerse, fu portento.

C X I.

Onde sbalzato fuor dell' onde infane
 Tremila miglia e più lunge da Spagna,
 Ed in quel lido pien di cose strane,
 Piantò sul far del giorno le calcagna,
 Co' due Giganti vogliosi di pane
 Mercè della gran fame che li magna;
 E mentre questi sbarcan da Ponente,
 Vi sbarca da Levante anco altra gente.

C X I I.

Or qui conviemmi in tutte le maniere
 Troncare il canto, e cercar di riposo;
 Chè nel canto che vien, mi fa mestiere
 Star vigilante, allegro, e spiritoso:
 Perchè son certo di darvi piacere,
 E l'udirmi faravvi sì gustoso,
 Che se per forte chetar mi voleffi,
 Mi preghereste perchè più diceffi.

Fine del Canto dodicesimo.



RICCIARDETTO

D I

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*Rinaldo e Orlando son trasfigurati
In dura pietra all' Isola del foco.
Ferrau' gli scongiuri ha preparati,
Ma torna per amore al primo gioco.
I Pretoni di lui scandalezziati
Dentro la rete lo tengono un poco.
Il Pescatore racconta allo Scricca
D'una, che'l morto suo marito appicca.*

CANTO TREDICESIMO.

I.

LA meraviglia nasce da ignoranza :
Perchè chi fa come vanno le cose,
Se fra di lor non daffi discrepanza,
O se affatto non son miracolose,
Non stupisce; e a dire non s'avanza
Contro quel tal, che alcun fatto propose
Che di cosa impossibile viso abbia,
Nè inarca il ciglio, o si chiude le labia.

I I.

Chi non avesse mai veduto mare,
 Nè fiume, o fonte, nè acqua niente,
 Noi lo faremmo affè trafecolare
 In dirgli come è fatto, e da qual gente
 Viene abitato, e le diverse e rare
 Nature d'esso; e come è trasparente,
 E come nave di piombo ripiena
 Vi galleggia, e v' affonda un gran d'arena.

I I I.

Chi crederà, come la sacra a Giove
 Annosa quercia, che cotanto prende
 D'aria e di terra, e cui vento non move,
 In una ghianda tutta si comprende?
 E come nella vacca il bue si trove,
 Quando ella il toro a compiacer s'arrende?
 E come un gran di miglio o di frumento
 Sia produttor di cento grani e cento?

I V.

In somma dico: L' uomo sapiente
 Non è, ficcome chi non ha studiato,
 Ch'è protervo, e fa sempre il miscredente;
 E ciò che non ha visto o pur toccato,
 Creder non vuole il barbaro niente.
 Onde io farei del certo disperato,
 Se questa storia giungesse in lor mano;
 Chè ha qualche fatto che pare un po' strano.

V.

E trovar non potrei verso nè via,
 Che mi dessero certa e piena fede;
 Massime in questo Canto; ove la pia
 Mente del sommo Dio sì ben provvede
 Al mal di quella sfortunata e ria
 Isola, fatta di folletti fede;
 Che non può venir lor nè pur in testa
 Il Frate co' Giganti, e la tempesta.

V I.

Ma grazie a voi, divine ed immortali
 Donne gentili, io vo' render tuttora;
 Chè siete dotte e savie, e tali quali
 Cose vi narro, voi credete allora:
 E s' io diceffi che un asino ha l'ali,
 E 'l foco va con l'acqua della gora;
 Siete tanto discrete e manierose,
 Che mostrereste credermi tai cose.

V I I.

A voi dunque mi volgo, e omai ripiglio
 Il tralasciatò canto; e se non sbaglio,
 Io dissi come con turbato ciglio,
 Bagnato, ignudo, ma col suo bagaglio
 Aveva Ferratù dato di piglio
 All' Isola dei scherzi e del travaglio,
 Co' due Giganti, e come da Ponente
 Pur diceva in quel lido era altra gente.

V I I I.

E quì bisognerebbe ch' io diceffi
 Ogni minuzia, fino ad un puntino;
 Ma fo che brevitade io vi promessi,
 E più tosto restar senza un quattrino
 Vo', che mancare a quello ch' io v' espressi.
 Dirovvi dunque in mio schietto latino,
 Che con le mogli lor Ricciardo e Guido
 Scefer senza saperlo in quel lido.

I X.

E che Rinaldo ed il Signor d' Anglante
 Vi scefer pure per diverse strade;
 Perchè a chi fa il mestier del navigante,
 Domandar suo cammino non accade.
 Tal vuol ire in Ponente, e va in Levante.
 Il vento è il Dio dell' onde; e dove aggrade
 A lui di fare andar questo e quel legno,
 Convieni andare, e romper suo disegno.

X.

Sol vi dirò due cose, chè mi penso
 Che sieno necessarie a raccontarsi:
 Una, ch'io vi racconti quell'immenso
 Piacer, di cui vedeste inebbriarsi
 Le donne e i cavalieri, e senza senso
 Restar Dorina, e affatto abbandonarsi;
 Conoscendo all'apprir della visiera,
 Che'l Campion nero il suo marito egli era;

X I.

Acciocchè non istiate con pensiero,
 E a lungo andare non m'escia di mente.
 Riconosciuta adunque il Campion nero
 La sua bella Dorina ed innocente,
 Più ratto affai, ch'a lepre il can levriero,
 Le corse a' piedi, e le chiese piangente
 Perdon di quanto aveva e detto e fatto,
 Refo per gelosia crudele e matto.

X I I.

Il Garbolin di questi più non dice;
 Ma faranno tornati a Saragozza,
 Ove avran fatto una vita felice;
 In somma quì la storia loro è mozza.
 L'altra cosa da dirsi, e che radice
 È del canto, e senza essa non si accozza
 La storia, è che bisogna che del Frate
 Vi narri certe cose tralasciate.

X I I I.

Come vi dissi (se non prendo errore)
 Due Canti addietro : Ferrai partissi
 Dalla capanna con divoto core,
 E co' pensieri risoluti e fissi
 Di darli in avvenir tutto al Signore;
 E i due Giganti al mondo crocifissi
 Partiron seco, e giunsero in Provenza,
 Ed in Antibò fecer permanenza.

X I V.

Quivi studiaro come disperati,
 E si fecero bravi latinanti.
 Nè furo dal maestro mai frustati;
 E andaron tanto con lo studio avanti,
 Che dal vicino Vescovo chiamati
 Furo, e promossi a gli ordini più santi:
 E da Tolon venivano a Marfiglia
 Le genti, per veder tal maraviglia.

X V.

Il dì di san Cristofor differ Messa;
 Ed ebber facoltà di confessare:
 Don Fracassa però mai non confessa,
 Perchè il segreto non fa conservare;
 Ma l'altro ch'è la segretezza stessa,
 Io dico Don Tempesta uom singolare,
 Confessa, ed è sì buono e sì clemente,
 Che non dis gusta verun penitente.

X V I.

Or posto questo, ritorniamo al lido;
 E narriamo le cose bestiali
 Che avvenner quivi. Di già me la rido,
 Due Giganti in veder co' piviali,
 E con l'asperge, e con orrendo grido
 Precettare i demonj capitali;
 E quindi uscire a farvi missione,
 E intrecciarvi talor qualche fermone.

X V I I.

Ma lasciamo per ora i missionarj,
 E parliamo del Conte e di Rinaldo,
 Che mentre eran per l'Isola, e di varj
 Casi van ragionando, da gran caldo
 Presi son sì, che fan sospiri amari;
 Nè il buon Conte potendo star più saldo
 Dice a Rinaldo: Mi par questo loco,
 S'io non m'inganno, l'Isola del foco.

E van cercando di fontane e grotte ;
Ma le fontane tutte son diacciate ,
Onde forza è ch'ognun fra se borbotte
In veder gelo , e sentir poi l'estate.
In questo mentre li giunge la notte
Con ombre tanto nere e sì ferrate ,
Che non si veggon più l'un l'altro in viso ;
E li prende un gran freddo all'improvviso.

X I X .

Disse Rinaldo : Dolce cugin mio ,
In qual paese mai fiam capitati ?
Rispose il Conte : Non tel so dir io :
Ma certo fiamo in qualcun di quei lati ,
Che s'è serbato lo sdegno di Dio
A castigare i tristi e scelerati ;
Ed è l'inferno , o cosa che 'l somiglia ,
Tanto è il dolor che l'anima m'impiglia.

X X .

Se questo fosse , cugin mio , l'inferno ,
(Disse Rinaldo) ci faria più folla :
È quì , fuor di noi due , niun discerno.
Qual tino allor che per vinaccia bolla ,
E di fuor gorgogliando , e per l'interno ,
Alza all'intorno or una or altra bolla ;
Si senton sotto i piè la terra alzare ,
E susurrar d'intorno , e cigolare.

X X I .

Indi uscìr fuor con accesi tizzoni
Lamie , centauri , e simile bestiamme :
E vanno sopra a' nobili Baroni ,
E fan le lor persone afflitte e grame.
Si mette il buon Orlando inginocchioni ,
Chè non c'è spada di sì buone lame
Da far difesa in simile tempesta ;
E qualche volta si gratta la testa.

X X I I.

Rinaldo si dibatte e si dimena,
 Ed or fere una lamia, ora un centauro;
 Ma ridon effi, e a lui sopra la schiena
 Battono, e 'l fanno come Etiope o Mauro.
 Ma il buono Orlando con faccia piena
 Di pianto chiede a Dio qualche ristauo:
 E mentre ei prega, ogni mostro dispare,
 E si tranquilla il ciel, la terra, e 'l mare.

X X I I I.

E di fiori e d'erbette si riveste
 La terra da per tutto, e frutti e foglie
 Mostran le piante in quelle parti e in queste;
 Ed ogni augel la lingua al canto scioglie
 Da volgere in piacere le più meste,
 E le più crude e tormentose doglie.
 Ma quel che rallegrar li fece affatto,
 Fu la comparsa di più ninfe a un tratto.

X X I V.

Venner di non so dove a sette a sette
 Prese per man le più belle ragazze,
 Che si vedesser mai, sincere e schiette.
 Nude eran tutte, e in una man le tazze
 Avevano; e nell'altra le scchette;
 Parte erano ubbriache, e parte pazze.
 Una di loro ad Orlando s'accosta,
 E gli fa forridendo tal proposta:

X X V.

Signor, la vita come lampo fugge
 E come pellegrin, giunge e va via.
 Pazzo è colui che in armi si distrugge;
 E su le carte solo si ricria.
 Quei vive lieto, che di Bacco fugge
 Il buon liquore, e la soave e pia
 Madre d'Amore inchina; e del suo figlio
 Segue i diletti con saggio consiglio.

X X V I .

Deh prima che ti colga il dì fatale ,
 E poca polve il cener tuo ricopra !
 Lascia quest' arme che a sì poco vale ,
 Ch' ogni nome perisce , ogni bell' opra ,
 E godi nosco. Anche il piacere ha l' ale ;
 Ma per goder , fatica non s' adopra,
 Però se faggio fei , come tu mostri ;
 Spogliati , e vieni negli alberghi nostri.

X X V I I .

E un' altra al pro' Rinaldo avea già presa.
 La destra mano , e gli faceva carezze ;
 Talchè senza la menoma contesa
 Vinti furo ambiduo dalle dolcezze
 Di queste ninfe , ed han la faccia accesa
 Di caldo amor , che pare il cor lor spezze ,
 E vanno sbevazzando , e fanno quello
 Ch' avrei roffor di dirlo anche in bordello.

X X V I I I .

Ma durò poco questo loro spaffo ;
 Chè le ninfe divenner tante botte ,
 E tanta roba loro uscìa da basso
 Di piscio e sterco , che pignatte rotte
 Sembravano , o qualcun forato masso
 Donde l' acqua zampilla giotno e notte :
 E gittò tanto questa sporca polla ,
 Ch' Orlando qualche poco ancor ne ingolla

X X I X .

E vuol gridare ; ma cresce la piena ,
 Ed a Rinaldo pur passato ha il mento ;
 Onde pensate voi , donne , la pena
 De' Paladini , e l' atroce tormento
 D' aver sì brutto pranzo e brutta cena.
 Orlando pieno di crudel talento
 Vuole ammazzarsi , ma non può morire ;
 Nè fa l' altro che farsi , o che si dire.

X X X.

Quando ecco che lo stagno puzzolente
 Tutto s'indura, e fassi bianca pietra;
 Ed il buon Conte e Rinaldo valente,
 Dal capo in fuori, misero s'impetra.
 Non han più moto nè senso niente:
 Quando ecco piomba orribile dall'etra
 Un fulmine sul masso, e lo dissolve
 (Da' Paladini in fuor) quanto era, in polve.

X X X I.

E ritornati quelli ad esser carne,
 Ecco imbandir le delicate mense;
 E v'eran piatti di fagiani e starne,
 Ed altre cose di dolcezze immense.
 Dice Rinaldo: Io voglio un po' mangiarne.
 Rispose Orlando: A ciò non fia ch'io pense:
 Sì m'han turbato i pesci di quel lago,
 Ch'odio più il cibo, che toccare un drago.

X X X I I.

Rinaldo dà di mano alla forchetta,
 Ed infila un fagiano, e quel sen vola.
 Chiappa una starna, e mentre con gran fretta
 La vuol tagliar per cacciarsela in gola,
 Fugge, e con essa un'altra pur sgambetta;
 Talchè rimasta è la tovaglia sola.
 Dice Orlando; Tu hai fatto molto presto!
 Tace Rinaldo, e sta turbato e mesto.

X X X I I I.

Or mentre con Rinaldo Orlando stassi
 Stupido in mezzo a tanta maraviglia;
 Ferrau co' Giganti a lenti passi
 Va per un bosco, e un serpe l'avvinciglia;
 E i due Giganti sono presi a fassi,
 Che vengon sopra lor lontan le miglia,
 E gridan quanto fanno di concordia:
 Nazareno Signor, misericordia!

344 R I C C I A R D E T T O,
X X X I V.

A questa voce il serpe si disciolse ;
E prese il Frate un poco di respiro :
E nessun fatto più i Giganti colse.
Perchè il buon Ferrau dato un sospiro ,
Di scongiurar quel loco si risolse ;
E la cotta si mise , e si vestiro
Anche i Giganti da capo alle piante
Di vesti sacre , e prefer l'acque fante.

X X X V.

Ma prima che comincin lo scongiuro.
Climene e Ricciardetto con Despina
Ecco , e Guidone il giovine sicuro ,
Con l'altra gente che 'l bosco cammina :
E visto il Frate in abito sì puro
Con quei due cherchi dalla cappellina ,
Dieder n' un riso sì spropositato ,
Che Ferrau ne fu scandalezato.

X X X V I.

E con arcigno viso là rivolto ,
Donde venire udio sì strano riso
Crede che di demonj un drappel folto
Volato lì ne fosse all' improvviso :
Ma quando di Climene ei vide il volto ,
Allora certamente fu d' avviso
Che un diavol preso avesse quell' aspetto ;
Per ingannarlo e per fargli dispetto.

X X X V I I.

E pien di fanta collera l'acchiappa
Per li capelli, e 'l mostaccio le sbruffa
Con l'acqua santa. Ella si copre e tappa
Meglio che puote , e feco s'abbaruffa ;
Ma nelle mani de' Giganti incappa ,
E s'attacca di subito una zuffa
Tra loro e i Paladini ; e si dan botte ,
Che fanno in brani e piviali e cotte.

X X X V I I I.

Ferraù grida : Da parte di Dio
 Io vi comando spirti dannati,
 Che danno non facciate al clero mio,
 E stiate sotto me subordinati.
 Ma quelli che di pugna hanno desio,
 Van lor sopra, e dan lor colpi spietati.
 Ferrautte a quel dir dice ai Giganti:
 Meniam le mani, e non facciam più i fanti;

X X X I X.

Chè questi son Demonj a quel che veggio,
 Che non hanno paura d'eforcista.
 Risposero i Giganti : Farem peggio.
 A queste voci Ferraù s'attrista:
 E volti gli occhi verso il divin seggio,
 Dice : Signor, perchè l'iniqua e trista
 Progenie ora da te sì si protegge,
 Contro chi segue la tua santa legge?

X L.

E tutti tre si metton ginocchioni;
 E i Paladini si metton da parte,
 Ne dan loro più calci nè sgrugnoni.
 Da' compagni Climene si disparte
 E a Ferraù che stava in orazioni:
 Dimmi (ella dice) sacrosanto Marte,
 Che credi tu che siamo ? Egli la guarda,
 E fa un sospir che pare una spingarda.

X L I.

E si fa segni di croce a bizzeffe;
 Ma veggendo, che punto non si smove,
 Dice tra se : Queste non son già beffe
 Di spirti, che non reggono a tai prove.
 E volle fare come il buon Gioseffe,
 Fuggire; ma nel mentre che si move,
 Climene piglia in mano il suo cordone,
 Ed al Romito vien la tentazione.

X L I I .

E lo leva sì tosto di cervello ,
 Che l'aspergol gli cade giù di mano ;
 E fiso in riguardar quel volto bello ,
 Ch'altre volte lo fece di Cristiano
 Diventar Turco , e mandar in bordello
 La pazienza , il cappuccio , e 'l gabbano ;
 Disse ; O tu sia Climene , od il demonio ,
 Vorrei far teco il santo matrimonio .

X L I I I .

Allora Don Tempesta sacerdote ,
 Che sua mercede ebbe il battesimo santo ,
 Si fece come un peperon le gote ,
 E disse : Padre : or sfacciam noi l' incanto
 Con sì calde orazioni e sì devote !
 Io mi vergogno di più starti a canto .
 Dov' è la tua virtude e 'l tuo giudizio ?
 Ritorna indietro , e fuggi il precipizio .

X L I V .

E Don Fracassa anch'ei seguita a dire
 Parole sacre , tratte dal breviario :
 Cioè che pensi come ha da morire ;
 E che non può pigliarsi un tale svaro ,
 Chi voto feo di castità soffrire .
 Talchè principia sul suo calendario
 Ferrautte ad averli tutti due ;
 E segni fa , che non ne può già piue .

X L V .

E dice loro : Quando io feci il voto
 Di vivere e morir come la zucca ,
 Il core e 'l capo avea del tutto vuoto
 Di quel visin , che l'alma mi pilucca ,
 Ed era umil , paziente , e divoto :
 Ma quella vita tanto santa stucca ,
 E per quanto uom s'ingegni di star fermo ,
 Il senso ci travia guasto ed infermo .

X L V I.

Se in voi faceffe quell' effetto fteffo ,
 Che in me fa fempre il volto di coftei ,
 In breve avrefte il voftro voto fmeffo ,
 E piangereste e griderefte omei.
 Così il fevero giudice il proceffo
 Fa con fomma giuftizia contro i rei ,
 Che fe dovette a sè formarlo poi ,
 Quanto men giufto lo vedrefte voi ?

X L V I I.

Ci vuol pur poco a mettere a romore
 Il vicinato , e biammare altrui ,
 E un frate lacerar vinto d'amore.
 Figliuoli mei , che vi credete vui
 Che 'l tonachino ci pari l'ardore
 Che mandan fuori largamente dui
 Occhi leggiadri , nè poffano i Frati
 Diventare i un tempo innamorati ?

X L V I I I.

Forfe ci manca nulla , che altro uom abbia ?
 O fiamo fatti di quercia o di faggio ?
 Benchè arbore non fia , in cui fua rabbia
 Non sfoghi Amore , e tenga in fuo fervaggio.
 Altro ci vuol che dir : Domine , labbia ,
 E beber acqua , e cibarfì d'erbaggio ,
 Per non fentire o vincerli fentiti ,
 Gli orgogliofi d'Amor dolci appetiti.

X L I X.

Fuggir bifogna al primo primo fguardo
 Di donna che ti piaccia , e allor diviene
 Il noftro cuor magnanimo e gagliardo.
 Ma fe non dai di fubito le rene
 A quel bel vifo , diverrai codardo ,
 E amor porratti pefanti catene
 Al collo , a' piedi , a' fianchi , ed alle mani ,
 E giorno e notte farà darti a' cani.

L.

Così fatto avess' io quel dì fatale
 Ch' io vinsi gli altri, e me vinse costei.
 Ma chi potea pensar che tanto male
 Da sì bel volto ritratto n' avrei?
 Il pianger dopo il fatto a nulla vale;
 Nè il mio danno fuggir seppi o potei,
 Sola mercè del guasto mio consiglio,
 Chè veggo il bene, ed al peggior m' appiglio.

L 1.

Però se avete un po' di caritade,
 O di prudenza, o di discrezione,
 Che tra noi altri sono cose rade;
 Dite un po' voi la fanta orazione
 Da cacciar fuori di queste contrade
 I demonj; se bene ho tentazione,
 Che se'l diavol può farsi un sì bel viso,
 Di seco star senz' altro Paradiso.

L 1 1.

A tal bestemmia il savio Don Tempesta
 Mette giù il breviario, e la sua rete
 Piglia, e su Ferrau la scaglia, e resta
 Quegli prigion. Come creder potete;
 Climene e gli altri ne fanno gran festa;
 E la furbetta con sembianze liete
 Gli va d' intorno, e vistolo in tal guisa,
 Pianger vorebbe, e le scappan le risa.

L 1 1 1.

E quindi risonar l' Isola tutta
 S' ode di pentolacce e di fischiate.
 Come di carneval, quando in bautta
 Ed in maschera vanno le brigate,
 Che in larga piazza la gente ridutta
 In veggendole falle le rifate:
 Così i demonj, a vederlo in quel modo,
 Rideyan fra di loro fodo fodo.

L I V.

Ma non durò gran tempo il piacer loro ;
 Chè Don Tempesta a eforcizzar si mise
 L'ifola tutta con fommo decoro ;
 Talchè il diavol , se prima allegro rife ;
 Ora si trova in un crudel martoro.
 Non vuol risponder in niune guise :
 Ma lo costringe il buon Prete sì forte ;
 Che bisogna che parli , e parli forte.

L V.

E dice come ha nome Foratafca ;
 Ed ha feco di diavoli un milione ;
 E che se 'l Sole dal cielo non casca ;
 D'abitar quivi è sua opinione ,
 Taci (gli disse) mozzorecchio e frasca ;
 Il Prete , ed incomincia l' orazione ;
 E mentre egli la canta , il lido freme ,
 E par che sia tutto l' inferno insieme.

L V 1.

Incalza il prete la bestia infernale ,
 E le comanda che prima d'uscire
 Gli narri come dispiegasse l' ale
 In questo lido , e chi gli diè l'ardire.
 Mostra ben ella avere ciò per male ,
 E a patto alcun non lo vorrebbe dire ;
 Ma Dio vuol per sua lode e per sua gloria ;
 Ch' egli lo dica , e ne resti memoria.

L V 1 1.

Comparve dunque in figura di nano
 Il demonio , e montò sopra uno scoglio ;
 E sopra il fianco tenendo una mano ,
 Guardava il Prete tutto pien d'orgoglio.
 Poi d'ira e di dolore ebbro ed infano ,
 Disse : Giacchè a colui , al quale io voglio
 Perpetuo male , or piace ch' io ragioni ;
 Udite tutti quanti i miei sermoni.

Questa una volta fu la più beata
 Isoletta, che mai bagnasse il mare ;
 Ma divenne in un dì sì sfortunata ,
 Ch' altra simile a lei non so pensare ,
 Pigliando dalla Caspia onda gelata
 Alla sì calda che potria scottare.
 Udite come di tanto felice
 La meschina si fe' trista e infelice.

L I X.

Il signore dell' isola e sua moglie
 Moriro un dì da fulmine percossi ,
 Talchè tuttò s' empì d' affanni e doglie
 Il bel paese : e qual da turbin scossi ,
 Gli alber che prima avean sì belle foglie ,
 E sì bei pomi , verdi , bianchi , e rossi ,
 Fan paura e pietade ai riguardanti ;
 Tali eran di quell' isola i sembianti.

L X.

Nulladimeno infra cotanto amaro ,
 Qualche poco di dolce e di ristoro
 Le genti di quell' Isola trovaro ;
 Chè due figliuole , come coppe d' oro ,
 Gli estinti genitori a lor lasciaro ,
 Nate ad un parto e con affai martoro
 Della misera madre, e belle tanto
 Che parevano fatte per incanto.

L X I.

Ne rosa a rosa mai , nè stella a stella
 Simil tanto è , quanto simile ell' era
 Una forella all' altra sua forella.
 Io stesso , che a tentarle giorno e sera
 Mandato fui dalla prigion mia fella ,
 Sbagliai più volte ; di cerasa nera
 Ambe una voglia avean nel braccio manco ,
 Ed un bel neo nel fin del destro fianco.

L X I I.

Le grazie, il brio, e l'estrema dolcezza
 Ch'avevano parlando, chi dir puote?
 Or giunte queste a quella giovinezza,
 Ch'alla vista dell'uomo si riscuote,
 E s'allegra d'aver grazia e bellezza
 Per lui piacere; un perfido nipote
 Del morto padre, di sfrenate voglie
 Arse d'aver l'una e l'altra in moglie.

L X I I I.

Pensate or voi, se in così tristo foco
 Io soffiaffi di cuore e giorno e notte:
 Talch'ei non più pace trovando o loco,
 Ad una villa sua l'ebbe condotte;
 E quivi in suono tremolante e fioco,
 E con parole da pianto interrotte
 Aperse loro il suo folle desiro,
 Che nell'udirlo elle ebbero a morire.

L X I V.

E tutti e tre racchiusi in una stanza,
 Giurò di non voler quindi uscìr mai,
 S'ei non giungeva al fin di sua speranza;
 E di finir per fame ivi i suoi guai,
 Ed esse feco. In orrida sembianza
 Differ le giovinette: E tu morrai,
 E noi teco morremo volentieri;
 E inventa pur, se fai, modi più fieri.

L X V.

Il primo giorno scorfe, ed il secondo;
 E già qual fior che per troppo calore
 Illanguidisca, il bianco e rubicondo
 Color del volto lor d'atro pallore
 Si ricoperse, e non fu più giocondo.
 Allora quel maligno traditore,
 Cercò con acque e balsami possenti
 Rinvigorir le forze lor cadenti.

L X V I .

Ma le oneste forelle s' abbracciaro ,
 E volte a lui che mai non è crudele ,
 Io dico a Dio , sì ben sì confortaro ,
 Che in cambio di lamenti e di querele ,
 Vicine al morir si rallegraro ;
 E quasi due bianchissime candele
 Ch' ardano , e 'l vento le assalga improvviso ,
 Restò d' entrambe il bellissimo viso .

L X V I I .

Viste morte le due vaghe forelle ,
 Il misero squarciolle a brani a brani ,
 E poi li sparse in queste parti e in quelle ,
 Pasto di volpi , d' avvoltoi , di cani .
 Quella notte dal ciel fuggir le stelle ,
 In veder fatti sì crudeli e strani ;
 E Dio sdegnato volle , in carne e in ossa
 Ch' ei giù piombasse nell' eterna fossa .

L X V I I I .

E diede a noi quest' isola in domino .
 Or tu come entri a farci dipartire ?
 Quì il solletto si tacque , e a capo chino
 Stè del Gigante la riposta a udire .
 Ed egli : Io voglio , brutto malandrino ,
 Ajutato dal mio superno Sire ,
 Che quinci tu ti parta , e parta adesso ;
 Se no , ti frusto senz' altro processo .

L X I X .

E fattogli 'l comando nelle forme ,
 Ecco che tutta quanta si riscuote
 L' isola , e sveglia , se alcun v' è che dorme ;
 E dalla parte di verso Boote
 L' aria annerisce : e come vanno a torme
 I negri storni e fanno larghe ruote ,
 Così dall' isoletta a schiere a schiere
 Giran fuggendo quelle bestie nere

L X X.

Liberata la torre da sì dura
 Ed aspra servitude : ecco ad un tratto
 Corese e Argea, c'han tuttavia paura
 Di qualche strano incantamento e matto :
 E la copia sì franca e sì sicura
 Dei due, che tante belle imprese han fatto,
 Io dico d'Orlanduccio e di Naldino,
 C'han proprio braccio e spirito divino.

L X X I.

Ed ecco Orlando e'l Sir di Montalbano,
 Che quivi in ritrovare i figli loro
 Segni di croce si fecer con mano;
 Ma usciron presto d'affanno e martoro,
 Quando essi con parlare umile e piano,
 Ma colmo di grandezza e di decoro,
 Differ le cose come eran passate,
 E lor mostraro le lor donne amate.

L X X I I.

Di che i lor padri n'ebbero piacere;
 Ma la festa s'accrebbe in infinito,
 Quando fra tante sì diverse schiere
 Di genti capitate entro a quel lito
 Poter Despina e Ricciardo vedere,
 E Guidone, e Climene, ed il Romito
 Che nella rete tutto si dimena,
 E mostra averne gran vergogna e pena.

L X X I I I.

Onde Rinaldo prega Don Tempesta
 Che lo disciolga; e udita la cagione,
 Perch'ei gli pose quella rete in testa,
 Gli dà parola e fa promessa
 Ch'ei farà vita in avvenir modesta:
 Tanto più che Climene ella ha padrone.
 Lo scioglie dunque, ed egli si ritira
 In un cantone, e lagrima, e sospira.

354. R I C C I A R D E T T O,
L X X I V.

Or mentre si fan quì gli abbracciamenti,
Ecco che s'empie l'isola a romore:
Chè non fo come, portati da' venti
Quì si trovaro i piagati d'amore
Per la bella Despina, i Re valenti
Che in Francia venner per mostrar valore,
Ed uccider Ricciardo, e per mercede
Aver Despina della Cafria eredè.

L X X V.

V'era il Persiano Oronte, e 'l signor Trace
E 'l Re di Nubia di tal gagliardia,
Che feco Marte vorebbe aver pace.
Questi prende Despina, e fugge via
Non altrimenti, che lupo rapace
• Semplice agnella che pel bosco stia;
E salta arditò sul primo naviglio
Ch'ei trova, e lascia l'isola in scompiglio.

L X X V I.

E a tutti quanti i marinari impera
Che sciolgano le vele; e quelle sciolte,
Gonfia al principio un'auretta leggera
Che sempre cresce: onde già miglia molte
Ha fatte, ed oramai viene la fera.
Su le altre navi vanno d'ira stolte
Le genti Franche; e 'l mesto Ricciardetto
Piange, e si batte per la doglia il petto.

L X X V I I.

Di questo fatto n'ho tanto dolore,
Che non ne posso mica più parlare,
Almen per qualche poco; onde il mio core
Si possa riavere e confortare:
E vo' fra tanto dell'isola fuore
Gire ancor io, e lo Scricca cercare,
Che giunto in Cafria si morde le mani,
Per esser stato vinto da' Cristiani.

L X X V I I I.

E senza figlia, e senza baronia,
 E senza erede, e inoltrato negli anni
 Si muor di noja e di malinconia.
 Pur vuole, per scemare i gravi affanni,
 Cosa provar che men dura gli fia;
 E dispogliato de' suoi regj panni,
 Al Fiacca e al Ficca lascia in guardia il regno;
 E prende seco un Baron forte e degno.

L X X I X.

E vuol con effo andar girando il mondo,
 E in tal guisa tentar la sua fortuna;
 Chè spiando la terra a tondo a tondo,
 Di là dove il Sol muore e dove ha cuna,
 Spera avviso trovar lieto e giocondo
 (Se sempre il fato la via non gl' impruna)
 Della sua figlia: e con questo pensiero
 Lascia il paterno suo famoso impero.

L X X X.

Si fa chiamare il Cavalier del pianto;
 E giunto un giorno in riva alla marina
 Ode di pescatori un lieto canto,
 A' quai cortesemente s'avvicina:
 E vede come ciascun tiene a canto
 Una leggiadra e lieta contadina,
 E cocendo fardelle in fu la brace,
 Se le mangian cantando in santa pace.

L X X X I.

In vederli restaro un qualche poco
 Gli allegri pescatori, e con buon viso
 Poi li guardaro, e 'lor fecero loco,
 E seguitaron l'allegrezza e'l riso.
 Il Cavalier del pianto anch' effo al foco
 S'accosta, e presso a una fanciulla affiso,
 Una fardella anch' egli ponfi in bocca,
 Che nel mangiarla l'anima gli tocca.

356 R I C C I A R D E T T O,
L X X X I I.

Or questi seguitando il mestier loro,
Una a solo cantava dolcemente;
La qual tacendo, ripigliava il coro.
Cantava dunque: O fortunata gente,
Che aveſte vita nell' età dell' oro,
E che viveſte ſempre allegramente,
Perchè non vi diè mai pena e cordoglio
Deſio di roba, o ambizion di foglio!

L X X X I I I.

Ma come or noi viviam, viveſte voi;
Poveri sì, ma ſenza tema alcuna.
L'acqua de' fonti è dolce vin per noi;
E 'l verde prato, e 'l mare, e la laguna
• Cibo ci dà che non ci aggrava poi;
Nè ſappiam coſa ſia forte o fortuna.
E ripeteva la bella brigata:
O gente feliciffima e beata!

L X X X I V.

Ma perchè il Sole già ſi tuffa in mare,
E l'ombre van cadendo giù da' monti;
Tempo lor par nella capanna entrare,
E cenno fanno con allegre fronti
Al Cavalier, che voglia ſeco andare.
Egli che molto più de' Duchi e Conti
Stima coloro, accetta il dolce invito,
Entra nella capanna, e laſcia il lito.

L X X X V.

E quivi entrato, nel mentre che or queſti
I peſci lava, e quell' altro li cuoce;
Stanno le donne co' viſi modeſti
Intorno al foco, e con ſoave voce
Propongon giuochi, onde ſi tengan deſti
I giovinetti; or quello della noce,
Or quel dell' uovo; e fatti queſti e quelli,
Ne propongono ſempre di più belli.

L X X X V I.

Ma quel che piacque più, fu quel del fiore;
 Perchè una desse a un pescator dicea:
 Tu se' un bel fiore. Ed egli pien d'amore;
 Che fior son io, fanciulla? rispondea.
 Ed ella co' begli occhi tutti ardore
 Guardandolo diceva, e insieme ridea:
 Tu sei, se non isbaglio, un fior di pero;
 Dici d'amarmi; ma non dici il vero.

L X X X V I I.

E quegli rispondeva similmente:
 Voi siete un fior di rosa e di viola,
 E siete in beltà sola veramente.
 E così intanto il tempo fugge e vola,
 E si fa l'ora da sbattere il dente,
 Ora che tanto gli uomini consola.
 Viene la cena, e'l Cavalier del pianto
 Anch' ei s'affide, e si rallegra intanto.

L X X X V I I I.

E dopo aver mangiato bene bene,
 E bevuto anche meglio; un pescatore
 Dice: Signor dopo le nostre cene
 Abbiamo un uso, che non è il peggiore,
 Di cose dir piacevoli ed amene,
 E il novellar ci dà gusto maggiore;
 Però s'egli v'aggrada, a lunghe e corte
 Paglie vedremo, a chi tocca la forte.

L X X X I X.

Chi tira la più lunga, a quel s'aspetta
 Dir la novella. Un uomo vecchio prese
 La paglia in mano, e la teneva stretta.
 Toccò la forte a un pescator cortese,
 Che tace in prima, e a ragionar si assetta;
 Poi'l viso di rossor tutto s'accese,
 E detto ch'era rozzo parlatore,
 Principiò sua novella in tal tenore.

X C.

In un paese affai di quà lontano
 Donna trovossi sì piena d'amore
 Del suo marito, che fu caso strano;
 Talche venendo quegli all' ultime ore,
 Vinta dal duol prese un coltello in mano
 Per trapassarfi banda a banda il core:
 Ma questo parve a le poco tormento,
 E si risolse di morir di stento.

X C I.

Con la sua fante dunque ella s'invia
 Al loco, ove 'l marito era sepolto:
 Nel sepolcro discende, e vuol che stia
 Seco ancor ella, e di lagrime il volto
 Bagna, e sospira, e nulla si ricria;
 Chè mangiare non vuol poco nè molto.
 E già il secondo giorno egli è passato,
 Che ha sempre pianto, e non ha mai mangiato.

X C I I.

La supplica la fante, e la scongiura
 A non voler morir sì crudelmente;
 Ma l'amorosa donna nulla cura
 Il suo pregare. E più già d'un parente
 Ivi è giunto, e di vincere procura
 Tanta durezza, ma non fa niente;
 Chè ferma ell'è voler così morire;
 Chiude l'avel, nè alcun più vuole udire.

X C I I I.

Era il sepolcro del suo buon conforte
 Fuora della cittade un trar di fasso,
 E in quei contorni soleva la corte
 Alzar le forche sopra un certo masso.
 Avvenne dunque che dannato a morte
 Fu un uomo tristo, detto il Stanaffo,
 Tanto era iniquo, e tanti latrocinj
 Fatto egli aveva, e stupri, e lenocinj.

X C I V.

Ed il giudice favio , per esempio
 Degli altri , volle che non si spicasse ;
 E giurò fare memorando scempio
 Di chiunque dal legno lo staccasse :
 Nè palazzo real , nè sacro tempio
 Lo farà immune , se in lui si salvasse ;
 E vuole a questa pena sottoposto
 Anchè'l soldato , che a guardia ci ha posto.

X C V.

Che se per oro , o pur per negligenza
 Lasciassi rubare il corpo morto :
 Lo condanna alla stessa penitenza ,
 E allungheragli il collo , se l'ha corto :
 E per le piazze affissa la sentenza.
 Un giovine soldato bene accorto
 In guardia delle forche fu lasciato ,
 Lo che del morto afflisse il parentato.

X C V I.

Passa quel giorno , e vien la notte oscura
 Più del costume , ch' era nuvolosa.
 La donna intanto nella sepoltura
 Vie più si lagna , ed è ne più dogliosa.
 Usciva fuor di quella pietra dura
 Qualche splendor dell' lucerna ascosa ;
 Verso il sepolcro il Soldato s' accosta ,
 Ed ode il pianto , e gente ivi nascosta.

X C V I I.

Alza la pietra , chè robusto egli era ,
 E vede quella donna addolorata :
 E se bene ella avea pallida cera ,
 Da dolore e da fame consumata ;
 Vede che bella è molto , e che mogliera
 Sia di quel morto crede. Ella nol guata ,
 E seguita suo pianto e sue querele ,
 E chiama sè meschina e 'l ciel crudele.

360 R I C C I A R D E T T O,
X C V I I I.

Torna il soldato al posto, e prende seco
La fiasca e la sua cena, e là sen riede,
Dove sepolta dentro al freddo speco
La donna tutta amore e tutta fede
Staffi, e la fante che con occhio bieco
La sgrida, e prega ch' almen per mercede
Del suo lungo servizio, prender voglia
Qualche ristoro, ed allentar sua doglia.

X C I X.

Ma la stolta d'amor vie più s'ostina:
Quando il Soldato in mezzo a lor si pone,
E dice: Qual pazzia sì vi rovina,
Bella signora, e leva di ragione
Ch'esser deve d'ognun donna e reina?
Il vostro sposo è in tale regione,
Che de' vostri dolori non fa nulla,
E stassi allegramente, e si trastulla.

C.

Finchè egli visse, voi faceste bene
Ad amarlo con tutto il vostro core;
Ma or ch'è morto, e qual fede vi tiene
Di ritener ver lui lo stesso amore?
Voi siete pazza da mille catene,
Se vi ostinate in così tristo amore.
Deh lasciate, signora, tanti affanni;
Non mancherà, chi rifaravvi i danni.

C I.

E la prende per mano, e la conforta,
Lo stesso fa la fante, e spiega intanto
La tovagliola, e'l morto in là trasporta,
E la sua cena gli apparecchia a canto;
E la prega sì bene, e sì l' esorta,
Ch' ella pon fine alcun momento al pianto;
E mangia un poco, e beve del vin nero
A un rozzo sì, ma pulito bicchiero.

C I I.

E s'inoltra la cosa tanto avanti,
 Che del soldato in breve s'innamora;
 E fan tra lor, siccome fan gli amanti
 Quando il permette la fortuna e l'ora;
 Ma mentre che costoro han volto i pianti
 In gran dolcezza, e l'uno l'altra adora;
 I parenti del morto presto presto
 Van su le forche, e tagliano il capresto,

C I I I.

E se lo portan via subitamente.
 Il soldato fra tanto si ricorda
 Dell'impiccato, e manda immantenente
 La fante perchè vegga se alla corda
 Legato egli si stia e ancor pendente;
 Chè dell'aspra sentenza non si scorda.
 Torna la fante, e piange e si dispera,
 Perchè quell'impiccato più non v'era.

C I V.

A tal nuova il soldato e la matrona
 Fecer gran pianti; perchè è cosa certa,
 Che 'l Pretor la mattina a lui la suona,
 S'egli non fugge alla campagna aperta,
 E sua donna gentil non abbandonna.
 Sicchè di nuovo e misera e diserta
 Si rivede la donna, e ancor non fanno
 Come sfuggire l'uno e l'altro danno.

C V.

In queste angustie e dubbiezza di mente,
 Alla donna sovviene in su due piedi
 Un ripiego affai bello ed eccellente,
 E disse: Sposo mio come tu vedi
 La fortuna m'ha in odio veramente;
 E se con l'amor tuo tu mi concedi
 Sommo piacer, costei colma di sdegno
 Si pon tra noi, e guasta ogni disegno.

362 R I C C I A R D E T T O,
C V I.

Ma questa volta romperassi i denti
Quella crudele, e non farammi male.
Prendiamo questo morto, e mi consenti
Che falghiam delle forche ambo le scale,
E impicchiam lui, e inganniamo le genti;
Giacchè uom morto a nulla affatto vale.
Piacque affai la proposta, e in un momento
Traggono il morto fuor del monumento,

C V I I.

Ed alle forche l'attaccan di botto;
Nè se n'accorse alcuno la mattina.
Ma non gran tempo stè tal fatto sotto,
Chè venne a galla, e 'l seppe la Regina;
Ed al marito suo ne fece motto,
Che affai, lodò l'astuzia femminina;
Poi forridendo disse alla consorte:
Donna che sia pregata, non sta forte.

C V I I I.

Quì finì sua novella il pescatore,
E ognuno alzossi per ire a dormire.
Al Cavalier del pianto fanno onore,
Ed alla stanza lo voglion servire.
Li ringrazia egli del cortese amore,
Ed all'albergo suo solo vuol ire.
Vassene adunque, e tosto s'addormenta:
Or noi dunque aspettiam, che si risenta.

Fine del Canto tredicesimo.



RICCIARDETTO

DI

NICCOLO' CARTEROMACO.



ARGOMENTO.

*Despina a Serpedonte è destinata.
 Libera Ricciardetto i suoi cugini.
 Don Fracassa nell' Isola infocata
 Fa molto frutto co' suoi sermoncini.
 Ferrautte, partendo la brigata,
 Missionario riman de' Babbuini.
 Vuol l' afflitta Despina anzi la morte,
 Che pigliar Serpedonte per consorte.*

CANTO QUATTORDICESIMO.

I.

CHI sta nel mondo un par d'ore contento,
 Nè gli vien tolta ovver contaminata
 Quella sua pace in veruno momento;
 Può dir che Giove dirittamente il guata,
 C'ha il mar benigno, e gli dà in poppa il vento.
 Perchè nostra natura ella è formata
 Dal Fabbro eterno in modo tal, che a canto
 Alle allegrezze stassi sempre il pianto.

I I.

E questa cosa ell' è cotanto vera,
 Che a dirla giusta, non fallisce mai;
 Però ne' casi avversi il faggio spera;
 E in grembo alle fortune ha mira a' guai:
 Che 'l chiaro Sole ci apporta la fera,
 E la fera del sol ci apporta i rai;
 E 'l bell' autunno al verno reo ci mena,
 E 'l verno a primavera alma e serena.

I I I.

Onde chi ben conosce sua natura,
 E come son le cose de' mortali;
 Quando ha del bene, goderlo procura,
 Pria che s'impiumi e poi disciolga l' ali:
 E quando giace in alcuna sventura,
 Sperando il bene, disacerba i mali;
 E non fa come il nostro Ricciardetto,
 Che vuol per doglia trarsi il cuor dal petto.

I V.

Il Re di Nubia ebbe miglior cervello,
 Che tanto tempo perduta Despina,
 Non cercò di capestro o di coltello,
 Per fare al suo dolore medicina:
 Ma dormì queto, e del buono e del bello
 Mangiò sempre la fera e la mattina;
 E bevve, ancorchè il vieti l' Alcorano,
 Per istar lieto, del Montepulciano.

V.

Chè per Amore volerfi ammazzare,
 Oltre ch' è cosa sciocca e pazza bene
 E ad ogni conto si dee biasimare;
 Talchè nè pur vorrei che fu le scene
 Sciocchezza tale si vedesse fare:
 Son gli affanni d' Amore e le sue pene
 Cose da nulla, e mere bagattelle,
 Rispetto a gotta, calcoli, e renelle,

V I.

E così si poteffe egli guarire,
 Siccome dall' amor, da questi affanni;
 Che alla fin fine ti fanno morire;
 E in pochi giorni, non in mesi o in anni
 Amor dal nostro sen si fa partire.
 Basta stringergli addosso bene i panni,
 Nè dar fede a' sospiri e lagrimette
 Di queste ragazzacce maladette.

V I I.

Ma il mele, che anche a gli orfi piace molto,
 Fa che 'l dolce d'amor ci alletti troppo;
 Onde ognun corre alla beltà d'un volto
 E nel ritorno egli è sciancato e zoppo.
 Pur quando in sua virtù s'è uom raccolto,
 Discioglie e rompe ogni amoroso intoppo:
 Ma queste cose non si voglion fare,
 E però conviene lagrimare.

V I I I.

Se amicizia avess' io con Ricciardetto,
 Vorrei far sì, ch'egli si desse pace.
 Ma seguitiam l'istoria: io già v'ho detto
 Che 'l Re di Nubia, qual lupo rapace,
 Si portò via Despina suo diletto,
 Che in lagrime e sospiri si disface,
 E lo chiama tiranno ed affaffino,
 Nè vuole averlo in modo alcun vicino.

I X.

Il Principe feroce usa sovente
 Per addolcirla pietose parole;
 Ma l'affannata giovine nol sente,
 E del suo caso misera si duole.
 Ma quello che l'accora veramente,
 E per cui senza fallo morir vuole,
 È che la pietra gialla al suo Ricciardo
 In man restò, non so per qual riguardo.

X.

Onde non fa , come fuggir di mano
 Al fiero amante , a cui già già rincresce
 D'esser trattato in modo così strano.
 Esser vorrebbe la meschina un pesce ,
 O qualche augel per gir da lui lontano.
 Ma in questo mentre il desiderio cresce
 Nel Sir di Nubia in sì fatta maniera ,
 Che o la vuol morta , o vuolla per mogliera.

X I.

E le disse : Despina affai cortese
 È chi domanda quel , c' ha in suo potere.
 Io vorrei l'amor tuo senza contese ;
 Ma quando questo non possa ottenere ,
 Avrollo a forza. E furibondo stese
 Ver lei le braccia vinto dal piacere ;
 Ond' ella il prega che in Nubia la guidi ,
 O pur di Cafria ne' paterni lidi.

X I I.

Ed ivi gli farà , conforme ei brama ,
 Sposa e regina , e finse serenarsi.
 Il Principe che sì l'adora ed ama ,
 Le crede , e giura che potrà sforzarsi ,
 E porrà fine alla cocente brama ;
 E i marinari suoi prega a sbracciarfi
 Quel più che ponno , e prega i Dei del mare
 E i venti , che lo vogliano aiutare.

X I I I.

E gli fur sì benigni e tanto amici ,
 Che una nuvola in ciel non fu mai vista ;
 Ed aure dolci , placide , e felici
 Spiravan sì , che un dì vennero a vista ;
 Delle Affricane ed aride pendici :
 Di che fu nel suo cor dolente e trista
 L'infelice Despina ; e in suo segreto
 S'affligge , e di fuor mostra il volto lieto.

X I V.

Spedisce con la picciola barchetta
 Un marinaio al porto, a dare avviso
 Com' egli è giunto: e dal porto a gran fretta
 In Nubia passa con allegro viso
 Al padre suo spedito per staffetta
 Un giovinetto, che di polve intriso
 E di sudore non corre, ma vola,
 E con tal nuova la corte consola.

X V.

Serpedonte nel porto a mezzo giorno
 Entra, e di voci barbare rifuona
 Il porto, e tutto quanto il lido intorno.
 Egli era grande affai della persona
 E bello ancor, ma nulla affatto adorno
 Di quelle grazie che natura dona;
 Chè aveva aspetto e maniera superba,
 Un parlar aspro, e guardatura acerba.

X V I.

Discende questi, e la bella Despina
 Presa per man da lui discende ancora.
 Egli impera a ciascun, che in sua reina
 Lei prenda da quel punto e da quell' ora:
 E mentre ognuno l' adora e l' inchina,
 E gode avere sì gentil signora:
 Ecco di Serpedonte il vecchio padre
 Attorniato da guerriere squadre,

X V I I.

Che 'l figlio abbraccia, e della lung aassenza
 Ristora i danni e le passate angosce,
 Vedendol sano. Alla real presenza
 Despina ei guida: e perchè in lei conosce
 Quanto puote modestia e riverenza:
 Non temer (dice) chè in te riconosce
 Mio padre a più d' un segno che tu fei
 Figlia di regi, o pur di sommi Dei.

E non sol goderà d'averti nuora,
 Ma farà fare ancor l'ufate feſte.
 E in ciò dir la conduce al padre allora;
 E dice: Queſta, che in ſemblanze oneſte
 Vi meno avanti, di Cafria è ſignora,
 Ed è mia ſpoſa. Il Rege manifeſte
 Dimoſtrò ſue allegrezze a tale avviſo;
 Tanto piacer gli comparve ſul viſo.

X I X.

Ed ordinò la gioſtra di tre giorni,
 E che fra tanto ſe ne deſſe parte
 Non ſol nel vicinato e ne' contorni,
 Ma alle genti remote: e meſſi e carte
 A dame invia e a cavalieri adorni:
 E quindi forma con mirabil arte
 Su la ſpiaggia del mare uno ſteccato,
 Che'l più bel non ſi vide in alcun lato.

X X.

Fece ſpiantare dai boſchi vicini
 Abeti, e faggi, e querce alte ed annofe,
 E platani, e cipreſſi, ed alti pini,
 E tutti quanti in bell'ordin diſpoſe;
 Perchè il cocente Sole non rovini,
 Con le ſue fiamme troppo luminofe
 Il piacer della feſta, e miſe in giro
 Sedili d'oro ornati di zaffiro.

X X I.

Il vano poi della nuova boſcaglia
 Fece coprire d'un candido biſſo
 Tutte a fior d'oro, che la viſta abbaglia.
 Quindi nel mezzo di criſtallo fiſſo
 Un cilindro è, che pare un miglio ſaglia,
 Dove poſa quel cielo e ſtavvi affiſſo;
 E intorno intorno pon d'oro e d'argento
 Tele, che in veritade era un portento.

X X I I.

E fe' venir lontano cento miglia
 Una fontana d'acque cristalline,
 Che in alto sale, e tutta si scompiglia,
 E par composta di minute brine;
 Poscia cadendo forma a meraviglia
 Un bel laghetto, c'ha per suo confine
 Un orlo di smeraldi: e'l cavo spazio
 Formato egli è d'oriental topazio.

X X I I I.

E un'isoletta in mezzo al piccol lago
 Compon tutta di perle e di carbonchi;
 E quivi un trono fa metter sì vago
 Ch'innamora a vederlo: interi e tronchi
 Vi son coralli che formano immago
 D'un vago scoglio, e da purpurei bronchi
 Pendono, ove diamanti, ed ove perle,
 Che una rara bellezza era a vederle.

X X I V.

Quivi tre fedie nobili fa porre
 Per sè, per la regina, e per il figlio;
 E al vincitore un premio fa proporre,
 Che non puote idearsi uman consiglio:
 E s'io nol dico, pensarvi che occorre?
 Questo di perle egli era uno smaniglio,
 Ed ogni perla come un uovo ell'era
 O di gallina, o d'anitra cianciera.

X X V.

Ma nel mentre che'l Re pensa alla giostra,
 E Serpedonte l'opera dispone;
 Despina nella più segreta chiostra
 Nascofa s'è della real magione:
 E piange, e si dispera, e ben dimostra
 Quanto ell'adori il bel Franco garzone;
 E quanto l'addolori e le dispiaccia
 Vederfi di quest'altro infra le braccia.

370 R I C C I A R D E T T O,
X X V I.

E dice : Dunque non avrò riparo
Questa d' affanni sì terribil piena ?
E pur de' casi nostri non è ignaro
Il sommo Giove, che l'aria serena,
E' tutto regge, e si diletta al paro
Dar premio al giusto, e al peccator sua pena.
Or come dunque egli potrà soffrire
Vedermi ognora d' affanno morire ?

X X V I I.

Egli ben fa, che del mio Ricciardetto
Io porto il cuor, nè posso esser d' altrui :
E che 'l mio core si sta nel suo petto,
E che una cosa sola siamo in dui.
Or perchè dunque si piglia diletto,
Che venga un terzo a mettersi fra nui,
E quello al suo, e me tolga al mio bene,
E ci empia entrambi di tormenti e pene ?

X X V I I I.

Ah c' ho timore (e sia pur pazzo e vano)
Ch' egli contento in sua beata fede
Non curi il nostro male acerbo e strano.
Chè chi può rimediare al mal che vede,
E non vuol farlo, e stasene lontano,
Ch' egli lo voglia, da ciascun si crede :
E chi senza ragion vuole alcun danno,
È micidiale, è barbaro, è tiranno.

X X I X.

O Ricciardetto mio, o mio tesoro,
O dolce sposo : ove adesso farai ?
Io misuro dal mio il tuo martoro,
E i sommi affanni tuoi da li miei guai.
Ma non temer, chè nè beltà, nè oro,
Nè regni a te m'involeranno mai.
A te donommi Amore, e mia fortuna;
Nè a te mi torrà mai cosa veruna.

X X X.

E quì rinforza l' afflitta Despina
I suoi lamenti, e l' alte sue querele.
Ma torniamo al garzon, che si tapina
Su l' isoletta, e chiama Dio crudele;
Perchè ha permesso l' orrida rapina,
Ed ha veduto già sparir le vele
Della nave, che porta furiosa
La sua sì bella e sì diletta sposa.

X X X 1.

E perchè dietro alla nave fugace
Tutti son mossi, ed ei rimasto è solo;
In un mare di pianto si disface.
Ma quello perchè più cresce il suo duolo,
È che nel porto alcun legno capace
Non v' è a portarlo; ed ei levarsi a volo
Nè fa, nè puote: onde affatto dispera
Di più trovar l' amata sua guerriera.

X X X 1 1.

Quel che si dice della tortorella,
Quando il falcone o 'l cacciatore avaro
Le ha presa o morta la compagna; ch' ella
All' aer bruno, all' aer puro e chiaro,
Sempre geme e sospira, e sempre appella
Lei che non l' ode in quel suo pianto amaro:
Lo stesso di Ricciardo dir si puote,
Con tante strida l' isola percuote.

X X X 1 1 1.

Ma quando alla ragione diede loco,
E 'l core afflitto rallentò sua pena,
E i generosi spirti prefer foco
Talchè di sdegno ha l' anima ripiena:
Alla sua donna non più pensa, o poco,
Ma pensa alla vendetta: e su l' arena
E ne' porti di Nubia esser vorria
Apportator d' aspra tempesta e ria.

372 R I C C I A R D E T T O,
X X X I V.

Nè più nell' amorosa anima or pinge
Il dolce Amore a lui gli occhi e i capelli
Della sua donna; nè con rose cinge
I bei denti d'avorio, e i grati e belli
Modi, con cui sì l'incatena e stringe;
Ma in mano del Furor sono i penelli,
Che a colore di fangue orrido e nero
Pinge di Serpedonte il volto fiero.

X X X V.

E gliel dipinge nella guisa stessa,
Con cui lo vide quando portò via
La sua Despina di dolore oppressa.
S'arma egli dunque, e quasi si ricria,
Pensando al giorno che gli sia permessa
Quella battaglia, ch'or tanto desia:
E già gli par la temeraria fronte
Aver recisa all'empio Serpedonte,

X X X V I.

Ed ascoltare dalla sua Despina
Gli sdegni, e l'arti, e i fortunati inganni
(Di cui n'hanno le donne ampia fucina)
Ch'ella usò in mezzo a quei fieri tiranni,
Per conservarsi sua sera e mattina:
E gli pare anco de' passati danni
Seco parlando averne tal gioire,
Che può pensarlo, e non lo può ridire.

X X X V I I.

Con la dolcezza di questi pensieri
Gli torna in mente, come tutte ha seco
Della sua bella donna in un forzieri
Le pietre e l'erbe, che nell'alto speco
A lei donò Silvano; e a lui fur jeri
Date da lei, prima che l'atto bieco
Commesso fosse: e principia a sperare
Di poter quinci, lor mercè scappare.

X X X V I I I.

E la pietruzza gialla in man si prese,
 Ch' invisibile fallo a chi che sia;
 Ed all' estremo lido indi discese
 Per veder se alcun legno giungia.
 Or qui lasciamlo, ed in altro paese
 Andiam seguendo della Musa mia
 Il presto volo; e parliam, se v'è grato
 Di Rinalduccio e d' Orlandin pregiato.

X X X I X.

Dopo aver navigato cinque giorni
 Giunser costoro con la lor barchetta
 N' un mar, che non ha lido che 'l contorni:
 Sol giace in mezzo ad esso un Isoletta
 Bella ed aprica, e d'altri faggi ed orni
 Ornata sì, che a vederla diletta,
 Quivi pregano Argea, quiui Corese
 A discendere, e starvi almanco un mese.

X L.

Il suo nome non fanno i naviganti,
 Nè qual gente vi stanzi, o a chi s'aspetti;
 Ma Naldin disse: Non pensiam più avanti,
 E a pigliar terra ognun di noi s'affretti.
 Già il giorno scoloriva i suoi sembianti,
 E già mossa era da' suoi neri tetti
 La notte, che ricchissima di stelle
 Par che ci tolga, e da cose più belle:

X L I.

Quando son presso all' isoletta tanto,
 Ch' odon le voci e veggion le persone:
 Ma perchè l'aria era confusa alquanto,
 Veggiono poco o nulla. In conclusione
 Starli nel porto quella notte intanto
 Pensa il piloto, come è di ragione:
 Ch' entrare in casa d'altri all' impazzata
 È cosa, che non puote esser lodata..

E prender lingua fra tanto procura ,
 E che si stia su l'armi ognuno avverte ;
 Benchè non v'è pericol di paura ,
 Ma che più tosto l'Isola diserte
 De' due cugini l'immensa bravura ;
 Ch'avean le mogli lor sotto coperte ,
 E stavano a vedere su la poppa
 Giocare i marinari a massa e topa.

X L I I I ,

Passò presto la notte ; chè in quel loco
 Qual è vicino alla fascia bruciata ,
 Il miserello Sol riposa poco ;
 Ma da' suoi raggi è tanto travagliata
 L'Isoletta , che par fatta di foco ,
 Pur delle piante fa la dolce e grata .
 Ombra , e le fonti che scorron per essa ,
 Che l'abitazion vi sia permessa.

X L I V .

Venuto il giorno , saltan sul terreno
 Le donne , i cavalieri , e i marinai ;
 E lo veggion di popolo ripieno ,
 Ma brutto molto e scontraffatto assai .
 Quando ecco sotto un baldacchin di fieno
 Balzar tra ginestreti e gineprai
 Il Rege e la Regina , e per l'incolto
 Luogo trar seco un popol lungo e folto ,

X L V .

All'apparir che fecero costoro ,
 I giovani e le donne stupefatte
 Restaro , e si ammutiron tra di loro ,
 Chè nella valle star di Giofatte
 Stimar : chè di tai genti il tristo coro ,
 Si come da natura furon fatte ,
 Avea le membra ; e quelle eran sì sporche ,
 Che a vederle parean pistrichi ed orche ,

X L V I.

Uomini e donne con la testa calva,
 E senza pelo ancor le ciglia e 'l mento,
 Avean la pelle di color di malva,
 Schiacciato il naso, e le due labbra indrento;
 Lunghe le mani, e chi da lor si salva
 Può dir, ch' egli è simile ad un portento,
 Tanto son ladri: ed hanno brevi e corti
 I piedi, e gialli come li hanno i morti.

X L V I I.

Giunti costoro avanti a' Paladini,
 Incominciaro a far risa da matti,
 Parendo lor che fossero orfacchini,
 O simili animali scontraffatti.
 Disse Nalduccio: A questi burattini,
 A queste scimie, a questi brutti gatti
 Mi vien pur voglia di levare il ruzzo;
 Chè già principia ad annojarmi il puzzo.

X L V I I I.

Ed Orlandino pur presa la muffa
 Avea per quello così pazzo riso;
 Onde senz' altro dire a fiera zuffa
 Venne con essi, e fu di fangue intriso
 Il suolo sì, che 'l ginocchio vi tuffa:
 E tanto fuvvi popolaccio ucciso,
 Che pochi la scamparo, e solo resta
 Il Re con la Regina afflitta e mesta.

X L I X.

E chieggono pietade ad alta voce
 A' due guerrieri, e giuran (se vorranno)
 L'Isola dargli, e scampar cotal croce.
 Chè scegliere de'due il minor danno
 È gran saviezza, e se ben molto nuoce
 L'alta discesa dal reale scanno,
 Nulladimeno quel salvar la pelle
 Si ripon sempre tra le cose belle.

L.

I due guerrieri, onor del nome Franco,
 Rinfodraro le spade a tali accenti,
 Ed abbracciaro i Regi, e lor fer anco
 Mille gentili e grati complimenti;
 E messisi ambidue presso al lor fianco
 Con le lor belle donne, che lucenti
 Astri pareano per la gran beltade,
 Con essi entrar nella real cittade.

L 1.

Non torri, non palazzi, o templi augusti,
 Non larghe piazze, non teatri, o logge,
 Non statue, nè obelischi alti e vetusti
 In essa son; chè a differenti fogge
 Formata ell'è, e di diversi gusti;
 Perchè a fuggire il Sole e le gran piogge
 Han buche, e grotte, ed alti ripostigli,
 A maniera di tassi e di conigli,

L 1 1.

Ed un gran fasso è la porta di casa;
 Ma dentro dalle provide formiche
 Han preso esempio. Quì pulita e spasa
 Evvi una stanza, ove non grani o spiche;
 Ma son di mele, di pere, e cerasa
 (Cibo lor proprio) monticelli e biche;
 Quà varie celle, e di tutte l'uscita
 È facile oltre modo, ed è spedita.

L 1 1 1.

Non vogliono, che 'l Sol mai vi penetri,
 Tanto è cocente; ma certi animali,
 Che sembran fatti di cristalli e vetri,
 E tutti luce, lor fan da fanali.
 Di questi ornan le tombe e i lor feretri;
 Alle lucciola nostra in parte eguali
 Sono; ma questa di dietro riluce,
 E quelle sono tutte quante luce.

L I V.

Il palazzo reale era il più basso ,
 E' il più profondo d'ogni altro tuguro :
 Così forse tra noi la volpe e' il tasso
 Hanno lor tane e lor luogo sicuro.
 L'atrio era grande , e tutto era di fasso ;
 E quindi e quindi alzato v'era un muro ,
 Non già di quadri adorno o freggi illustri ,
 Ma di canne lievissime palustri.

L V.

Nella gran sala, o vero nel gran piano
 Della regia spelonca , il più bel fiore
 Accolto s'era del poplo strano ;
 Che (come dissi) di verde colore
 Avea la pelle , e lunga affai la mano.
 Ora questi , per fare un qualche onore
 A gli ospiti sì forti e valorosi ,
 Fecer lor feste e giuochi curiosi.

L V I.

Dodici donne co' piedi legati
 Di dietro , e con le mani alla cintura
 Ballavan come gatti innamorati
 A cert' aria di suono acerba e dura ,
 Che 'l ballo esser pareva de' spiritati.
 Venivano poi loro in dirittura
 Dodici giovinetti , anch' essi presi
 Per ambo i piedi ed ambo i contrappesi.

L V I I.

Le funi delle donne in man tenea
 La regina , che stava sopra il trono ;
 Ed il Re quelle degli uomini avea.
 Or quando il loro ballo era fuol buono ,
 La Regina una fune a se traeva ;
 Onde se stata forte più d'un tuono
 Fosse la donna , ella è ben cosa chiara ,
 Che far doveva una caduta amara.

Così la fune tirando ambidue,
 Andaro in terra tutti i ballerini,
 Con la pancia sul suolo, e 'l dorso in sue:
 E mentre questi miseri tapini
 Stavan col volto in guisa tale in giue,
 A suono di chitarre e violini
 Il Rege, la Regina, e i Cavalieri
 Lor pizzicando andavano i messeri.

L I X.

Poi terminato il ballo, d'odorosi
 Fiori e d'erbette altrettante corone
 Portava un paggio, e fu' capi dogliosi
 Le riponeva di quelle persone,
 Che fur gettate a terra; e con giocosi
 Canti, da farsi in casa di Plutone,
 Li menavano in giro per la stanza,
 Finchè non ferenasser lor sembianza.

L X.

Quindi sopra un gran palco erano posti,
 Ch'era maggior del regio trono ancora;
 E lor, sì come a numi, eran proposti
 Indovinelli e dubbj a ciascun' ora:
 Ed effi or a' vicini, or a' discosti
 Davan risposta senza far dimora;
 Talchè del giuoco Naldino s'invoglia,
 E porta un dubbio, e vuol che se gli scioglia.

L X I.

Ed il dubbio fu questo: se si possa
 Una donzella conservar fedele
 Al primo amante, se d'un altro in possa
 Si trovi, che lei chiama aspra e crudele,
 Ed or tremante, or con la faccia rossa,
 Or dolente, or pietoso si querele:
 Massime quando quell' altro è lontano,
 E di più averlo lo sperar sia vano.

L X I I.

Risposer tutti ad una voce sola,
 Che fedeltade in donna non alligna.
 Canaglia! voi mentite per la gola:
 Disse Corese con la faccia arcigna.
 Argea dipoi non fale già, ma vola
 Sopra del palco, ed i denti digrigna,
 E strappa le corone a questo e a quello;
 E vacca par, fuggita dal macello.

L X I I I.

Ed ecco a un tratto tutti le son sopra.
 A questa vista i forti Paladini
 Fan lama fuora, e si comincia un' opra,
 Che passa del credibile i confini.
 Va' il palco a terra, e la gente flossopra;
 Chi più fugge, ha più senno: i Re meschini
 Non scendono dal trono per paura,
 E stan guardando de' suoi la sventura.

L X I V.

La bella Argea fu presto liberata,
 Tanto spavento ciascheduno impiglia.
 Ma mentre quella coppia infuriata
 Uccide, storpia, rovina, e scompiglia:
 Eccoti cosa barbara e spietata,
 Ch' in un mi fa spavento e meraviglia;
 Una furia, un fantasma, un mostro tale,
 Che ha di demonio più, che d' animale.

L X V.

È nero affai, e grosso come un porco,
 Ed ha la testa, e 'l dorso, e piedi, e coda
 Tutta piena di zampe, e sembran d' orco;
 Ha lunghi denti, e la pelle sì foda
 Che vince il bronzo, ed un grugno sì sporco
 Che cola sempre di sanguigna broda.
 Or questi apparve in meno d' un baleno,
 Non si fa come, rompendo il terreno.

380 R I C C I A R D E T T O,
L X V I.

E con le branche e con l'ugne d'arpia
Ghermì le belle donne, e presto presto
Ritornò sotto terra, e fuggì via.
Nalduccio ch'era un garzoncello lesto,
Non istà punto a misurar la via,
Ma salta dietro il mostro : afflitto e mesto
Resta Orlandino, ed al trono reale
S'invia alla peggio, come un animale.

L X V I I.

Ma quelli non lo stettero aspettare,
E si precipitar di dietro al trono ;
Poi si misero entrambi a sgambettare
Per certe buche, e già salvati sono.
Orlandino non fa più che si fare,
Ma non per questo daffi in abbandono ;
Anzi in man prende un di quegli animali,
Che fanno lume a guisa di fanali.

L X V I I I.

E per le buche, dove entrò la bestia
Con le donne leggiadre e Rinalduccio,
Passa sicuro ; e non gli dà molestia
Entrar, come dir suol si, in bocca al luccio ;
Anzi grida feroce, e più s'imbestia
Quanto più scende ; sì lo tocca il cruccio
Pel suo cugino, e per la sua consorte,
Ch'odia la vita, ed ha in desio la morte.

L X I X.

Or mentre egli va innanzi, ode un romore
Di gente che combatte, e insieme ascolta
Sospiri, e pianti, e voci di dolore.
Ma diremo di questi un'altra volta :
Perchè ora, tra l'affanno e tra l'orrore,
Non so che dirmi ; e se non si rivolta
Fortuna a lor favore, ho gran spavento
Che non muojano tutti colà drento.

L X X.

La gioventù va via, e non riflette,
 Che dopo il danno, a quel che vien da poi;
 Però quando uno imbianca le basette,
 Guida in altra maniera i fatti fuoi.
 Ma così fanno tutti, e non si mette
 Giudizio che col tempo; ancora noi
 Femmo lo stesso: e gli altri che verranno
 Dopo di noi lo stesso pur faranno.

L X X I.

Però diceva ben quell' uomo saggio,
 Che giovin non si loda per saviezza,
 Come per frutti non si loda il Maggio,
 Nè l' inverno per fiori. Ha giovinezza
 I propri doni, e ben le reca oltraggio
 Chi prudenza in lei vuole, e vuol fermezza.
 Il meno pazzo al mio parere è quello,
 Che tra' giovani ha un' oncia di cervello.

L X X I I.

Ma io vi veggio in sì strano dolore,
 Se lascio in tal periglio, in tale affanno
 I bei garzon, che ve ne scoppia il core;
 Ed ho timor che non abbiate danno,
 Donne gentili: onde per vostro amore
 Salto l'istoria, e quelli che lo fanno,
 Non mi sgridin per questo, che alla fine
 De' poeti le donne son regine.

L X X I I I.

Or dunque per seguir la tela ordita,
 Veghiamo a Don Tempesta e a Don Fracassa,
 E insieme al pentitissimo Eremita
 Che col suo pianto ogni gran fallo cassa
 Di cui abbonda la sua trista vita;
 E tale esempio, dovunque egli passa,
 Dà d'umiltade e di devozione,
 Che vien preso per santo Ilarione.

382 R I C C I A R D E T T O,
L X X I V.

Tiene una fune a' fianchi, ed una al collo;
Nude ha le spalle, e tanto se le batte,
Che par ch'egli percuota un qualche stollo,
O sia sua pelle cuojo da ciabatte.
Guarda la terra, e par gallina o pollo
Quando per pioggia grondante s'abbatte;
E dice misereri e deprofundis,
Ut salvetur a diabolis immundis.

L X X V.

E perchè Don Tempesta tien per certo,
Che sia opera fanta il dar foccorso
A lei, che già nel Libico deserto
Portata s'è qual capriola l'orfo,
Il Sir di Nubia che un torto si aperto
Fece a Ricciardo senz'alcun rimorso;
Però vuole imbarcare, e feco chiama
Anche Ricciardo, che cotanto egli ama.

L X X V I.

Ed in quel giorno appunto (ve' che forte!)
Giunse all'Isola un legno di Levante,
Sbalzato da burrasca orrenda e forte;
Di che se s'allegresse quell'amante,
Il pensi chi fu mai di quella corte.
Dalla testa tremò fino alle piante
Pel soverchio piacere ed improvviso,
E fe' di latte, e poi di rosa il viso.

L X X V I I.

La travagliata nave in tempo breve
Le rotte vele e le troncate farte
Ricompono, e al soffiar d'un aura lieve
Scioglie dal lido; e feco si diparte
La compagnia, che in sè mai non riceve
Timor, se ben nemico avesse Marte:
E giunser presto presto all'Isoletta,
Da me poco anzi nominata e detta.

CANTO QUATTORDICESIMO. 383

L X X V I I I.

E giunser ivi appunto nel momento
Che venne il mostro, e portò via le donne,
Ed Orlandin nella buca entrò drento,
Gridando forte Kirieleisonne
Per cristiana pietà non per spavento,
Chè mai non fia ch'egli di lui s'indonne:
E l' Isola faceane un gaudio strano
Con corna, e pive, e battere di mano.

L X X I X.

Di piacer tanto chiede Don Tempesta
La cagione a color ch' eran nel porto;
E gli fu detto che quella gran festa
Si fea a cagion, che a favor loro inforto
Era il nume dell' Isola, che mesta
S' era ridotta per lo strano torto
Che le fer due garzoni e due donzelle,
Spinte colà da lor nemiche stelle.

L X X X.

E appena raccontò come in sembianza
Di fiero mostro feo l' aspra rapina,
E che un di loro con strana baldanza
Gli corse dietro per tanta rovina,
Che 'l credon morto, o almen n' hanno speranza:
Chè di pietade e d'ira si tapina,
Il buon Ricciardo, sbalza sul terreno
Presto così, che raffembrò baleno.

L X X X I.

Fan lo stesso i Giganti e Ferrautte;
E preso uno dell' Isola, di morte
Lo minacciano e d'altre cose brutte,
Se non li guida per le vie più corte
Là dove sono in periglio ridutte
Le genti Franche: e per benigna forte
Diedero in un, che li condusse presto
A luogo infelicissimo e funesto.

384 R I C C I A R D E T T O,
L X X X I I.

Giunti alla buca, grida Ricciardetto:
Siete ancor vivi, dolci miei cugini?
Nè sentendo risposta, per dispetto
E per doglia si strappa e vesti e crini.
Indi ancor egli per quel foro stretto
Salta in soccorso de' suoi Paladini;
E cade in tempo, che la bella Argea
Per morta dal marito si piangea.

L X X X I I I.

Senz' altro dire con la forte spada
Percuote il mostro, ma il percuote in vano,
Chè par che 'l colpo sopra un masso cada.
Ond' egli prestamente dà di mano
All'erba tanto prodigiosa e rada,
Che fa venire il sonno da lontano;
E con essa percuote il grugno all' Orco;
E fa che dorma e ruffi come un porco.

L X X X I V.

E con l'erbe salubri il petto e 'l volto
Tocca d' Argea e di Corese ancora,
Talchè ritorna in loro il quasi sciolto
Spirto, e le guance loro ricolora:
Ma di tornare in fuso il modo è tolto,
E 'l più star ivi è troppo rea dimora.
Onde grida Ricciardo a voce piena:
Quì d' uopo è di calar fune o catena.

L X X X V.

Ferraitte a quel dire si discinse
La corda, che tenea per penitenza.
E in cento giri su i fianchi si strinse,
E giù calolla con somma avvertenza:
E Don Tempesta alla man la sì avvinsse
Per su tirarli con la sua potenza.
Giunta la fune a basso, quella ria
Bestia legaro per le zampe in pria.

E dissero:

L X X X V I.

E dissero : Tirate allegramente,
 Chè viene uno storion di que' passuti.
 A se tira la fune prestamente
 Il buon Gigante, e dice : Iddio ci ajuti;
 Quando sel vide a piedi veramente.
 Restaron gli altri sbigottiti e muti.
 Tanto orrido e feroce egli era in vista,
 Da far paura a un San Giovambattista.

L X X X V I I.

Ed alla rete dan tosto di mano,
 E lo copron così nel sonno oppresso,
 Acciò svegliato egli s'arabbi in vano;
 Poi ricalan la fune per lo stesso
 Terribil tanto e periglioso vano.
 Legano a quella i giovani in appresso
 La bella Argea, e dopo lei, Corese;
 Di che si dolser poi per più d'un mese.

L X X X V I I I.

Alfin per farla corta ognun fu tratto
 Da quella tomba e rimirò la luce;
 Di che n'ebbero tutti un gusto matto;
 Perchè là dove tace e non riluce
 La bella fiamma, ch'è di Dio ritratto,
 E che mantien le cose e le produce;
 Non è vita o piacer di forte alcuna,
 Ma inferno, ove ogni affanno si raduna.

L X X X I X.

Riprese Ferrau divotamente
 La benedetta fune, e intorno a fianchi
 Se la ricinse tutta strettamente:
 Ed abbracciò que' giovinetti Franchi.
 Il che fero i Giganti similmente:
 Poi disser lor : Questo padre de' granchi,
 Questo demonio è bene che si desti,
 E che 'l nostro valor si manifesti.

Disse Orlandin : Lasciamolo dormire ;
 Chè non è bestia al mondo a lui simile,
 E ha forza tal che non si può ridire.
 Disse il Fracassa : Io lo stimo un barile,
 E con un calcio lo faccio basire.
 Ma Don Tempesta che nol tiene a vile,
 Disse : Io'l vo' prima dentro il mio retino,
 E poi si desti, e stiamogli vicino.

X C I.

Destà che fu la spaventosa fiera,
 Fe' cose ch'io ne tremo a dirne solo ;
 E se la rete fatata non era,
 Squarciata l' averia come un lenzuolo.
 Si torce, e sbuffa, e d'una bava nera
 La rete imbratta, e ne riempie il suolo,
 Ma Don Fracassa ride e la strascina
 Per la cittade infino alla marina.

X C I I.

Quivi il popol dell' isola ridotto
 S'era, e piangeva lo suo dio prigionie:
 Quando il Fracassa volto al popol tutto
 Incominciò una bella orazione,
 Che fece (grazie a Dio) di molto frutto :
 Perchè mostrò loro in conclusione,
 Che'l vero Iddio è in cielo, ed è immortale ;
 E che quel loro era un brutto animale.

X C I I I.

Poi spiegò loro della santa Fede
 I misteri più alti e più nascosti :
 Che niun giunge alla beata fede,
 Se al battesimo avvien che non s'accosti.
 Onde ciascuno il battesimo chiede :
 E a tutti quanti in lunghe file posti
 Dan battesimo i Giganti e Ferrau,
 E grida ciaschedun : Viva Gesù.

X C I V.

Poi Don Fracassa s'acosta alla bestia,
 E fa che monti maggiormente in ira;
 Onde non vi fo dir come s'imbestia;
 E s'adopra le zampe, e'l grugno gira.
 Ma per trarla alla fine di molestia,
 Prende la rete e intorno la raggira;
 Poi sopra d'una pietra egli la scaglia,
 E spezza il mostro come un fil di paglia.

X C V.

Così col forcio noi vediamo il gatto,
 Che si mette talvolta a giocolare:
 Poscia nojato di spaffo si fatto
 L'afferra sì, che non può più scappare,
 E vivo vivo se lo ingolla a un tratto.
 Sì la volpe alla lepore usa è di fare,
 Che scherzando con lei s'imbroglia e mischia
 Poi nel più bel del giuoco gliela fischia.

X C V I.

Morta la fiera, e gettata nel mare;
 Disse il buon Ferrau: Son risoluto
 Di qui fermarmi, e Cristo predicare
 A queste genti, ed esser lor d'ajuto.
 E mi vo' questa fune anco levare,
 Chè 'l diavol qui può sonare il liuto,
 Chè donne così brutte e sì sgraziate
 Al par di queste non ne son mai nate.

X C V I I.

E se con queste il diavol non m'adesca,
 Per altra via di certo non m'acchiappa.
 Con un bell'occhio ed una faccia fresca
 Di man della ragion tutto mi strappa:
 Or qui non farà mai ch'egli riesca,
 E su gli ugnelli si darà la zappa.
 Approvano i Giganti il suo concetto,
 E vien da lor più volte benedetto.

Il di seguente ritornano in mare ,
Seguendo gli altri il lor preso cammino ;
E Ferrau si mise a predicare
E a far del ben , se mal non l' indovino .
Ma non so già , come abbia a terminare
Questo istituto suo tanto divino .
Guardilo il ciel , che a quel lido non giunga
Qualche donzella , e l' anima gli punga .

X C I X .

Or mentre questi prega , e quelli vanno
Per le gran vie del gran padre Oceano ;
Venite meco a morire d' affanno ,
Se avete il cor pieghevole ed umano ,
Donne gentili , chè all' estremo danno
Giunta vedrete sul lido Affricano
La bella e infelicissima Despina ,
Che a crudel morte ognora s' avvicina .

C .

Il giorno eletto alla giostra reale
Ed all' odiato e barbaro imeneo ,
Giunse sopra d' un carro trionfale
(Là dove in suo dolore acerbo e reo
Stava Despina pensando al suo male)
Il fiero sposo , e con quanto poteo
Terribil voce , lei chiama che scenda
Sul nobil carro , e la mano gli stenda .

C I ,

Tremò la giovinetta a quella voce ;
Come a rombo di falco tortorella ,
Od al ruggito di lion feroce
Sola nel bosco timida vitella ;
E gela , e fuda , e della morte atroce
Già l' immagine scorge acerba e fella ;
Ma tanto è il ben , che al suo Ricciardo vuole
Che 'l perder lui più del morir le duole .

C I I.

E nel suo cor magnanimo propone
 Quel giorno per l'estremo di sua vita ;
 Ed affacciata al vicino balcone
 Senza speranza, e però fatta ardita ,
 Dice : Signor, se in te puote ragione ,
 Sarò con pace e ancor con laude udita ;
 Ma se fuor fei di suo domino o possa ,
 Io là ritornerò , donde son mossa.

C I I I.

Come ladron di via , che a salva mano
 Crede spogliar l'incauto passeggiere ,
 Ch'aveva discoperto da lontano ,
 E vagli addosso impetuoso e fiero ;
 S'ei gli resiste , onde fallito e vano
 Riuscire si veggia il suo pensiero ,
 Per l'impensato caso si tapina :
 Tal Serpedonte restò per Despina.

C I V.

Chè in testa mai non gli faria caduto
 Di vederla sì torbida e pensosa ,
 E quasi in atto di fargli un rifiuto
 D'esser donna di Nubia, e in un sua sposa.
 Quindi le dice : Io quì non son venuto
 Per veder , quanta è in te virtù nascosa ,
 Ma per condurti alla gran giostra , e poi
 Queto dormir tra i dolci amplessi tuoi.

C V.

E monta sopra gli argini del carro ,
 E verso del balcon salta , anzi vola ;
 Indi con viso torbido e bizzarro
 La guarda alquanto senza far parola.
 Ma perchè queste cose ora vi narro ,
 Pietose Donne , e in mezzo della gola
 Io non chiudo gli accenti ? Chè son certo
 Come tacendo acquisterei più merto.

390 R I C C I A R D E T T O ;
C V I.

Ma già ch'egli v'è in grado ch'io favelli,
Come voi mi mostrate a più d'un segno ;
Udite dunque. In aspri modi e felli
Prende la verginella , e con disdegno
Sul carro la strascina pe' capelli.
Nubia turbossi all'atto acerbo e indegno ;
Ancorchè fosse barbara e villana ,
E poco avesse della mente umana.

C V I I.

E con Despina più morta che viva
Al campo giunge : e cavalieri e dame
Si muovono a incontrarlo ; e mentre arriva ,
Il vecchio padre anch'esso , del reame
Con la più illustre e nobil comitiva ,
Vallo a trovare , e del nuovo legame
Del bramato imeneo scherza con esso ,
Ignaro ancor di quel ch'era successo.

C V I I I.

Quando egli s'ode dir : Padre costei
O in questo punto diverratti nuora ,
O io fo giuro a tutti i sommi Dei ,
Che in questo punto converrà che mora.
La sciocca sdegna i dolci affetti miei ,
Perchè d'un altro ella è invaghita ancora :
Perciò risponda , e dica ciò che vuole ,
E viva o mora per le sue parole.

C I X.

S'alza Despina in piedi , e attorno attorno
Guarda le donne , i duci , e i cavalieri ;
Indi col viso d'ogni grazia adorno
Che fuor mostrava i nobili pensieri ,
Vo'ta colà dove si muore il giorno ,
Quasi guardasse i suoi perduti imperi ,
Un cenno fece con la bianca mano
D'essere udita , e non lo fece in vano.

C X.

Ed ecco ognun s' affolla per udire
 Ciò che dirà l' illustre pellegrina.
 Ma io , che fo com' ella vuol morire ,
 Spezzo la cetra , e di questa meschina
 Non vo' nulla ascoltare , e nulla ordire.
 O di fede e d' amor bella eroina ,
 Letta non avess' io tua trista istoria ,
 O almen mi fosse uscita di memoria !

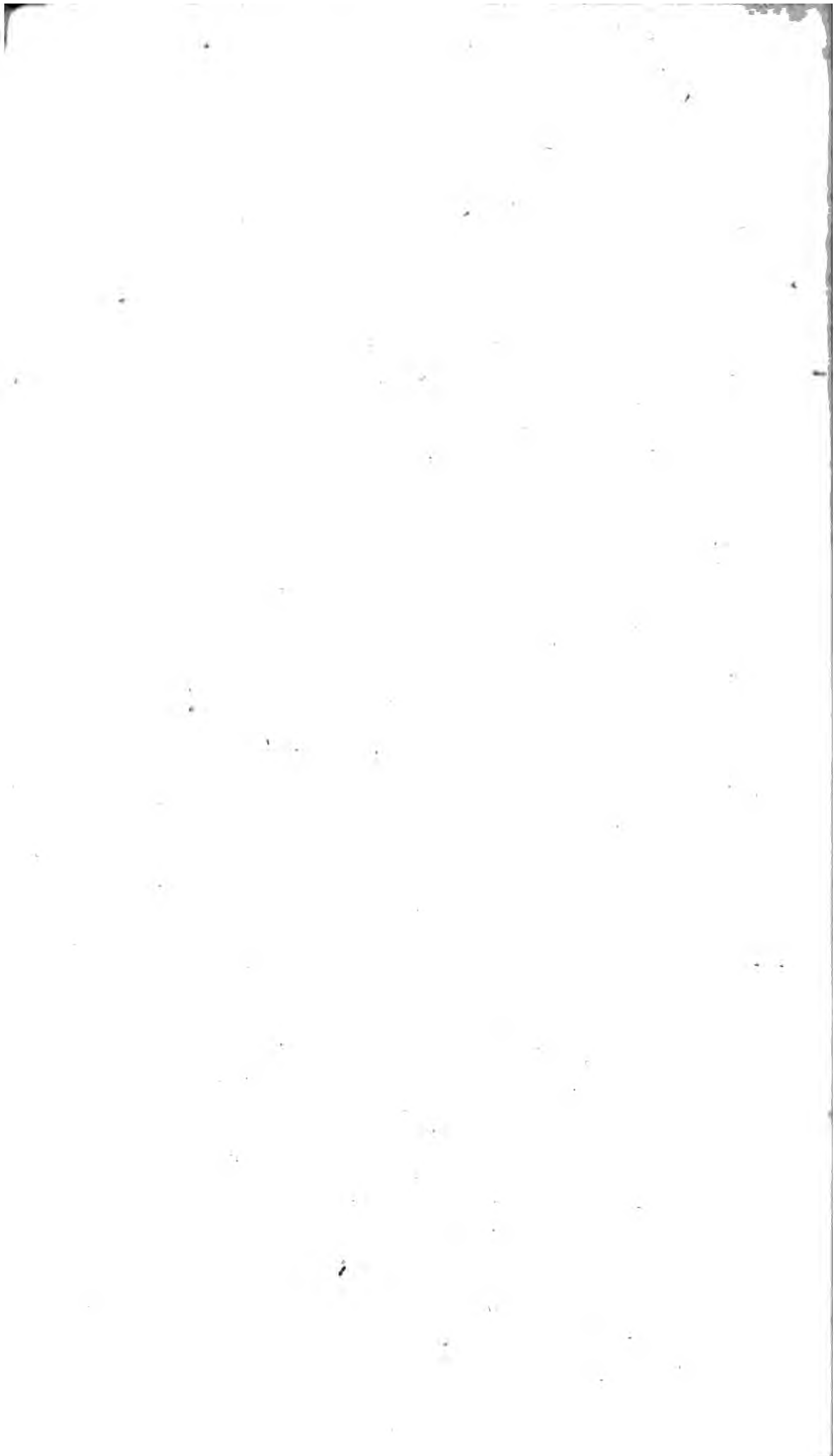
C X I.

Chè tal pietà di te mi ferra il core ,
 Che me l' affoga , e perdo i sentimenti.
 O dove fei , Ricciardo ? ove dimore ,
 Ora che giunto a gli ultimi momenti
 Per troppo amarti è il tuo sì dolce amore ?
 Ahi donde ei stassi , l' arrecchino i venti
 Su le Libiche spiagge , acciò che porte
 A te foccorso , o veggia almen tua morte !

C X I I.

Ma dove volgo le mie triste rime
 A chi non m' ode , o non sente pietade ?
 Omai dalle supreme alle parte ime
 Mi prende un gelo , onde a terra mi cade
 La mesta lirà , nè più il labbro esprime
 L' usate voci ; ma di tronche e rade
 Note tesso i miei versi , e di gran pianto
 Tutte le aspergo : onde lasciamo il canto.

Fine del Canto quattordicesimo.

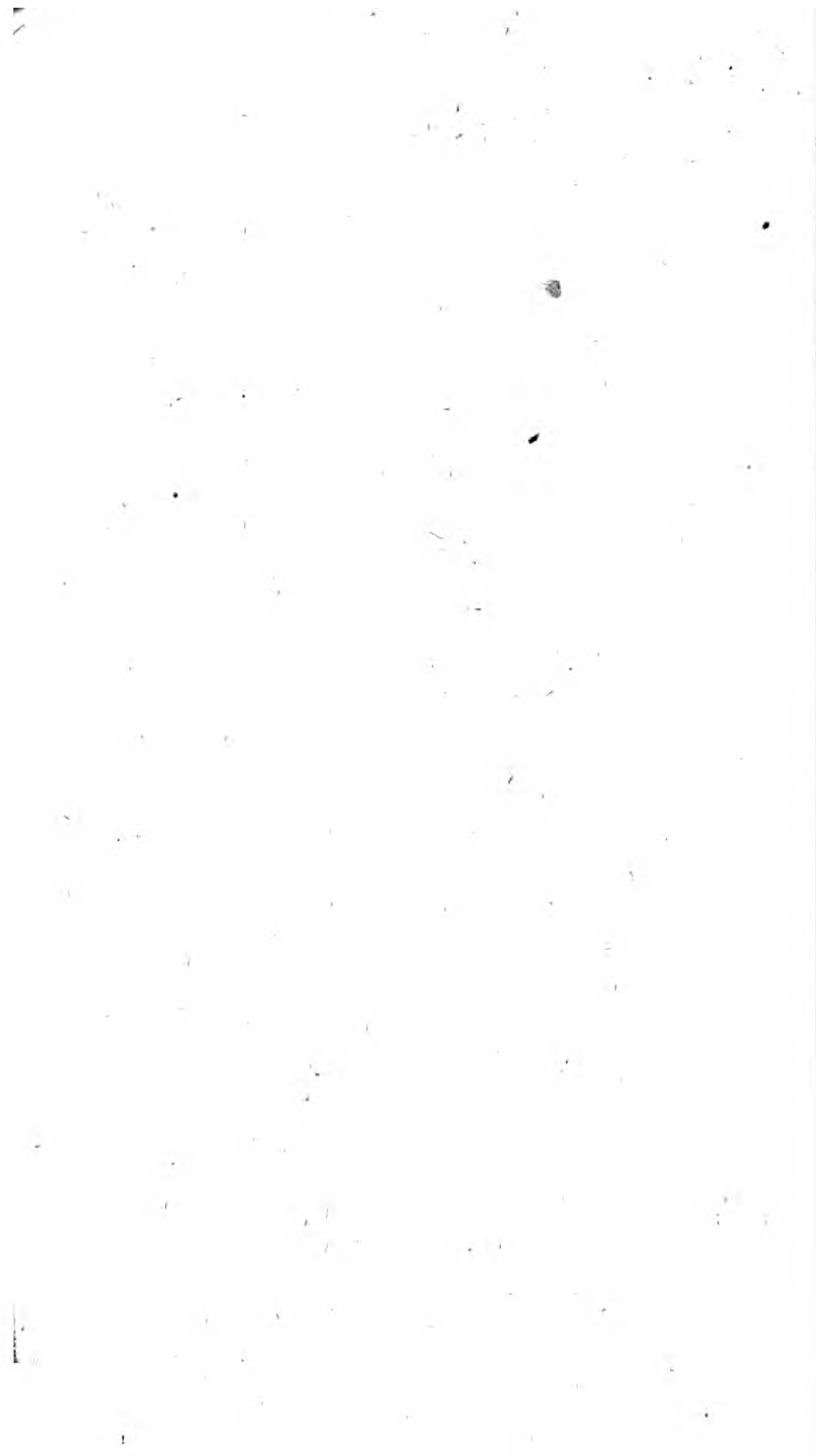


<i>Canto.</i>	<i>Ottava.</i>	<i>Verfo.</i>	<i>ERRATA.</i>	<i>Legge.</i>
15	53	2	baldo re	baldore
16	20	7	voftri	voftre
17	54	2	Prancefco	Francesco
17	76	8	no	non
18	25	8	ardite	ardire
19	9	8	tuti	tutti
20	2	3	del	delle
20	2	8	il un'	in un
20	74	7	d'Aglande	d'Anglante
21	7	3	fon ben	fo ben
23	31	6	bon	buon
25	77	8	gridarva	gridava
26	58	7	prime	prima
27	6	8	meritrebbe	meriterebbe
27	17	8	Tingitnato	Tingitano
28	4	6	veramenre	veramente
28	15	2	ftreno	ftrano
28	23	1	giunchgliia	giunchiglia
28	24	5	nofo	noiofo
29	37	5	pefier	penfier
29	45	1	le lancia	con le lancia
30	78	2	falcer	falco

Io domando da' miei Sottofcrittori, una grand'indulgenza per le mende che fi trovano nel primo volume del Ricciardetto ; una piu piccola picolina per quelle del fecondo. Di dir perche fi sono così moltiplicate, farebbe una troppa lunga iftoria. Ma attualmente ch'ogni oftacolo è pofto da canto : i noftri Sottofcrittori poftono far capitale fulla già promeffa accurateffa , per l'Orlando furiofo che in quefto punto fi ftampa. (*C. de V.*)

75765260





2 vols

5

2

